Orientation lacanienne III, 10.

Jacques-Alain Miller

Première séance du *Cours*

(mercredi 14 novembre 2007)

I

On m'entend comme ça ?

Écoutez, ceux qui sont à l'arrière peuvent-ils descendre vers l'avant ? Ce sera plus agréable pour tout le monde. Allez ! Courage ! Ceux qui sont loin peuvent-ils venir devant pour que je n'aie pas à forcer ma voix ?

Je voudrais, pour commencer, cette année – on entend ? Ceux qui n'entendent pas n'ont qu'à se rapprocher - je voudrais cette année, pour commencer ce *Cours*, faire souffler un petit peu d'air frais, pour chasser les miasmes, les exhalaisons méphitiques qui empuantissent l'atmosphère.

Comme nous sommes entre nous cette fois-ci, je confesserais que l'air m'importe beaucoup. J'ai d'ailleurs choisi comme emblème, pour le Champ freudien, un Éole, un *Éole* de Dürer, qui souffle : poufft ! C'est le vent qui dégage les puanteurs et c'est le vent qui gonfle les voiles.

Si vous voulez vérifier la valeur que peut prendre cette expression de « gonfler les voiles », consultez le commentaire de Lacan sur le *Banquet* dans le Livre VIII du *Séminaire*, ça m'évite de franchir ici les bornes de la pudeur.

L'air compte beaucoup pour moi vu mon patronyme : Miller. Et c'est d'ailleurs pourquoi je n'écris pas, malgré mon goût, je n'arrive pas à écrire d'un style classique. Il faut que je prenne tous les styles à la fois, successivement, parce que j'ai *mille airs*.

Alors comment je fais, ici, un peu souffler de l'air ? Par les temps qui courent, me disais-je – c'est la phrase qui m'a été donnée pour commencer – « par les temps qui courent. » Et là, déjà, je fais une pause.

En effet, il faut savoir courir et il faut savoir faire une pause. D'ailleurs, dans le cours de ma semaine, ce *Cours*, cet enseignement, c'est ma pause. Ça se dispose de cette façon-là. Je suis ici pour me reposer, pour me rafraîchir.

Faire une pause, c'est très important, spécialement pour un psychanalyste. Faire une pause, on ne la fait pas pour se reposer. On fait une pause, on doit faire une pause comme psychanalyste pour ne pas se laisser suggestionner. Ne pas se laisser suggestionner, c'est l'essence de la position de l'analyste, telle du moins que je la conçois ou que je la définis à partir de ce que j'arrive à en attraper. Ne pas se laisser entraîner précisément quand ça va très vite.

Il y a un certain nombre d'entre vous qui sont au courant que sur certains plans, ces jours-ci ça va très vite. Moi-même je vais très vite.

Moi-même ! ? Moi-même en tant que pour l'instant j'arrive à concentrer dans mon action les forces considérables, étendues, de ce qui s'appelle le Champ freudien - je vais très vite, j'ai même du mal à me rattraper, puisqu'aujourd'hui, en trois clics, on envoie du signifiant à travers l'univers.

C'est précisément, quand c'est ainsi qu'il ne faut pas se laisser suggestionner, ne pas se laisser entraîner. Au fond, il faut faire la pause tout en allant très vite.

C'est comme les typhons, je crois, enfin, je n'ai pas eu le temps d'étudier dans le détail les différents types de perturbations atmosphériques, pour ce matin. Mais, dans les typhons ou peut-être est-ce dans les ouragans - c'est la même chose, mais enfin il y a deux mots - eh bien si vous êtes si calé

alors dans quelle perturbation atmosphérique il y a justement au centre l'œil ? – oui, dans le typhon, l'œil du typhon, partout, tout le temps.

Et donc, quand on déchaîne, on essaye de déchaîner un typhon, il faut soi-même être placé dans l'œil. Très tranquille, très serein. C'est ardu quand on est tiré à hue et à dia, mais c'est d'autant plus essentiel. Et c'est essentiel dans la pratique de l'analyse où le mouvement naturel, c'est d'être hypnotisé par l'analysant, par son discours, hypnotisé insidieusement ; ce qu'on appelle la position de l'analyste, c'est d'être dans l'œil.

Donc je n'ai pas songé un seul instant à suspendre ce *Cours*, en raison d'une grève qui a l'avantage de vider les rues et qui m'a donc permis de venir de chez moi dans un temps record et de m'adresser aujourd'hui à un auditoire d'élite - que je salue, que je remercie - et qui me permet, donc, de faire ma pause, ma pause de la semaine, en public.

Revenons à cette phrase qui m'a été donnée comme pour un poème : par les temps qui courent.

Il est vrai que les temps courent plus que jamais. Et il est très amusant que cette impression, que je ne dois pas être le seul à ressentir – oui ? Ça courre pour vous aussi ? - cette impression a un fondement scientifique, ça c'est la meilleure.

Grâce au fait que je fais ces temps-ci un journal, de parution plus accélérée que d'habitude, réalisant par-là - je vais vous dire : si je suis tellement à l'aise, c'est que c'est un rêve d'enfant, bien entendu. Je n'ai jamais pensé enfant de devenir psychanalyste. D'ailleurs jusqu'à présent, on ne rencontre pas d'enfant dont le rêve serait d'être psychanalyste, même les enfants de psychanalystes, surtout les enfants de psychanalystes. Pompier oui, policier oui, aviateur, psychanalyste non.

Eh bien, comme je suis dans la veine de confidences, moi, la première chose que j'ai eu envie d'être - dans mon souvenir - et l'analyse ne m'a pas permis d'aller au-delà de ce souvenir, c'était journaliste.

On lisait chez moi *Paris-Match*, entre autres publications et quand j'ai su lire, la double page parlant des affaires du monde avec un aplomb incroyable, d'un journaliste dont peut-être certains se souviennent, Raymond Cartier, me paraissait le comble du bonheur.

Et donc je me voyais écrire des doubles pages toutes les semaines, traitant de toutes choses en ce monde. Bon, ensuite, c'est passé. Mais il est certain que si - comme le dirait Nietzsche …. le moment où il est devenu fou - si je fais un si bon journal, avec l'aide de beaucoup de personnes, en particulier d'Agnès Afflalo, là que j'ai vu arriver, qui est mon bâton, pas de vieillesse tout de même, mais qui me permet d'avancer - si je fais un si bon journal, c'est parce que, conformément à ce que Freud énonçait, je réalise un rêve d'enfant. Donc c'est pour ça que je vais continuer tout de même maintenant que j'ai trouvé ma voie.

Le fait que je fasse un journal me fait obtenir des tas d'informations, plus passionnantes les unes que les autres, et là, j'en ai obtenu une, justement sur le temps qui passe. À vrai dire, c'est devant un ami que j'ai dit quelque chose comme « je n'ai pas le temps. » Il m'a dit : « c'est bien normal la Terre tourne plus vite. »

Quelqu'un qui vous déclare ça et qui est un quidam, vous n'accordez pas d'importance ou vous vous demandez s'il a une araignée dans le plafond. Mais comme cet ami se trouvait être le directeur d'une organisation très sérieuse qui s'appelle en anglais le GEO, c'est-à-dire *The Group on Earth Observations*.

GEO

C'est une organisation internationale qui a pour but de mettre en réseaux tous les systèmes d'observation de la Terre qui existent. Quand ce monsieur qui vous dit « tu as bien raison de ne pas avoir le temps parce que la Terre tourne plus vite », ça a un certain poids. Et il m'a expliqué pourquoi et je lui ai

dis : tu m'écris ça. Donc ça sera un scoop.

Mais peut-être je peux le déflorer un tout petit peu puisque ça vient dans le fil et que ça fait souffler de l'air frais.

Imaginez-vous que depuis le printemps dernier, la vitesse de rotation de la Terre s'est accélérée. Et vous ne devinerez jamais pourquoi : c'est à cause de la Niña.

Je ne sais pas si vous avez entendu parler de la Niña, c'est la jumelle d'El Niño. El Niño qui est chaud, qui était chaud et qui a causé des destructions importantes sur son passage. La Niña, elle, est froide. On croirait un mythe de l'Antiquité grecque ou japonaise.

La Niña est froide et, étant froide, cette Niña refroidit les eaux du Pacifique, dont vous vous contrefichez comme moi-même. Seulement, étant donné qu'elle refroidit les eaux du Pacifique, ça ralenti les vents d'Ouest. Vous ne l'auriez pas deviné mais c'est comme ça. Ça ralentit les alizés, qui soufflent et le résultat du fait que les eaux du Pacifique se refroidissent et que les alizés se ralentissent, c'est que ça freine le mouvement de l'atmosphère. Ne me demandez pas de détails.

Vous pourrez le demander à - je peux donner son nom - mon ami qui suit de près les affaires du Champ freudien, qui s'appelle José Achache, et qui est le compagnon de quelqu'un que beaucoup ici connaissent - Dominique Miller.

José Achache

Alors, lui, enfin, il n'explique pas tout le détail dans la petite note brève qu'il m'a fait. Mais enfin ça ralentit les alizés, ça freine le mouvement de l'atmosphère et, freinant le mouvement de l'atmosphère, ça accélère le mouvement de la Terre. Ça, ça m'en a bouché un coin, que les alizés soient moins forts ça fait tourner le globe plus vite.

C'est très simple. C'est qu'il y a en physique un paramètre, une formule qui s'appelle le moment cinétique - je ne vous donne pas la formule, c'est trop compliqué pour vous - et le moment cinétique se conserve. Autrement dit, si les vents ralentissent, il faut que la quantité qui s'est là perdue se retrouve ailleurs et ça fait tourner la Terre plus vite.

Le résultat, c'est que les jours sont maintenant plus courts et c'est pourquoi nous manquons de temps. Les jours sont plus courts qu'au printemps dernier d'un millième de seconde.

Vous me direz ça n'est pas grand chose. Mais enfin une seconde, c'est une seconde, un millième de seconde, c'est un millième de seconde, et c'est ce millième là que j'ai perdu qui fait que je sens que les temps courent.

Voilà. Alors j'ai fais souffler un petit peu de vent sur l'atmosphère de ce *Cours* mais, bien entendu, le fait que *les temps courent*, ce fait là tient à bien d'autres raisons qu'à la faiblesse des alizés et à l'énergie de la Terre à tourner plus vite sur elle-même.

Les temps courent pour des raisons qui ne sont pas physiques mais qui sont métapsychologiques, *métapsychologiques* au sens propre, c'est-à-dire au-delà de la psychologie.

Les temps courent ça tient - que vais-je dire - au mouvement de la civilisation. Il y a quelque chose qui s'est accéléré dans la civilisation, dans notre mode d'être dans la civilisation et dans notre mode de jouir dans la civilisation.

Si on applique la loi de conservation du moment cinétique, par analogie, là, par métaphore, c'est sans doute qu'il y a quelque chose qui s'est ralenti quelque part.

Alors comment approcher ce phénomène ressenti de l'accélération du temps, pour ceux qui habitent ce que nous convenons d'appeler *notre civilisation ?*

Peut-être peut-on l'aborder, crocher ça par le biais de ce signifiant qui est le « nouveau. »

Il y a en effet eu un moment où on s'est mis à désirer le « nouveau. » Évidemment le « nouveau » en lui-même, c'est une fonction temporelle, ça ne dure pas et clairement le « nouveau », ça dure de moins en moins longtemps.

À peine vous aurez acheté votre *Iphone* pour parader devant votre voisin ou votre voisine que ça sera une antiquité. On devient désormais une antiquité en un mois, en deux mois et c'est mesuré par le prix de la revente. Vous achetez votre rolls de téléphone, je ne sais pas, mille euros, et on vous la rachète comme une Deux-chevaux. Donc, il y a quelque chose qui s'est accéléré dans le statut même du « nouveau. », le « nouveau », si je puis dire, que nous sommes à suivre, nous, comme des veaux, comme des veaux menés à l'abattoir.

Baudelaire évoque ça, quelque part : La dictature du temps qui nous mène comme des bœufs à l'abattoir, dans le *Spleen de Paris* je crois, parce que j'ai désespérément cherché mon Baudelaire ce matin quand j'ai eu cette idée, je n'ai pas réussi à mettre la main dessus.

Je disais le « nouveau ». On a touché le « nouveau ». Le « nouveau » est tout de suite l'exemple que j'ai pris, et que vous avez compris, qui allait de soi, c'était l'exemple d'un objet manufacturé - comme on dit - à obsolescence programmée. Ça à voir avec la production.

Là, nous ne sommes pas suggestionnés.

Pour nous, bien entendu, la production - comment dire ? - est au centre du lien social. Elle est constamment mesurée, anticipée, comparée, d'une entreprise à une autre, d'un pays à un autre.

La santé de l'économie est une donnée fondamentale de l'existence. C'est récent d'ailleurs, c'est encore connu, après la Deuxième guerre mondiale, on ne vivait pas ainsi suspendus aux nouvelles économiques.

Il y a eu un moment, au cours des années 60, où on a noté ça comme un déficit à rattraper, que l'information économique des Français était insuffisante, et aujourd'hui, nous sommes là-dedans comme des poissons dans l'eau. Non ! Nous ne sommes pas comme des poissons dans l'eau, nous sommes comme des poissons dans une poêle à frire !

Il va de soi que c'est un repérage essentiel et qui conditionne, ces données économiques conditionnent par exemple, aujourd'hui, l'état de grève où sont mis un certain nombre de travailleurs, pour des raisons qui se comprennent, qui se comprennent dans le contexte d'ensemble. D'ailleurs tout ce qui est réel est rationnel, n'est-ce pas ?

Donc la production, pour nous, est au centre du lien social, ça n'a pas toujours été le cas, on ne l'a pas toujours vécu comme ça. L'information économique des Romains était désastreuse !

Enfin, je dis ça ! ? Voilà encore le genre de chose que je m'aventure à dire et je n'ai pas eu le temps d'aller compulser, de ce point de vue là, je ne sais pas, il y a un livre de Moses Finley qui doit s'appeler *Économie et société dans la Grèce antique.* J'ai lu ça il y a longtemps ; j'aurais eu le temps, je serai allé regarder tout de même ce qu'il dit de l'information économique à cette date. Je l'ai lu sans me poser cette question. C'est plus intéressant d'entrer dans un livre avec une question qu'on se pose.

Mais enfin ça n'est que le premier *Cours*, j'ai le temps de rattraper mon retard.

L'information économique de Louis XIV. Il travaillait beaucoup Louis XIV. Il siégeait, c'était un monarque travailleur, que détestait le Dr Lacan. Je n'ai jamais compris pourquoi il détestait Louis XIV. Il ne me l'a pas expliqué. Il le trouvait lâche je crois. Il avait dû lire quelque chose là-dessus.

Bon, ça s'est certainement beaucoup amélioré sous l'Empire, l'information économique, mais elle devait être réservée aux spécialistes, ça n'était pas répandu dans le public. Toujours est-il que, là, justement, nous faisons une pause, nous admettons, grosso modo, que la production n'a pas toujours été au centre du lien social, n'était pas le centre de la gravitation

des activités humaines, comme aujourd'hui. C'est de ça qu'il s'agit.

C'est de ça qu'il s'agit dans quand même ce qui fait qu'un certain nombre d'entre nous, nous nous tortillons quand le mouvement s'accentue pour ramener toutes les sphères de l'existence vers ce point de convergence.

Essayons une théorie économique élémentaire. J'avais ailleurs dû déjà être essayé par quelques économistes un peu à la cool qui avaient lu Lacan.

Il ne faut pas avoir peur de se lancer, il faut se rattraper, mais il faut se lancer. Moi par exemple, ayant à écrire une préface pour l'ouvrage de mon amie Francesca Biagi-Chai sur Landru, j'ai esquissé une théorie criminologique.

Quand on regarde comment elles sont faites, franchement, c'est tellement biscornu qu'avec des idées simples on fait beaucoup mieux.

Donc, moi, dans cette préface, je dis : opposons les crimes d'utilité et les crimes de jouissance. Vous vous débarrassez de quelqu'un qui vous fait du tort, qui vous empêche de progresser, c'est un crime d'utilité. En revanche vous liquidez une trentaine de jeunes femmes aux cheveux longs dans votre existence jusqu'à ce qu'on vous attrape ; vous les liquidez et puis vous vous livrez à des obscénités sur leurs cadavres, ce n'est pas de l'utile, c'est de la jouissance.

Donc crimes d'utilité et crimes de jouissance que Thomas de Quincey, dans son *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts* nomme *Crime of pure voluptuousness.*

J'ai inventé ça et après ça je me suis trouvé d'accord avec cet écrivain, qui est un de mes favoris et dont très peu est traduit en français et même on le trouve assez difficilement en anglais. J'avais une édition complète du XIX°, j'ai appris que maintenant il y avait une édition récente complète du XX°, mais enfin il n'est pas placé à sa juste valeur alors qu'il a été l'objet de l'admiration de Baudelaire.

Vous savez que Baudelaire a traduit lui-même *Les confessions d'un mangeur d'opuim* de Thomas de Quincey.

Donc, esquissons une théorie économique. Opposons la production branchée sur le besoin et la production branchée sur le désir. Une production branchée sur le besoin, c'est une production limitée.

Pour en donner un exemple : il y a des restaurateurs astucieux qui vous attirent, je pense en particulier à *Chez Léon*, chaîne de restaurants belges qui proposent des moules et des frites et on vous dit « frites à volonté. » Donc là, on ouvre un espace indéterminé à votre voracité – moi, j'aime les frites - mais vous vous rendez très vite compte que vous ne pouvez en manger que quand même un nombre assez limité. Vous rêvez des frites, mais, à volonté ! Votre volonté serait d'en manger encore, mais vous n'en pouvez plus, vous n'en pouvez plus, vous avez encore à travailler, ce n'est pas bon pour la ligne et donc, finalement, vous vous sentez encore plus minable en sortant, puisque *Léon* vous offrait toutes les frites du monde, vous avez pu en manger seulement deux petits bols.

Donc voyez : la production branchée sur le besoin, ça ne va pas loin et on pourrait dire que pendant tout un temps, l'essentiel de la production a été branché sur le besoin et que ça allait cahin-caha. Ce n'est pas par là que passait le désir. Et puis à un moment, il y a eu un autre type de production branché sur le désir et alors là, toutes les limites ont été dépassées.

Par exemple, pour prendre un sujet que je connais, que j'observe, c'est-à-dire moi-même, il est clair que j'essaye de me camper sur la production basée sur le besoin pour résister à la production basée sur le désir.

Par exemple dans les ordinateurs : nouveau modèle. Quand ça a commencé, une dizaine d'années, nouveau modèle, je ne vois pas pourquoi j'aurais besoin d'un nouveau modèle quand celui que j'ai fonctionne très bien donc j'essaye de rétablir un rapport de besoin avec l'objet. Un an se passe, deux ans se passent, déjà vous

achetez un disque dur, déjà ce n'est plus compatible avec les prises du précédent. Et donc vous dites : vous vous passerez de disque dur. À la fin, vous devez vous passer de tout, vous restez avec votre objet de besoin et il y a de moins en moins de fonctions qu'il est capable d'assurer.

J'ai fais ça une fois, je me suis retrouvé devant l'objet de besoin qui était là, qui ne demandait qu'à fonctionner, mais qui n'avait plus les connections nécessaires. Alors j'en ai racheté un autre, et puis j'ai essayé de recommencer avec celui-là, en pensant que là c'était le bon. Mais, évidemment, c'est allé encore plus vite. Donc j'ai compris la leçon, que si je voulais pouvoir fonctionner, il fallait que je suive le mouvement.

Et donc on arrive à vous faire acheter - c'est l'essentiel de ce dont il s'agit - vous faire acheter ce dont vous n'avez pas besoin. Et là, s'ouvre en effet un espace d'illimitation.

Il est intéressant de savoir tout de même que, historiquement, la psychanalyse a joué un grand rôle dans le perfectionnement des méthodes permettant de vous faire acheter ce dont vous n'avez pas besoin.

Certains collègues ont trouvé que dans un texte que j'ai écris dans le journal dont je parlais, je m'étais étendu trop longtemps, trop longuement, sur les méthodes des publicitaires. Moi je ne suis pas d'accord. Je trouve très important de savoir que celui qui a été le pape de la publicité aux États-Unis, le gourou, de cette publicité, Ernst Dichter - c'est quand même un nom formidable - eh bien c'était un viennois qui avait tâté de la psychanalyse et qui avait été forcé de s'expatrier comme juif aux États-Unis et il était devenu fameux en élaborant une théorie de la publicité qu'il a appelé *Strategy of desir*.

Ce n'est pas le désir au sens strictement lacanien, pour autant que la définition lacanienne soit stricte, mais c'est quand même basé sur la manipulation de ce qu'il avait attrapé de la psychanalyse. Il avait idée que quand même ce qui devait acheter les objets de la production c'était le ça, avec l'idée que le ça ne pense pas. Le ça ne pense pas, n'est pas en rapport avec la réalité, le ça, c'est les pulsions et que c'est ça qu'il fallait savoir provoquer et activer.

C'est même plus compliqué puisqu'il faut se fonder sur le ça. Mais le comble, ce qui est vraiment le sommet de l'art publicitaire, c'est d'arriver à satisfaire, en même temps qu'on mobilise le ça, leurrer votre petit surmoi, c'est-à-dire vous assurer que ça n'est pas coupable, cet achat, et garantir à votre moi qui serait en rapport avec la réalité que vraiment c'est du solide, et que ça s'impose selon le critère de la rationalité commune.

Ce n'est pas une anecdote parmi d'autres. C'est quelque chose, la provocation du désir est un facteur de l'économie. Un facteur essentiel à savoir ça reste comme ça, c'est : pour vous faire acheter il faut vous parler et en plus, vous mettre un certain nombre de semblants imaginaire qui vont vous tournebouler. Et, dans la célèbre campagne dépression qui devait s'achever le 11 novembre, et ça continue - ça c'est vraiment le comble - il commence à y avoir de plus en plus de gens qui se sentent mal.

Je reçois comme journaliste maintenant des petits textes qui sont écrits en général par des praticiens, des psychanalystes, des travailleurs sociaux, qui m'envoient des vignettes où ils décrivent l'effet sur les gens de ce matraquage, à savoir qu'il y a un certain nombre de personnes à qui voir étalé comme ça le désastre de la mélancolie, ça leur fait quelque chose dans les tripes et donc les petits déprimés se prennent pour des grands, ce qui est le but de l'opération.

Je dois dire je n'ai pas la télévision parce que je résiste, mais on m'a envoyé - je ne résiste pas à Internet, donc on m'a envoyé le spot télévisé, c'est une horreur. Le Français est présenté…, ça et puis il n'y a plus personne et puis : enfin ça défoncerait le moral de n'importe qui, pour peu qu'un soir vous soyez tout seul. Et tout ça, en effet, pour provoquer le réflexe d'achat.

Alors, évidemment la théorie économique que j'expose - de la production branchée sur le besoin et branchée sur le désir - je dis, si mon souvenir est bon, dans les années 60, il y a un économiste astucieux, mais plus astucieux que grand économiste, qui avait exploité ça – peut-être Pierre-Gilles Guéguen connaît ça, Marc Guillaume, non ? Vous ne voyez pas, un économiste qui s'appelle Marc Guillaume ? - j'ai lu tout ça dans les années 60. Je n'ai pas eu le temps de rechercher ça. Pas eu le temps ! À cause du millième de seconde qu'on m'a enlevé, je n'ai pas eu le temps d'aller regarder ça !

Alors évidemment, c'est trop simple. Ma conviction à moi, c'est que la production depuis toujours a eu un branchement au désir.

Dans les musées, quand on va voir les vestiges des civilisations disparues, il y a tout un ensemble d'objets qui sont les objets des besoins : les pots à huile, les trépieds où on faisait du feu, les cuillères, qui d'ailleurs sont souvent - comme le note Lacan dans son Séminaire - d'une beauté d'objets dont a pu, que le design n'arrive pas à nous donner.

Il y a les objets du besoin et puis on a, bien sûr, tous les objets de désir : tous les bijoux féminins, les bracelets, les colliers, les bagues - portés par des hommes aussi à l'occasion - tous ces objets inutiles qui nous montrent que toute une part de la production économique était bien branchée sur le désir.

Et donc j'essaierai de trouver le temps au cours de cette année de reprendre certains de ces ouvrages - bien sûr je ne peux faire ça que de seconde main - certains de ces ouvrages en cherchant comment se répartit la production basée sur le besoin et la production basée sur le désir.

Mais, on peut dire que, quoi ? Avant, la proportion n'était pas la même qu'aujourd'hui, entre ces deux types d'objets. On peut dire que c'était une question de technologie.

Et j'aimerais bien cette année avoir le temps de préciser cette notion de technologie. Ça m'a toujours intéressé et là nous arrivons à la biotechnologie. On se rend bien compte que la technologie n'est pas subordonnée à la science, elle représente une dimension propre de l'activité et de la pensée. Elle a sa dynamique propre, la technologie.

Et donc je voudrais, du point de vue lacanien, traiter du statut de la technologie et en référence aussi à ce qui semble être une absence de technologie psychanalytique.

Nous, nous faisons ça dans les meubles de grand-mère, je veux dire le divan, le fauteuil, le bureau. Nous sommes antiques, là. Quand vous entrez chez votre dentiste, vous trouveriez un divan, un fauteuil et puis rien d'autre ; vous attendez à trouver la machine avec de quoi vous forer les trous.

Peut-être qu'un jour, il faudra présenter le cabinet de psychanalyste comme ça, pour être pris au sérieux. Allongez-vous, ouvrez la bouche, parlez ! (*rires*). Enfin, je veux dire, c'est un très bon réactif à ces questions que de penser à notre technique à nous.

Alors évidemment les psychanalystes - d'ailleurs ça m'a toujours paru croquignolesque - tout un temps n'avaient à la bouche que notre technique ! Notre technique ! Enfin à l'époque où évidemment la technique était, ça montait au zénith du discours de la sémantique sociale.

Moi, comme j'avais été formé à l'histoire des sciences, technique psychanalytique, où sont les outils, où sont les machines ? Bon. J'ai compris, grâce à Lacan, que la machine, c'était le discours.

Mais enfin, on a d'ailleurs cessé de mettre à l'affiche la technique, n'est-ce pas. Dans la littérature analytique, c'est un terme qui s'est progressivement évacué et qui est très secondaire aujourd'hui, pas seulement chez les lacaniens, chez les autres aussi. (*s'adressant à Pierre-Gilles Guéguen*) Hein ? Ça revient ? Ah bon ! Eh bien vous me ferez une note alors !

Et, donc, comme je dirais que la production a toujours eu une connexion au désir, peut-être ce qui est vraiment nouveau pour nous, que nous ressentons maintenant, plus qu'il y a dix ans, c'est un branchement sur la jouissance.

Là, au fond, la jouissance avant, Lacan l'explique - je crois que c'est dans le Séminaire XVIII, à moins que se soit dans le Séminaire XIX, comme je les ai terminé à peu près en même temps, je ne fais plus la différence là, donc je ne sais plus si c'est dans l'un ou dans l'autre que Lacan explique que la jouissance, pour les Anciens, c'était l'*Otium*.

Otium

C'est le mot latin pour dire *on se la coule douce*. On travaille, on est aux affaires, on combat les barbares, on s'active aux constructions des routes romaines, enfin tout ce que vous voyez se déployer dans *Astérix* par exemple, pour prendre une référence savante connue de tout le monde et puis, à un moment, on laisse le soin de sa charge, et puis on vaque à ses occupations, on soigne ses vignes, on boit avec des amis, on lutine les servantes, on couche avec son mignon, on lit la philosophie, on devise comme l'on voit dans les *Tusculanes*. Ça, c'était leur mode de jouir.

Et comme le signale Lacan, pour nous même aujourd'hui, les loisirs, c'est du style travail forcé. Enfin, c'est ce qu'on me dit. C'est ce qu'on me dit parce que je vois les gens qui partent à l'autre bout du monde chargés de bagages, ils reviennent fatigués.

J'ai essayé d'avoir un rendez-vous dans ma campagne avec le directeur de *l'Express*, qui est un homme qui écrit bien et qui surtout à la fois dirige son journal et fait tous les jours un commentaire et un entretien sur la chaîne de télévision LCI, qui passe sur Internet et pendant tout un temps, je n'en manquais pas une parce qu'il renouvelait la question à chaque fois avec beaucoup d'assurance et en plus il faisait un entretien le même jour dans l'après-midi. Je me disais comment fait-il tout ça, où trouve-t-il le temps ? Et même quand il était en vacances, à Venise, eh bien il y avait un cameraman qui le suivait, il faisait son commentaire, installé dans une gondole, etc. Il m'en bouchait un coin ce garçon.

Ancien normalien, je me disais ça pourrait créer des liens, donc j'ai essayé de le rencontrer. Et qu'est-ce que m'a dit sa collaboratrice : - ah bah, il rentre de vacances, je lui laisse quelques jours pour se remettre. (*rires*) Et je lui ai dis quel pays vraiment ! C'est la même chose d'ailleurs au cabinet du Président, c'est le 1er novembre, ils sont tous en vacances et voilà ce que c'est qu'un appareil d'État, des gars qui roupillent.

Et donc quand on ne roupille pas, on peut battre un appareil d'État, c'est ma conviction, enfin, bon, dans certaines limites. Vous avez lu *Technique du coup d'état* de Malaparte. Non ? Eh bien moi je l'ai bien lu.

Alors, revenons à la différence de ces modes de jouir. L'*Otium* d'un côté et puis, déjà tout ce que je dois mettre comme sauce pour expliquer l'intérêt de la pause. Il est vrai qu'aujourd'hui, partir en vacances, c'est un déploiement d'activités formidables : avant, pendant et après. J'en entends parler dans mon bureau, souvent, ça ne donne pas envie de partir en vacances (*rires*). Je limite ça au maximum d'ailleurs et seulement dans les endroits où justement ces problèmes ne se posent pas.

D'ailleurs on voit bien, alors, tout de même en France on résiste. La fameuse question des 35 heures, c'est quoi ? C'est un débat sur le mode de jouir. C'est les Français – comme on dit – veulent prendre le temps de vivre. Dans la planète, ils sont un scandale permanent parce que tout de même, ils résistent à l'avancée du travail forcé. C'est un débat sur le mode de jouir. Les autres opposant l'efficacité économique, le produit national brut, etc., et les autres disant : on veut prendre le temps d'être avec ses enfants et puis, bon, d'aller acheter le

dernier ordinateur à la FNAC, etc. Évidemment, on n'y échappe pas, mais c'est un conflit de modes de jouir.

Alors, aujourd'hui, en effet, on n'a même plus le sentiment que c'est une production basée sur le désir mais une production branchée sur la jouissance, c'est-à-dire sur la production accélérée de l'objet petit *a*, pas comme cause du désir, comme bouchon, c'est deux statuts différents.

Vous avez le bon objet petit *a* - si je puis dire - qui est la cause du désir et qui est tout de même, l'objet petit *a* cause du désir, le terme est inadéquat je n'en ai pas trouvé de meilleur ce matin - il est quand même individualisé, c'est quand même de l'ordre du celui-là, il est quand même en rapport - l'exemple de Lacan, c'est quand même Dante et Béatrice. Dante croise Béatrice, elle a 9 ans et il tombe amoureux d'elle pour la vie. Aujourd'hui, il serait embarqué comme pédophile ! Bon. (*rires*).

Donc, là, l'objet petit *a* cause du désir, Lacan le dit : trois clignements d'œil, l'objet petit *a* exquis du regard se détache et il est fixé à elle, à celle-là pour toute sa vie.

Ça, c'est l'objet petit *a* cause du désir. L'objet petit *a* bouchon, ça n'a rien à voir, même si c'est de même structure fondamentale, si je puis dire.

L'objet petit *a* bouchon, l'objet petit *a*, c'est l'objet petit *a* dont on ne peut pas se défendre qu'il est « bouche un trou » qui est infermable, qui bouche un trou du modèle tonneau des Danaïdes, c'est-à-dire qu'il en faut toujours davantage et on ne peut pas s'empêcher de penser, quand on voit ça, qu'il y a une malfaçon dans l'espèce humaine. On appelle ça la castration, c'est le nom classique la castration, tout à fait fondé, mais enfin on peut le généraliser. Il y a quelque chose qui a été mal ouvragé.

C'est la thèse des gnostiques d'ailleurs, que c'est le diable qui est le père du monde, où pour voir l'état où sont les humains, ils se sont quand même aperçus de ça. Voir l'état dans lequel on est, il y a quand même quelque chose qui n'a pas été bien goupillé quelque part, sans doute avec de mauvaises intentions, le diable.

C'est le sentiment du manque, le *sentimanque*. Voilà, le *sentimanque*. J'ai beaucoup de sentiments pour vous Madame.

Alors, on va revenir là, mais enfin, on voit bien que les *temps courent*, les *temps qui courent,* ça a une autre aura sémantique que le temps qui passe, même si on dit le temps passe trop vite. Je suis si bien ici que le temps passe trop vite. Ce n'est pas le sens de : *par les temps qui courent*.

D'abord il y a le pluriel, *les* temps. C'est curieux le pluriel, appliqué au temps. C'est pourtant d'un usage classique en français et qui signifie toujours qu'en français, on dit *les* temps, ça signifie toujours qu'on ne sait plus très bien ce que c'est que *le temps*. Disons comme les grammairiens que le pluriel apporte ici une valeur d'indétermination.

On dit *les* temps quand on ne sait plus très bien où c'est, quand c'est, quand c'est reculé, quand c'est obscur, quand c'est opaque. On dit par exemple : dans *les temps les plus reculés*, on dit : *la nuit des temps*, on dit : *l'origine des temps*. Si vous mettez le singulier, ça ne marche pas en français, tout ça, ça appelle le pluriel. On dit : *la succession des temps*, on dit : *le signe des temps* et c'est la même chose en latin. Quand Cicéron s'écrie - ce que répètent tout les barbons - : *Oh tempora ! Oh mores !* - Oh temps ! Oh mœurs !

Tempora c'est un pluriel.

Pourquoi Cicéron disait-il : *Oh tempora ! Oh mores !* - Et pourquoi ça fait écho à travers les siècles ?

C'est parce que toujours des gens trouvaient que ça allait trop vite. Toujours on a trouvé qu'il n'y avait plus de morale. C'est le style Caton l'Ancien.

Je n'ai pas le temps de vous parler de Caton l'Ancien, qui est un personnage que j'ai toujours trouvé le plus savoureux de l'Antiquité romaine. C'est celui qui, enfin il jouait le vieux Romain. Il était le vieux Romain mais il le jouait en même temps, déjà, il en remettait. Et il y a toujours eu, à

n'importe quel moment, il y a une place pour que le barbon arrive et dise : *Oh Tempora ! Oh mores !*

C'est un rôle constant.

Alors aujourd'hui, le plus drôle, c'est que c'est les psychanalystes qui jouent ça, qui prennent la posture Caton l'Ancien : Où es-tu Nom du père ? Où es-tu phallus ? Je te cherche ! (*rires*)

Il faut dire, c'est à pleurer.. On rit mais c'est triste. Ils sont quand même des gens analysés, l'analyse marche quand même avec des couillons – pardon - ça marche même avec des personnes qui n'ont pas compris toutes les finesses de la technique et c'est quand même désastreux de voir ça, enfin !

Alors, laissons ça de côté.

Donc, l'expression en français *les temps,* comme je crois l'avoir montré rapidement, ça vise justement toujours ce qui est reculé, ce où on ne se retrouve pas. Mais, il me semble - je n'ai pas fait de recherche, je n'ai pas eu le temps - que l'expression *les temps qui courent*, ce qui est justement spécifique, c'est que ça désigne le présent et ça veut dire qu'on ne s'y retrouve pas, dans le présent - quand on emploie cette expression, avec la valeur d'indétermination du pluriel.

Au fond elle s'emploie quand le présent devient opaque, quand le présent devient aussi opaque que le passé le plus reculé.

Et, précisément, ça s'emploie quand on ne peut plus prendre son temps. Et ça on peut le dire : par les temps qui courent, on n'a plus le temps de prendre son temps.

C'est un problème pour la psychanalyse, parce que dans la psychanalyse, il faut prendre son temps. Il faut prendre le temps d'y aller, éventuellement il faut prendre le temps d'attendre dans la salle d'attente, il faut prendre le temps de la séance, il faut le d'en revenir et puis, comme dit Lacan, pour que ça aboutisse, il faut le temps. Et par les temps qui courent, a-t-on le temps ?

Ça, c'est l'élément justement qui paraît antique dans la psychanalyse.

Au fond, c'est le temps de la pause que j'évoquais tout à l'heure. L'analyse, c'est comme une sorte de retraite, vous êtes en retraite anticipée. Vous descendez du train, vous restez dans la salle d'attente, les trains passent.

Et donc, au fond, il y a toute une part de la population, pas de la population générale, de la population douteuse qui peuple les ministères, qui peuple les organismes officiels, enfin, il y a là toute une population parasitaire, de plus en plus méphitique, enfin, à qui nous devons ces campagnes, etc., c'est une partie de la population, çà, c'est spécial.

Je sais bien que j'ai l'air un peu populiste quand je dis ça. C'est un travers que j'ai, oui, c'est un peu populiste en effet. Pour moi ces hauts fonctionnaires là, ceux qui ont fait les plans de cette campagne, ceux qui ne déclarons jamais leur conflit d'intérêts parce qu'ils font des voyages aux frais des laboratoires, etc., pour moi, c'est une racaille, pour moi, c'est ça la racaille. C'est ce que le lumpenprolétariat comme on disait, c'est des gens en or, à côté, je les ai fréquenté en mai 68. Et ça, ces gars, là, à costard - j'en fréquente, j'en fréquente, bon.

Et alors, alors, donc cette population là pour elle, vraiment, on dure depuis trop longtemps. Mais qu'est-ce qu'ils font encore ici ? Il y en a encore autant ? Et on crie encore si fort ? Pour eux on appartient au XIX° siècle. Les psychanalystes n'ont pas leur place dans la civilisation qu'ils nous dessinent.

Alors, Baudelaire, oui il parlait de la brutale dictature du temps. Et il parlait de la brutale dictature du temps précisément au moment où s'imposait le temps de la révolution industrielle. Parce qu'à certains points de vue, la Révolution française, c'est la merliture. La révolution ou c'est ce qui a accompagné, la révolution qui a compté, à savoir la révolution industrielle qui, elle, s'est passée en Angleterre. Évidemment tout le monde s'est fasciné sur la Révolution française et même Hegel a indexé, enfin Hegel !

semble avoir indexé son *Histoire de la phénoménologie de l'esprit* sur l'Histoire française, mais si on regarde bien, la révolution industrielle y est bien présente et précisément sous les espèces de l'utilitarisme qui est - c'est un vieux de mes dadas, une des clés de l'Histoire contemporaine, n'est-ce-pas, moderne et contemporaine.

Alors le moment où Baudelaire parle de la brutale dictature du temps, c'est le moment où la production prend les commandes de la civilisation et, du coup, la civilisation devient beaucoup moins civilisée, c'est ce que tout le monde a noté.

Talleyrand qui disait : celui qui n'a pas connu l'Ancien régime ne sait pas ce que c'est que la joie de vivre. Je ne le cite pas exactement mais enfin il parlait des dernières années du XVIII° siècle, avant la Révolution française, comme un temps où le bonheur de vivre était à son comble. Sans doute dans une partie de la population, mais ce n'est pas sûr, parce que quand on lit Rétif de la Bretonne, le petit peuple, enfin, il donne en tout cas une description peut-être flattée, mais enfin le petit peuple, il y avait une douceur de vivre en tout cas que tout le monde a senti perdue quand sont arrivés les bons apôtres de la révolution industrielle et de ce qu'on appelait la discipline de fabrique où on arrive à l'heure, où on travaille dans des boîtes et puis on ne discute pas.

En tout cas Marx a su décrire ce passage d'un mode de production manufacturier, artisanal, aux modes de production de fabriques, avec la discipline qui s'ensuit et qui fait que nous avons tous un oignon au poignet parce que nous vivons repéré là-dessus.

Moi, je n'arrive pas à m'en passer mais je respecte beaucoup les gens qui se promènent dans l'existence sans montre au poignet.

Et, là, au fond, à partir du moment où la production a pris les commandes de la civilisation, eh bien disons que le sujet s'est trouvé en rapport plus vraiment avec l'objet du désir, avec l'objet de jouissance, avec le plus de jouir qui suppose une certaine indifférenciation de l'objet, qui implique une numération de l'objet, où la question c'est : combien ?

À Dante on ne dit pas combien, c'est l'une, c'est l'unique, ça ne se compte pas. En revanche, regardez le nombre des activités humaine où la question - combien ? - est au centre. J'écris : combien vous en dédiez ?

Quelqu'un m'envoyait, grâce à mon activité de journaliste, un témoignage sur ce que c'est pour un jeune écrivain aujourd'hui d'écrire et d'avoir le chiffre de ventes qu'on vous met sous le nez constamment et qui disait, qui énumérait les chefs-d'œuvre de la littérature française qui s'étaient vendus à quatre cent exemplaires soi-disant avant d'être reconnus.

Donc, j'ai dis une production basée sur la jouissance caractérisée par l'indifférenciation de l'objet, sa numération et donc le mode de jouir prenant l'aspect de l'addiction. Ça a été noté par mes collègues, aujourd'hui en effet, on a tendance à voir sur le mode additif l'ensemble des conduites répétitives de l'être humain. Moi je suis drogué à Lacan par exemple, pourquoi pas ? C'est une façon de prendre le rapport à l'objet.

Je parlais tout à l'heure de crimes, de criminologie. Voyez bien : aujourd'hui on a vu apparaître, à la fin des années 70 et ce qui apparaît dans la langue a toujours valeur même si on peut dire ce n'est pas d'aujourd'hui, on a vu apparaître l'expression serial killer, le tueur en série. On avait pas inventé ça avant, il devait y en avoir, on n'avait pas inventé le tueur en série.

Le tueur en série, je m'y suis intéressé à cause de Landru, Landru même on a du mal à se dire : ben oui aujourd'hui on appellerait ça un tueur en série. Pour nous, c'est un personnage familier, Landru, le bon vieux Landru des familles. On a fait des films où il est charmant. Truffaut l'a montré sous les espèces de Charles Denner, c'est un amoureux des femmes, on voit des jambes de femmes d'ailleurs au début du film. Il les tue,

mais, c'est un détail. Landru, c'est un délicat, il leur fait du bien avant, regardez quand c'est illustré par Charlie Chaplin c'est aussi un merveilleux, c'est un merveilleux et délicat amateur. Donc, Landru, enfin à partir de Landru je suis remonté au serial killer, vous voyez quand même la différence.

D'un côté les crimes qui sont détaillés dans un auteur que j'ai beaucoup aimé dans ma jeunesse et dans lequel j'ai appris l'anglaise Agatha Christie. Je savais déjà l'anglais mais j'ai vraiment appris l'anglais, j'ai décollé vivant à Londres à quatorze ans, j'avais des livres de littérature et puis j'ai acheté Agatha Christie et je voulais savoir comment ça terminait donc je lisais et j'apprenais, j'absorbais beaucoup d'anglais par ce biais. Chez Agatha Christie, un meurtre, c'est une affaire de famille. On tue les gens qu'on connaît, en général. Il y a quelques malfrats qui en tuent d'autres, qu'ils ne connaissent pas pour camoufler le meurtre de la personne qui compte dans *ABC contre Poirot*, par exemple.

Enfin en général, on tue des gens de sa famille, on tue le voisin, on tue la voisine, des gens qu'on aime bien, des familiers. Et d'ailleurs c'est beaucoup plus méritoire parce qu'on peut être soupçonné, tuer au hasard et puis vous fichez votre camp, Agatha Christie ça ne l'intéresse pas, c'est pour du roman noir. Ce qui intéresse Agatha Christie, c'est quand il y a un petit cercle, les gens qui jouent leur partie de bridge et puis à un moment, il y en a un qui tombe par terre et il s'agit de savoir lequel des partenaires lui a fait son affaire.

D'ailleurs il y en a un certain qui se passe, la *murder party*, le jeu de meurtre où on tire sa qualité de victime et de meurtrier avec des petits papiers, vous connaissez le jeu, de la *murder party* ? Non, vous ne connaissez pas ? Eh bien on se réunit, et puis il y a les petits papiers, sur l'un c'est victime, sur l'autre c'est meurtrier. À un moment, le meurtre se passe et les autres doivent découvrir qui est le criminel. Ça se passe dans des manoirs à la campagne.

Le serial killer, qui on tue qui ? On tue le voisin qui connaît votre secret, on tue le maître chanteur, on tue sa femme pour partir avec sa maîtresse, on tue son mari pour partir avec son amant, on tue son père pour hériter.

Le serial killer, il ne connaît personne, il a une silhouette dans l'œil, tel Bundy, pour qui on a inventé le mot serial killer, il avait dans l'œil une jeune femme, moins de vingt cinq ans, longs cheveux, blanche, étudiante en général. Il a commencé à tuer à quatorze ans, il a été attrapé vers trente cinq, il devait en avoir tué trente ou quarante, je cite de mémoire, j'ai écrit j'ai vérifié ça.

Ce n'est pas dans le détail, ce n'est pas Dante et Béatrice, c'est Dante et Béatrice un, deux, trois, quatre, cinq etc. et puis je passe sur ce qu'il leur faisait, parce que tuer, ce n'était pas suffisant, il les enterrer aussi, et puis il les déterrait, il leur maquillait le visage ou il leur coupait la tête ou il leur maquillait le visage, je crois que c'est l'un ou l'autre, ce n'est pas clair et puis il se livrait sur les cadavres à ce qu'on doit considérer quand même comme des relations sexuelles, jusqu'à putréfaction, mais enfin on ne précise pas, ils disent putréfaction, c'est vite dit mais enfin on n'a pas le détail scientifique de la chose. Voilà, voilà Ted Bundy, le serial killer.

Là, voilà un rapport à l'objet qui est caractérisé par l'indifférence de l'objet, moins quelques traits de silhouette et puis ce qui compte, c'est la série, c'est additif.

Donc, ça, il me semble que c'est moderne, ou il y a des choses beaucoup plus distrayantes. Aujourd'hui - ça a certainement toujours existé - mais aujourd'hui, ça se met plus en évidence, ce que j'appellerai le serial lover, les amants en série, l'amante en série.

Il y a une dame que j'ai analysée, elle est venue chez moi dans les années 90. À l'époque, elle était avec son mari dans un rapport vraiment luxorieux. Elle était jalouse comme une tigresse, alors que le pauvre n'avait vraiment pas l'air de regarder ailleurs,

elle lui était fidèle comme une lionne, et elle lui faisait des scènes épouvantables à moindre mot que le malheureux pouvait dire. Qu'elle a voulu me faire rencontrer, que j'ai rencontré, qui était, ça avait l'air d'être une crème, un diplomate qui avait la gravita du diplomate et qui avait choisi cette hystérique vraiment allumée, bon.

Alors elle vient chez moi plusieurs années puisqu'il réside à Paris à ce moment-là, bon ça fait un certain effet que je repère mais pas dans toutes ses conséquences puisqu'à un moment elle part, elle suit son diplomate et puis il y a un an je la revois, elle repasse par Paris, parfois elle me tenait au courant simplement où elle était, essayait de repasser par Paris, ça ne se produisait pas, là ça se produit. Je le revois, sereine, sage, je lui dis : — comme vous êtes changée, elle me dit : - c'est à vous que je le dois. — Bon. Je la félicite et elle me dit : - vous vous souvenez comme je tenais à mon mari, eh bien maintenant je ne suis plus mariée. — Bon. — Je vis seule, j'ai une belle maison, d'ailleurs peut-être vous la connaîtrez un jour. — Oui, pourquoi pas. Je lui dis : - la solitude ne vous pèse pas ? Elle me dit : - non, j'écris beaucoup, je publie, je m'occupe et puis j'ai un amant. — Bien. Cet amant ? — Oh, ben je ne couche pas avec, mais je fais avec lui tout le reste. — Oui ? Tout le reste ? — Ah, nous lisons, nous sortons, il vient dîner tous les soirs parce que sa femme le fait manger très mal. — Bon. — Et puis il est écrivain, alors j'étudie avec lui la littérature. — Il supporte cette abstinence, là ? — Ah, ben je ne l'excite pas, je ne suis pas un objet sexuel pour lui. — Mais alors pourquoi dites-vous un amant ? — Ah ben parce que moi je suis jalouse, je ne supporte pas qu'il regarde d'autres femmes. — Bon. — Oh vous savez il n'a rien en plus, je lui donne cent euros par mois pour ses frais. Alors je dis : — c'est votre gigolo ? — Comment vous pouvez me dire ça ! Je dis : — c'est votre gigolo intellectuel ? – Bon, si vous voulez. — Et donc, là, ça meuble votre vie, ce rapport tout de même étrange ? — Oh non, il y en a un deuxième. — Ah oui il y en a un deuxième ? — Oui, celui-là il est riche, il est très riche, c'est un homme politique important. Alors là je suis son objet, il est très possessif, il est d'ailleurs très jaloux de l'écrivain. Il est très riche mais alors il ne me donne rien. Alors là, il m'a fait un cadeau ça valait un clou. Et c'est moi qui veux. — Bon. Alors, je lui dis — au fond vous avez d'un côté l'esclave, de l'autre côté le maître. Elle rit. — Ah, oui, c'est un maître, ça, il me contrôle pas mal, heureusement qu'il ne connaît pas mon amant. Je lui dis — il connaît l'écrivain ? — Non, le troisième. [*rires*]. — Ah, Il y en a un troisième ? — Oui. — Et qui est-ce ? — C'est un proxénète. [*rires*]. Vous savez, c'est vraiment le plus gentil de tous. Mais il est bon, vous ne pouvez pas savoir, et généreux. Il m'emmène partout, et il me dit, il me fait des cadeaux, il me dit tu mérites bien ça, tu mérite beaucoup plus. Et puis il est très beau, et au lit il me donne les orgasmes les plus complets. — Oui. Donc description, alors proxénète en or, etc., — Il est tellement bon. – Je lui dis — oui les filles travaillent pour lui. — Oui mais il se fait rouler par elles, elles travaillent dans un appartement qui est à lui, elles lui versent un loyer mais je lui dis toujours : ne te laisse pas faire. [*rires*]. Donc, alors je lui dis — là je commence à trouver que votre vie est bien remplie. Elle me dit — Ah, ben oui, je n'ai pas tellement le temps pour le quatrième. [*rires*]. — Ah, bon, vous avez un quatrième ? — Ah, oui, un quatrième, celui-là il a quinze ans de moins que moi. Et vous savez mon mari est parti à midi et je l'ai rencontré à six heures du soir celui-là, etc.

Description très intéressante d'ailleurs. Vous voyez, je ne parle pas souvent de mes cas, mais quand j'en parle…

Alors, je lui dis — bon, je vous ai connue toute attachée à votre mari, peut-être excessivement, là je vous retrouve avec quatre amants. Eh bien elle me dit — Vous êtes surpris ? Tout le monde vie comme ça, à New York, à Buenos Aires, à Paris certainement,

mais vous, vous ne savez pas puisque vous restez dans votre bureau. — Oui, c'est vrai, sans doute, je ne sais pas. Ah elle me dit — Oui, vraiment, vous êtes un cas, vous. [rires]. Bon. Au fond, et je lui dis — est-ce que vous permettez que je le raconte une fois votre cas quand même ? Elle me dit — Mais oh certainement. Je lui dis — Je ne pourrais pas dire votre nom, quel nom vous voulez que je dise ? Alors elle me répond — Anna O. (*rires*).

Bon, donc, je ne crois pas que ce soit aussi répandu que ça, jongler avec quatre amants, enfin. Elle m'a expliqué aussi d'ailleurs que pour elle les hommes c'étaient comme des plantes. Elle avait la main verte (*rires*), que sa maison était couverte de plantes et que pour elle, ces hommes étaient des plantes sauvages et qu'elle savait en faire quelque chose, que par exemple le jeune ne gagnait pas sa vie, c'était une sorte de hippie quand elle l'a rencontré. Il voulait être père, et puis il n'arrivait pas à être père, parce que sa femme ne le branchait pas. Elle dit — Eh bien, je l'ai formé, il a pu coucher avec sa femme, il a pu lui faire deux enfants et maintenant, c'est un entrepreneur de bâtiments qui gagne beaucoup d'argent. Voilà ce que je fais avec ces hommes et donc. Voilà c'est des plantes que je fais pousser.

Au fond, ce n'est sans doute pas nouveau mais c'est tout de même, comment dire, un signe des temps, un signe des temps qui courent que, à côté des serial killer, les serial lover.

Alors, je ne suis pas même arrivé jusqu'à mon association d'idées que je vais vous laisser pour continuer la semaine prochaine. Par *les temps qui courent*, me disais-je et là mon association d'idées est la suivante, et quand vous donnez une association d'idées c'est irréfutable, évidemment, ça vous fait penser à, eh bien moi par les temps qui courent ce qui m'est venu c'est : le désert croît.

Croît

Et *le désert croît*, c'est c'est une phrase de Nietzsche. Une phrase de Nietzsche que Heidegger commente, dans un livre qui a beaucoup compté pour moi et qui s'appelle *Qu'appelle-t-on penser ?* Que Heidegger, d'ailleurs je m'en suis aperçu en le reprenant pour ce matin, Heidegger l'a dédié : à ma fidèle compagne. Or, on vient de publier au Seuil tout récemment, ce mois-ci, la correspondance de Heidegger et de sa femme qu'on m'a donné au Seuil, je n'ai pas eu le temps de les lire encore mais l'attaché de presse m'a dit : vous ne savez pas Elfried, Mme Heidegger, a trompé Heidegger. Le deuxième fils de Heidegger n'est pas de Heidegger. J'étais stupéfait et ce matin je vois la dédicace de *Qu'appelle-t-on penser ?* « A ma fidèle compagne ! »

Alors, je ne sais pas ce qu'on appelle penser, mais en tout cas ça laisse à penser.

Et, donc, la suite de mon exposé d'introduction partait de ce *le désert croît*, c'est le désert de la quantification, c'est le désert de la dévastation, de ce que Heidegger appelle très bien la désolation, et il écrit - je vous citerai quand même ça avant de vous quitter – « La désolation de la Terre, de s'accompagner de l'atteinte du plus haut standing de vie de l'homme et aussi bien de l'organisation d'un état de bonheur uniforme de tous les hommes. »

Eh bien nous sommes justement à l'époque où se développe la science du bonheur, promue d'ailleurs par un extraordinaire Lord anglais, Lord Layard, sur lequel vous aurez d'ailleurs dans mon journal l'occasion de lire une étude par Pierre-Gilles Guéguen, et une autre par Éric Laurent.

Nous sommes à l'époque où, en effet la quantification s'empare de tous les aspects de l'existence et ça fait raisonner pour nous l'œuvre de cet auteur que Jacques Lacan aimait tellement, T.S. Eliot, qui, à l'orée du XX° siècle, un peu après la fin de la première guerre mondiale, avait écrit et publié ce poème étonnant qui reste étonnant, *The Waste Land*, par quoi Lacan termine son « Discours de

Rome », *The Waste Land* - la terre désolée.

Eh bien, nous y sommes, nous sommes, de par les temps qui courent, nous sommes sur la terre désolée et nous avons affaire à ceux que Nietzsche appelle *les derniers hommes*.

C'est la campagne Accoyer, l'anti-campagne dépression, qui se prolonge dans une campagne contre le tout quantifié, c'est notre combat contre les derniers hommes.

Évidemment, c'est un phénomène de civilisation et est-ce qu'on se bat contre un phénomène de civilisation ? Tout de même, le temps de Freud fut celui du diagnostic - malaise dans la civilisation, quelque chose ne va pas. Le temps de Lacan ça a été celui des impasses dans la civilisation, tout s'est aiguisé, tout ce qui chez Freud était un malaise encore flou, confus, a pris à l'époque de Lacan, enfin, a dégagé ses lignes de force.

Eh bien, aujourd'hui, ce qui est attendu de nous, ça n'est pourtant avec diagnostic que l'action, l'action lacanienne. Aujourd'hui le discours de la quantification, de façon parfaitement explicite, cherche à s'emparer des émotions. La campagne dépression, ça n'est pas autre chose. C'est s'emparer au tréfonds de l'être de la tristesse, et de recouvrir cette émotion intime d'une base infecte. Elle essaye aussi d'intégrer à part entière les phénomènes du subjectif dans des protocoles de recherche. Et donc, la quantification aujourd'hui avance sur le Champ freudien.

Eh bien c'est sur le fond de ce que j'ai rapidement tracé comme panorama, panorama de notre civilisation, que se déroulent les événements auxquels nous allons assister ou participer dans ces prochaines semaines.

On a beaucoup parlé à cause du professeur Huntington du choc des civilisations, et j'avais dit ces chocs de civilisations sont des chocs de modes de jouir, mais il y a aussi une guerre civile dans la civilisation occidentale. Une guerre civile entre des modes de jouir.

Eh bien c'est cette guerre civile que, de façon parfaitement civile, nous menons, et non pas pour des raisons accidentelles, circonstancielles ou hasardeuses, c'est pour des raisons qui tiennent à la structure et à l'histoire du discours analytique que nous sommes partis en campagne.

À la semaine prochaine.

Applaudissements.

Fin du *Cours* I de Jacques-Alain Miller du 14 novembre 2007

Orientation lacanienne III, 10.

Jacques-Alain Miller

Deuxième séance du *Cours*

(mercredi 21 novembre 2007)

II

Au fond, au lieu de faire *Cours,* je me disais que je devrais me faire interviewer.

Je n'aimais pas jusqu'à présent ce mot anglais dinterview. Maintenant j'y suis fait, c'est interview ! Il y a quelque chose de vite dans l'interlocution. Une interview, ça introduit dans le discours ce qui manque dans un *Cours*, à savoir un élément hasardeux, un élément aléatoire ; ça introduit dans le discours, sous la présence d'une personne qui vous pose des questions.

Ça introduit un élément qui vous force à parler, qui vous autorise et qui vous force à parler.

Évidemment votre présence massive, collective, joue ce rôle, mais vous êtes renfrognés, pour moi. Vous me regardez mais en formant un regard impersonnel. Alors qu'une gentille intervieweuse, c'est déjà tout à fait différent.

Le discours du professeur. Quelqu'un, une jeune philosophe, qui me faisait des remontrances parce qu'elle croyait que je lui demandais de s'intéresser à des ouvrages d'une érudition vétilleuse, je lui ai dit — moi j'adore l'érudition vétilleuse.

Elle m'écrivait « une érudition vétilleuse coupée du monde ». Mais c'est ce que j'adore, justement.

Je m'adonne aux démons de l'actualité et puis ce qui me détend c'est, c'est comme ça, ce qui détend mon organe pensant, les neurones, mon cerveau, c'est des ouvrages d'érudition vétilleuse dont je n'ai rien à faire. Précisément parce qu'ils sont coupés du monde et d'ailleurs pas si coupés que ça.

J'ai acheté la semaine dernière un ouvrage qui s'appelle *Le pouvoir et les médias dans l'Empire romain*. Ce sont les signifiants d'aujourd'hui qui sont par les historiens projetés. Je suis sûr qu'il faut que je lise cet ouvrage pour me guider dans les affaires d'aujourd'hui.

Mais enfin, donc, cette jeune philosophe qui me faisait des remontrances, me disait tout de même qu'elle était mon auditrice – d'ailleurs peut-être est-elle ici, je ne peux pas le savoir - et elle me disait : « ça n'est pas ce que j'ai appris en vous écoutant ».

Mais, même si je fais des efforts je tiens ici un discours de professeur, et le professeur est toujours, si je puis dire, *pro fessés*, il donne une fessée, il réduit l'autre au silence. Et ce mode d'énonciation a ses lois.

Alors, bien entendu, souvent on offre une petite soupape de sûreté. Une fois qu'on a fait le pape pendant une heure et demie on ouvre une écoutille pour que les sous-papes, puissent un peu l'ouvrir, pour détendre.

Je n'aime pas ça, je n'arrive pas à passer du discours de *pro fessées* à un discours caressant.

Tandis que dans l'interview, il y a une intersubjectivité qui me ravit, je m'en rends compte, maintenant que je me fais interviewer ; ça m'est pas arrivé pendant 30 ans, maintenant ça arrive, et évidemment j'ai tendance à me modeler sur l'autre, sur l'intervieweur. Mais, c'est la même chose quand moi je fais des interviews, ce que je fais maintenant.

Par exemple j'ai interviewé cet artiste qui s'appelle Orlan et dont le visage tricéphale orne une affiche que j'ai vue à l'entrée de ce *Cours*. Je l'ai interviewé pendant trois heures dimanche soir, chez moi, et c'est une personne absolument charmante et extrêmement dynamique, qui, donc s'est modifiée elle-même par des

implants divers, ça m'inspirait. Je ne pouvais pas me faire implanter, évidemment, mais comme je l'ai vu qui se maquillait pour la photo, je lui ai demandé pour être plus à l'aise pour l'interviewer qu'elle me dessine un petit point sur le front, comme ça je trouvais qu'on communiquerait mieux dans une plus grande empathie.

C'est le contraire de la psychanalyse, bien sûr, bien que mon excellent collègue Widlöcher, le cher Widlöcher, lui, pense que la psychanalyse fonctionne à l'empathie.

En lacanien orthodoxe, je ne le crois pas, mais l'interview oui. Et donc je trouvais très distrayant ; au fond j'analyse dans mon bureau et, dans mon salon, j'empathise.

C'était d'autant plus drôle - je commence par-là puisque ça m'a fait penser justement - c'était d'autant plus drôle que c'était pour un journal que je ne lis pas, je l'avoue, qui s'appelle *Charlie hebdo* et qui m'avait délégué une free-lance, comme on dit, une amazone.

Je peux dire son nom puisque ça figurera vraisemblablement dans le journal, une petite blonde aux yeux bleus, qui s'appellent Hélène Fresnel et qui se trouve être l'arrière-petite-nièce d'Augustin Fresnel, le physicien. C'est quand même une rencontre.

Et, bien qu'elle s'appelle Fresnel, elle ne m'a pas freiné du tout mais elle m'a au contraire invité à lâcher les freins donc je lui ai parlé pendant deux heures et demie à peu près sans arrêt.

Et elle m'a promit qu'elle me donnerait une réplique de la bande et d'ailleurs je m'étais dit je pourrais à la place de mon *Cours* mettre en marche un appareil et puis on écouterait ça ensemble, parce que ce que vous trouverez sans doute dans le journal - qui n'était pas en kiosque ce matin, je suis descendu - ce que vous trouverez dans le journal ne sera qu'une petite pilule de cet interview.

Et ça ne marcherait pas si je me faisais interviewer par - je ne sais pas - un étudiant du Département de psychanalyse qui essayerait d'être sérieux, tandis qu'elle elle n'essayait pas d'être sérieuse. Par exemple, je lâche à un moment « la réalité est bonne fille », elle me dit qu'est-ce que c'est qu'une bonne fille ? Bon, j'ai donc dû répondre sur ce que c'était qu'une bonne fille.

Et justement les bonnes filles ne font pas penser d'habitude, c'est les mauvaises qui font penser.

Donc j'ai dû sur-le-champ répondre une bonne fille c'est une fille qui se laisse faire, mais elle ne se laisse faire que ce qui lui plaît. Et ça me paraît très bien, ça me paraît une excellente définition de la bonne fille.

Alors, ça m'a encore fait penser par un autre coté, cette interview, c'est qu'elle m'a gentiment transmit la présentation qu'elle allait faire de moi dans le journal. Présentation qui m'a laissé pensif.

Je vais vous lire la phrase : philosophe, psychanalyste, normalien, ancien élève d'Althusser. Jacques-Alain Miller est à 63 ans - il faut que je le lise pour le croire, 63 ans - le gardien du temple des écrits de Jacques Lacan. (*rires*), dont il a épousé la fille Judith.

Je lui ai dit : est-ce qu'on ne pourrait pas changer un peu ça ? (*rires*). J'ai épousé la fille Judith c'est indiscutable, mais suis-je le gardien du temple ? Je trouve que ça ne reflète pas ce que je suis. Elle me dit — Ah si, tout de même ! Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse. Je lui dis — Vous tenez à dire que j'ai 63 ans (*rires*). Elle tenait à le dire. Je lui dis — Vous dites ancien élève d'Althusser, je ne le renie pas mais si vous voulez mon avis là-dessus, je me considère aujourd'hui avant tout comme l'élève de Canguilhem pour qui j'ai fait mon mémoire. J'ai suivi son Séminaire à l'Institut d'histoire des sciences, rue du Four. Et puis je me considère en seconde ligne comme l'élève de Foucault, avec qui j'ai fait quelques explorations dans les bibliothèques et puis en troisième ligne, j'ai beaucoup fréquenté Derrida, dès que je l'ai découvert dans une petite salle en Sorbonne en 1962 et puis en quatrième place, d'accord, Althusser.

Elle a son idée, Fresnel, je ne sais pas d'où elle la tire, mais enfin je suis l'ancien élève d'Althusser.

Alors, philosophe avant psychanalyste, vous croyez que c'est juste ? Eh bien c'est l'idée qu'elle a. Je ne crois pas qu'elle m'ait jamais écoutée ici, ni lu mais elle a cette idée, donc je suis philosophe (virgule), psychanalyste.

Donc je me suis dit : eh bien oui d'ailleurs je commence, je vais faire de la philosophie. Il est vrai que mes références les plus familières sont philosophiques et que j'ai lu beaucoup plus de philosophie que je n'ai lu de psychanalyse.

Lacan tenait d'ailleurs la psychanalyse comme répandue par une littérature…, (*Hamid apportant le journal* Charlie hebdo). Ah oui, et bien c'est gentil. « Propos recueillis par Hélène Fresnel ». Oh ! Ils ont illustré ça avec un dessinateur que j'aime bien. On voit quelqu'un là dans un bureau qui dit — Allô, la police ? J'ai un collègue qui prétend ne pas être dépressif ! (*rires*).

Ah ! C'est en train de passer quand même dans l'opinion. Et il y en a un autre. On voit quelqu'un de verdâtre allongé sur un divan, et le psychanalyste lui dit – Et quand vos problèmes ont-ils commencés ? Et l'autre répond — Quand j'ai lu la campagne publicitaire pour la dépression. (*rires*).

Voilà : philosophe, psychanalyste, il est le responsable – ah ! Elle a enlevé gardien du temple (*rires*) – il est le responsable de la publication des Séminaires de Lacan.

Ah ! Mais voilà, Ah c'est bien ça ! Bon, eh bien je vais le lire. Mais c'est très. Merci Hamid. Vous l'avez trouvé, vous ? C'est Agnès Aflalo, bien entendu. Merci Agnès, merci Hamid.

Alors, donc, je m'apprêtais à faire de la philosophie, cette année, au moins pour commencer. Lacan tenant la littérature psychanalytique comme une littérature délirante.

J'ai lu les classiques et même à une époque, j'ai dû faire des recherches. Quand je m'y mettais, au début des années 70, j'ai fait quelques séminaires où, en effet, je compulsais les grands articles, d'ailleurs qui n'ont jamais été réunis, c'est encore une chose que je pourrais faire. Les grands articles classiques, au moins en français, les grands articles classiques et solides de la tradition analytique que, j'en ai d'ailleurs publié et traduit, et fait traduire un certain nombre dans *Ornicar ?*, mais, enfin, en quantité, s'il s'agit de quantifier, j'ai lu beaucoup moins de psychanalyse que de philosophie, et que de l'histoire des sciences.

Cela dit, je ne crois pas qu'on puisse être lacanien et philosophe parce que Lacan pensait et a écrit et nous pourrons y revenir cette année, qu'il y a une erreur à la base de la philosophie.

Pour lui, la philosophie, ça avait de la consistance, c'est un discours qui a de la consistance et il a professé qu'il y a une erreur à la base, sans peut-être l'expliciter tout à fait. Et nous pourrons cette année nous pencher sur la question et essayer d'énoncer aussi précisément que possible quelle est cette erreur à la base de la philosophie.

Mais, qu'on ne puisse pas être, à mon avis, lacanien et philosophe, bien que, enfin, certains le sont professionnellement, philosophes, mais quand ils sont lacaniens, ça a tendance à les faire pencher d'un autre coté. Je crois que c'est une contradiction dans les termes.

Il n'empêche que la parole que j'ai rappelée la dernière fois, l'énoncé de Nietzsche «le désert croît », au sens de la croissance, pas au sens de la croyance, cette parole que j'ai remarquée quand elle est montée en épingle par Heidegger, dans son livre, dans son Cours *Qu'appelle-t-on penser ?*, cet énoncé donc, je me rends compte qu'il m'a accompagné depuis que je l'ai lu et que si la phrase de Sollers m'a tellement plu « Tout est pour le mieux dans le pire des mondes possibles », c'est parce qu'elle est un écho de cette phrase, là, une version de cette phrase, une version ironiquement lebnitzienne.

Donc, quand ai-je lu cette phrase, le Cours de Heidegger date du début des

années 50 et il a été publié en français - je l'ai vérifié - en 1959, et je pense que je l'ai lu dans l'année 62-63 où, en effet, je suis devenu normalien et où j'ai eu plus de loisirs que dans ma khâgne, encore que mes six premiers mois, j'ai continué comme d'habitude. Les trois derniers mois avant le concours, en effet, on commence à sentir une certaine pression qui n'est pas favorable à la pensée indépendante.

Et donc ça remonte à très loin. Je ne fais pas le calcul parce qu'on verrait que j'ai 63 ans.

Mais enfin je les ai. On me dit que je les ai et je l'ai dans le calendrier. Je ne les ai pas dans ma tête, je ne vais pas me laisser suggestionner par des chiffres, je suis contre le fanatisme du chiffre (*rires*).

Mais, c'est d'ailleurs une chose que j'ai déjà énoncée devant le Dr Lacan. Justement, comme j'ai épousé sa fille, comme on le sait, c'était à table, en famille et j'ai dit - j'étais plus jeune que maintenant et j'ai dit — Moi, dans ma tête j'ai toujours 17 ans ! Et donc ça lancé, chacun a dit quel âge il avait dans sa tête, même le Dr Lacan l'a dit. Vous voulez savoir quel âge ? Oui, quel âge le Dr Lacan a dit qu'il avait dans la tête ? Il a dit — Moi j'ai toujours 5 ans.

Et c'est très vrai, c'était très vrai, c'est juste avant l'Œdipe, ou en tout cas c'est juste avant le déclin de l'Œdipe où s'installe le soi-disant surmoi interdicteur.

Le Dr Lacan, quand il voulait quelque chose, il le voulait tout de suite. Et il tempêtait pour l'avoir.

Ça m'est plus facile, maintenant, de raconter des anecdotes sur le Dr Lacan, qu'avant. Je me suis demandé pourquoi et je me dis que c'est peut-être parce que maintenant que j'ai appris que j'avais 63 ans, c'est l'âge exact qu'avait le Dr Lacan quand je l'ai rencontré. Je l'ai rencontré le 15 janvier 64 quand je l'ai vu monter à la tribune de la salle Dusan de École Normale pour prononcer cette leçon que plus tard j'ai intitulée « L'excommunication », il avait 63 berges.

Et donc, ça m'a saisi de voir le chiffre 63 parce que je me suis dit : voilà j'ai le même âge que lui, qui me paraissait à l'époque - où j'en avais 18 - il me paraissait auguste.

Je n'ai pas fini de méditer sur ce collapse temporel dont je m'aperçois qu'elle m'interviewait samedi matin ; donc elle m'a envoyé sa présentation samedi soir, donc je ne me fait à mes 63 ans que depuis cette date là, donc, ça va rouler encore.

Donc depuis 1962, je me suis aperçu que faisait poids pour moi ce poème en réduction qui s'énonce « Le désert croît » et qui est comme, c'est un poème mais c'est aussi un diagnostic de l'époque.

Nous allons vers la désertification.

C'est, si on veut cuber ça, c'est une protestation romantique. C'est ça qui lui permet aujourd'hui, si je puis employer un langage marxiste ou un langage syndicaliste, c'est ça qui nous permet aujourd'hui l'unité d'action avec les humanistes. L'homme contre le chiffre. De notre part, c'est opportuniste, c'est pragmatique, parce que pour ce qui est de l'homme, si nous ne sommes pas décrassés d'humanisme après être passé par Lacan, rien n'y fera.

Mais il y a des ambiguïtés utiles et, là, il y a une ambiguïté évidemment utile et nous pouvons comprendre et admettre le sens profond de la protestation humaniste, dans certaines limites qui seront d'ailleurs à préciser.

Alors, ce n'est pas seulement même « Le désert croît » qui m'a marqué, comme on dit. C'est cet ouvrage de Heidegger et la notion, le sentiment, la conduction qu'il donne sur la question de la pensée.

Vous pensez bien que pour moi la pensée avait un poids spécial, comme elle l'a pour le sujet qu'on appelle obsessionnel.

Elle a une expérience de la consistance, de l'inertie, du retour des pensées. Ça n'est pas pour un tel sujet, les étoiles filantes, ça n'est pas plastique ça, ça se présente avec une densité spéciale. Et c'est avec ce matériau là, du sujet obsessionnel, qu'on fait à la fois ceux qu'on appelle des penseurs et aussi bien des

bureaucrates ; c'est une certaine race de personnes.

Quand il n'y a rien pour combattre ça, ce n'est pas très intersubjectif, l'obsessionnel. L'hystérique, oui. Quand il se laisse aller à sa pente, l'obsessionnel est plutôt intra subjectif.

Freud précise, concernant la névrose, comme vous savez, que c'est quand même l'hystérie qui est le noyau de l'affaire et j'ai eu la chance de disposer d'un certain quantum d'hystérie, si je puis dire, que je me suis appliqué à augmenter au fil du temps, ce qui fait que je peux converser avec le journaliste free-lance, d'égal à égal, enfin j'espère.

Je suis vraiment content qu'ils aient enlevé « gardien du temple », ça me soulage.

Alors, donc, *Qu'appelle-t-on penser ?* C'est une question philosophique mais qui a, évidemment, tout un écho clinique. Je m'adresse ici à tous les obsessionnels qui m'entendent.

À ce propos, puisque je fais de la philosophie, je me suis autorisé à faire plus que jamais le professeur, il y a quelque chose qu'il faut lire si on fait des études de philosophie - quelques-uns je le sais se livrent à ça, ici - vraiment quelque chose de très simple, de très construit, avec quoi vous pouvez faire des dissertations vraiment jusqu'à l'agrégation, encore que ça dépend du jury, l'agrégation.

Il faut savoir, je ne sais pas, quand j'étais agrégatif moi-même, je croyais avoir étudié de près le profil du jury, pour leur convenir. Je ne les ai pas si bien étudiés que ça parce que je leur ai fait trop confiance et que, quand j'ai eu à l'agrégation à traiter ou dans ce qui s'appelait la grande leçon on doit pexer pendant une heure un sujet qu'on prépare pendant sept, ce qui est beaucoup trop long, j'ai tiré au sort le sujet de la hiérarchie et pour faire le malin au lieu de sortir les poncifs, j'ai expédié en un quart d'heure les poncifs sur la hiérarchie chez Platon et patati patata, pour me consacrer une demi-heure à « la hiérarchie des types » chez Bertrand Russell, et j'étais fier de moi comme Artaban et Derrida qui avait les échos du jury, puisqu'il était, tout en étant grand philosophe, il était en même temps un répétiteur attentif aux normaliens, il m'a passé un coup de fil, alors je lui ai dis — alors je les ai bluffé ?, il m'a dit — pas tellement, pas tellement parce qu'ils ne savaient pas ce que c'était (*rires*).

Donc vous voyez, je ne sais pas d'où j'avais pris, c'est vrai qu'à l'époque, aujourd'hui je crois qu'ils doivent être à la cool mais, enfin, à l'époque, la logique mathématique, même un poncif comme la théorie des types, ça passait par-dessus la tête apparemment du jury. Il a sans doute fallu toute la bonne volonté de Canguilhem qui m'aimait bien pour que j'aie quand même l'agrégation de philo, avec les honneurs.

Alors, donc je ne peux pas vous dire que ce que je vais vous conseiller convient à ce jury, étudier le profil du jury, mais c'est un morceau extrêmement solide et, au fond, très lacanien.

C'est – je cite de mémoire – parce que c'est perdu dans ma bibliothèque, c'est le chapitre de la thèse de Deleuze, thèse qui s'intitule « Différence et répétition », parue aux PUF, si mon souvenir est bon, et il y a un des chapitres - il doit y avoir quatre ou cinq chapitres dans le livre - il y a un chapitre extraordinaire qui s'appelle « L'image de la pensée », qui fait référence entre autres à *Qu'appelle-t-on penser ?* de Heidegger.

Deleuze n'aimait pas Heidegger, il en a fait une satire à mourir de rire, dont je vous parlerais, oui je vous en parlerai cette année. Mais, là, Deleuze ne s'était pas encore lâché et il fait un commentaire vraiment pertinent de ce *Qu'appelle-t-on penser ?* Et donc je recommande ce passage à tous les aspirants philosophes.

Il oppose, si mon souvenir est bon, deux images de la pensée. Il procède par une antithèse de professeur, mais très efficace. D'un côté l'image contemplative de la pensée. Je l'appelle comme ça, on vérifiera comment c'est dans le texte, une image sereine de la

pensée, une image qui est de l'ordre de la reconnaissance. On reconnaît ce qu'il y a — Tiens voilà Socrate, bonjour Socrate ! On a reconnu Socrate. Socrate est là dans le monde, vous en avez l'image mentale, et en tout cas vous pouvez dire - *C'est Socrate !*

Socrate répond — *So I am* (enfin, en grec !). Ça, c'est la pensée tranquille, c'est la pensée en tant que double de la réalité, en tant qu'elle épouse la réalité et où c'est son idéal - pour le dire en anglais *to fit* - d'épouser les formes, c'est du sur-mesure.

Ou c'est – il doit y avoir d'autres versions - c'est la pensée en tant qu'elle est faite d'enchaînements, pas de déchaînements mais d'enchaînements. Vous avez une pensée et puis, logiquement, vous passez à la pensée d'après. Quand vous êtes à la pensée d'après, vous passez à la suivante. Et donc ça s'enchaîne bien, il n'y a pas de dispersion, il n'y a pas de contradiction, vous déduisez dans votre pensée.

Il y a, donc, là, qu'elle soit au fond double, qu'elle soit un double ou qu'elle soit un enchaînement déductif, elle peut être aussi articulatoire : vous avez là une pensée, vous en avez là une autre. Vous cherchez la pensée qui les rassemble et qui permet de les articuler.

Ça se passera donc très bien entre A et B. — B êtes-vous d'accord pour être avec A ? — Oui monsieur C. Et voilà. Ou alors vous avez l'ordre dialectique. A se met là - j'avais un professeur, élève d'Alain, en classe de khâgne, mon professeur était un élève chéri d'Alain, celui d'ailleurs qui a fait l'édition des *Propos* d'Alain, dans la Pléiade, Maurice Savin, qui ne savait absolument pas de philosophie mais qui savait Alain. Et alors quand il devait expliquer Hegel, il était à mourir de rire. Quand il devait expliquer Hegel, le jour où il a essayé il s'est mis au fond de la classe et il a dit — Je suis la thèse ! (*mimant*) – il a couru jusqu'à son bureau ; ensuite – c'est là que me doit venir ce jeu. Et alors après il a fait — L'antithèse ! (*mimant*). Et après, il a fait la *synthèse !* (*mimant*). Comme ça. (*rires*).

Ça m'est resté. Bon, voilà.

Ça aussi, c'est dans l'image numéro un de la pensée, si vous voulez.

Et donc, par un biais ou par un autre, c'est l'idée de l'ordre dans les pensées. Il faut bien dire qu'il y a toute une part de notre activité qui conduit à ça : mettre de l'ordre dans ses pensées. Même quand je dois éditer le Séminaire de Lacan comme le journal du mois prochain - je regarde, je veille à mettre de l'ordre, par exemple dans les phrases, j'en déplace pour que ça coule mieux, bon.

Donc tout ça, c'est une dimension qui a sa consistance, que j'essaye de vous rendre présente. Et puis, il y a ce que Deleuze oppose à ça, ce qu'il a rassemblé dans cette parenthèse et que je brode puisque je n'ai pas pensé à ça assez tôt pour m'y reporter dans le texte. Donc c'est de mémoire. Ce n'est pas dans Deleuze cet exemple, c'est la notion qui est dans Deleuze.

Et, de l'autre côté, il y a autre chose, qui, dans mon souvenir, est de l'ordre du forçage, c'est-à-dire : il y a des choses qui forcent à penser. Et, Deleuze les trouve par exemple chez Platon, aussi on voit à un moment il y a le paradoxe, là, vous ne savez pas comment vous en sortir, vous ne savez pas quoi penser et ça, ça vous force à penser parce que vous achoppez précisément. Et là, ça n'est plus les images d'ordre et de conciliation et de récognition. Deleuze ne dit pas reconnaissance, il dit récognition pour le *Bonjour Socrate !* D'ailleurs ce n'est pas le nom de Socrate qu'il utilise, c'est un personnage, il doit utiliser un épisode dans Platon où justement il y a le *Bonjour untel*.

Il appelle ça récognition.

Où on reconnaît la Chose, alors que de l'autre côté, c'est justement quelque chose qui ne ressemble à rien et qu'on ne peut pas reconnaître qui se présente et qui, donc, joue le rôle de cause, au sens de Lacan, de cause de la pensée et c'est pourquoi je considère que la construction de Deleuze, et il n'y a pas

que celle-là d'ailleurs dans sa thèse, c'est dans le prolongement de Lacan.

D'ailleurs quand on fera l'histoire des idées de la période, on s'apercevra qu'il y a bien plus de - non pas des gardiens du temple, il y en a qu'un seul ou il n'y en a même plus du tout maintenant – mais qu'il y a bien plus d'un héritier de la pensée de Lacan.

Par exemple le livre de Roland Barthes – Ah ! Aussi élève de Roland Barthes, ça a beaucoup compté pour moi – le livre de Roland Barthes sur la photographie, l'opposition qu'il fait entre le *punctum* et le – il y a le deuxième terme - ça provient directement de l'opposition de l'œil et du regard dans le Séminaire XI de Lacan, c'est patent.

Et je pense que, aussi, ce chapitre merveilleux de Deleuze est à prendre comme un prolongement, une application, une projection de Lacan dans une mise en ordre, une taxinomie des théories philosophique de la pensée.

Et donc, en numéro deux, Deleuze repère, au fond ce qui fonctionne - je n'emploie pas le terme parce que Lacan l'avait pas encore développé tellement à l'époque, le terme de cause, mais ce qui fonctionne comme cause, petit *a* de la pensée et qui est toujours lié à un achoppement, une déchirure de l'image contemplative, de l'image sereine de la pensée.

Heidegger a beaucoup compté pour moi aussi, et ça m'a même bridé beaucoup. Heidegger parle de l'édition - Il ne parle pas que de l'Être, il parle de l'édition et de la presse. Et il y a une remarque qui m'avait beaucoup frappée à l'époque qui est dans « Chemins qui ne mènent nulle part », dans les *Holzwege*, tels qu'ils ont été traduits en français : « Chemins qui ne mènent nulle part » ; ce sont les chemins, ça c'est le côté paysan souabe qui est tellement drôle chez Heidegger, je n'y ai jamais cru. Deleuze s'en moque ailleurs de façon très amusante, c'était l'ambiance du monde de Heidegger.

Heidegger, ce n'est pas les aéroports internationaux, ce n'est pas la jet-set. Heidegger, c'est le chemin dans la forêt souabe, le bûcheron taille son chemin et puis, à un moment, il s'arrête et puis il rentre chez lui, où il retrouve bobonne, ma fidèle compagne, comme dit Heidegger – pas si fidèle que ça aux dernières nouvelles, sauf qu'elle n'est pas partie comme Cécilia, - ce n'est pas le chemin qui mène quelque part, l'autoroute moderne, le «nous voulons aller quelque part ».

Au contraire le chemin qui compte vraiment, c'est celui qui ne mène nulle part, mais où on taille sa route soi-même, ce n'est pas l'autoroute, ce n'est pas déjà pavé d'allées goudronnées, etc., non, et où on sent la fin du jour, le poids de la fatigue, et où on rentre non pas pour regarder une émission imbécile à la télévision ou les mots d'esprit de Gérard Miller - mais où, alors qu'est-ce qu'on fait le soir dans cette conception ? Le paysan souabe, je suppose qu'il picole un petit peu mais ça, on n'en entend pas parler chez Heidegger - il regarde le soleil se coucher, voilà. Et il se dit - qu'est-ce qu'il se dit ? Est-ce qu'il peut se dire le soleil se lèvera demain ? Il dit — cela est. C'est une atmosphère, c'est toute une ambiance.

Ceci dit, Heidegger, très malin, avait quand même isolé donc dans les *holzwege*, dans des développements sur Descartes, il en arrive à l'époque - sur Descartes comme en tant que le *cogito ergo sum* prescrirait des données fondamentales de notre désert, puisque c'est Descartes qui a formulé qu'il s'agissait de se rendre maître et possesseur de la nature - on voit le résultat - c'est un projet, c'est un programme, et c'est un programme d'une domination par le symbolique de la nature qui, évidemment, est un programme de mise en coupe réglée, de destruction, et donc qui produit, dont les sous-produits sont les mouvements d'environnement, les Verts, etc., dont la pensée majeure est d'organiser les embouteillages dans les rues de Paris, pour dégoûter les gens de prendre leur voiture, c'est-à-dire qui utilisent des méthodes comportementalistes. Les Verts sont comportementalistes, c'est

ce que j'ai dis d'ailleurs à *Charlie hebdo*, ils ne l'ont pas gardé, je crois.

Où en étais-je ? Alors. Dans le chapitre des *Holzwege* qui montre comment le désert contemporain est déjà prescrit par le cogito cartésien, il y a une petite notation en passant qui m'avait fait le plus grand effet à l'époque, et qui disait : au fond il n'y a même plus d'auteur aujourd'hui - il dit ça assez tôt, il dit ça dans les années 50, il voit ce qui se produit, il aurait pu le dire même avant la guerre, il a une petite absence pendant la guerre, d'accord, il n'a pas vu ce qui se produisait sous son nez mais ça n'enlève rien à la pertinence de son diagnostic par ailleurs, je m'excuse. S'il ne fallait pas lire Heidegger comme on nous le recommande tous les jours, on nous le recommande pour les plus mauvaises raisons, bien sûr, parce que c'est une critique très acerbe de ce que nous critiquons nous-mêmes, du monde de la quantification.

Et donc dans un petit passage il dit : il n'y a plus d'auteur, maintenant celui qui commande le processus de l'écriture et de la publication, le maître du processus de l'écriture, c'est l'éditeur. Il commande, il commande des textes, il commande des livres, on fait des collections, on les complète et donc déjà nous sommes dans un monde sans auteur, sans véritable auteur.

Ça m'a paru profondément pertinent et ça m'a tout à fait freiné, moi, dans ce que je sentais de talent pour le métier d'éditeur. Moi, j'ai toujours eu plus d'idées que je n'arrivais à réaliser. Évidemment j'aurais pu commander beaucoup d'ouvrages à d'autres et les stimuler à les réaliser, mais cette phrase de Heidegger a toujours été pour moi comme une barrière morale et je m'en aperçois au moment où, d'une certaine façon, je la franchis puisque je vais me transformer au moins pendant un temps en directeur de collection, en directeur de journal, et donc je vais être amené, je suis amené déjà à commander des textes.

Je le fais parce qu'il faut le faire dans la situation donnée, je sais à quoi je participe en faisant ça.

Alors, sur le journalisme, justement dans *Qu'appelle-t-on penser ?* Heidegger critique le magazine illustré, c'est justement ce que je suis en train de publier. Et il dit, il critique les grandes conceptions hâtives, les conceptions où on compare justement les civilisations à la va-vite et il dit — L'image mère dont procède sans le dire le style pré digéré, qui est aujourd'hui celui du touche-à-tout historico-universel, c'est le magazine illustré et moi, j'ai vite fait *Le Nouvel Âne*, qui est justement un magazine illustré, qu'il faut bien dire se trouve très exactement caractérisé si on dit touche-à-tout historico-universel. C'est exactement mon projet.

Comment est-ce que j'en suis arrivé là ? Comment en suis-je arrivé à donner au lacanisme un débouché dans le magazine illustré ? Je me suis posé la question sérieusement. Quand j'agis, je ne me pose aucune question, je suis dans ce que je fais. Quand je prépare ou quand je rêvasse à ce *Cours,* je me pose des questions. Qu'est-ce que je fais ? Pourquoi est-ce que je fais ça ? Pourquoi est-ce que mon action dit : c'est bien de faire ça, que j'y entraîne pas mal de monde avec moi.

Eh bien je crois, enfin pourquoi ? Au fond j'ai la réponse : c'est qu'Heidegger n'est pas mon seul maître, il y a Hegel aussi, comme Lacan l'avait pour maître. Et je veux, j'ai toujours voulu, que l'enseignement de Lacan, c'est-à-dire la pensée de Lacan, pèse, pèse dans ce que Hegel appelait, d'un mot qui est aussi freudien, la *Wirklichkeit*, la réalité effective.

Il y a des pensées qu'on caresse, il y a des pensées qu'on garde pour soi, pour soi et pour son analyste, quand on est dans l'analyse et qu'on est honnête, ce qui n'est pas toujours le cas.

J'apprends à l'occasion que tel analysant s'est bien gardé pendant trois ans, à la demande de ses amis, de me dire une chose qui aurait pu me faire de

la peine sans doute, un petit secret de groupe qu'il fallait mettre de côté.

C'est du gâchis dans une analyse. C'est certainement de ma faute qu'il ait pu penser que la passion institutionnelle était telle chez moi que si je disposais de cette information confidentielle, j'aurais agit dans le monde pour écraser ce projet. Fantasmagorie !

Mais enfin, normalement il y a les pensées qu'on garde pour soi et qu'on partage avec son analyste. On doit tout partager avec son analyste (*rires*), enfin, on partage avec lui une partie de sa fortune (*rires*), et on partage avec lui une partie de sa vie et on doit partager, dans l'ordre de la pensée, on doit tout partager.

Même quand il n'est pas là, on le partage, c'est un spectre, l'analyste. C'est présent dans les pensées de l'analysant, qu'il y pense ou non, c'est là. Ce qui vous vient ça peut être dit, ça sera dit, et c'est pourquoi quand on est analyste on ressent quand même, on ressent comme une intrusion, cette énorme voix qui s'est fait entendre en France sur « Vous êtes triste, vous êtes ceci, c'est une maladie », on voit bien que c'est une concurrence, on voit bien que là, tous les moyens de l'État, que l'État soit au courant ou non, mais tous les moyens de l'État sont mis au service d'une voix qui s'insinue dans les profondeurs, dans le tréfonds de la pensée, pour vous dire « Interprètes-ça comme une maladie ! »

Alors, évidemment, l'analyste se sent à l'étroit à côté de cette énorme voix. Il n'y a pas de raison de supporter ça. On a simplement entrepris de défoncer le poste. C'est de la légitime défense et légitime défense de la sphère privée. C'est une légitime défense psychanalytique et c'est une légitime défense de citoyen.

Quand j'ai dû aller à Milan récemment pour converser avec des collègues milanais, j'ai déjeuné avec quelqu'un dans un restaurant de la galerie Victor-Emmanuel, que tout le monde connaît, près du dôme, tous ceux qui sont passés à Milan connaissent cette galerie. Je parlais français avec la personne italienne qui était avec moi et il y avait une dame à côté, à la table d'à côté, qui, repérant en nous des étrangers, s'est mis à s'adresser à nous en anglais, une Américaine qui se creusait la cervelle pour savoir combien de pourboire elle devait donner.

Donc la conversation s'est engagée avec cette dame et - je n'invente rien - il se trouvait que c'était une avocate américaine. Je lui ai dit — ah ça des avocats vous en avez là-bas ! Une avocate de Washington et de fil en aiguille, donc je lui ai dit que moi-même j'étais analyste, et là très occupé par la campagne dépression qui commençait chez nous mais qui bien sûr aux États-Unis était connue depuis 1991. Et cette dame m'a dit : ne m'en parlez pas, c'est une vraie offense pour la *privacy*. Et elle le disait en tant qu'avocate, elle considérait que c'était toute une zone, non pas de non-droit, mais où on s'en prend aux droits de la *privacy*.

Et donc c'est ce que nous attachons à défendre, quand je parle de casser le poste. Il ne faut pas croire, nous avons une bonne chance, évidemment là notre voix est beaucoup plus faible, prenons justement cet exemple, l'exemple d'un succès, d'un succès public considérable qui a été entrepris à partir d'une position bien plus faible que la nôtre, le cognitivisme.

Les gens s'imaginent que, enfin maintenant, *le Nouvel Âne* égale dépression, campagne dépression. Je reçois encore maintenant des articles de personnes qui ont été un peu lentes au départ qui m'envoient des textes sur la dépression.

On ne va pas se passionner sur la dépression indéfiniment, c'est déprimant. On va continuer sur la dépression, dans la recherche scientifique nous allons faire un grand colloque, un colloque exactement qui s'appellera colloque « Déprime dépression », les 26 et 27 janvier, prochains, j'attends une dernière confirmation vendredi pour vous dire le lieu, confirmer la date, vous dire le lieu Nous allons publier les actes de ce colloque «Déprime dépression » avec

des textes supplémentaires, donc c'est très légitime d'en écrire, nous allons publier aux éditions du Seuil dans la collection du Champ freudien, j'ai l'accord du président des éditions du Seuil pour ça, mais dans notre organe de combat et de défense qu'est ce *Nouvel Âne,* on ne peut pas stationner.

Le cognitivisme c'est très tentant. Le cognitivisme, ça occupe une place invraisemblable. C'est vraiment, c'est devenu une vulgate, pour les Pouvoirs publics, même pour le commun des gens. Et quand nous nous en prenons aux excès du recours à la pharmacie, ses premiers alliés sont cognitivistes. *Cogn'*itivistes, ils ont eu l'art de cogner.

Parce que moi, la psychologie, puisque j'évoquais 1962. La psychologie, je l'ai connue à la Sorbonne, au début des années 60. À l'époque, la Sorbonne, c'était l'université de Paris, ça n'était pas multiplié et diversifié comme aujourd'hui. C'était la vraie Sorbonne quoi ! Et dans la vraie Sorbonne, la psychologie était une discipline méprisée, qui rasait les murs, c'était un diverticule récent de la philosophie.

Ils avaient obtenu de s'autonomiser comme psychologie et les philosophes qui allaient vers la psychologie étaient considérés comme dégénérés. On considérait qu'ils se commettaient et vous avez peut-être en mémoire l'article historique de Georges Canguilhem, que j'ai d'ailleurs aussitôt, quand j'ai fait les *Cahiers pour l'analyse* à l'époque, j'ai republié, en tête, l'article de Georges Canguilhem sur la psychologie où c'était des anciens élèves à lui qui occupaient portant les nouveaux laboratoires de psychologie et Canguilhem y allait à la mitraillette, qu'il avait gagnée dans la Résistance.

C'est un article que Lacan a lu dans les *Cahiers pour l'analyse* et qui lui ont inspiré un commentaire élogieux, que vous trouvez dans, dans quoi ? C'est dans quoi ? Où il évoque la glissade sensationnelle du Panthéon à la Préfecture de police. C'est dans les *Écrits*, dans un écrit…

Alors, je dois dire justement, moi, le fait qu'elle soit méprisée et considérée comme bonne pour les…, ça m'a justement intéressé. Je ne voyais pas pourquoi, justement, pourquoi ces hiérarchies.

Donc moi, au contraire, je trouvais ça rigolo, j'ai fait de la psychologie sociale, surtout la psychologie sociale, ça m'amusait beaucoup, Moreno. Donc je ne partageai pas ce mépris, mais enfin c'était son statut, je dis quelque chose d'objectif.

Et puis voilà, rétablissement sensationnel, cette psychologie donc misérable, en haillons, pas présentable, pas reçue dans les salons de la philosophie. Non pas vous ! Allez - vous savez comme dans les restaurants chics, on voit ça dans les films américains avec Charlie Chaplin qui est chassé, etc., c'était comme ça la psychologie.

Et voilà, à la fin des années 60, au début des années 70, vous avez, la psychologie on s'en va comme ça et revient, la dernière mode, le dandy : nous sommes maintenant une discipline scientifique et non seulement scientifique, nous sommes une discipline dure. Nous sommes de la science dure mesdames et messieurs. Jadis, nous étions une science molle maintenant nous sommes une science dure. Et avec qui nous frayons ? Ah les philosophes ?! Nous frayons avec les neuro-scientistes, nous frayons avec les chimistes, les biologistes, les physiciens, je n'invente rien. Je ne sais pas si je vais avoir le temps de vous détailler ça, je n'invente rien.

Et, voilà ma psychologie. C'est comme Cendrillon, elle était là à faire le ménage, elle a rencontré un prince charmant que je n'ai pas identifié absolument et elle est devenue la princesse, et maintenant on entend plus parler que d'elle.

Les cognitivistes, c'est vraiment ! Dotée d'un incroyable culot, d'un aplomb d'enfer, cette gourgandine - il faut le reconnaître - a séduit les Pouvoirs publics. On dit les Pouvoirs publics ! J'adore cette expression : « les Pouvoirs publics » ! - enfin Pouvoirs public et là il faut être nominaliste.

Quand on vous balance un signifiant gros comme ça comme un ballon dirigeable « les Pouvoirs publics », il faut utiliser le Rasoir d'Occam, c'est une abstraction, qu'est-ce qu'il y a dessous ?

Dessous, il y a en général le bureaucrate untel derrière le bureau N320 et puis il y en a d'autres comme ça un peu partout, qui ont leurs secrétaires, qui ont leurs ordinateurs, qui parfois cherchent quoi faire. Et quand ils voient arriver une jolie fille comme ça, vêtue à la dernière mode et qui leur dit : mais tout de suite, tu vas voir comment je vais te découvrir les lois de l'esprit et avec ça tu iras beaucoup mieux et tout des compatriotes avec toi , eh bien on saute sur l'occasion.

Et la psychologie a séduit méthodiquement les Pouvoirs publics. Et où étions-nous pendant ce temps-là ? Je me le demande encore. Je me le demande exactement, au moins je sais depuis quand je me le demande. Je me le demande depuis jeudi soir dernier où j'ai fait un autre interview, où j'ai interviewé pendant trois heures le biologiste Jean-Didier Vincent, qui vient de sortir son *Voyage extraordinaire au centre du cerveau* qui est avant tout, entre parenthèses, un voyage extraordinaire au centre de son cerveau à lui, mais qui est un cerveau très distrayant, on ne s'ennuie pas une seconde. Mais spécial, spécial.

Pour introduire, c'est des réflexions sur l'inconscient et sur Freud, il commence par expliquer son voyage à Vienne, en amoureuse compagnie, et par vous raconter un de ses rêves. Voilà quelqu'un, on peut lui reprocher beaucoup de choses mais, en tout cas, il ne s'oblige pas à afficher les signes convenus de la scientificité. C'est aussi quelqu'un qui, en passant, parle du génie de Freud et de Lacan mais c'est pour qu'on n'aille pas lui chercher noise !

Et bien, il m'a dit, il faut dire que ce qui est extraordinaire, c'est que je lui ai dis à la fin, avant la publication : je vous montrerai ce que j'en aurais fait. Il m'a dit — Non faites-moi la surprise. Étant donné qu'il a lâché quelques bombes, il faut que je mesure exactement qu'est-ce qu'il pourra supporter des surprises qu'il apporte. Bon. Il dit que ses collègues manquent d'imagination.

Mais alors il y dit très précisément pourquoi est-ce que vous les analystes – moi, je n'étais pas analyste à cette époque, je n'ai rien à me reprocher - pourquoi vous les analystes, quand le cognitivisme a commencé à pousser comme ça, pourquoi vous n'êtes pas intervenu, pourquoi vous n'avez pas dit ce que vous pouviez dire ? Et Sartre ne l'a pas dit non plus, Foucault ne l'a pas dit assez. Et je me suis dis : il n'a pas tort. Il n'a pas tort, on a pris ça un peu à la blague.

Moi-même, quand, dans *Ornicar ?*, j'ai interrogé, interviewé, on a fait une interview collective de Jean-Pierre Changeux, qui n'est pas cognitiviste, qui est biologiste, mais enfin qui a fait la courte échelle au cognitivisme, un peu plus tard.

On a fait cette interview parce qu'Éric Laurent connaissait quelqu'un qui travaillait dans l'équipe de Changeux, ça a donné à Éric Laurent l'idée que on pouvait inviter Changeux et nous l'avons fait, et nous l'avons interviewé à plusieurs et je suis allé, là, apporter le texte établi à Changeux dans son laboratoire de l'Institut Pasteur, c'était vers 84 ou quelque chose comme ça, 85, enfin vous retrouvez, il a trouvé ça très bien et je lui ai dit : j'ai un titre que j'aimerais mettre s'il vous convient c'est l'Homme neuronal. Ah - il m'a dit - c'est un beau titre ! et puis l'éditrice Odile Jacob a lu ça dans *Ornicar ?* et elle a commandé, conformément au processus heideggérien, elle a commandé à Changeux un livre intitulé *l'Homme neuronal* qui a été un best-seller historique. Et d'ailleurs Changeux, très gentiment, mentionne que je suis l'inventeur du titre et, apparemment, il m'a eu à la bonne pendant un certain temps puisque quand il avait besoin d'un *sparring partner* pour lui faire des objections, quand il avait une conférence à faire, il m'invitait à être le *sparring partner*.

On a fait un duo comme ça à la Fondation Saint-Simon, fondation où les intellectuels avaient l'occasion de rencontrer les grands noms du monde des affaires. Je n'y suis allé que parce qu'il y avait Changeux, après ils m'ont envoyé un très gros chèque, pour mon après-midi et voyez comme je suis : je ne l'ai pas touché parce que je ne voulais pas toucher de l'argent qui venait de cette source là.

Mais, évidemment, alors Vincent m'a dit, eh voilà, comme je lui reprochais à lui de ne pas s'être opposé davantage au cognitivisme, il me dit — et vous ? C'est vous qui avait lancé Changeux.

Oui. Donc il y a quelque chose que je n'ai pas vu. Il est certain qu'il y a quelque chose que j'ai pas vu, que je me suis arrêté à ça que je trouvais Changeux extrêmement sympathique et d'ailleurs c'est toujours le cas.

Jean-Didier Vincent m'a dit : — Oh, vous l'aimez comme ça, c'est parce que vous l'avez lancé. Et je lui ai dis — Oui, ça doit être comme *Le Voyage de Monsieur Perrichon*. Vous savez où Monsieur Perrichon aime, non pas son sauveur mais celui que lui-même a sauvé. Sa fille a deux prétendants, et il y en a un qui pense la conquérir en sauvant Monsieur Perrichon d'un mauvais pas tandis que l'autre, plus malin, se met dans un mauvais pas, c'est Monsieur Perrichon qui le sauve et donc chaque fois qu'il le voit, Monsieur Perrichon se sent un héros.

Et donc, si vous voulez, je suis bien décidé à ce que ça ne recommence pas. Ce *Nouvel Âne*, engager le lacanisme dans une entreprise comme ça et je peux dire que j'y porte beaucoup de choses, j'y engage avec moi, j'ai compté, 80 personnes, rien que pour produire ça. Dans le second temps qui va venir.

Il ne faut pas que ça se reproduise. Nous avons une voix, nous pouvons nous faire entendre. Et comme dit Nietzsche, comme dit Zarathoustra — Ce qui tue le plus vraiment, ça n'est pas l'ire, c'est le rire. Et nous pouvons les tuer à coups de rires.

Nous allons essayer, nous allons essayer. Nous allons essayer de considérer que la fin du cognitivisme tel qu'on l'a connu à la fin du XXe siècle et au début du XXIe siècle, ça s'arrête là. Il ne suffit pas de taper sur la table, je suis d'accord. Mais ça aide, ça aide à fixer les idées qu'il n'y a rien d'inévitable, qu'ils ont commencé misérables, qu'ils se sont acheté des habits neufs et que c'est une doctrine d'imposture.

Heureusement, l'école de Jean-Didier Vincent dit ça. Jean-Didier Vincent, un professeur du Collège de France du nom de Prochiantz, et un troisième du nom de Schwartz, que Jean-Didier Vincent appelle les trois *cangaceiros*, ils ont dit ça, ils ont été battus. Il a fini par me lâcher ça à la fin, oui je lui ai dit, vous avez connu une défaite, et il m'a dit oui. Mais la guerre n'est pas finie, elle commence. Ils ont réussi à arracher à l'État des milliards d'euros pour construire une usine à gaz qui s'appelle Neuro Spin. Quand j'en ai entendu parler, il y a déjà deux ans, à partir d'un article d'un magazine, je riais. J'ai fait partager mon hilarité parce que je m'étais rendu à Toulouse, je crois. Oui, j'ai fait partagé mon hilarité, j'avais lu ça dans le train ou dans l'avion je ne sais plus, j'ai fait partagé mon hilarité à une salle, du projet de Neuro Spin.

On va regarder quelles sont les aires du cerveau qui s'allument quand il y a ceci ou ça, et ça va donner des résultats formidables parce qu'on saura déterminer exactement quelles couleurs il faut donner au paquet de lessive pour qu'on ait encore plus envie de l'acheter. C'est écrit, bon.

Et en même temps on vous promet que ça va vous donner les lois de la pensée.

Alors, retrouvons notre calme. C'est une capture par l'imaginaire. Ils sont fascinés parce que, en effet, on a accès à des images qu'on n'a jamais vues. C'était la même chose quand on a commencé à avoir des tubes qui se promenaient dans l'œsophage et à l'intérieur de l'estomac, on voyait des paysages extraordinaires qu'on montrait à la télévision. C'était les

Voyages extraordinaires. C'est du Jules Verne.

Alors ça, c'est un voyage extraordinaire, en effet, dans le cerveau, on regarde les neurones, ça s'allume, oh ! On n'a jamais vu ça avant. Bon, et puis après ?

Franchement, depuis qu'on investit des milliards là-dedans, où sont les résultats, pratiques ? Aucun ! Bon.

Alors, les psychanalystes n'ont pas joué leur rôle à l'époque, d'accord. Ni les philosophes. Eh bien, ils le jouent maintenant avec les moyens de l'époque. Et, les moyens de l'époque, ça ne suffit pas de faire un colloque quelque part. Ça ne suffit pas de faire une publication savante même à 5000, 10 000 exemplaires, il faut rentrer dans les médias, parce que sans ça, on entre pas dans la *Wirklichkeit,* c'est comme ça.

Quand les Pouvoirs publics étaient aux mains d'une élite, quand la science était faite par une élite, sans doute elle ne passait pas par les médias. Et encore, lisez Balzac et voyez comment on a l'œil sur le journal.

Et aujourd'hui, en effet, on gouverne les yeux fixés là-dessus. J'ai déjeuné une fois dans ma vie à l'Hôtel Matignon, avec Michel Rocard Premier ministre, il expliquait - le pauvre – il expliquait qu'il n'avait pas le temps de gouverner parce que il fallait qu'il courre d'une alerte média à une autre. On peut plus rien faire, disait-il.

Voilà. Il parlait vrai, c'était son slogan, il parlait vrai. Mais enfin, malheureusement, la vérité est conne. Alors, c'était ça la politique.

Donc, il faut entrer là, il faut entrer là si on veut que la pensée ça ne soit pas une vapeur, que la pensée soit une force matérielle.

Et, ça, c'est ce qu'on négligeait du temps du marxisme un peu mécanicien, on croyait que la production, c'était les ouvriers et rien de plus, eh bien non, l'organisation du travail, la pensée selon laquelle on organise le travail c'est aussi un facteur de la production. Ils ont dû apprendre ça à des élèves d'Althusser, ils ont dû apprendre ça par la réalité, précisément.

Et la pensée, c'est du symbolique et c'est pourquoi je vous renvoie au début du texte de Lacan *Télévision :* ne pas confondre la pensée et l'âme.

L'âme, la définition de Lacan est aristotélicienne, c'est le double du corps, c'est la forme du corps et franchement, il n'y a pas un mot dans le dernier livre de Jean-Didier Vincent qui dépasse ça.

Ce qu'il trouve avec son voyage extraordinaire au centre du cerveau, c'est, entre guillemets, « l'âme comme forme du corps », et comment ça se passe en séquences, avec des circuits, hypothalamus, etc., éléments dont ne disposait pas Aristote, mais c'est dans le même cadre conceptuel.

C'est d'ailleurs pour ça qu'il a tellement de mal à situer le sexe, parce que pour lui, le sexe, c'est une affaire d'âme et de corps, au sens aristotélicien.

Et donc, il dit : mais enfin quand même Freud exagère, il n'y a pas que le désir sexuel, il y a le désir de manger, il y a le désir, il trouve tout ça dans son magasin. Bon, alors pourquoi n'y aurait-il que le désir sexuel ? Et en effet, au niveau du cerveau, etc., ça s'allume aussi ailleurs, tout en notant quand même que le système du désir sexuel est à part. Alors je lui ai dis : il est à part ! Il me dit un peu à part, d'accord, c'est lui qui sait, ce n'est pas moi.

Mais, d'un côté il note ça, il n'y a pas que le désir sexuel mais lui-même dit dans son livre – oui mais alors comment se fait-il qu'on ne pense qu'à ça ? (*rires*). Je n'ai pas eu le temps de l'entreprendre là-dessus, je vais lui dire les gens ne pensent absolument pas à ça, vous vous pensez toujours à ça, les gens pensent à des tas d'autre choses !

Et j'aurai essayé par-là de lui expliquer que, justement, le sexe n'est pas branché seulement sur l'âme, sur l'âme-corps, le sexe est branché sur la pensée. C'est ça qu'on trouve dans la psychanalyse, c'est branché sur la pensée, c'est branché sur le symbolique. Et donc ça ne produit qu'un certain type de perturbations spéciales qui font qu'en effet, quand il

va à Vienne en amoureuse compagnie, comme il tient à nous le faire savoir, eh bien il a un certain type de rêves, d'ailleurs il le sait. Dans le rêve apparaît le nom de sa compagne qu'il désigne par un grand A. Et il me dit — et j'ai dit grand A, ça n'est pas un clin d'œil aux analystes. Alors je lui dis — si, c'est un clin d'œil aux analystes, alors il dit — oui d'accord, c'est un clin d'œil aux analystes et d'ailleurs il y en a plein dans mon livre. Très sympathique, on ne pouvait plus se quitter !

Et la phrase capitale de *Télévision* qui va vous éclairer, le Voyage extraordinaire au centre du cerveau, il est extraordinaire, bien sûr qu'on y trouve des choses merveilleuses mais il est surtout extraordinaire par tout ce qu'on y trouve pas, au cours de ce voyage. Et comment on trouverait le rapport sexuel ? Il n'existe pas.

Alors, vous ne pouvez pas faire un voyage extraordinaire au centre du rapport sexuel ! Bon. Et la phrase de *Télévision*, qui dit bien ça c'est : - la pensée est dysharmonique quant à l'âme.

La pensée n'est pas en harmonie avec l'âme, c'est une autre fonction qui désorganise les fonctions de l'âme-corps.

Et c'est pourquoi, malgré tout, il n'arrive pas, même dans son système, il n'arrive pas vraiment, le désir sexuel ça ne s'inscrit pas bien à côté des circuits hypothalamiques du désir de manger, ça ne marche pas même au niveau, au niveau de l'hypothalamus, engageons-nous, eh bien ça ne fonctionne pas de la même façon.

Alors, maintenant, la pensée, à cet égard, ce que Lacan appelle la pensée, la pensée, c'est du signifiant. Et, là, prenons au sérieux le terme dont Lacan épingle le signifiant, même dont il épingle le signe comme tel, à savoir le chiffre. Le mot qui a toute raison de nous retenir étant donné que nous faisons campagne contre le chiffre.

Alors, ça, puisque je vais devoir interrompre ce *Cours*, je vous renvoie, le *Cours* cette fois-ci, en plein élan ; au moins quand on est interviewé, on peut parler pendant deux heures et demies, je préférais parler pendant deux heures et demie, je vous renvoie à ce texte de Lacan qui s'appelle « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », voyez un peu le titre qu'il met Lacan, page 553 des *Autres écrits*. Ce n'est pas un détail.

Jean Didier Vincent, qui ne sait pas comment vendre son livre, dit *Voyage extraordinaire au centre du cerveau* et Lacan : « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* ». Vous voyez la différence de style.

Les titres de Lacan, à partir d'une certaine date, sont à coucher dehors - enfin sont à coucher dehors ?! – ils sont vraiment arides, ils sont vraiment rebutants.

Il va à la radio : il appelle ça *Radiophonie* ; il va à la télévision : il appelle ça *Télévision*. Comme c'était moi qui l'interviewais, à la télévision, que j'avais déjà obtenu que ça ne soit pas enterré dans sa revue *Scilicet* que personne, en dehors du petit milieu l'achetait, j'ai réussi à en faire un livre à part, à mettre une belle image sur la couverture et je lui ai dit : on peut appeler ça *Télévision*.

Comment voulez-vous que ça s'appelle ? Je ne plaide pas pour ce que j'avais trouvé sur le coup, je lui ai dis, ça doit être une fabrique de meubles qui s'appelle comme ça maintenant – L'art de vivre (*rires*). Elle n'existait pas à l'époque et ça m'occupait beaucoup, ça m'occupait beaucoup de trouver l'art de vivre, je n'avais pas d'art de vivre. Bon, il m'a dit d'accord et puis le lendemain matin, coup de téléphone — Non on reste à *Télévision*.

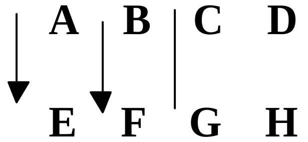
Ça me fait penser à ces jolies filles qui s'enlaidissent, parce que c'est des textes très attirants et vraiment Lacan, méchamment, leur mettait des titres absolument pas sexys. Ça me fait penser, vous vous rappelez *Lamiel*, chez Stendhal, comme les garçons lui courent après, elle se met sur la joue un affreux, je ne sais pas, comme une tumeur artificielle pour qu'on la laisse tranquille. Il y a quelque chose de ça chez Lacan avec ses titres.

Alors, Lacan souligne, dans « L'introduction à l'édition allemande des *Écrits* », c'est fait aussi pour décourager même quand on le prononce, qu'on s'y réfère, il souligne l'ambiguïté du mot « chiffre », disant là il y a une embrouille et, en effet, c'est une ambiguïté féconde, puisque « chiffre » au départ, ça désigne le brouillage du signifiant.

Un message chiffré, c'est un message, on ne peut pas dire dont on ne comprend pas le sens parce qu'il y a des phrases en langage courant dont on comprend pas le sens ou des phrases dans une autre langue dont on ne comprend pas le sens, un message chiffré, c'est un message dont on ne sait même pas comment il est construit, dont la syntaxe et le vocabulaire n'apparaissent pas, où le signifiant est opaque. Or Lacan formule un principe dont je m'aperçois que je ne l'ai jamais martelé à ce *Cours* qui dure pourtant depuis longtemps, le chiffre fonde l'ordre du signe. Ah ! Ce n'est pas le chiffre contre lequel on appelle à la révolution, à la révolte. Le chiffre dont il s'agit, c'est le chiffre en tant que cryptage.

Alors en quoi le chiffre fonde-t-il l'ordre du signe ?

C'est parce que le principe du chiffrage, c'est la substitution. Les plus simples méthodes de chiffrage, c'est… Par exemple vous écrivez l'alphabet, puisqu'on arrive à tout dire avec les lettres de l'alphabet et puis, par exemple, vous procédez à cette substitution, je ne vous conseille pas de le faire si vous avez des messages secrets à envoyer parce que c'est très facilement décryptable. Aujourd'hui, on est vraiment au-delà de ça.



Et donc là où normalement il y avait un A vous écrivez un E, là vous aurez un B vous écrivez un F, etc.

Avec ça, vous obtenez comme résultat un message chiffré et une fois que vous avez la clé, vous pouvez déchiffrer le message chiffré.

Donc quand Lacan dit le chiffre fonde l'ordre du signe, c'est dire le signe est fondé par la substitution. Le signe est ce qui est substituable et d'ailleurs Lacan, la page d'avant, le dit — le signe du signe – il le dit à sa façon - le signe du signe, ce qui fait qu'un signe est un signe, c'est que n'importe quel signe fasse aussi bien fonction de tout autre.

C'est-à-dire dans le message, que vous ayez A ou que vous ayez E, ça revient au même, le E peut prendre la place du A et Lacan voit l'essence du signe dans cette substitution.

« Et n'importe quel signe fasse aussi bien fonction de tout autre, précisément de ce qu'il puisse lui être substitué ». Et il ajoute - ça c'est ce que Lacan a dit de plus simple et de plus clair sur ce qu'est le signifiant. Il le dit des années après, avant il était beaucoup plus près de Jakobson et de Lévi-Strauss, là, il a un abord du signifiant qui est même plus proprement analytique, parce que ce qui l'occupe, c'est que précisément l'inconscient est une machine à chiffrer. C'est ce qui rend tellement - j'entends dire que les analystes lacaniens n'interprètent plus les rêves. Alors peut-être que leurs patients sachant ça ne rêvent pas, je ne sais pas, mais moi j'adore interpréter les rêves. Je trouve ça extrêmement divertissant et je ne vois pas pourquoi, c'est quand même un métier aride, les oasis, pour moi, c'est quand arrive un rêve, un petit rêve bien constitué et qu'on peut le déchiffrer. On le communique ou on ne le communique pas mais je ne vois pas pourquoi on ne ferait pas bénéficier l'analysant le plus souvent de cette lecture.

Donc quand Lacan formule — Le signe n'a de portée que de devoir être déchiffré ; il formule un principe, il reformule tout ce qu'il a pu dire de la linguistique de la façon la plus proche de l'expérience analytique parce qu'on s'imagine qu'il y a un signe naturel, un signe de première intention et

qu'ensuite le signe qui lui est substitué, lui, est artificiel et le signe de chiffrage.

Mais ce que dit Lacan, c'est que tout signe est un chiffre, d'emblée, c'est que tout signe comporte une opacité. Et ça, c'est la façon d'attraper le signifiant, il me semble, quand on est analyste.

Alors, la semaine dernière j'ai dit, oui mon premier vœu d'enfant avait été d'être journaliste, j'ai très bien fait de le dire parce que ça a fait que quelqu'un m'a dit — moi j'ai fait le chemin inverse, j'ai commencé par être journaliste et maintenant psychanalyste. Et donc j'ai posé la question — mais quel journal, quel journaliste ? Et j'ai découvert, dans l'École de la Cause freudienne ou dans ses entours immédiats, j'ai découvert la perle que je cherchais depuis des années, à savoir quelqu'un qui a une compétence professionnelle bien supérieure à la mienne en matière de rewriting et de préparation de la copie pour l'imprimerie et à qui je peux déléguer toute une partie de ce que je faisais moi-même avant et le même jour j'en ai trouvé une seconde ; jeudi dernier qui est un jour béni des dieux pour moi, j'ai trouvé en plus la photographe, lacanienne.

Alors donc j'ai dit ça la semaine dernière, je ne le regrette pas mais je peux quand même dire, en réfléchissant à ces sujets, je peux quand même dire ce qui dans mon enfance anticipait ma profession de psychanalyste, c'est que j'ai toujours adoré les messages secrets, pas tellement pour les envoyer à quelqu'un, mais la constitution du message secret.

J'ai d'ailleurs conservé ce goût ensuite puisque j'ai beaucoup d'ouvrages de cryptographie. Et la cryptographie aujourd'hui, on ne peut plus suivre, c'est d'une complexité extraordinaire, la cryptographie pour Internet, etc., c'est une science qui se développe pour elle-même, avec des fonctions aléatoires, des choses que j'ai pu suivre jusqu'aux années 60-70 et après c'était fini.

Mais si je me souviens bien – je n'ai rien vérifié - il y a un message secret dans le livre de Jules Verne *Voyage au centre de la terre* ? Non ? Non, même écrit, je crois qu'il y a un écrit.

Il y a *Le Scarabée d'or* d'Edgar Poe, j'ai adoré ça. Dans *Le mystère de la chambre jaune*, c'était un message secret, d'autant plus secret que c'est une phrase banale et on ne comprend pas qu'est-ce qui est véhiculé là-dedans, vous vous rappelez, je cite de mémoire - le presbytère n'a rien perdu de son charme ni le jardin de son éclat. C'est Frédéric Larson qui dit ça. Ou encore dans *ABC contre Poirot* où il faut déchiffrer les messages pour anticiper quelle va être la victime du prochain crime.

Alors, évidemment, on est dans le message secret, on est en rapport avec l'Autre du signifiant dont il faut qu'il ne puisse pas tout savoir, où on soustrait quand même à un Autre de la surveillance quelque chose et on lutte avec cet Autre.

Moi j'en suis toujours là, à lutter avec l'Autre de la surveillance.

Et, évidemment, l'ouvrage majeur que je n'ai découvert que plus tard, grâce à Lacan, grâce au « Discours de Rome », c'est l'ouvrage de Léo Strauss, *La persécution et l'art d'écrire* où il menace tout l'édifice philosophique en vous montrant qu'il y a plein de philosophes qui ont écrit sous la menace de l'emprisonnement, du bûcher, ou de l'arrestation et donc qui ont dû glisser des sens secrets à déchiffrer et il le démontre superbement sur l'exemple de *Maïmonide*, sur Spinoza et sur les autres auteurs. C'est la référence de Lacan pour indiquer qu'il faut apprendre à lire entre les lignes.

Et, d'ailleurs, c'est toujours d'actualité. Nous sommes, il y a toujours eu, quoi ? Les esprits libres - je n'aime pas beaucoup cette expression, on n'est pas très libre – je ne vais pas dire comme Nietzsche, le pauvre, je ne vais pas dire les hommes supérieurs, c'est une chose à laquelle je ne crois pas mais enfin il y a toujours eu un certain type de révoltés, ce type de révoltés est nécessairement persécuté.

Donc, nécessairement, apprend à ne pas tout dire et comme analyste en

même temps que nous vociférons, nous vociférerons, nous susurrerons, à l'oreille de nos intervieweuses, évidemment nous répandrons aussi quelques messages secrets qui ne sont que à bon entendeur salut, parce que de la psychanalyse, de la folie qu'est la psychanalyse nous ne pouvons pas tout dire.

À la semaine prochaine.

Applaudissements.

Fin du *Cours* II de Jacques-Alain Miller du 21 novembre 2007

Orientation lacanienne III, 10.

Jacques-Alain Miller

Troisième séance du *Cours*

(mercredi 28 novembre 2007)

III

Je constate - il faut que je boive un verre d'eau - je constate que j'ai gagné une plus grande liberté dans ce *Cours*, un plus grand degré de liberté.

Plusieurs facteurs doivent jouer mais certainement le fait d'avoir enfin abordé ce que je repoussais depuis des années pour plus tard et qui était le dernier des tous derniers enseignements de Lacan.

Je le disais l'année dernière, c'est extraordinairement allégeant, ce tout dernier enseignement. Ça vous reconduit à l'expérience même de la psychanalyse, à l'expérience - entre guillemets - « nue ».

Elle n'est pas «nue » l'expérience, elle est vêtue, elle est vêtue de structure, elle est vêtue des dits de Freud et de Lacan. Elle est structurée par ces dits, ça se rencontre pas dans la nature, l'expérience analytique.

La psychanalyse sauvage, ça existe donc il faut que je module cette affirmation. Mais celle que nous pratiquons comme psychanalyse, c'est une psychanalyse domestique, une psychanalyse domestiquée. Nous la pratiquons, pour un certain nombre, chez nous, à demeure, donc nous la pratiquons sous la forme d'un animal domestique. Oui, il y a quelque chose de la psychanalyse qui existe à l'état sauvage dans la mesure où elle est fondée sur la structure du langage, structure qui évidemment est elle-même un produit élaboré. Enfin, la psychanalyse est quand même fondée sur la langue, sur le fait qu'il y a un animal qui fait des bruits de bouche et que ces bruits de bouche - comment le dire simplement ? – sont autre chose que des pets.

Je le dis comme ça me vient. C'est ça aussi la liberté que j'ai gagnée, c'est une certaine liberté d'association.

J'ai relu le décryptage du *Cours* que j'ai fait la dernière fois en raison de l'insistance de mon ami Luis Solano à l'envoyer dans le monde virtuel, m'expliquant que le public que j'ai va bien au-delà de ces murs et qu'on s'impatiente, en particulier à Buenos Aires, en Argentine, dont il est originaire. Et donc il reçoit des représentations de ses compatriotes argentins, qui veulent participer aussi de la fête, puisque ça s'est déjà transmis que je suis en forme (*rires*), comme ça se transmet apparemment aussi quand je me suis en méforme.

J'ai vraiment intérêt à aller bien.

Donc je ne tenais pas à ce que mon premier *Cours* soit répandu à cause de la femme aux quatre amants, craignant qu'elle soit reconnue, quelque part, dans le monde. Elle, ça ne la dérange pas et moi, ça me dérangerait.

Et donc mon *Cours* de la dernière fois étant plus décent, je l'ai relu, j'ai dû le lui renvoyer ce matin et il m'a dit en me conduisant ici que c'était parti pour le monde.

Je l'ai relu dans une version où on notait soigneusement mes déplacements, mes mimiques, et toute ma scénographie. J'ai été stupéfait. J'ignorais que je gesticulais à ce point.

Là vous pourrez noter (*rires*) que je me tiens bien droit, les mains croisées, dans l'attitude du professeur. J'ai un petit sourire.

Ce *Cours* est un vrai spectacle vivant.

Alors, est-ce une comédie ?

Oui, le mot de *comédie* est d'ailleurs le titre d'un livre de mon ami BHL, un livre que je n'avais pas lu et dans un mail qu'il m'avait envoyé, en réponse à l'un des miens où je lui disais : j'écris sur vous, mais surtout sur votre livre puisque vous n'avez pas fait vos mémoires à la différence de Sollers. Il m'a dit : oh je les ai fait quand même

mais au fur et à mesure de mes ouvrages, et il m'en a cité certains dont *Comédie*. Et je lui ai dit - je n'ai pas lu *Comédie*. Il m'a dit je vous le fais porter demain - il était à ce moment là aux États-Unis - et le lendemain matin les éditions Grasset déposaient chez moi cet ouvrage et même avec l'indication de la page qu'il me conseillait de lire.

Et je dois dire que j'ai adoré ça, je n'en ai lu pour l'instant que la moitié, c'est un monologue avec lequel je me suis trouvé vraiment en sympathie et admiratif.

Donc je dis pour moi *Comédie*.

D'où cela vient-il ? D'où cela me vient-il ? Voilà la question que je n'ai pas pu m'empêcher de me poser. Et ça m'a engagé, au moment de rassembler mes notes, dans une direction tout à fait imprévue pour moi.

Je ne manquais pas de choses à vous dire puisque j'avais d'abord à contrôler mes souvenirs de Deleuze, ne retrouvant pas, malgré mes efforts, *Différence et répétition* dans mes bibliothèques, je l'ai fait racheter et donc je m'apprêtais à conférer ce que j'avais pu vous en dire avec le texte, il y a bien un chapitre qui s'appelle « L'image de la pensée », etc.

J'avais d'ailleurs semé au cours de ce *Cours* un nombre d'allusions considérables qui ne demandaient qu'à être développées. Par exemple sur la cryptographie, j'avais manqué à vous dire que la méthode que je vous indiquais comme la plus simple, par décalage de l'ordre des lettres de l'alphabet - vous vous en souvenez - j'avais manqué à préciser que c'est connu sous le nom de code de César, code de Jules César, qui pratiquait ça paraît-il, et que ça s'appelle exactement une substitution, que c'est donné comme la méthode de cryptographie la plus ancienne et que ça consiste en une substitution mono-alphabétique de telle sorte qu'il n'y a que 26 façons de crypter un message avec le code de César, puisqu'il y a 26 lettres de l'alphabet, et donc je ne vous conseille pas de l'employer parce que, déjà à la main ce n'est pas si difficile de faire 26 tentatives, mais avec un ordinateur, ce n'est même pas un clic.

Donc, si vous avez des messages secrets à envoyer à des puissances étrangères, avec les secrets du signifiant du transfert par exemple, à leur livrer nos dernières méthodes psychanalytiques avec la psychose ordinaire, autre secret, n'utilisez pas le code de César.

Et puis montagne de vérifications à faire sur tout ce que j'avais évoqué de chic. Mais il y a bien dans le *Voyage au centre de la terre* de Jules Verne un message secret, ça commence même comme ça : Le Professeur Lidenbrock, éminent géologue, achète l'ouvrage d'un auteur islandais du XIIe siècle - ça ne se fait pas tous les jours, Borges faisait ça puisqu'il adorait les sagas islandaises et il y a dans la Pléiade un fort volume de sagas islandaises - et le Professeur Lidenbrock montre à son neveu Axel l'ouvrage ; et il découvre dedans un parchemin où sont dessinés des signes runiques - c'est-à-dire qu'ils sont des caractères de la langue islandaise - et qu'ils tentent de déchiffrer le mystérieux parchemin. Ils y parviennent et le message est le suivant, en mauvais latin, ce qui donne en mauvais français : « Descends dans le cratère du Yocul de Sneffels que l'ombre du Scartaris vient caresser avant les calendes de juillet, voyageur audacieux, et tu parviendras au centre de la Terre. Ce que j'ai fait ». Et c'est signé du nom d'un supposé alchimiste sorcier du XVIe siècle, Arne Saknussemm.

Et donc c'est le début du *Voyage au centre de la Terre*, c'est sur les traces de ce Jérôme Cardant, islandais, que le Professeur et son neveu s'engagent vers le centre de la Terre. Je n'ai pas dû relire ça depuis l'âge de 9 ou 10 ans mais ça m'est resté, au moins qu'il y avait un message secret qui comptait.

Il y a une raison aussi pour laquelle ça m'est resté.

Alors, la question d'où ça vient, cette comédie, de donner comédie sur des idées, m'a fait différer ce que j'avais préparé comme suite, où on rencontre Nietzsche, Heidegger, Baudelaire, en

plus de l'éclaircissement des allusions de la dernière fois, pour ancrer - ça m'est venu comme ça - dans la voie de la confidence.

Il faut que j'en passe par-là.

Après tout j'y ai engagé beaucoup de monde. J'ai engagé beaucoup de monde à faire la passe, dans un certain style. Bien sûr, entre autres choses on m'a reproché, puisque en définitive il y a toute une part du milieu analytique qui me reproche de respirer, depuis que j'ai paru sur la scène, on m'a reproché le style spectaculaire que j'ai donné aux passes quand le passant, consacré Analyste de l'École, expose devant un très vaste public les données de son cas.

Six, sept, huit personnes ont fait ça sous ma houlette, jadis, à un Congrès de l'Association Mondiale de Psychanalyse qui se tenait dans la ville de Buenos Aires.

Moi, je ne suis pas analyste de l'École, mais j'ai une responsabilité dans la poursuite de l'expérience de la passe puisque, dès la dissolution de l'École freudienne de Paris, j'ai donné trois conférences alors que je ne pratiquais pas l'analyse encore, les trois conférences qui s'appelaient « Pour la passe » qui avaient d'ailleurs conduit mon analyste de l'époque à confier à un de ses bons amis, à la sortie, bon ami qui me l'a raconté - le temps où il était ami avec moi et plus ami avec l'autre, avant de me laisser tomber aussi - ce bon ami m'a raconté que l'analyste, le mien de l'époque, sortant de ces conférences, ils sortaient tous les deux de cette conférence, lui avait dit — il faut arrêter ce type là ! J'étais son analysant ! Et le lendemain matin, il m'a félicité, dans son cabinet.

Donc je me suis engagé pour la passe très tôt et j'ai, en effet, la responsabilité de sa spectacularisation.

Donc, après tout, pas de raison que je n'y passe pas moi aussi.

Donc : mon cas clinique à moi.

Je n'ai pas vu tout de suite que ça prenait cette tournure mais la logique m'y a conduit. Je n'entendais au départ que de faire confidence de mon goût pour le théâtre qui m'a sauté au visage en lisant la transcription de mon *Cours*.

Et il est vrai que le premier auteur pour lequel j'ai eu une passion - j'ai eu des passions comme ça pour les auteurs - c'est Molière.

Ça doit être mes 63 ans : j'attendais qu'il se passe quelque chose du fait que je me suis aperçu que j'avais 63 ans. La dernière fois que j'avais pensé à mon âge, j'en avais 51 et je me disais : je me sens aussi jeune qu'à 41 et je n'y ai pas repensé depuis et il a fallu *Charlie hebdo* pour me rappeler à l'ordre et pour que je voie l'âge de Lacan quand je l'ai connu.

Donc j'ai déjà annoncé la dernière fois que ça ne manquerait pas d'avoir des conséquences, ça continuerait de rouler, ai-je dit, et voilà.

Si je passe aux aveux, c'est que ça roule et qu'il faut que je mette sans doute ça derrière moi.

Quoi ? Ma jeunesse ! Je m'attendris sur ma jeunesse, sur mon enfance. C'est peut-être le début de la démence sénile. Il faudrait que je questionne là-dessus mes collègues psychiatres qui ont plus d'expérience que moi. Ça commence comme ça la démence sénile ? Non ? Ah bon, alors ça va.

J'ai encore, il m'est arrivé d'apporter ici mes deux *Molière* dans la Pléiade, qui sont les deux premiers Pléiades que j'ai eus. Et il y en a un qui a une page déchirée presque complètement et c'est une cicatrice que j'aime bien.

Je me souviens très bien de ça, je lisais *l'Avare* - je crois que c'est *l'Avare*, il faudrait que je rouvre le, peut-être est-ce *Le Bourgeois gentilhomme*, je dis *l'Avare* - je lisais *l'Avare* allongé sur le ventre, gloussant de plaisir. J'avais 9 ans. Et j'ai dû quitter cette position - ou est-ce qu'on m'appelait ? - pour boire un verre d'eau. J'étais si impatient de retrouver mon livre que je me suis jeté sur le lit et que ma main a déchiré la page.

Ça reste le témoignage de la passion, de l'avidité, de la gourmandise, de la jouissance que j'éprouvais à lire ça. Et c'était une donné immédiate : j'ai toujours aimé

lire, dès que j'ai su lire. Et on disait — Cet enfant aime lire.

Oui, même je me souviens avoir été photographié l'été de mes 9 ans et demi, donc, puisque je suis de février, je me souviens d'avoir été photographié et je tenais avoir un livre dans les mains et je me souviens quel était ce livre.

C'est un livre que je n'ai pas vraiment réussi à lire, mais enfin je l'avais et j'aurais eu envie – attention, non, j'avais déjà fait ma 6e, donc je devais avoir 10 ans et demi ; 10 ans et demi, j'avais fait ma 6e et j'avais appris, comme on apprenait à l'époque, dans le *Malet et Isaac,* on apprenait l'Égypte ancienne, la Grèce et Rome.

Il y a un personnage que je trouvais fantastique, celui qui guidait les Grecs, Périclès ; et donc j'avais demandé qu'on m'offre un livre sur Périclès. Il faut bien dire que, petit privilégié, on m'achetait tous les livres que je demandais. Et donc je me suis fait photographier avec - elle doit exister quelque part cette photo - je me suis fait photographier avec le livre, un livre sur Périclès, s'appelant *Périclès* par Léon Homo.

Il y avait sur la couverture le beau visage de Périclès avec ce très haut casque qui doit porter un nom savant, et je le tiens ouvert, là comme François Mitterrand les *Essais* de Montaigne sur sa photo de Président de la république, et simplement je crois que je n'ai jamais réussi à lire ce livre. Peut-être était-il trop difficile pour moi à cet âge et surtout il était très mal écrit et ça comptait beaucoup pour moi que ce soit bien écrit.

Mais enfin, Périclès, oui.

Et, simplement quand on dit *aime lire*, il y a beaucoup de choses dans l'aimer lire d'un enfant. C'est un refuge, quand même quelque chose qu'on place devant les yeux pour ne pas voir le reste. Ça indique un penchant pour la solitude. C'est tout de même un plaisir solitaire et on l'a qualifié d'ailleurs de vice impuni.

Il y a quelque chose de vicieux, c'est vrai, dans la lecture, ça vous enferme dans une bulle, ça vous isole de vos contemporains.

Mais en même temps, c'est quand même intersubjectif parce que ça vous conduit dans ce que je ressentais très vivement et que j'ai continué d'habiter, la société des esprits, des parlêtres, qui sont en effet désincarnés, ce sont des morts, ce sont des juges au gré de la vie et tout morts qu'ils soient, leur pensée est là, leurs signifiants sont là et vous-même les lisant, vous vous désincarnez en effet et vous vivez dans le monde du signifiant.

Et, au fond, j'ai été introduit dans ce monde très tôt, c'est l'environnement à quoi j'ai été conduit dans ma solitude.

Alors, évidemment, ça conduit, ça conduit ou c'est corrélatif d'un certain mépris des contemporains, les contemporains, même les proches, même un certain mépris de la vie comme elle va.

Et j'en suis resté marqué par mon côté professeur nimbus, dans les nuages. Je ne sais rien faire, je ne sais pas réparer une prise de courant. Je sais me faire cuire un œuf quand on m'a répété combien de temps ça doit rester dans l'eau, mais j'oublie la fois suivante.

Je continuais en effet de me promener dans la vie. J'ai besoin qu'on fasse beaucoup de choses pour moi parce que je me suis laissé corrompre par la société des esprits et que du coup, j'ai toujours considéré que les vivants étaient occupés par des futilités. Ils parlaient de ce qu'ils avaient mangé la veille, où ils mangeraient le lendemain ; pas dans ma famille : manger ne comptait pas. Les autres parlaient de leur voiture.

Quand vous sortez de Molière et plus tard quand vous sortez de Kant et de Platon, vous regardez tout ça comme une humanité absolument ravalée.

Et donc ça a nourri chez moi, devant l'adulte, très jeune, une attitude de « cause toujours tu m'intéresses ». Je veux dire une aptitude, pas provocante, mais immédiate, à ne pas se laisser impressionner parce que de toutes façons, tu ne vaux pas Molière, tu ne

vaux pas Platon, tu ne vaux pas Périclès, alors !

Et on s'est souvent inquiété de pourquoi je ne produisais pas plus de livres avec tous les *Cours* que je faisais, ça me serait si facile mais, étant donné les mesures que je prenais, c'est-à-dire le top niveau, entre faire un livre et ne pas en faire, pour moi c'était absolument kif-kif bourriquot.

Je me souviens de cette pécore me disant — mon œuvre ! Pouvais-je lui répondre que ça ne valait que peau de zébie ?

Et donc, ça aussi, je l'ai retrouvé bien plus tard dans la position de l'analyste, une mise à distance. Tu me dis ça, c'est ton affaire, ça n'est pas la mienne. Un refus de se laisser suggestionner, contrarié par un mouvement opposé que j'évite.

Alors, évidemment, il y avait un contraste d'autant plus grand avec mes collègues. Mes colères sont connues, aujourd'hui, parfois elles sont craintes, parfois elles sont moquées. Mais elles ne durent pas. Ça étonne parce que je pars en flèche et puis, la seconde d'après, je me moque de moi-même.

J'ai toujours été colère et jadis bien plus que maintenant. Aujourd'hui, l'âge venant, l'expérience, la tolérance, que j'ai pour ceux qui pensent autrement que moi, fait que je me mets rarement en colère. Mais, jeune, petit garçon - pas jeune petit garçon - j'étais un petit garçon facilement en colère.

Et dans le cadre familial, il faut bien dire, facilement en colère contre son père. Ce qui me reste de cette période c'est, jusqu'à l'âge de 13 ans, ça s'est arrêté à un moment donné, un jour précis, une manière à table de jeter sa serviette, de se lever, de me lever et d'aller dans ma chambre - j'avais une chambre, je l'ai partagée d'abord et puis j'en ai eu une à moi - d'aller dans ma chambre, il faut dire pleurer, pleurer de rage et d'humiliation.

Ça se passait à table, ça se passait à table où la conversation était animée entre mon père, mon frère et moi-même - mais surtout entre mon père et moi-même - et mon père était moqueur, il n'était pas méchant ; il n'était pas méchant mais il était très moqueur. Il était très moqueur et je ne supportais pas la moquerie, je ne supportais pas la supériorité du moqueur.

Donc quand il se moquait de moi, eh bien je quittais le jeu, j'étais battu, je ne savais pas quoi répondre, de montrer une contradiction, il ne faisait rien de bien méchant, et donc c'est ça, c'est que la colère, c'était toujours chez moi un effet de signifiant, là, un effet de signifiant de l'Autre.

Et le signifiant m'a toujours fait beaucoup d'effet.

Vous voyez que j'écris mes mémoires en vous parlant, au moins je les dis.

Pourquoi je fais ça ? Peut-être parce que j'ai lu celles de Sollers, que j'ai bien aimées, beaucoup aimées, lues d'un trait. Et puis ils se mettent tous à faire leurs mémoires. BHL dit qu'il les avait quasiment déjà écrit, Catherine Clément m'a dit : je suis en train d'écrire mes mémoires, tu y tiens d'ailleurs une certaine place, bon. Peut-être que ça me pousse dans ce sens.

C'est déjà arrivé une fois dans ma vie que je sente que je fais une passe en public – je l'ai dit - c'était à Buenos Aires, après une de mes colères publiques. Et ça n'a jamais été enregistré, personne ne m'en a parlé après, c'est passé comme une lettre à la poste, enfin ou comme une lettre pas à la part parce que ça n'était vraiment pas arrivé.

Je présidais l'exposé d'un collègue que j'apprécie beaucoup, je crois que c'était Hermann Garcia, que j'aime, qui est un écrivain dont j'aime le style en espagnol, la phrase, et il y avait au fond de la salle trois dames qui parlaient et la réverbération faisait qu'on entendait ce murmure bien qu'il y eu dans la salle près de 500 personnes, on entendait le bavardage de ces trois dames.

Et j'étais extrêmement agité à la tribune qu'on n'écoute pas mon ami et que ces dames parlent entre elles et je crois que j'ai dû me lever de la tribune, discrètement, et aller les trouver, rageur, en leur disant de la fermer.

Je ne les ai pas touchées, je ne les ai pas brutalisé, mais paraît-il quand je

serre les dents, il paraît que je fais peur. En tout cas une, de saisissement, est tombée par terre (*rires*). Et la rumeur a commencé quasiment à se répandre : « Miller assassine une femme ».

C'est une personne que j'aimais beaucoup, donc, je ne sais plus ce que j'ai fais, j'ai dû chercher un très beau bouquet de fleurs, me confondre même pas en excuses, enfin, de dire que c'était inexcusable et que je ne pouvais que demander le pardon Et comme ça m'avait moi-même ému, ayant un exposé à faire en salle multiple, j'ai expliqué ça, j'ai expliqué mes rapports passionnés, ma vie passionnée avec le signifiant.

Et donc c'est ça que je reprends ici, enfin je l'ai expliqué en un petit quart d'heure en espagnol, ici je suis plus long.

Il faut que je constate que dans mon enfance et même ma jeunesse, mon adolescence, ce n'est pas l'autre sexe qui était au centre.

Quand je vois Sollers ! Sollers, d'emblée, c'est l'amour. Il convoite sa mère, il convoite sa tante, il regarde du coin de l'œil ses sœurs, les bonnes, les cuisinières, enfin, il a un commerce intime et précoce avec l'objet féminin.

L'équivalent on le trouve, vous le trouvez dans le sexe chez une femme. L'exemple récent de ma pratique, une jeune femme de 23 ans, en pleine activité, qui essouffle ses partenaires masculins puisqu'il lui faut faire l'amour plusieurs fois par jour, au moins une fois ; donc ils tiennent le coup ou ils le tiennent pas, une actrice, et qui rêve - c'est le début d'une analyse, c'est vraiment des cas qui sont faits pour l'analyse - qui rêve, enfin, elle est avec son ami, il faut qu'il bande parce qu'ils vont se donner en spectacle, etc.

C'est le noyaux de son discours en rêve : c'est le phallus comme semblant, qui est au centre, et elle m'apporte chaque fois un rêve, un, deux, ou trois rêves, c'est une suite de rêves et qui sont éminemment déchiffrables, qui sont faits vraiment pour être déchiffrés. Je converse avec son inconscient, enfin, elle est d'accord et, au fond, c'est des rêves qui sont à peine des messages chiffrés parce que la clé de la cryptographie, elle est claire, il y en a une seule, c'est la clé phallique.

Donc les premiers rêves c'étaient déjà, il y avait une grande tour à laquelle il fallait monter, dans le deuxième c'était des girafes qui couraient un peu partout, enfin, il y a toujours le haut, le bas, c'est structuré, son inconscient parle phallus et plus ça parle phallus, les rêves, et plus on arrive à déchiffrer ça.

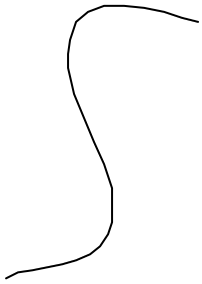
Jusqu'à ce qu'on en vienne assez vite à ce que si elle est actrice, c'est parce qu'elle-même est un phallus qui doit se montrer sur la scène. C'est le ressort de sa vocation.

Et, donc on ne peut pas dire tellement, avec Sollers, on peut dire c'est l'objet féminin, de toutes sortes, enfin il ne fait pas le détail. Il suffit que ça porte une jupe, en quelque sorte, pour que ça l'intéresse, il ne sélectionne pas. Là, on ne peut pas dire c'est l'objet masculin, on ne peut pas dire : c'est l'homme, c'est vraiment le phallus. Et c'est très précoce, chez cette jeune femme aussi. À 4, 5 ans elle avait, il y avait un petit garçon, et il s'allongeait, elle avait dû le persuader de s'allonger avec elle et ils étaient côte à côte, les petits moutards.

Voilà : l'orientation décidée vers l'autre sexe, l'exemple de Sollers et l'exemple de cette jeune actrice.

Si je me demande, moi, ce qui me faisait vibrer dans mon enfance, je peux bien retrouver une image féminine, mais, disons, c'est une certaine qualité bien précise, imaginaire. C'est une certaine qualité de sinueux.

Et c'est pour ça que j'ai beaucoup aimé la référence de Hogarth, que Lacan connaissait aussi, et que j'ai mentionné dans ma postface au Séminaire du *Sinthome*, la référence de Hogarth à ce qu'il appelait la ligne de beauté qui est ça.



Et j'y ai reconnu cette qualité de sinueux, par moi investie.

Je n'ai jamais aimé que des femmes sinueuses, à mon œil, ce n'est pas forcément évident pour tout le monde.

Et donc c'est une qualité de sinueux dans l'objet mais de mon côté, justement, ce n'est pas le sinueux, ce qui répond de mon côté, c'est le droit.

Le féminin aura le sinueux et masculin aura le droit.

Et donc un investissement libidinal spécial de être droit, se tenir droit, être fier, pouvoir être fier. D'où, très jeune d'ailleurs, mon goût de l'Espagne romantique, les plus fiers des fiers, le point d'honneur à l'espagnole. Et mon goût immédiat pour Corneille quand, en classe de sixième, on commence par vous faire étudier *Le Cid*.

« À moi Comte, deux mots ! » et le plaisir que j'ai eu à le voir récemment, j'irai toutes les semaines voir *Le Cid*, moi. Donc le droit.

Cet investissement du droit qui fait un certain style de vie, évidemment, qui fait un certain type d'obligation, une obligation de droiture à laquelle ceux qui m'aiment bien sont sensibles.

Il faudra que j'arrive à déduire comment ceux qui m'aiment pas, comme le disait quelqu'un de très gentil que je vois ce soir à dîner, me diabolisent. Ils m'ont dit : oui tu es diabolisé mais, au fond, ça te sert aussi.

Je sais pourquoi je suis diabolisé. C'est à cause des bons rapports que j'entretiens avec le signifiant et qu'on ne sait pas lequel va sortir le coup d'après. Alors ça fiche les jetons à un certain nombre de gens et les gens qui aiment bien que ça ne bouge pas. Les gens qui aiment bien que ça ne bouge pas ne m'aiment pas.

Alors l'investissement libidinal du droit est lié aussi, est corrélatif de quelque chose de très précis. C'est que j'ai été opéré à l'âge de six ans, donc juste au décours de l'Œdipe, au moment du déclin de l'Œdipe, selon la chronologie freudienne, au moment où se forme le surmoi interdicteur, j'ai été opéré de la colonne vertébrale.

Il semble qu'il y ait eu ce qu'on appelle une apophyse épineuse - je me tourne vers les médecins - une apophyse épineuse qui est la pointe d'une vertèbre, qui était fêlée, peut-être parce que je suis tombé un jour d'une balançoire, j'adorai me balancer très haut, et je suis tombé une fois, peut-être est-ce ça ?,En tout cas ça s'est fendu et il y a eu un caillot de sang appuyant sur la colonne vertébrale et donc me faisant traîner la patte et finalement me paralysant les membres inférieurs.

Je n'ai pas le souvenir direct de ça, malgré l'analyse.

En tout cas ça a entraîné, en effet, à cet âge, alors d'abord quand j'en suis sorti, retrouver la stature debout et être droit était évidemment très valorisé.

Il y a eu autre chose : c'est que on ne savait pas ce que c'était, on ne comprenait pas ce que c'était. Et donc mon père médecin m'a fait faire la visite des médecins. Je l'ai accompagné de médecins en médecins, qui donnaient leur langue au chat.

Jusque arrivé à la sommité, celui à qui on a décerné un hôpital dans la capitale, le professeur Robert Debré. Le professeur Robert Debré, m'examinant, ne trouvant rien, avait conclu dans sa sagesse que j'étais un simulateur et donc avait incité mon père à rudoyer un peu le gamin.

Je n'ai pas gardé le souvenir de ça mais mon père, oui, puisque il m'a toujours dit que c'était le remords de sa vie que de m'avoir rudoyé au sortir du cabinet du professeur Robert Debré.

Et les choses ont évolué de telle sorte que je me suis retrouvé paralysé, à peu près paralysé, obligé de rester sur un lit dur pendant six mois, donc à six ans.

Alors là, épisode dont j'ai un excellent souvenir parce que ma mère me lisait tout ce que je demandais. Et donc mon frère, lui, je ne sais pas où il était (*rires*), mais elle, elle était auprès de moi et elle me lisait aussi bien des livres de bibliothèque que – je me souviens – des aventures de Charlot, avec des dessins, les bandes dessinées. J'avais droit à tout y compris à l'histoire que j'ai évoquée du rossignol de l'empereur de Chine qui s'envole et qui revient. C'est de ce moment-là.

J'ai bien isolé ça parce que j'ai toujours fait attention que ce que j'ai éprouvé quand même à l'époque de ressentiment à l'endroit des médecins ne colore pas exagérément mon action aujourd'hui, enfin, bon.

Mais, après tout, si j'ai des choses à reprocher aux médecins qui tiennent le haut du pavé, à l'École de la Cause freudienne, dans les Sections cliniques, je suis entouré d'amis médecins. Donc que ça n'est pas le médecin en tant que tel que je vomis, mais enfin, il y a une composante que, quand je m'en suis sorti je me suis dit — quelle bande de cons !

Je n'avais aucune idée de ce que je ferais plus tard, à part journaliste, comme possibilité, mais il y a une profession où je savais qu'en aucun cas je l'adopterai, c'est celle de médecin. Et en plus, c'était celle de mon père et ce qui était à lui était à lui, je lai jamais contesté là dessus. Je me suis toujours tenu à ça, d'une façon générale : laisser à chacun ce qui est son lot.

Alors évidemment, il y a une certaine conjugaison avec Molière, on comprend mieux que à l'âge de sept ou huit ans, j'ai tellement aimé Molière et les médecins de Molière.

En même temps, je savais que ça m'avait sauvé la vie. Une fois qu'on a trouvé, j'ai fait l'objet d'une opération très difficile à l'époque, qui a duré six ou sept heures, pour arriver à libérer la colonne vertébrale. Alors, simplement, je suis retombé, ça a mis très longtemps à ce que je sorte de l'état de convalescence puisque, ayant été opéré pendant sept heures sur le ventre, j'avais dû être intubé, d'où une irritation de la gorge, enfin d'où un blocage de la respiration, ce qui obligea à me trancher la gorge et à me placer une petite canule pour respirer, vous voyez le schéma. Pas agréable, mais d'où composante peut-être qui est entrée dans mon goût pour Robespierre (*rires*).

Et une fois que j'ai eu passé par le traîner la jambe, recevoir des claques de mon père, passer six mois allongé, être opéré six heures de temps, porter une canule je ne sais plus combien de temps, je me suis cassé la jambe !

Je me suis cassé la jambe dans une circonstance où, je me souviens très bien, là a une place le complexe paternel. J'étais quand même affaibli par tous ces épisodes mais vaillant quand même, restant dans ma chambre, mon frère avait un camion rouge et moi j'avais un plus gros camion, un peu verdâtre avec l'étoile de l'armée américaine.

Et, à un moment, je trouvais qu'il n'avait pas à jouer avec mon camion à moi et donc, étant placé sur un fauteuil, j'ai tenu à prendre mon gros camion sur mes genoux et, étant affaibli, je suis tombé, et ma jambe s'est en quelque sorte enroulée – c'est mon souvenir - enroulée autour du pied du fauteuil, et crac et hop ça repart !

Donc, quand j'ai émergé de ça, ça a duré tout ça un an et demi, formateur hein, je n'ai jamais été en classe avant la huitième et je me considérais comme un rescapé. J'ai vécu ma vie comme un rescapé et je me suis trouvé, en effet, à part dans toute ma scolarité parce que dispensé de sport et gymnastique, étant donné qu'on considérait que les coups donnés dans le dos, mon dos fragile, auraient mis en péril ma motricité.

Et donc, au fond, j'ai été par-là aussi rejeté du côté du savoir, pas opératoire au niveau du sport, etc. J'ai appris à nager, j'ai toujours aimé courir mais enfin toujours considéré le sport comme une activité – excusez-moi, je parle de mon inconscient - pour une activité pour débiles, débiles mentaux.

Mais, comme un rescapé, donc, j'ai vécu à part, à part les activités

sportives, et mon père, par ambition forcenée pour son premier né, à cause, pour se faire pardonner, pour compenser son rudoiement fugitif pourtant, transitoire, en tout cas a fait en sorte – attendez c'était huitième, non pas huitième, je suis entré d'abord en neuvième, non en dixième je suis entré, je suis entré en dixième, j'ai sauté de la dixième à la huitième, sans faire de neuvième et ensuite, à la fin de la huitième, j'ai présenté l'examen d'entrée en sixième et je suis entré en sixième sans faire de septième, et je me suis trouvé, j'ai fais toute ma scolarité, jusqu'à l'École Normale, le plus jeune de tous ce qui m'a évidemment beaucoup marqué, au point que l'adjectif «vieux » me paraît absolument déplacé en ce qui me concerne (*rires*). J'ai été le jeune toute ma vie, je ne vois pas pourquoi j'arrêterai de l'être.

C'est ce qu'il y a chez un personnage de Courteline, dans *Le commissaire est bon enfant*. On lui demande son âge - je l'ai déjà raconté - on lui demande son âge il dit : 20 ans, le commissaire lui dit — vous vous moquez de moi, vous les avez eus ! Et l'autre dit — je les ai eu, c'est un bel âge, je les ai gardés (*rires*).

Alors, étant donné ça, j'avais une peine à me sentir un rebut et quand Lacan dit : il n'y a d'analyste qu'à ce que le désir de savoir lui vienne, soi que déjà par-là il soit le rebut de ladite humanité - humanité qui n'a pas le désir de savoir, ça a été ma conception du monde d'emblée.

Les gens ne s'intéressent pas au savoir, moi oui ! Et, en même temps, la position de rebut qui va avec. Et donc que quand j'ai lu la *Note italienne* en 1973, où j'étais bien loin d'être analyste, où j'entrai en analyse, à peu près, quand Lacan dit : L'analyste se vanne du rebut que j'ai dit - le rebut de l'humanité -. Je me suis dit : eh bien oui c'est une possibilité pour moi.

Se vanner, vous savez ce que c'est vanner : on sépare les grains des déchets et justement, et là Lacan, au fond, quand il dit « se vannent », ça veut dire se sélectionnent. L'analyste se sélectionne à partir des rebuts de l'humanité.

Ce que j'ai développé, jadis, et ce qui fait que, en effet, je n'ai jamais eu de peine à me sentir frère des déchets.

Moi j'aime les exclus. Je n'aime pas les exclure, on m'a fait une réputation épouvantable. Pas du tout, je me sens une parenté avec les accablés, avec les pauvres ou avec les misérables. En mai 68, avec le *lumpenprolétariat*, il faut savoir c'est pas des enfants de chœur, évidemment il faut être sur ses gardes mais ce sont des gens très intéressants, toujours été pour les homosexuels, et étant juif, trouvais aussi très à l'aise dans la position de paria qu'on a cherché à renouveler de beaucoup de façons à travers mon existence, y compris dans le milieu analytique.

Donc je n'ai jamais eu d'identification disons avec les puissants où au moins avec les installés. Avec la puissance oui, mais pas avec l'installation. Disons une identification, à cause de ce que je viens d'évoquer, avec le révolté.

Mais alors tout ça fait que tout de même, si je réfléchis, enfin, quel était mon objet à moi, et en dépit de l'intérêt précoce que j'ai pris au sinueux chez la femme, je peux dire que ça remonte à l'âge de six ans, cette ligne de beauté, en dépit de ça, mon objet à moi, ça a été le signifiant.

Et d'ailleurs le ressort de mes colères, ça toujours été et ça reste la chose dite, la chose dite par l'Autre.

Et je peux d'abord décrire les faits. Qu'est-ce que c'est la colère, chacun a sa version, s'approprie la colère d'une certaine façon, qui est un phénomène humain capital, ?? à traiter.

Chez moi, ça traduit vraiment, la colère…, il y a une jeune femme paraît-il en Italie, qui a dit à une autre jeune femme qui me l'a répété, elle considérait que mes colères étaient simulées, la même erreur que le professeur Debré.

Non seulement elles ne sont pas simulées mais c'est vraiment une transmission directe du symbolique au corps, au corps, à sa motricité et je

l'exprimais dans l'enfance en disant : je sens un courant électrique.

Et je savais ce que c'était que de sentir un courant électrique puisque j'avais une fois mis les doigts dans la prise et que j'avais eu une décharge électrique.

Et donc j'avais l'expérience et j'ai encore fugitivement, là c'est vraiment de très basse intensité, l'expérience de l'électricité que pouvaient me communiquer la parole de l'Autre et d'en devenir frénétique et j'avais les colères frénétiques.

Et là, si je précise, j'avais des colères frénétiques contre certains invités de mes parents. Donc, on est à table, c'est toujours à table, à un moment, un de ces personnages lâche une phrase un peu raciste, se moque d'un invalide. Et le petit mecton se lève et dit — je vous interdis de dire ça ! Tout le monde est médusé (*rires*). Un petit représentant du grand Autre, on peut le développer.

Est-ce que je dis ce que j'ai noté ?

C'est limite là, enfin, bon, il y a prescription. Je peux dire que dans la relation sexuelle, c'est la même chose, ça passe pour moi, ça passe quand même beaucoup par le symbolique.

Je me souviens encore du désir, fiévreux, qu'avait réussi à produire en moi une petite astucieuse, j'admire ça. Elle n'était pas vieille, 20 ans, 18 ans, à qui, bon, j'avais posé, je voulais abréger un peu les préliminaires, et lui disant dans ma candeur — Veux-tu de moi ? Et elle m'avait répondu, ce qui m'a enflammé — Jusqu'à la dernière goutte (*rires*).

Eh bien cette parole, à travers les années, continue... (*rires*). Au fond c'était pour dire qu'elle était une femme. Ou encore une autre qui m'avait chaviré, chaviré en écrivant : « Cher homme ».

Ça, il y a certaines qui savent vraiment y faire.

Et donc, c'est vrai donc que je ne me force pas du tout quand je mets de la passion dans la parole. Je viens de là, j'ai réussi à survivre à ça, grâce à l'analyse, parce que je n'en pouvais plus.

Ce n'est pas du tout un discours qui serait du semblant que je tiens, au contraire. C'est, chez moi, ce qu'il y a de plus réel. C'est le symbolique, j'évoquais la dernière fois la pensée, selon Lacan la pensée étant du symbolique qui dérange les fonctions de l'âme-corps, c'est exactement mon courant électrique c'est ça, c'est le symbolique dérangeant chez moi l'équilibre, l'équilibre de l'âme-corps et ayant une prise extrêmement forte sur l'âme-corps.

Et disons ce qu'il y a de réel chez moi, c'est cet enclenchement qui est toujours là évidemment mais que j'ai appris à faire avec, j'ai même beaucoup appris à faire avec, sans ça je ne pourrais pas pratiquer l'analyse.

Et je suis entré en analyse. Il y a des tas de circonstances qui peuvent l'expliquer, le gauchisme, le fait que j'en aie été expulsé, je n'ai pas lâché, encore paria et d'une certaine désorientation, une désorientation certaine qui s'en est suivie pendant deux ans.

Il y a tout ça mais, foncièrement, je suis entré en analyse parce que je ne pouvais plus vivre comme ça, branché sur le symbolique et recevoir des décharges électriques comme un rat de laboratoire. J'étais à la merci de ce que l'Autre pouvait me dire.

Donc colères, indignations, révoltes, enfin j'en étouffais. Il y a eu un effet d'asphyxie, d'autant que quand j'étais gauchiste, je pouvais donner du mouvement, et pan et pan, et puis après il n'y avait plus personne sur qui cogner, il n'y avait plus personne avec qui avoir le verbe haut. Donc j'étouffais de tout ça.

Et donc, évidemment quand je fais aujourd'hui des Forums, quand je pars à l'assaut des forteresses et tout et que j'ai une certaine réussite et même une réussite certaine, béni d'un côté par le Ministère de la santé, je fais en même temps un meeting à la Mutualité, pour protester ; béni par le Ministère de la santé, je fais un meeting à la Mutualité pour protester contre les mesures de l'enseignement supérieur. Je pense que si ça marche, c'est que je suis dans

mon élément, dans mon élément inconscient, c'est syntone.

Alors, comme je l'ai évoqué rapidement, j'étais l'esclave du bien-dire - il faut que j'aille au bout parce que je ne continuerai pas la fois prochaine - j'étais l'esclave du bien-dire et ça, ça tenait à une mère quand même un peu phobique, rétrospectivement, je me dis ça. Je suis maintenant plus âgé de plus de dix ans qu'elle au moment de sa mort. Une mère phobique pour laquelle dire du mal était proscrit, interdit de dire du mal.

Et ça comportait l'obligation de ne pas voir le défaut de l'Autre. Si quelqu'un boitait, il ne fallait pas dire : il boite, parce qu'il ne fallait pas signaler le moins chez l'Autre, une sorte de phobie de la castration chez l'Autre. Il ne faut pas le dire ; on peut le voir, mais ça ne doit pas passer au signifiant.

Et donc ça donnait chez moi, évidemment pas la moindre expression de racisme, de dévaloriser le prolétariat, tout ça était absolument banni, ne devait pas même figurer mais évidemment ma mère, elle ne se mettait pas en colère quand, à table, des gens se livraient à ce genre d'exercice. Et donc j'étais en quelque sorte le chevalier de la mère, à pourfendre tous ces types, les envoyer au diable et donc en état d'insurrection. Mais en même temps menacé toujours par, disons, n'ayant aucune marge d'autonomie par rapport à la parole de l'Autre.

Et, évidemment, ça imposait toujours en tiers, ça rendait très présent en tiers le grand Autre, une présence accablante du grand Autre dans toute l'interlocution à laquelle j'étais mêlé puisqu'au fond, le principe qui m'animait, cela a été dit devant moi et il ne sera pas dit que j'ai laissé dire ça, sans ça je serais complice et donc il faut que je réponde tout de suite, tout de suite ! Et donc ça obligeait à vivre sur le qui-vive.

Et donc je dis, ça installait toujours le grand Autre à mes côtés, le lieu où tout s'inscrit, où tout se sait et le grand Autre qui me surveillait pour voir si j'allais laisser passer ça.

C'était d'autant plus oppressant que je n'avais pas la moindre éducation religieuse. De judaïsme, je n'ai eu que le signifiant - tu es juif ; chose que je n'ai jamais remise en cause mais c'était un peu pauvre du côté de l'imaginaire.

Le résultat d'ailleurs a été que quand j'ai su lire, très tôt, je me suis passionné pour les dieux de la mythologie grecque et romaine. Et donc j'avais des filiations de dieux grecs et romains, je savais tout par cœur, au point que quand je suis arrivé en sixième, le professeur ne comprenait pas d'où ça sortait. Eh bien ça sortait tout simplement que de ma famille, il ne restait que mon père, ma mère et mon frère. Ma mère avait 12 frères et sœurs, mon père en avait deux ou trois, et puis vous imaginez la famille, tout ça, disparus, exterminés, dans le ghetto de Varsovie.

Donc pas d'éducation religieuse ; oui, d'ailleurs la chose la plus importante de ma vie, ce n'est évidemment pas quelque chose que j'ai fait, c'est quelque chose que mon père a fait, à savoir quasiment ne pas parler de ce passé. Pas de pleurs, et le doigt qui montre l'avenir, tout recommence avec nous. J'ai gardé ça, un certain optimisme de l'avenir et pas d'identification avec une histoire de victimes.

Sans se désolidariser, mais c'est pour ça d'ailleurs que j'étais maoïste et pas trotskiste. Le trotskisme, la larme à l'œil qui explique le malheur de Trotski, ça ne m'a jamais fait vibrer. Je suis rapide, mes meilleurs amis sont trotskistes.

Vers l'avant ! De l'avant ! Il y a une voie, il y a une sortie ! Et ça, c'est familial, c'est paternel. C'est présent d'ailleurs chez mon frère également.

Donc, laissons ça. Pas d'éducation religieuse et, du coup, alors l'éducation religieuse, ça tempère beaucoup les rapports avec le grand Autre. L'éducation religieuse, ça fait du grand Autre un semblant, ça habille le grand Autre avec des formules, d'adresses, on vous dit comment on prie, il y a des prières rituelles, il y a des cérémonies.

Donc, tout ça, on fait la cérémonie et après on est tranquille, on fait sa prière du soir et puis on peut faire dodo. Mais quand il n'y a rien, vous avez la puissance nue du grand Autre féroce.

Alors j'ai vécu ça comme ça, affrontement direct avec l'Autre et un Autre féroce, d'où ma pente à être féroce moi-même, à l'occasion et, étant donné cette présence du grand Autre, l'obligation de dire la vérité. C'est-à-dire que tous les aises que Lacan a pu exposer et qu'il a appelé le mi-dire, on dit à moitié, on dit par-dessous, on dit sans le dire, etc., tout ça m'était fermé, obligation de dire la vérité, de la soutenir.

C'est l'exemple de Kant, c'est la question de Kant : est-on obligé de dire la vérité au tyran ? Ce n'est pas la réponse qui compte, c'est que dès qu'on parle de dire la vérité, il y a un tyran en jeu et pour moi le tyran, c'était le dire la vérité. D'où, il faut bien dire, une extrême fatigue, qui m'a conduite chez l'analyste. Dire la vérité fait toujours surgir le tyran.

Et pour moi, on ne peut pas aller contre la vérité. Et une des formes sous lesquelles la vérité s'incarne, de la coupure, c'est deux et deux égale quatre, c'est-à-dire la transparence, la nécessité.

C'est ça qui a conditionné le choix de mon analyste, parce que j'ai tout de suite perçu que, pour lui, deux plus deux, ça faisait cinq, j'ai tout de suite perçu que lui, il avait tout ses aises avec la vérité. J'ai tout de suite perçu qu'il voulait se débarrasser d'un certain nombre de gens dans l'École freudienne de Paris et qu'il ne se gênait pas avec la vérité, que ça l'inhibait pas, la vérité. Et donc c'est ça que j'ai choisi. J'ai raconté à Safouan ça une fois, on a convenu tous les deux que j'avais été puni par là où j'avais péché, c'est moi qui l'ai choisi, cette ordure.

Qui est-ce qui se met en colère ici ? Et donc d'où mon goût de la logique.

Quand je suis entré à l'École Normale supérieure alors que ce n'était pas vraiment à la mode, je suis entré pour faire de la logique. Et pendant les vacances d'été 1962, avant d'entrer à l'École, je me souviens très bien que j'aie passé l'été avec deux livres, c'était rare parce que j'en lisais beaucoup plus, non j'en ai lu plus certainement mais pour la distraction *La pensée sauvage* qui venait de sortir, et pour vraiment bosser et apprendre quelque chose, ce livre jaune, que j'ai toujours, *Abstract Set Theory* de Abraham Fraenkel, la théorie axiomatique des ensembles, manuel admirable. Je ne connaissais rien en commençant, je l'ai lu jusqu'à la dernière page en faisant tout ce que je pouvais et j'ai attrapé la théorie des ensembles.

Et donc deux plus deux égal quatre, c'est la transparence, on ne cache rien, la nécessité, on ne se laisse pas arrêter, et aussi l'omnitemporalité. Et, au fond, j'ai eu un contact avec l'éternité par cet investissement libidinal de la formule mathématique.

Ce qui fait que, disons la peine de ma vie, c'était de ne pas aller plus loin que ça dans les mathématiques, et c'est ça qui m'a fait confier à mon fils que la moitié de ma bibliothèque était faite de livres de mathématiques et que je ne pouvais pas aller plus loin que la page 20, et il a compris, lui, où il pouvait se loger dans l'existence et il est devenu mathématicien. Voyez comment ça roule à travers les générations.

Et donc, évidemment, mon goût de Spinoza vient de là. Un goût marqué puisqu'à un moment, j'ai pensé que c'est le dernier que je pourrais lire et que j'allais mourir après.

C'est peu de temps après avoir connu Judith Lacan, qui conduisait très bien mais très vite et un soir, un soir de 14 juillet, on se connaissait depuis peu, un soir de 14 juillet, on a eu un accident. Elle conduisait, on a eu un accident de voiture, ma tête a heurté le pare-brise, enfin ça a fait des tours. Elle est sortie indemne et moi, ça a commencé à gonfler comme ça et donc on m'a emmené à la salle d'urgence de l'hôpital de Mantes. Et je me dis - c'était la salle des traumatisés, des gens dans un état épouvantable - je me dis : c'est en train de gonfler peut-être que c'est fini, donc j'ai demandé à Judith de

m'attraper dans mon sac *L'Éthique* de Spinoza, et je lisais le premier chapitre, le Livre « De Deo », et comme c'était voisin de Guitrancourt, le Dr Lacan est arrivé dans la matinée. On m'a fait des examens, des radios, tout ce qu'on peut, il m'a dit : Qu'est-ce que vous lisez ? J'ai dit *L'Éthique* de Spinoza. Il a dit : qu'on le fasse sortir, et son autorité naturelle a fait que je me suis retrouvé peu après dans son jardin. Voilà.

Évidemment, ça supposait une certaine exclusion du temps, ce rapport avec la vérité absolue, et donc une tension, alors d'où la joie quand les Italiens m'ont fait comprendre quelque chose. Dans le Champ freudien, les Italiens, c'est en Italie que j'ai compris ça, on se mettait d'accord le dimanche soir, on arrivait à un accord total. Le lundi personne ne le respecte (*rires*). Je dis : mais vous m'avez dis ça hier soir et ils me répondent : mais c'était hier soir (*rires*). C'est aussi évident, c'est imparable. Le jour où on m'a répondu ça, ça m'a donné une liberté, vous ne pouvez pas imaginer. Longtemps après mon analyse, qui avait frayé la voie.

Mais donc une tension entre énoncer des vérités pour toujours, devant le grand Autre sinon il vous accable, je lui ai dit une fois par écrit ce qu'elle était la figure de ce grand Autre pour moi. Vous pouvez la trouver, elle est à côté de la place de la Bastille, c'est la statue de Beaumarchais, qui est dégagée sur un petit terre-plein, près de la place de la Bastille et quand j'avais justement 6 ans, je ne voulais pas passer sous cette statue, avec l'idée qu'elle pouvait me sauter dessus.

Et pour moi le monde était structuré - je l'ai écrit ça – le monde était structuré par la statue de Beaumarchais rue Saint-Antoine, près de la place de la Bastille, avec sa superbe tour en élévation, qui est le premier dessin que j'ai voulu faire en classe de sixième, c'était ça, n'est-ce pas, ça, c'était un des côtés du monde connu et l'autre côté du monde connu, le monde connu s'arrêtait après la tour Saint-Jacques, à la statue de Jeanne D'Arc, sur la rue de Rivoli. Pour moi, c'était ça le monde, habitant rue des Francs-bourgeois, près du musée Carnavalet, c'était ça les limites du monde.

En tout cas le grand Autre vous savez comment il est, Beaumarchais (*mimant*).

Donc d'un côté : énoncer des vérités pour toujours et de l'autre, l'expérience de la précipitation, de l'urgence à dire et à témoigner devant l'Autre. Parce que la colère exprimait ça, il faut que ce soit dit tout de suite en réplique et tout délai est coupable.

La solution, c'était d'être journaliste ; je ne sais pas si vous comprenez comment ça s'inscrit, pas n'importe quel journal, *Paris-Match,* le *Paris-Match* de l'époque où il y avait des photos somptueuses et essentiellement ce qui m'inspirait le désir d'être journaliste, c'était la double page de Raymond Cartier, qui disait le vrai sur le tout, toutes les semaines à la même place.

Alors, est-ce que vous comprenez pourquoi j'arrive à continuer ce *Cours* toutes les semaines ? Je continue ce *Cours* toutes les semaines depuis plus de vingt ans à cause de la double page de Raymond Cartier dans *Paris-Match*. Peut-être pour beaucoup d'autres choses aussi, et si je tiens le coup, à pexer indéfiniment comme ça, et à ne pas le publier, si j'y trouve mon compte et il n'y a pas que des bon jours, c'est parce qu'il y a un fondement, inconscient entre guillemets, il y a un fondement d'enfance, ça a été la solution que j'avais trouvée à 6 ans, 7 ans, c'est : il faut revenir à la même place dire la vérité. J'avais trouvé cette solution.

Et donc, d'ailleurs je ne pourrais pas faire ce *Cours* toutes les 15 jours, j'en serais malade. Bon, il y a des interruptions, etc., mais le rythme tous les 15 jours, je ne peux pas. Un Séminaire pour moi, c'est toutes les semaines. Il faut qu'il y ait cette périodicité et d'ailleurs par exemple Valéry, Paul Valéry, lui, tous les matins il se réveillait à cinq heures du matin, il prenait une clope et il fallait qu'il mette sur le papier les idées qui lui étaient venues sinon il était encombré toute la journée.

Eh bien moi, quand je ne peux pas cracher mes pensées diverses, ici, toutes les semaines, j'ai une gêne. Bon, quand c'est les vacances je m'adapte, mais il y a une satisfaction propre et donc je disais : mon objet, c'est le signifiant, c'est ce qui m'a donné les plus grandes jouissances et sans doute même l'autre sexe est un – est-ce que je peux dire ça ? - c'est un conducteur de signifiants.

Au fond, j'ai toujours été étourdi des grands écrivains, il y a des pages et je me sens encore ça, la détente, le bonheur de lire une page de Baudelaire, de Mallarmé. Je n'ai jamais aimé les traductions, je n'ai jamais pu lire les écrivains en traduction. J'ai des trous énormes parce que les langues que je ne sais pas ou que je ne peux pas lire, les traductions me tombent des mains. Je sais par exemple que *De grandes espérances* de Dickens, où j'ai commencé à le lire en français, ça me rasait complètement. J'ai pris la chose en anglais, c'est une splendeur, j'en suis encore ébloui, de la découverte de la chair de l'anglais des trois premières pages de *Grandes espérances* et puis les poètes, sans me forcer et sans du tout voir la moindre contradiction entre la formule mathématique et la formule poétique.

Alors je suis quand même entré en analyse parce que c'était invivable. C'est-à-dire qu'il fallait quand même que je sois un peu déconnecté du signifiant sinon j'allais en crever. C'est-à-dire qu'il fallait opérer un certain vidage parce que ça me devenait impossible d'écouter l'autre, puisque j'étais sur le qui-vive - n'exagérons pas, je n'étais pas dingue - mais enfin il y avait cette menace et cette présence de l'Autre et c'était étouffant.

Alors, maintenant, qu'est-ce que ça veut dire aussi l'expérience analytique ? Ça veut dire beaucoup de choses pour moi. Bien sûr, le goût d'interpréter. Mais c'est que pour la position de base, c'est une position où la parole de l'autre doit pouvoir glisser sur vous comme l'eau sur les plumes d'un canard.

Vous n'êtes pas, parce que l'Autre va vous dire : oh Molière c'est surfait, vous allez dire : comment ça c'est le plus grand auteur ! Il faut que ça glisse sur vous, il faut pas que ça s'arrête.

Moi, j'ai pu analyser une allemande qui m'expliquait que les plus grands malheurs de la guerre, c'était le sort des Allemands qui avaient été déportés, ou qui avaient été sous les bombes à un moment, victimes de l'Armée rouge et qui avaient été ensuite déportés de leur lieu. Eh bien j'ai compatit ! J'ai pu écouter ça tranquillement, je les ai trouvés très sympathiques. Là, je me suis dit j'ai vraiment progressé (*rires*).

Chacun a ses malheurs. Elle racontait l'histoire, en effet, d'une petite fille de nazi et ce nazi, c'était son papa. C'est une problématique qui ne m'était pas immédiatement familière mais l'analyste comprend ça, et comprend qu'un nazi est un père aussi, qu'il a une fille. Pas seulement dans l'insurrection justement.

Et donc, là j'ai pu retrouver, ce dont j'avais l'expérience, je disais de mise à distance par le rapport à la société des esprits mais qui était combattue par ma connexion étroite, la connexion étroite de mon corps au signifiant, là au fond j'ai retrouvé cette mise à distance, cette distanciation qui va bien avec la recherche intellectuelle.

Et donc mon analyse, au fond, j'ai senti physiquement même, se creuser en moi la place où je pouvais loger un Autre qui parle. J'ai senti en moi se creuser la place où le plateau, où quelqu'un allait pouvoir se mettre pour me parler et que c'était - comme Lacan dit- un terre-plein nettoyé de jouissance.

Eh bien, moi qui en étais encombré, j'ai senti ça se creuser en moi.

J'en parlais à partir d'un moment et j'ai comparé ça, je me souviens à quoi je comparais ça, je comparais ça à la poche ventrale des kangourous. J'ai une poche en moi où quelqu'un pourra se mettre, ou je comparais ça aussi – excusez-moi de l'expression, c'est celle qu'on employait dans les Charlot que me lisait ma mère – la négresse à plateau, vous savez on déforme la bouche et ça fait une énorme

protubérance. Et je disais : je suis comme la négresse à plateau, il y a une place où quelqu'un peut se mettre, là.

Encore d'autres choses : j'ai commencé à pouvoir dire du mal franchement des gens (*rires*). C'est-à-dire – bon j'avais commencé un peu avant, il faut dire mais, comme gauchiste on est forcé mais on dit du mal des méchants, c'est normal - et j'ai commencé à pouvoir dire du mal, à me moquer, méchamment, etc., c'est-à-dire à me libérer du discours phobique de la mère, qui m'avait quand même enfermé.

Je ne l'ai pas renié ce discours, mais j'ai pu prendre mes distances avec. Quant au père, évidemment, il y a beaucoup de pères dans mon ciel, dans celui de Sollers, il n'y a rien. Moi, c'est beaucoup de pères dans mon ciel, et pas un père humilié, comme je vous l'ai dit c'est plutôt un père humiliant, à certains moments.

Et d'ailleurs j'ai dit jusqu'à 13 ans, et je sais très bien : à 13 ans, un jour, où il se moquait de moi, j'ai réussi à me moquer de lui. Il est resté comme deux ronds de flanc et là, j'avais gagné quelque chose.

Et pour moi, c'est lié - peut-être certains d'entre vous se rappellent ça - pour moi, c'est lié à une image très précise, qui vient du film qui s'appelle *Scaramouche*. C'est d'abord le pauvre gars, il ne sait pas se battre à l'épée et donc Mel Ferrer envoie Stewart Granger bouler comme ça. Et Stewart Granger, méthodiquement, apprend à manier l'épée. Il y a le grand duel de la fin où ils font des cavalcades à travers le théâtre et tout ça et finalement Stewart Granger arrive à faire sauter l'épée de Mel Ferrer. C'est ça que j'ai vécu (*rires*), fantasmatiquement.

C'est ça que j'ai vécu et c'est ça qui fonde ma confiance que ces sbires, là, de l'État, de ses instituts, de ces cognitivistes, on peut aussi leur faire sauter l'épée des mains.

Alors pas un père humilié mais un père rayonnant, j'ai ça. Il y a une image indélébile chez moi, que j'ai bien isolée en analyse : c'est mon père, médecin-radiologue, m'amenant pour la première fois dans son cabinet de radiologue - il avait été généraliste avant, on habitait là où il avait été généraliste, près du musée Carnavalet - il était devenu radiologue et il avait un grand cabinet du côté du parc Monceau. Un cabinet un peu caverneux avec des longs couloirs, des dimensions dont on n'avait pas idée dans le petit appartement qu'on habitait.

Et donc, la porte s'ouvrant sur mon père, avec des écrans de radiologue, les radios collées, là, et lui, dictant des comptes-rendus – comme on dit, les comptes-rendus des radios, pour les médecins qui avaient envoyé les patients - dictant les comptes-rendus à deux, à trois secrétaires qui prenaient des notes, et dictant ici, disant là où il faut l'envoyer, et m'évoquant le dieu Shiva, la tradition hindoue, le dieu aux bras multiples.

C'est une image clairement apotropaïque, c'est une image anti-castration, mais c'est le contraire de la méduse justement. Il y a l'image de la méduse qui incarne la multiplicité, la menace multiple de la castration et là, au contraire, c'est une image où on surmonte la castration, dans la splendeur de la puissance et en faisant mille choses à la fois.

Et quand je me retrouve, moi, à faire mille choses à la fois, où je satisfais aussi mon patronyme, eh bien quand - ça je l'ai isolé en analyse – quand je suis syntone avec cette image là, je suis comme on dit en forme.

Et, il est clair que, maintenant, quand par contre il n'y a qu'une ou deux choses à faire, qu'il n'y a pas de bras armé à désarmer, je m'emmerde !

Donc, j'ai 63 ans, je crois que je serais en guerre jusqu'à la fin de mes jours.

À la fois prochaine.

Applaudissements.

Fin du *Cours* III de Jacques-Alain Miller du 28 novembre 2007

Orientation lacanienne III, 10.

Jacques-Alain Miller

Quatrième séance du *Cours*

(mercredi 5 décembre 2007)

IV

Alors, je sais pourquoi vous êtes ici : vous attendez que je continue de m'aimer devant vous.

C'est la limite de l'exercice qui m'est apparu, après l'avoir fait, au moins en partie, la dernière fois, c'est que, quoi que j'en aie, je me décris comme aimable.

Ce qui est très singulier, c'est que même une analyse, après tout elle n'est toujours poussée que jusqu'à un certain point, même une analyse et surtout même le cortège d'injures et de calomnies qui m'accompagnent depuis toujours, qui est pour moi une sorte d'animal familier, ça me manque quand il n'y a pas la meute qui aboie après moi et qui cherche à me mordiller les talons.

Ces temps-ci, par exemple, où sont-ils ?

Et bien, malgré ça, et malgré toute l'ironie que je peux y mettre, j'ai quelque chose qui doit être de l'ordre de la certitude psychotique, en tout cas de la certitude et peut-être pourrait-on dire que toute certitude est psychotique, par les temps qui courent surtout, j'ai la certitude même sans le savoir, mais à me relire je m'en aperçois, j'ai la certitude, visiblement, ridiculement, comment dire, je vais le dire avec la distance d'un vocabulaire un peu suranné, j'ai visiblement la conviction, j'ai visiblement la conviction d'avoir l'âme adorable.

Je ne crois pas à l'âme, sinon conformément à Aristote et Lacan comme désignant l'unité du corps et l'image au miroir en étant l'analogon le plus proche, le plus présent, et j'ai dit en passant que je me regardais pas au miroir au point de ne pas savoir que, paraît-il, j'ai les cheveux gris.

Je ne crois pas à l'âme, je ne suis même pas coquet, vous avez peut-être pu vous en apercevoir, je m'habille à la six-quatre-deux, je suis capable de mettre les mêmes choses pendant une semaine. J'admirais beaucoup ce qu'on disait de Jean-Jacques Servan-Schreber, jadis, qui ne portait qu'un complet bleu dont il avait plusieurs exemplaires, de même coupe, une chemise blanche et une cravate noire, toujours la même, pour ne pas avoir à perdre de temps le matin. Ça me paraissait la sagesse même.

Donc ça ne m'occupe pas, mon apparence, je me suis jamais cru irrésistible auprès des dames et me le serais-je cru que ça aurait été démenti dans les faits, et pourtant tout indique que quelque part, comme disait le Dr Lacan, quelque part je crois être adorable.

C'est le fondement de ce que j'évoquais comme mon érotomanie, au moins dans le binaire ou on donne à choisir, où Lacan donne à choisir entre l'érotomanie et autre chose dans le rapport à l'amour, vous trouvez ça dans ses « Propos introductifs à un Congrès sur la sexualité féminine ». C'est par rapport à ça que je me situais plutôt du côté érotomaniaque.

Ce qui fait que, évidemment une conviction comme ça, ça résiste au fait. Il y a un nombre absolument incroyable de gens qui me haïssent et ça n'entame pas du tout ma conviction.

Au fond qu'est-ce que je me dis ? Qu'est-ce que je dois me dire ? Quelque chose comme : c'est parce qu'ils me connaissent pas bien (*rires*), sans ça ils verraient que je suis gentil comme tout – non, gentil comme tout c'est trop dire.

C'est trop dire mais il est sûr que c'est une position qui aurait pu conduire, il faut dire, à la paranoïa.

Au fond, je me suis toujours senti plus d'affinités primaires, immédiates, avec la conception du cœur de l'homme chez Jean-Jacques Rousseau, à savoir sa bonté foncière, beaucoup plus d'affinités avec cette conception qu'avec le pessimisme cynique de Freud et de Lacan.

Intellectuellement, je peux y adhérer, j'y adhère et puis l'expérience analytique me pousse évidemment dans cette direction. Mais, comme dirait l'autre, l'enfant qui est en moi, fils de sa mère, est porté de l'autre côté.

Et, c'est, même donc si je corrige cette conception, elle informe quand même, je peux dire, ma politique institutionnelle. Je suis toujours pour, on voit bien que Lacan, avec la conception qu'il a développée, qui s'étale dans ses Séminaires et dans ses écrits, tenait son École dans sa main, poing serré et quand l'assemblée générale durait plus que un quart d'heure, il s'impatientait et on comprenait qu'il fallait partir, et on partait. Alors que, pour ma part, je dois dire que je n'ai pas du tout suivi son exemple, non seulement parce que j'ai dû m'y mettre un petit peu jeune, bien loin de son autorité, mais je m'y suis pris tout à fait autrement.

Au contraire, par la conversation, plutôt en fatiguant les gens de leur laisser toute latitude de parler, en pariant sur la dialectique des opinions et qu'elle trouverait finalement un point d'équilibre en prônant la transparence, terme rousseauiste par excellence.

Et il faut bien dire quand même en générant par ce biais, pour ceux qui se sont prêtés à ce jeu, il y a certains qui ont refusé de jouer, souvent des personnalités très crispées, enfin, des grands pessimistes sur l'être humain, des méfiants. Donc des gens ont refusé de s'y prêter mais pour ceux qui s'y sont prêtés, après tout ça fait des milliers de gens dans le monde maintenant, ça a généré des institutions très solides, qui vivent leur vie maintenant, où je n'ai pas du tout à tourner la manivelle, que j'ai tournée au début, un peu partout, et après tout, ça a généré chez eux aussi à mon endroit, j'ai eu l'occasion de m'en apercevoir ces jours-ci, ça a généré une grande confiance, une confiance dans ma loyauté, au moins dans un effort de justice et puis de promotion, promotion des personnes et à chaque génération des plus jeunes.

Il m'est arrivé de les fatiguer, je n'ai pas fais tout ce que je pouvais, je crois, dans ce pays même, en France, pour ça, parce que je me suis absorbé depuis maintenant plusieurs années de façon très exclusive dans la rédaction des Séminaires de Lacan. J'ai pris un peu de retard en France pour ça mais je le rattrape maintenant, je vais le rattraper, à marche forcée.

Et donc, cette doctrine, dans mon cas que je rapporte au fait d'être fils d'une mère phobique, à l'endroit du mal ou du mauvais, a continué d'agir. Ça

Et donc j'ai beaucoup de sympathie, en quoi ? Ça me donne beaucoup de sympathie d'abord pour les fils de la mère, comme Sollers par exemple. Je reconnais ça, je reconnais quelque chose, mais chez lui c'est très exclusif, évidemment.

Mais, au fond, même au plus fort du machinisme intellectuel de l'École normale supérieure, qui était quelque chose, enfin, Spinoza dit : l'homme pense ; la conviction qui informait nos actes c'était : la femme ne pense pas, notre expérience étant assez limitée de ce point de vue là.

Donc c'était quelque chose que le machisme intellectuel de l'École normale et quelqu'un qui en avait souffert et qui en a gardé la marque d'ailleurs, c'est Catherine Clément. Elle s'intéressait à nous, nous, nous trouvions qu'elle avait de jolies jambes, mais pour le reste, on ne lui portait pas l'estime qu'elle méritait.

Et donc, malgré ce machisme, dans lequel plutôt que de l'adopter j'ai été pris, quand on entre dans un corps constitué et prestigieux comme ça, même si on a un esprit indépendant, on prend la teinture de ce milieu.

Par exemple à l'École normale, j'ai appris ça tout de suite que le grand chic, enfin le grand chic, qu'on faisait, les philosophes, quand on se parlait, debout, à deux ou trois, l'attitude c'était de regarder ses pieds. Et donc les élèves d'Althusser se parlaient comme ça (*mimant*), et donc, moi j'ai commencé à parler comme ça aussi (*rires*).

Et pourtant, si vous voulez, j'ai un souvenir très précis justement de mon indépendance c'est-à-dire le premier soir où j'ai dîné au pot de l'École normale, au réfectoire, à une tablée où il y avait différents normaliens, j'ai dit à un moment – la conversation était animée – j'ai dit à un moment – je m'en souviens à cause du silence glacé qui a suivi – c'est quand même amusant de penser qu'il y a le même nombre de cons ici que partout ailleurs (*rires*). Et visiblement, ce n'était pas partagé par mes camarades cette idée.

Donc, c'est plutôt un effet de milieu je crois, pour moi, parce que fils de la mère, j'ai toujours eu de la sympathie, de la vibration empathique, pour – comment on va dire - comme elles disent : le discours féminin.

Le fait d'aimer la logique et la logique sèche ne m'a jamais empêché d'écouter les discours mouillés, si je puis dire. C'est une opposition un peu rudimentaire, il y a bien sûr des femmes sèches et des hommes très mouillés.

Alors, oui, bon. Oui, je vois qu'on s'amuse. Il faut que je vous précise quand même un point. C'est que d'habitude, quand je viens parler ici, j'y ai pensé pendant la semaine et puis je me rassemble, le mercredi matin, pendant deux heures, trois heures, quatre heures, je lis, j'écris, je prends des notes, je choisis au dernier moment le chemin à suivre, qui me surprend parfois moi-même, le plus souvent qui me surprend, et puis ça s'accumulent les notes que je n'utilise pas, et qui pourront revenir pendant la suite de l'année.

Et cette fois-ci je n'ai pas fais ça, je n'ai pas pu faire ça, je n'ai pas arrêté une seconde, disons, d'être dans l'action.

Donc, c'est déjà pour moi un souvenir très éloigné qu'il fut un temps, la semaine dernière, où j'avais eu le temps de me poser, et de prendre de la distance et qu'il m'était venu de faire une *love fest* avec moi-même.

Ça me paraît très loin et là j'ai devant moi les notes pour suivre et d'ailleurs je ne vous en ai encore rien dit, tout ce que je vous dis je le sors comme ça *ex tempore*. Évidemment j'oppose le sec et le mouillé, qu'est-ce que vous voulez, le sec et le mouillé comme le masculin et le féminin, c'est l'inertie imaginaire, on ne sort pas de là, enfin on en sort quand on a un petit temps pour réfléchir.

Alors ma différence avec Sollers est éclatante sur beaucoup de points, sur beaucoup de plans, mais elle l'est, enfin, cliniquement, sur le point suivant c'est que je peux écrire de lui *peu ou pas de pères dans son ciel*, en termes astrologiques, détournés pour la psychanalyse. Dans mon ciel à moi, il y a beaucoup, beaucoup, de pères. Ça fonde d'ailleurs ma bonne entente en général avec les filles du père - je ne sais pas si vous voyez ce que je veux dire ? Mais avec les filles de la mère aussi.

Et donc, évidemment, je n'ai pas le rapport par exemple, à l'idée nationale je n'ai pas le rapport de Sollers. Lui, visiblement, pour lui la patrie, c'est du côté du père, il n'en n'a rien à faire. Moi, dans mon imaginaire à moi, eh bien ça compte beaucoup. C'est sans doute parce que j'ai dû moi-même inventer ces racines là que je me sens si enraciné dans la culture française et dans l'Histoire de France.

Ça, c'est quand même quelque chose que la République française réussissait, n'est-ce pas, de transformer le fils de juifs polonais nés dans le ghetto de Varsovie, de le transformer comme je me sens Français pur sucre.

Évidemment, je souhaite que ça continue, cette machine à transformation, je ne voudrais pas qu'elle défaille.

Et donc pour moi, la patrie ça compte, les grands épisodes de l'Histoire de France, j'ai toujours vibré à ça, et donc j'ai dit la dernière fois, si mon souvenir est bon, il est bon, le rôle qu'avait pu jouer une image glorieuse de mon père radiologue dominant, voilà comme ici, le monde, son monde de photos et de secrétaires prenant sous sa dictée de multiples discours et que moi-même, je me sentais bien quand j'étais syntone avec cette image.

Mes moments d'élation, mes périodes qu'on qualifierait cliniquement d'hypomaniaques sont la conséquence de l'identification avec cette image. Image donc – je peux retrouver la date je devais avoir six ou sept ans, pas plus, puisque il a ouvert son cabinet de radiologue en 50, 51, en tout cas c'est repérable.

Donc une image radieuse, toute positive, et, évidemment où il y a une position subordonnée des femmes, c'est clair. Ce sont des femmes qui travaillent pour lui et qui relèvent, qui soutiennent sa parole et lui-même est dans une position évidemment de domination et de tout savoir.

On sait les conséquences cliniquement souvent fâcheuses, pour ce que j'ai pu voir, du fait suivant : quand un enfant, en classe, est l'élève de son propre frère ou de sa propre mère. C'est une situation - bien sûr vous me donnerez beaucoup d'exemples où ça se passe très bien – moi j'en ai vu où ça produisait, on pouvait rapporter à cet incident une certaine difficulté d'être au moins à ces dates-là, et qui parfois roulait et avait des conséquences plus lointaines.

Ça n'est pas équivalent à la parenté de Schreber, fils d'un père éducateur, mais si le parent ne manie pas ça avec tact et on ne peut pas en dire plus, parce qu'l n'y a pas de bonne méthode, mais même s'il le manie pas avec tact, on a des conséquences fâcheuses.

Être fils de médecin, ça a quelque chose de ça. Ou vous décidez d'être médecin à votre tour, et il y a des dynasties comme ça, brillantes. Par exemple le professeur Debré qui avait été si brillant à mon sujet, qu'on lui a construit tout un hôpital magnifique pour le remercier de son acuité – enfin il a certainement fait d'autres choses très bien - le professeur Debré a engendré un premier ministre qui lui-même a engendré un médecin et un juge d'instruction devenu ministre et président actuel du Conseil constitutionnel.

Ah, oui j'ai eu une algarade aussi avec Bernard Debré, le petit-fils de l'autre. C'était un jour où commençait à se déployer notre offensive contre l'amendement Accoyer, j'avais donc accepté d'aller sur un plateau de télévision de FOG, Franz-Olivier Giesbert, où d'ailleurs, comme on ne m'a pas transmis exactement le jour, je croyais que c'était le lendemain l'enregistrement, je suis arrivé au milieu d'émission. J'ai donc été un peu loin du centre de l'affaire et puis à un moment, un journaliste du *Nouvel observateur* qui a commenté d'une façon très - comment dire il n'est pas méchant - enfin grossière, de s'en prendre aux analystes qui voulaient échapper à la scrutation du public.

Pierre Bénichou qui, à part ça, s'entendait bien avec mon frère et qui est venu me dire à quel point sa famille avait gardé le souvenir ; son oncle Paul Bénichou grand critique devant l'éternel avait gardé, avait un lien très proche avec Sylvia Bataille et Lacan, etc. - après l'émission. Mais enfin pendant l'émission, il a fait la grosse voix de : et qu'est-ce que c'est que toutes ces histoires là, avec tous ces analyses, etc. ; et moi je voyais l'heure qui tournait, il restait très peu de temps, j'étais au deuxième rang au fond, je subissais une engueulade, moi je subissais, à travers moi le discours analytique, n'est-ce pas, donc il m'est venu de faire la chose qui m'a paru la plus raisonnable, à savoir de défoncer la table d'un coup de poing et j'ai eu le plaisir de voir tout ce petit monde sauter sur sa chaise et de pouvoir à mon tour l'engueuler.

Et alors à ce moment-là, le Dr Bernard Debré, le petit-fils de l'autre, le génie de la médecine infantile, s'est tourné vers moi d'un air, enfin,

d'empereur, comme ça - lui il a l'air très coquet par contre : quelle image donnez-vous de votre profession ! Parce que l'image que l'analyste doit donner, pour ces couillons, c'est : il avale tout, c'est le flegmatique.

J'ai rencontré ça après cette semaine - c'est de ça dont je voulais parler mais bon. Et à ce moment-là d'ailleurs, ça a permis à Jean-Didier Vincent qui était sur le plateau de se porter à mon secours, et vraiment je n'attendais pas ça de la part d'un biologiste. Il s'est porté à mon secours avec une gentillesse, un empressement, que maintenant je m'explique et que c'est entre nous, il y a vraiment un rapport affectueux entre nous et en tout cas il pleure de joie à l'idée qu'on va enfin pouvoir cogner les cognitivistes parce qu'il attend ça depuis très longtemps et je lui ai dit : maintenant ça y est, je m'y mets, vous allez voir. Eh bien ça a commencé sur ce plateau.

Je suis parti du fait qu'il y a des dynasties de médecin dont la façon de s'en tirer, c'est de devenir médecin soi-même.

Ça, ça m'a été fermé d'emblée, je l'ai dit, j'ai toujours pensé que je pouvais faire, non pas tous les métiers mais enfin, j'étais ouvert, je ne le savais pas, mais qu'il y avait une chose que je savais, au moins une profession que je n'exercerais jamais, celle de médecin. Au moins une.

Parce que c'était la sienne. Et vous voyez jusqu'où je poussais le respect de l'œdipisme, puisque c'est la tienne tu la gardes, elle est pour toi. Mais le reste, c'est mon affaire. Et en particulier les livres, il n'y avait pas une grande bibliothèque, chez nous. Il y avait les œuvres de Shakespeare, les œuvres de Voltaire, les oeuvres de Verlaine, avec des illustrations - ah oui il y avait les illustrations des lettres de Voltaire. Ah mais c'est peut-être pour ça que j'aime autant Voltaire ! Il y avait des petites figures un peu déshabillées de Mademoiselle de Saint-Yves dans *l'Ingénu*, hum !

En tout cas ça a aidé puissamment mon goût pour la lecture.

Mais enfin, bon, il y avait les grand classiques comme ça et donc c'est moi qui ai eu à remplir la maison de livres et aux encouragements de la famille, j'ai même eu - ça c'est le côté fils à papa, je ne peux pas le nier – quand j'ai été à Louis le grand, donc à partir de la troisième, de la seconde, j'avais, comment dire, table ouverte à la librairie qui s'appelait à l'époque le 73 et qui a été occupée après par quelqu'un qui sortait des éditions Maspero, une grande librairie qui n'existe plus, où il y a un kiosque, etc., et qui était à l'époque propriété d'une femme de médecin que connaissait mon père et donc je sortais du lycée, j'allais là, je prenais les livres que je voulais, on les notait, c'était payé, c'était le ciel.

J'ai eu ça pendant quatre ou cinq ans, je ne sais pas si vous voyez ce que ça donne, ça représentait certainement beaucoup d'argent. C'était l'idée qu'il ne faut pas d'obstacle, c'est très juif ça, que le savoir, c'est le bien le plus précieux, le savoir, pas l'argent, contrairement à ce qu'on s'imagine, dans les milieux peu ragoûtant, pas l'argent mais le savoir. Et comme j'avais du goût pour ça, eh bien tous les jours j'avais trois, quatre livres nouveaux.

Donc tout mais pas médecin, qui était ma version extrême de l'œdipisme et un père, il faut bien le dire, jouissant de l'emprise que lui donnait ce savoir des corps, y compris de ses enfants.

On n'allait pas chez le médecin chez nous. Ce n'était pas de ceux qui disent : non non pas dans la famille, non non – les bobos comme les choses graves, plus ennuyeuses, c'était traité à la maison et on voit bien cohérente une position paternelle qui était : tout commence avec moi ; ne rappelant pas le passé qui était : année zéro c'est moi.

Et donc ça balaye aussi pour ça, donc ça représentait un certain poids dont visiblement le fils aîné, moi-même, a essayé toute son adolescence, toute son enfance au moins, de s'enlever ça de sur le dos, ces colères à répétition,

ces départs, cette sensibilité à la moquerie, c'était ça.

C'était à la fois à constituer, accepter la toute-puissance du père, en la contenant à l'au-moins une, mais en sentir le poids et donc l'inconfort et c'est ça, sans doute, c'est cette puissance là que représentait la statue de Beaumarchais courroucé, avec, si mon souvenir est bon, il a une longue canne, les bras croisés dans une attitude de colère.

Alors je voudrais vous dire ce que j'ai fais cette semaine quand même, mais enfin, bon, là je vous dis simplement ce qui était à la suite sur mon papier que je devais vous dire à la suite de l'image radieuse du radiologue.

D'ailleurs, je peux dire, Melman comme analyste, il avait le mérite, il faut dire de se poser là, un certain poids. Je le voyais comme une petite boule, dense, ça représente assez bien l'objet petit *a*, petite boule dense alors que moi, justement, j'avais toujours vécu ma jeunesse, mon adolescence, toutes mes années jusqu'à l'analyse comme étant léger, comme étant avec des affinités d'air – mill'airs - donc léger, léger comme l'air et le dieu que jamais choisi comme repère depuis mon enfance, c'était Hermès, avec les petites ailes aux pieds, celui qui est capable de s'extraire de toutes les situations grâce aux petites ailes qu'il a aux pieds. Donc léger, mais avec l'idée, avec un désir rentré de faire poids. Là j'étais satisfait, j'ai forci, on m'a même dit trop, bon. Mais à l'époque j'étais aussi mince que mon frère aujourd'hui, qui lui est resté dans cette ligne là. Encore hier soir : steak tartare, steak tartare. Je me suis même moqué de lui, tu vas encore prendre un steak tartare. Et pourquoi pas ? C'est bon ! Steak tartare !

Donc, l'idée de faire poids, c'est-à-dire et aussi de s'enfoncer, de laisser une marque, que c'est ce que je veux, de la pensée de Lacan, je l'ai dit. Je ne veux pas que ce soit une nuée, je ne veux pas que ce soit seulement pour les érudits qui vont compulser ça et faire des exposés. Je veux là aussi que ça ne fasse pas que ce soit léger, que ça rentre dans le monde, que ça restructure en effet ce que ça peut restructurer du monde. Parce que pour ce qui est nous, notre monde, nous l'avons constitué, il ne va pas tellement grandir notre monde intérieur, si je puis dire, enfin il grandi mais enfin on voit bien le principe, on se parle entre nous, on s'apprécie, on fait venir les collègues d'Amérique latine ou de l'Europe de l'Est, mais c'est notre conversation.

La question c'était : quand est-ce que ça va concerner tout le monde, eh bien nous y sommes, ça a tellement déconné sans nous que maintenant - comment je vais dire, c'est un ton de prédicateur - ce monde a besoin de nous (*on entend la sonnerie d'un téléphone*) - c'est quoi ça ? C'est la communication directe qui dit : non le monde n'a pas besoin de vous (*rires*).

Eh bien, alors à part de faire poids, ce qui est un grand mérite avec quelqu'un d'assez remuant. Il y a deux interprétations de Melman dont je me souvienne qu'il ait faite, pas plus, c'était : cette école là, et la plus brillante ça a été celle-là, ça a été sur ce point, sur cette image en effet, cette image de radiologue, il a sorti d'une voix de stentor : ra-dieu-logue – Ah ! vous voyez, ça m'est resté dans l'oreille, le ra-dieu-logue.

Maintenant que j'ai de la bouteille comme analyste, est-ce que, c'était du ton sur ton, je veux dire ça n'était pas, ce n'était pas quelque chose à changer, ça n'a d'ailleurs rien changé, ça n'avait pas à être changer, c'était au contraire le principe sur lequel je pouvais m'appuyer dans l'existence.

Ce n'est pas ça que j'aurais interprété moi, maintenant. Ce que j'aurais interprété, c'est ce qu'il a laissé passer, eh ! Ce qu'il a laissé passer sans interprétation, peut-être parce que je me suis aperçu à ce moment-là de juste ce qui me pousse à aller en moi et dans mon souvenir, c'est au cours de la même visite, donc la visite du nouveau lieu de mon père, son cabinet de radiologue, près du parc Monceau, rue de Lisbonne, au rez-de-chaussée, vaste dédale de longs couloirs alors

que, comme je l'ai dit, on avait plutôt vécu dans une petite boîte carrée avec peu de pièces, et son cabinet lui-même était petit et à un moment on avait vécu là où il y avait le cabinet médical lui-même, un peu comme les Lacan, après la guerre c'est toute la famille au 5, rue de Lille, ceux qui ont connu 5, rue de Lille savent que c'est pas grand, eh bien ça logeait toute la famille et la grand-mère de Silvia, roumaine. Lacan acceptait tout ça, il prenait le lot quoi, il aimait la femme, eh bien il prenait la grand-mère aussi, et il était toujours très respectueux avec elle, beaucoup plus qu'avec les autres personnes et elle-même avait pour lui beaucoup de révérences, d'après ce que j'ai entendu.

Alors, au cours de cette visite, donc, mon père cessant d'être généraliste et devenant spécialiste, et changeant de quartier, son cabinet change de quartier donc la promenade, il m'emmène, il n'a pas emmené mon frère, il devait avoir six mois là ou un an, il m'a emmené moi.

Donc j'ai vu ce qu'il avait réalisé, le monde nouveau dans lequel il allait vivre, cette puissance incroyable que ça dégageait, et ça doit être dans cette même visite parce que je n'en ai pas fait beaucoup là-bas, j'y suis retourné, c'était son lieu de travail, je n'avais rien à y faire. J'y suis retourné plus tard et au cours de cette même visite donc, il m'a fait voir ses appareils, ils étaient plus nombreux que dans le petit cabinet de la rue des Francs-Bourgeois.

Et il a fait ça, quand je l'ai retrouvé, compris, ça m'a beaucoup éclairé sur moi-même, y compris sur ce qu'on m'a dit parfois. Ça m'a tellement surpris souvent, et parfois blessé, et qui avait son fondement, on a pu le dire, des gens très proches, de ma famille, des amis, d'arriver qu'on me dise que dans ma façon de parler, de regarder, de serrer les dents, je faisais peur.

Pour quelqu'un doit la conviction psychotique est qu'il est adorable, ça n'est pas facilement intégrable et il y a un principe à ça, il y a un principe très précis.

Au cours de cette visite donc, après le cabinet où mon père dictait ses comptes-rendus à ses secrétaires, il y avait la salle des machines en quelque sorte. Et donc il me montre ses appareils nouveaux et il me dit : avec ça on voit l'intérieur du corps, on voit le squelette, on voit ce que tu a vu sur les photos, comme parlaient les radiologues.

Et il ne trouve rien de mieux à faire que de me placer derrière un de ces appareils, moi, son fils, et donc pendant un temps les lumières s'allument, la pièce est dans l'obscurité, les lumières s'allument et donc ne voyant rien moi-même, je sais que je suis vu jusqu'au tréfonds de moi.

Qu'on voie mes os, qu'on voie au fond déjà mort, qu'on voie mon inférieur, que je n'aie plus de secrets, que là, l'Autre de la surveillance a gagné, que moi je ne le voie plus et que lui me voie de fond en comble et comme jamais je ne me verrais – j'aurais pu me voir. Et donc un regard qui est le comble de l'inquisition et je suis transi par ce regard. Et ça, c'est un moment qui s'est fixé, on peut dire, dans ma chair. Je ne sais pas si vous frissonnez, on ne peut pas l'inventer, si je me suis raidi mais je sais que j'ai été transi par ce moment là, cette vision, là, de savoir que mon père m'avait comme ouvert, lisait en moi comme un livre ouvert.

Je suis pas tombé dans les pommes, je n'ai pas pleuré, ça dû être imperceptible, mais c'est resté pour moi une référence dont j'ai – oh mais je l'ai compris avant d'être en analyse – je l'ai compris en lisant de la psychanalyse déjà, c'est ça, alors c'est ça évidemment qui pouvait me donner ce regard que d'une de mes femmes, justement je rentrais à l'École normale, et cette fille qui m'a dit : tu as le regard d'un juge, tu as le regard d'un juge.

Alors ça m'avait surpris parce que justement, moi, je n'étais pas identifié avec l'Autre de la surveillance, moi je suis identifié avec son objet, à l'occasion, c'est pour ça que je me débats comme ça quand je sens qu'il se présente, les cognitivistes par

exemple, je suis identifié ou à leur objet ou à celui qui attaque avec éloquence l'Autre de la surveillance.

Et par exemple quand j'avais treize ans, avec mon frère cette fois-ci, nous étions en pension - je suis obligé de faire ses confidences en même temps que les miennes, enfin certaines - en pension d'hiver, je ne sais plus où, pendant 15 jours, il y a donc toute une petite société qui se forme, les filles, les garçons, on se parle, je suis tombé éperdument amoureux d'une petite fille blonde belge - que j'ai revue des années plus tard, qui était proche du Champ freudien, mais il s'était écoulé 50 ans, quelque chose comme ça. Et, là, moi, il y avait des surnoms, et moi j'étais surnommé l'avocat, l'avocat, je n'ai pas le souvenir précis mais je me souviens de ce surnom et donc je suppose que je parlais, que je plaidais et donc l'identification à un juge, c'est-à-dire à l'autre côté, à l'Autre de la surveillance m'a toujours surpris, mais, évidemment c'est passé en moi avec cet épisode, autant que l'autre, enfin ça n'est pas syntone avec mon intention mais évidemment et déjà quand je combats l'Autre de la surveillance, évidemment on le surveille.

On le surveille, on l'a à l'œil, c'est comme ça que je peux immédiatement dès que je sais que nous avons les experts qui vont venir nous visiter au Département de psychanalyse, au mois de janvier, ils ne savent pas où ils mettent les pieds, les pauvres, évidemment ma première réaction, c'est de dire nous nous allons les expertiser et que je vais tout savoir de chacun, on ne va pas me faire le coup les experts désignés, en plus nommés par une commission - qui êtes-vous, vous, l'expert ? Montrez-moi vos papiers !

J'ai fais ça d'ailleurs, j'ai eu le chef au téléphone, au mail d'abord, je ne savais encore qui c'était, qui a commencé à vouloir, il a pris un peu – envoyez-moi et plus vite que ça, enfin, ça tenait à ça. Le premier contact aimable et deux jours après j'ai : veuillez m'envoyer ça. Je lui dis : veuillez m'envoyer par retour du courrier les documents officiels attestant de qui vous êtes ! Ce type m'appelle au téléphone, m'envoie un mail et il faudrait que je…, allons !

Alors là ça lui a fait de l'effet, il m'a appelé mais comment vous mettez en doute ma bonne foi ! J'ai dit absolument pas ; et vous me demandez de sortir une pièce officielle, je vous demande une pièce officielle pour sortir ma pièce officielle (*rires*).

Tout ça existe par mail, je peux le publier demain, sans le nom du malheureux.

Mais, évidemment, la pensée que j'ai tout de suite - m'ôter ce gars de sur le dos et puis tourner la table et c'est lui qui va être là, évidemment, vous voyez les gestes que je fais déjà, on devient un peu pareil.

Je ne sais plus qui a dit ça, c'est une phrase qui m'avait beaucoup frappé, c'est de Nietzsche, je crois - il devint ce qu'il combattait. Ça m'a beaucoup frappé ça et il y avait aussi une phrase de cette bande dessinée américaine qui s'appelait *Pogo*, qui est à mourir de ça : *We've seen the enemy and it is us*.

Et puis, oh il y en a encore des comme ça, il y a surtout la doctrine, la doctrine même de Lénine qui était – L'État c'est la bourgeoisie organisée avec ses forces armées, avec ses finances, etc., - et donc pour lutter contre cet État, il faut être pareil. Et il a conçut le Parti communiste tout de même comme un contre-État doté des mêmes travers ou pire.

Il s'est aperçu, Lénine, qu'il avait accouché d'une sorte de monstre. Il s'en est aperçu, c'est ça, difficile, vous voyez bien que pour combattre le lobby cognitiviste qui met la France en coupe réglée depuis 30 ans, pour faire tomber cette forteresse là, et nous y arriverons, ce n'est pas des plans sur la comète, il faut devenir un lobby, nous devenons à la vitesse grand V un lobby : c'est-à-dire nous parlons aux hommes politique. Bien entendu, je n'ai pas fait ça pendant 30 ans je ne voulais même pas les toucher avec des pincettes.

J'étais à ce point incurieux des choses que Roland Dumas, ami de la famille depuis toujours, je n'avais

jamais voulu toucher la main de Mitterrand pour qui je votais. Voter oui, il y a le papier ça va, mais qui est-ce ce type après tout, je n'en savais rien. J'avais une petite idée, je ne tenais pas à m'approcher, je ne tenais pas à avoir quelques mercis que se soit à dire.

Et le plus simple, je dois dire que Roland Dumas était très bien, il a compris ça intuitivement, on n'a jamais parlé de ça, en fait, c'était entendu, c'était sa danseuse à lui, ses affaires. Mais ça, ça s'est terminé grâce à Monsieur Accoyer.

Donc nous parlons aux hommes politiques, nous essayons même de parler aux femmes politiques, puisque maintenant les femmes ont une place dans la politique.

Lilia, présidente de l'École de la Cause freudienne, reconnue d'utilité publique - ce sont les prospérités de la vertu - Lilia a parlé à Roselyne, Bachelot, dans son bureau, elle y était invitée, où elles ont eu une controverse à un moment parce que, paraît-il, Roselyne a chanté un air d'opéra, elle croyait que c'était du Verdi c'était du Mozart, enfin, Lilia… Voilà comment ça se passe, voilà comment nous sommes.

Et on remarquera qu'on y arrive pas en jouant de la mandoline, qu'on y arrive avec une grosse caisse, on arrive avec *le Nouvel Âne* qui n'est pas spécialement complaisant, mais qui sait faire des différences entre les hommes politique égarés par leur administration et puis les vrais de vrai qui sont là acharnés après nous depuis des années.

Les ministres passent, les ministres lassent, les ministres ne sont pas des spécialistes du domaine dont il s'agit. En revanche les autres, oui, là les petits hommes gris, ils sont là qui cherchent à nous régler notre compte depuis des années et qui croient que là, leur heure est venue.

Ce qui très beau, c'est très beau et je le disais hier soir à Robert Hue, l'ancien secrétaire général du Parti communiste, ceux qui étaient au Forum extraordinaire savent qu'à un moment j'ai évoqué la Fondation pour l'innovation politique, de droite, en disant mais alors qu'est-ce qu'il y a à gauche ? et mon frère a dit à ce moment-là : il y a la fondation Gabriel Péri que dirige Robert Hue.

Fondation de l'innovation politique, j'y suis allé au moment de l'affaire Accoyer, je connais le directeur qui est un normalien, le président du conseil scientifique, c'est mon ancien élève François Ewal, mon ami Jean-Didier Vincent maintenant y est, et j'ai appris au Forum extraordinaire que Catherine Clément elle-même y est, donc pas de mal de ce côté-là, mais il a fallu le Forum extraordinaire pour que Gérard Miller me rappelle qu'il y avait cette fondation Gabriel Péri, dirigée par Robert Hue.

Donc après j'ai téléphoné à mon frère et je lui ai dit - eh bien qu'est-ce que tu attends Robert Hue, dînons ensemble et nous avons dîné tous les trois ensemble, hier, et étant donné que nous sommes reçus avec les honneurs dans les palais de la République occupés par l'équipe sarkozienne, on est content aussi de dîner avec un vieux communiste qui sympathise. Il a dit d'ailleurs que si Jospin l'avait emporté, il aurait été ministre de la santé, lui. Il paraît qu'ils étaient déjà d'accord là-dessus. Eh bien nous sommes reçus par Roselyne Bachelot mais si ça avait été Robert Hue, on aurait été reçus par Robert Hue, non pas que la gauche et la droite ce soit la même chose mais la psychanalyse c'est la psychanalyse, c'est ça que nous défendons, nous défendons la psychanalyse d'intérêt publique.

Ça m'a frappé de voir, on m'a retrouvé ce matin un texte moi de 92 où je parlais déjà de l'intérêt publique à ce propos.

Et donc, évidemment, où en étais-je ? j'étais au dîner avec Robert Hue et avant ? Il faut leur parler maintenant, il faut leur parler gentiment, si on commence à les injurier mais je parle des ministres, de la Santé, de l'Enseignement supérieur et de la recherche, qui est aussi, c'est une dame aussi, une jeune femme qui a la charge de l'Enseignement supérieur et

de la recherche, mais enfin, elle arrive dans quelque chose où les haines existent depuis des décennies. On ne peut pas la tenir pour responsable de tout.

Alors là, ça me permet de vous dire, je referme ça, la seule chose que j'aurai pris c'est l'épisode, c'est la mention de l'épisode du petite, on m'appelait pas Jacques-Alain à l'époque, bien que mes deux prénoms aient été Jacques et Alain, et c'est moi qui à 16 ans ai décidé de les sortir et de mettre un trait d'union et de m'appeler Jacques-Alain Miller désormais, fils de ses propres œuvres, il faut bien dire que jusqu'à l'âge de 16 ans, on m'appelait Jacky et je commençais à en avoir assez.

Donc, je peux en venir à, comme je voulais, c'est pour ça que je suis arrivé très juste et c'est pour ça même que je n'ai pas eu mes quelques heures de répit ce matin.

Donc, je dîne mercredi soir avec un bon connaisseur de l'appareil universitaire à qui je demande : mais qu'est-ce qui se passe donc avec il revient de partout que d'une part le Département de psychanalyse lui-même est soumis à une visite d'évaluation, un nouvel appareil universitaire dont personne n'avait entendu parler

AERES

L'Agence d'Évaluation de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur, dont j'avais jamais entendu parler se met en marche, tous les départements de Paris-VIII sont sens dessus dessous, ne savent pas comment répondre à ça.

Donc ça, ça m'avait déjà conduit, dix jours auparavant, à demander au directeur de cabinet de la Santé, que je connais donc, de me donner le contact avec le directeur de cabinet de l'Enseignement supérieur et de la recherche pour défendre la cause du département.

Rien de nouveau, d'ailleurs ; sous le soleil. Maintenant nous le disons. Jusqu'en 81 la présence du docteur Lacan protégeait le département, c'était son ami personnel Égard Faure qui avait créé Vincennes, qui est devenu Paris-VIII, et Lacan, enfin la présence de Lacan protégeait le département. Ça a duré, il est décédé comme vous savez en 81 mais on avait d'autres protecteurs aussi, Foucault a donné sa signature quand c'était nécessaire, Barthes également, mais ensuite jusqu'en 91, on a été tranquille comme des rois.

Et à partir de 91, chaque fois qu'il y avait, que nous voulions créer un diplôme ou qu'il fallait renouveler son habilitation, chaque fois qu'on nous dépêchait des experts, moi, je ne les ai jamais rencontrés, heureusement qu'il y avait mon jeune frère pour appuyer ça, et chaque fois les experts donnaient un rapport défavorable, deux psychologues. Et chaque fois Gérard Miller, fort de sa notoriété, demandait un rendez-vous au cabinet du ministre de l'Éducation, le cabinet le recevait, un membre du cabinet le recevait, il expliquait qu'on allait être égorgés par des psychologues, les experts psychologues, et chaque fois le cabinet, et donc le ministre lui-même, en dépit de l'avis défavorable ; reconduisait nos diplômes.

Voilà comment ça s'est passé depuis 91. Heureusement que Gérard Miller était là, connu, même Robert Hue a dit - maintenant Gérard tu es plus connu que moi. Et c'est vrai, quand on marche avec lui dans la rue, les gens se retournent. Et donc grâce à ça, il a mis ça au service du Département de psychanalyse.

Et donc, la démarche n'était pas inhabituelle, sauf que cette année, visiblement, ça allait être une autre paire de manches.

Donc j'ai fais une note d'une page comme on fait dans les ministères, que j'ai donné au directeur de la Santé pour qu'il la transmette au directeur de cabinet de l'Enseignement supérieur et prendre le contact. Une semaine après j'ai reçu le mail du directeur de cabinet de la Santé me disant : vous pouvez appeler untel, le directeur adjoint du cabinet de Mme Pécresse.

Je me suis dit pourquoi le directeur adjoint ? J'ai regardé comment c'était constitué, le directeur, c'est un professeur des universités tandis que le directeur adjoint – il y en a deux - celui-là est un inspecteur des finances, il a donc fait l'ENA comme le directeur de cabinet de la Santé donc je suppose que c'était ces liens là qui prévalaient.

Donc, d'un côté j'avais ça sur le feu, simplement il m'a pas donné le numéro de téléphone il a fallu encore, donc j'ai appelé sa secrétaire, elle m'a dit je vous l'envoie dans un quart d'heure, il n'y avait rien encore le soir, elle m'a appelé le lendemain d'ailleurs, désolée : en m'endormant, je me suis aperçu que je ne vous avais pas donné son mail, et donc j'ai appelé une troisième personne à la Santé qui, elle, me l'a donné.

Donc j'avais ça d'un côté à appeler, de l'autre côté j'avais demandé à Jean-Claude Maleval une note sur la psychologie clinique à l'université et j'ai commencé à avoir les nouvelles comme quoi le département de psychanalyse, il n'y avait pas que le département de psychanalyse, mais que on était en train de mettre en coupe réglée, on était en train de démolir l'ensemble des formations de psychologie clinique et de psychopathologie, comme ils appellent ça, dans les universités.

Qu'est-ce que je peux dire ? En effet, il représente une certaine présence de la psychanalyse à l'université. Ils ont crée une sorte de syndicat, au nom imprononçable, SIEURPP, ou quelque chose comme ça, dirigé par mon vieil ami Roland Gori. Mais enfin ils ont défini justement leur SIEURRP, ce qui est vraiment pour donner à tout le monde l'idée que c'est sirupeux, ça l'est, il faut dire.

Je me souviens quand ils ont crée ça il y a sept, huit ans. Moi je pensais qu'on en serait, ils avaient soigneusement décidé que seuls les psychologues pourraient adhérer à ce syndicat, ce qui excluait, c'était vraiment un hasard malheureux, la plupart des enseignants du département de psychanalyse de Paris-VIII, était-ce totalement un hasard ?

Mon ami, Philippe Grauer, qui représente les psychothérapeutes relationnels m'a dit tu sais je suis allé…, ils ont fait une grande réunion au mois de mai ou juin, j'y suis allé, j'ai prononcé ton nom. Je lui ai dit il faut tellement de courage que ça pour prononcer mon nom là. Oh - il m'a dit - tu ne peux pas savoir les mouvements divers que ça provoque.

Un peu plus tôt d'ailleurs j'ai parlé avec Gori, je lui ai dit est-ce que c'était vraiment judicieux pour toi qui me connais depuis si longtemps et même pour Élisabeth, c'était si judicieux de ne pas faire barrage aux calomnies de Melman et de pousser à la roue ? Il m'a dit oui, mais, bon, peut-être mais tu sais tu en bénéficies aussi parce que tu as la réputation d'être le diable. Très bien.

Donc je veux dire ils ont vraiment tout fait pour que on ne soit pas ensemble. Mais enfin, c'est derrière nous parce que ce qui était devant nous, au contraire, c'est quelque chose que j'ai qualifié de la nuit ou de l'année des longs couteaux.

Et donc, mercredi soir, j'ai eu quelques noms, que m'a donné un connaisseur de l'institution universitaire, il m'a donné le nom du manitou, que j'ignorais totalement, M. Monteil, Jean-Marc Monteil, M-o-n-t-e-i-l, je vous donne l'orthographe parce que aujourd'hui il y a Google, donc n'hésitez pas, moi encore ce matin, j'étais sur Google, je googélisais « Monteil » et donc entre deux patients à midi, jeudi, j'ai appelé le directeur de cabinet adjoint de l'Enseignement supérieur et de la recherche à qui son collègue avait omît de transmettre ma note mais ce sont des choses qui arrivent.

Donc je lui ai expliqué le début qui concernait le Département de psychanalyse, qu'on nous avait toujours rétabli, et que j'ajoutai que ça suffisait comme ça maintenant, je dois dire je n'avais même pas suivi ces épisodes de près, mon frère s'occupant de tout. Je trouvais que être repêché depuis 15 ans au dernier moment, ça allait bien comme ça, qu'il y avait une

pression évaluationniste croissante dans l'université et que maintenant je demandais la constitution d'une sous-section spéciale du Comité des universités pour la psychanalyse, que les psychanalystes soient expertisés, si c'est votre mode, mais par d'autres psychanalystes et pas par des bourreaux de rats. (*Rires*).

Je n'ai pas employé cette expression.

Alors il m'a dit - oh créer une sous-section c'est très difficile ; je lui ai dit c'est votre problème. Bon donc ça c'est votre demande, etc., oui, je lui dis, mais depuis j'ai appris que ça faisait partie d'un paysage beaucoup plus étendu et que il y avait en cours une liquidation de la psychanalyse à l'université. Ah bah, je ne suis pas au courant. Oui, et vous ne connaissez pas M. Monteil qui a été longtemps le directeur de l'Enseignement supérieur et de la recherche, de la DES, et qui est maintenant conseiller chez M. Fillon, vous ne le connaissez pas ? Et vous ne connaissez pas M. Roger Lécuyer, président de la fédération française de psychologie qui est conseiller de la DES et vous ne connaissez pas le professeur Fayol, de Clermont-Ferrand, qui supervise toutes les équipes chargées d'aller égorger les psychanalystes et les cliniciens, les psychanalystes ou les cliniciens.

Je lui dis : je suis content que vous soyez un inspecteur des finances parce qu'au moins vous n'êtes pas pris dans ces haines recuites. Mais sachez que depuis des années, les psychologues cliniciens sont en butte aux psychologues expérimentalistes comme on disait avant et cognitivistes maintenant, que ce sont les cliniciens qui drainent le plus grand flux d'étudiants alors que le pouvoir universitaire, ce sont les cognitivistes qui l'ont et ils ont décidé maintenant de liquider leurs concurrents. Vous comprenez ça ? Oh, il me dit, ce n'est pas mon domaine, vous savez. Je lui dis je sais, je sais, j'aurais pu faire l'ENA moi-même mais j'ai fais NormalSup, j'ai montré…, j'ai fais NormalSup et j'aimais trop la philo pour faire l'ENA. Bon, il me dit, mais alors ça votre demande au départ, je comprends mais alors là enfin…, alors je lui ai dis - je vais vous dire quelque chose que vous allez comprendre. Vos experts, je vais les prendre un par un et je vais les flinguer dans mon journal. Ce sont des nuls et tout le monde le saura. Est-ce que vous connaissez mon journal le *Nouvel Âne* ? ah non. Donnez votre adresse je vous le fais porter immédiatement - 21 rue Descartes – ah c'est l'ancienne école polytechnique, mon fils a fait polytechnique (*rires*) - ça sert de montrer qu'on est du même du même monde. - Je vois très bien. - Alors je vous fais porter ça et je vous fais porter la note que ne vous a pas transmise votre collègue de la Santé.

Alors je le voyais, au fond, moi j'étais véhément, je me suis d'ailleurs à la fin excusé – excusez-moi je suis un peu véhément, lui était flegmatique et persuadé comme on apprend dans ces écoles que être flegmatique, c'est le comble de ce qu'il y a dans le monde. On ne lui a pas appris que la position flegmatique, c'est celle de l'esclave, peut-être il l'a appris là, parce que je lui ai dit : je voudrais que vous preniez un message en notes (*rires*), pour Madame Pécresse - Chère Madame, notre amie commune Catherine Clément m'apprend que ne vous manquez pas de sympathie pour notre combat contre l'amendement Accoyer, étant donné que vous ne vouliez pas que vos enfants bouffent de la Ritaline. Eh bien je tiens dans ces circonstances à vous faire part de ma sympathie personnelle. Jacques-Alain Miller, directeur du département de psychanalyse, etc. Vous lui remettrez, oui mais certainement, etc. - Je vais appeler aussitôt le président de l'AERES et je reviens vers vous.

Donc déjà on sortait des bas-fonds là de l'équipe d'experts qu'on nous destine, on passait au niveau supérieur.

Donc je lui ai expédié un coursier avec l'*Âne*, le jeudi, l'*Âne* - ça me sert d'excuses à l'égard de ceux qui ont attendu un peu longtemps dans ma salle d'attente - avec l'*Âne* et une note,

ça c'était, je l'ai appelé vers midi, le coursier c'était vers 2h, vers 4h j'ai pensé qu'il allait s'ennuyer de moi et donc j'avais la note de Maleval, avec les renseignements qu'on m'avait donné la veille au soir j'étais extrêmement renseigné sur les flux d'étudiants, etc., vous allez voir un peu, et donc je lui ai expédier la note Maleval, j'ai téléphoné, j'ai demandé la secrétaire, le mail de ce monsieur et je lui ai expédié le document Maleval et une note où il y avait des chiffres : plus de 40 000 étudiants en psychologie en France sur un an, 12 000 en Master 1, 5 000 en Master 2 – je n'y connais rien, je n'y connais rien – étudiants entre les deux tiers et les trois quart se dirigent vers la psychopathologie clinique - c'est quelque chose - pôle d'enseignement fort, etc., l'opposition cliniciens et cognitivistes, la politique de Claude Allègre au début d'année 90 était de remanier les sciences humaines et sociales pour les rendre conformes au modèle cognitiviste science dure ; à cette fin des dispositifs d'expertises ont été mis en place et des experts qui ont systématiquement favorisés le ?? et l'expérimental. Nous recueillons aujourd'hui les fruits de la normalisation socialiste, ses effets sont catastrophiques pour l'orientation clinique, etc.,

C'est ça qui est amusant, c'est que le parti socialiste est dans l'opposition et ses idées sont au pouvoir dans l'administration. Eh bien ça, il va falloir le dire et leur demander des comptes, n'est-ce pas, parce que pour le Forum j'ai cherché un socialiste, on en a qu'un, c'est le sénateur Sueur, il était retenu à Orléans où il se présente comme maire.

Eh bien il y a un, il y en a pas deux, j'ai demandé à quelqu'un qui connaît parfaitement le parti socialiste de me trouver un socialiste pour le forum extraordinaire et le lendemain, cette personne m'a dit : il n'y en a pas ou ils sont contre nous, où ils ont peur de le dire.

Comment dit BHL pour la gauche : ce grand cadavre à la renverse. Je trouvais qu'il y allait un peu fort mais il se pourrait qu'il ait raison.

Alors, donc ça c'était à 4h et demie je lui ai expédié ça par mail et je me suis dit – je ne vais pas encore me faire bien comprendre, il ne va pas comprendre jusqu'où je vais aller. Et il faut qu'il comprenne, déjà il doit me classer parmi les demi-fous, ce qui est bon mais ce n'est pas aussi bon que s'il me classe parmi les fous complets.

Ça, c'est la stratégie de Nixon à l'endroit des Vietnamiens, la seule fois où il a marqué un point, c'est quand il a persuadé les Vietnamiens qu'il était capable de tout et qu'il pouvait leur balancer une bombe atomique et là ils ont hésité. Le seul point où un américain a réussi à en remontrer aux Vietnamiens. Et ça porte un nom en stratégie, c'est la stratégie du fou.

Alors, vous savez, pour jouer le contre-pouvoir, qu'est-ce que j'ai dans les mains ? Ces gens-là ont toutes les radios, ils ont les journaux, notre campagne anti-dépression n'arrive pas à percer, elle va y arriver mais voyez le temps qu'il faut mettre.

Elkabbach, quand il avait été prévenu pour l'amendement Accoyer, deux jours après il sonnait chez moi, sans rendez-vous, il était dans mon salon et il m'amenait à la radio le lendemain matin et le lendemain soir avec Accoyer à Public Sénat, sa télévision. Et là, la même main, la même voix l'a prévenu, il a demandé tout se suite le truc et il a disparu de l'écran. On est revenu à la charge quinze jours après et il a redisparu de l'écran.

Mon ami Jean-Pierre, sur lequel j'ai fais un exposé à Athènes à l'époque, en expliquant que c'était le Socrate moderne, à qui je l'ai dit même, à qui ça a fait plaisir. Mais apparemment *Europe 1* passe les publicités de l'INPES sur la dépression, ça doit lui lier les mains, peut-être, c'est compréhensible. Mais, donc, il faudra assécher les caisses de l'INPES pour retrouver notre ami Jean-Pierre, bon.

Donc elle a du mal à passer cette campagne dépression dans la grande opinion, pourtant ça passe, *Charlie*

Hebdo, *ELLE*, enfin Favereau de *Libé*, hier il s'est réveillé, il ma téléphoné, il m'a dit qu'il allait sortir des trucs.

Bon, donc qu'est-ce que j'ai dans les mains, jusqu'à présent ? La meilleure équipe de rédaction qu'il y a en France sur ces sujets là, évidemment, ce n'est pas rien, et puis une presse puissante qui tire jusqu'à 10 000 exemplaires et il faut avec ça que je leur fasse comprendre, bon.

Je ne voulais pas le laisser finir sa journée sans qu'il ait vraiment dans les mains de quoi comprendre de quoi il s'agissait. Et donc, par téléphone, j'ai expliqué au maquettiste du *Nouvel Âne*, qui était sur tout à fait autre chose, là, mais enfin qui travaille pour beaucoup de choses, c'est un atelier, mais enfin que est-ce qu'il pouvait distraire un petit moment pour faire un travail de commande urgent, qui pouvait avoir les meilleurs effets du monde.

Et Érik a dit oui -, Éric avec K - a dit oui et donc, par téléphone, je lui ai envoyé certains documents, etc., il a réussit à me faire ce qui pourrait être la couverture du *Nouvel Âne* de janvier, pas celui qui doit sortir en décembre, qui est un tout petit peu retardé, mais normalement on l'attend à la mi-décembre, celui là il est bouclé mais il y en a un qu'on attend pour la fin janvier.

Et par courtoisie je voulais le faire connaître rapidement à mon interlocuteur, et j'ai pu lui envoyer ça à 19h45. Je n'ai pensé qu'une demi-heure avant de partir pour ici, j'ai pensé qu'au fond rien ne m'empêchait de le faire tirer pour vous le montrer, que vous voyez ce qu'a vu ce directeur de cabinet et que peut-être il a montré autour de lui, c'était fait pour ça. Et donc en catastrophe on a réussi à me tirer cette couverture. Et avant de vous la montrer je vais vous raconter la suite de l'histoire.

J'avais l'impression d'occuper le ministère de l'Enseignement supérieur pendant la journée de jeudi. Bon après, il a fallu que je revienne à fabriquer le *Nouvel Âne* numéro 8, ce qui est quand même préoccupant, le lundi j'ai rédigé à la demande de collègues qui font un organe qui s'appelle « La Lettre en ligne », peut-être certains d'entre vous reçoivent ça, « La Lettre en ligne » de l'École la Cause freudienne, j'ai rédigé un texte où moi-même je me rendais compte que je commençais à maîtriser le sujet.

Il est assez tard mais il faut que je vous le dise, oui. J'employais d'ailleurs un langage.., au moment où j'étais en train de corriger ce texte et de me dire eh bien il m'a dit qu'il me rappelait après avoir parlé avec le président de l'AERES, il ne m'a pas rappelé.

J'avais dit d'ailleurs : à partir de maintenant le métronome est en marche, chaque heure qui passe a un sens, c'est-à-dire il se demande quoi faire de moi. Il se demande est-ce qu'ils vont faire de Jacques-Alain Miller ce qu'ils ont fait de Roland Gori. De Roland Gori c'est simple, il représente la moitié de la psychologie clinique universitaire, le seul syndicat de la psychologie clinique universitaire, 200 universitaires, il a fait un manifeste que 8000 personnes ont signé, pas moi, je lui ai dis non, ça me parait inutile et contre-productif - mais comment, etc. – non il a 8000, il a demandé un rendez-vous à Madame Pécresse, une lettre très très polie, fort de sa représentativité. Elle a fait attendre la réponse pendant un mois et la réponse était : mon agenda ne me permet pas de vous proposer un rendez-vous dans des délais assez rapprochés. En conséquence, elle ne lui proposait rien du tout, même pas de rencontrer le balayeur de l'entrée.

Gori, je ne l'ai pas vu depuis 25 ans, j'ai regretté d'ailleurs, c'est de son fait. On s'était plu il y a 25 ans, il n'était pas connu comme maintenant, on a commencé une petite revue ensemble, et puis une revue qui s'appelait *Cliniques*, au pluriel, mais il a dû l'interrompre, il divorçait à ce moment-là et puis 3, 4 ans plus tard j'ai vu sortir une revue qu'il dirigeait qui s'appelait *Cliniques* - au pluriel - *méditerranéennes* - au pluriel - je me suis dis : visiblement il veut pas continuer avec moi, bon.

C'est une revue qui se tient. Et puis il a crée son SIUERPP, qui n'était pas

fait pour qu'on travaille ensemble, bon et je savait bien qu'il y avait dans ce SIEURPP, ce malheureux SIEURPP des équilibres difficiles entre les gens de l'IPA, il y avait des gens de l'École de la Cause, etc., et que Gori était là à maintenir cet équilibre et qu'il aime ça, qu'il fallait justement un peu de sirupeux pour, quand je l'ai revu je lui ai dis : tu sais moi je ne pourrais pas vivre comme ça, mais c'est une question de peau, c'est une question personnelle, toi tu es à l'aise dans ce, moi j'ai besoin que se soit comme ça, c'est des goûts, c'est des goûts et des couleurs.

Mais enfin, ça ne m'empêche pas de me sentir aussi blessé moi-même quand on le traite de cette façon-là.

Mais déjà j'avais écris que je ne tenais pas Madame Pécresse pour responsable de ça, que ça c'était vraiment, je pouvais le reconstituer, c'était du Monteil, c'est-à-dire qu'ils en étaient passés à la phase de liquidation active.

Quand vous êtes dans cette phase de liquidation, vous ne discutez plus, les discours c'est fini. C'est un moment terrible, très beau aussi, que vous avez sur les fresques, non pas les fresques, je revois un petit symbole, de Fra Angelico à Florence, le *Massacre des innocents*. Et à ce moment-là, vous avez les hommes dont vous voyez les poignards et puis la lisière des casques est abattue sur les yeux et on comprend que là, c'est comme une mécanique, ça ne s'arrête pas.

La lettre de madame Pécresse voulait dire ça. On ne parle plus avec vous maintenant, on vous tue. Vous êtes déjà morts, vous êtes des cadavres dans l'université. Il y aura des soubresauts, etc., vous êtes des canards sans tête.

Je ne dramatise pas, le langage c'est ça, refuser de parler, refuser de recevoir, c'est comme dans *Bazajet*, vous savez quand elle dit sortez, et tout le monde sait, le moment où il sort – Barthes l'a analysé, Julien Gracq l'a analysé – le sortez, c'est la mort, c'est équivalent à dire : on te tue.

Eh bien là, ne pas recevoir c'était ça. Et déjà ça avais été écrit – ça ce n'est pas madame Pécresse. Pourquoi est-ce que cette jeune femme, petite-fille d'un médecin auquel Chirac était très attaché et qui a poussé la rejetonne, quelqu'un que connaît Catherine Clément, quelqu'un au moins capable de dire qu'elle se rend compte qu'on a pas forcément tort contre Accoyer, et qui ne veut pas que ses enfants bouffent de la Ritaline – j'ai demandé à Catherine Clément si c'était bien le verbe employé, *bouffent de la Ritaline*, donc elle parle français Valérie Pécresse, pourquoi elle voudrait tuer sans phrase Roland Gori ? Il n'y a pas de raison.

Donc, c'est un paravent, Valérie Pécresse ; derrière il y a ceux qui ont planifié ça, ceux qui on déjà monté cette chose horrible qui s'appelle AERES, qui est destinée à passer comme le fléau d'Attila sur les universités françaises et qui ont donc planifié, fait la liste des département de psychologie clinique et psychopathologie plus le département de psychanalyse, eux là ils ne s'occupent pas de dire rapidement si on est psychologue ou non, qui ont confié tout ça au professeur Fayol de Clermont-Ferrand, successeur de M. Monteil dans le même laboratoire et avec, flanqué de la fédération française de psychologie, organisme inane et vide et qui se trouve avoir le privilège d'être le seul organisme de psychologie en France qui peut donner des titres européens.

Parce que dans l'inter-bureaucratie, on choisit comme ça, ça sera Lécuyer et personne d'autre, c'est par là que passera la psychologie française, messieurs les jurés !

Alors c'est d'autant plus amusant, ça, ça m'a retardé aussi ce matin, c'est que j'ai reçu une lettre formidable. Alors, hier, ma diatribe a été connue, anti-cognitiviste qui est là, et je n'ai pas pu résister au plaisir, avant de venir, de faire un communiqué supplémentaire avec le document que m'a envoyé mon ami Jean-Robert Rabanel de Clermont-Ferrand et il me l'a envoyé à 10h37 ce matin.

J'ai rédigé le communiqué qui est parti avant que j'arrive, je n'aurais de toute façon pas eu la paix de l'âme pour penser à moi-même, bien que j'aie pu en parler.

Alors ça s'appelle comme ça.

« Communiqué n°11.

« La Lettre en ligne » de l'ECF diffusait hier ma première diatribe anti-cognitiviste. Je reçois ce matin un mail de notre collègue Rabanel que je vous communique aussitôt (voir ci-dessous). Par ailleurs, mon ami Saint-Clair Dujon me signale le colloque des Laboratoires de sciences humaines et sociales de l'ENS [École Normale supérieure] tenu le 30 novembre dernier, de 9 à 18h, sur le thème *Évaluer, dévaluer, réévaluer l'évaluation*. [c'est-à-dire qu'il y a tout un mouvement en cours]. « En particulier, m'écrit-il, intéressante intervention de Barbara Cassin [que nous allons inviter à la Mutualité de ce pas, flanqué de Badiou] sur «la qualité est-elle une propriété émergeante de la quantité ? » [ça rejoint tout à fait ce que j'ai diffusé hier, les organisations internationale de mathématiciens], où elle développe ce qu'est l'idéologique Google : une citation, c'est un vote ; un clic sur un site, c'est un vote. Le mode d'évaluation de la recherche entraîne le chercheur à prendre l'instrument d'évaluation pour but de la recherche [c'est lumineux], (publier pour être cité, pas pour avancer). Pour la langue de l'évaluation, voir Klemperer (Victor), *Lingua Tertii Imperii*. [il faut en parler]. L'enregistrement sonore de ce colloque devrait être mis sous une semaine (en principe) sur le site « diffusion des savoirs » de l'ENS. Bien à vous, Jacques-Alain Miller, le 5 décembre 2007.

Ça a dû partir une demi-heure avant ma venue ici.

« Mail de Jean-Robert Rabanel ce matin, à 10h37 ».

Alors j'ai trouvé ça spécialement réjouissant parce que, évidemment, la grande surveillance commence. Maintenant c'est eux qui sont dans le collimateur, maintenant c'est sur eux qu'on va apprendre des choses.

Cher JA Miller,

Après lecture de vos réponses à «La Lettre en ligne », je voudrais vous dire un mot au sujet de Jean-Marc Monteil. C'est d'abord un souvenir.

Lors de la création de la Section clinique de l'Institut du Champ freudien à Clermont-Ferrand, je vous avais demandé de faire un courrier au doyen de la Faculté des Lettres pour qu'il accepte de nous louer des salles. Celui-ci avait accédé à notre demande, tout en nous priant d'en référer au Président de l'Université de l'époque, qui était justement M. Monteil.

Au téléphone, celui-ci ne me fit pas d'objection, précisant que nous étions si différents que nous ne nous porterions pas tort. Il ajouta aimablement qu'il avait pu apprécier favorablement l'aide que j'avais apportée en tant qu'analyste à quelqu'un de son proche entourage.

C'est le seul contact que j'ai eu avec J.M. Monteil, et, comme vous le voyez, il a été empreint de courtoisie. J'ai connu ensuite le déroulement de sa carrière, à Bordeaux d'abord, puis à Paris. À l'Université Blaise-Pascal de Clermont, il avait créé, sur les ruines de l'Institut de psychologie appliquée, son Laboratoire de psychologie de la cognition ; il fut le Président de l'Université de 1992 à 1997. Il est ensuite devenu le recteur de Bordeaux, et il a écrit alors un important rapport intitulé « Propositions pour une nouvelle approche de l'évaluation des enseignants », qu'il a remis à François Bayrou, ministre de l'Éducation nationale. Je suppose que ce rapport est pour quelque chose dans sa nomination en juillet 2002 comme directeur de l'Enseignement supérieur. Le ministre qui l'a nommé était Claude Allègre. Il est devenu le 21 mars dernier le président du conseil de l'Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (AERES), poste qu'il a du quitter le 22 mai, au moment il était nommé chargé de mission auprès de François Fillon. C'est sans aucun doute l'homme de l'évaluation dans l'Université française. C'est son successeur au Laboratoire de Clermont, le Pr Fayol, qu'il a choisi pour superviser les nombreuses équipes de l'AERES qui vont toute l'année durant expertiser tous les cliniciens et psychanalystes universitaires. C'est leur triomphe.

On peut se demander comment la Faculté de psychologie de Clermont, où Foucault avait enseigné, qu'il avait marquée de son enseignement [à l'époque je voyais Foucault quand il rentrait de Clermont, il venait voir Barthes, à la sortie de son Séminaire où j'allais, en 64, et il m'avait à la bonne et j'allais

souvent dîner avec eux deux, donc avec Foucault au retour de Clermont], on peut se demander comment la Faculté de psychologie de Clermont, où Foucault avait enseigné, qu'il avait marqué de son enseignement avait pu devenir un bastion du cognitivisme. Voici ce qui s'est passé.

[Donc là on commence à ouvrir les placards de M. Monteil]. Pour le seconder à Clermont, Foucault avait choisi Mme Pariente. Celle-ci devint la directrice de l'Institut de Psychologie Appliquée. C'était une clinicienne, et nous l'avons toujours soutenue, Simone et moi [Simone Rabanel], une ancienne normalienne, comme son mari, le philosophe Jean-Claude Pariente, dont vous connaissez la réputation, et qui est encore venu faire une belle conférence en mars dernier à l'Association Cause freudienne, sur la notion de nom propre, que nous allons publier. Mme Pariente aurait beaucoup de choses à dire sur son combat à Clermont, son éviction, et la suppression de l'Institut de Psychologie Appliquée au profit du Laboratoire de J.-M. Monteil.

René Haby, le premier ministre de l'Éducation nationale sous Giscard, promoteur du « collège unique », fut recteur de l'Université de Clermont. Alice Saunier-Séité, qui lui succéda aux Universités en 1978, refit la carte des Facultés de psychologie, et éradiqua de Clermont la clinique au profit du cognitivisme. Ce fut surprenant à l'époque, d'autant que Mme Pariente était giscardienne en politique alors que M. Monteil, lui, était connu pour être de tendance PS. Toujours est-il que c'est ainsi que la « Fac de psycho » de Clermont devint ce qu'elle est devenue.

C'est maintenant le Pr Fayol qui règne en maître absolu sur la psychologie à Clermont. De Monteil à Fayol, en 30 ans, pas un seul professeur, pas un seul maître de conférences, pas un seul assistant, pas un seul chargé de cours qui ait été clinicien. Le désert. C'est au point qu'il n'y a pas de DESS de psychopathologie à Clermont, cas unique selon Jean-François Cottes.

Voilà donc les gens qu'on nous propose pour nous évaluer objectivement !

Alors il me met aussi, il a gardé ça, il a saisi sur ordinateur, Jean-Robert Rabanel, la lettre que j'avais écrite le 30 mars 92 au Doyen la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand sur papier en-tête du Département de psychanalyse de l'Université Paris-VIII.

J'ai relu ça avec plaisir.

Monsieur le Doyen et cher collègue,

Je me permets de vous écrire au sujet d'une « Section clinique » à Clermont-Ferrand, qui se recommande du Département que je dirige à l'Université de Paris VIII.

Le Dr Jean-Robert Rabanel est connu et apprécié depuis des années de moi-même et de la plupart des membres de l'équipe doctorale « Psychanalyse et champ freudien » que j'anime au Département. En particulier, le Dr Rabanel a été invité à collaborer à la « Section clinique » de Paris, que nous avons créée dans le cadre du service de formation permanente de l'Université.

De nombreux psychanalystes ont voulu à leur tour créer de telles « Sections cliniques » à l'étranger. C'est ainsi que j'ai accepté de donner les auspices du Département à des « Sections » qui se sont ouvertes à Bruxelles, Madrid, Rome, et Barcelone. Ces établissements sont gérés de façon autonome par leurs responsables locaux, en général à travers des associations sans but lucratif. Par contre, les programmes, les contenus et les méthodes d'enseignement sont concertés avec nous.

Une « Section clinique » s'est ouverte l'an dernier à Bordeaux, avec plein succès. Le Dr Rabanel a voulu en créer une à Clermont, et je lui ai donné mon appui.

S'il était possible à l'Université de Clermont-Ferrand de mettre des locaux à la disposition de ce projet, je souhaiterais vivement qu'elle le fasse. A mon sens, un véritable intérêt public [c'était il y a 15 ans]. A mon sens, un véritable intérêt public s'attache en effet à la divulgation d'un enseignement méthodique et rationnel de la psychanalyse : le désir de « réaliser sa personnalité » permet des exploitations éhontées ; on ne peut supprimer ce désir, que nourrit le « désenchantement » moderne ; mais on peut l'orienter vers une discipline de vérité, qui n'est pas incompatible avec une perspective scientifique, et qui a sa place dans l'Université : la discipline analytique.

Multiplier des « Départements universitaires de psychanalyse » serait souhaitable ; à défaut, l'Université, en aidant les « Sections cliniques », peut jouer un rôle salubre.

Veuillez agréer, Monsieur le Doyen et cher collègue, les assurances de ma haute considération,

Jacques-Alain Miller

Eh bien voilà, je n'ai pas varié d'un iota à travers toutes ces années.

Alors maintenant je vais vous faire deux cadeaux à ceux qui sont restés ici.

Je ne sais pas par lequel commencer. Il y a le document que j'ai envoyé jeudi soir et il y a le coup de téléphone que j'ai reçu le lundi.

Eh bien commençons par le coup de téléphone. Le lundi à 4 heures et demie, on m'a dit : le secrétariat particulier de Mme Pécresse veut vous parler.

J'ai pris l'appareil comme je le prends toujours et j'ai donc eu la secrétaire particulière de Mme Valérie Pécresse qui m'a appris que Mme Valérie Pécresse, voulait, souhait me voir. Elle m'a proposé un rendez-vous un peu incommode, un jeudi, j'ai dit que je ne déplaçais pas mes patients, et donc nous avons négocié une heure qui est encore à confirmer mais qui serait – je le dis pour ceux qui viennent me voir parfois - qui serait lundi 17 décembre à 19 heures.

Donc quelque chose s'est passé dans le cœur, non pas du pharaon, mais dans le cœur de Mme Valérie Pécresse. Je suppose que Mme Bachelot ou son directeur de cabinet lui ont parlé positivement de moi. J'avais d'ailleurs écrit à son directeur de cabinet que je jouais serré mais que je jouais franc jeu.

Alors je vais vous montrer maintenant le document que j'ai envoyé ; je l'ai envoyé en disant : c'est un projet (*rires*) et en disant c'est confidentiel.

Mais maintenant ça ne va plus l'être mais ça n'est plus un projet. Donc je peux vous le montrer. Alors vous ne voyez rien. En haut vous avez trois phrases, trois lignes : *Valérie Pécresse, assassiner la psychanalyse, c'est bien ?* Là, une figure tricéphale, Mme Pécresse, trois faces. Et puis : *Résister au cognitivisme*. Comme slogan, et en bas la note de Jean-Claude Maleval : « L'unité de la psychologie a vécue » par Jean-Claude Maleval.

Voilà donc le document qui a pu circuler au ministère de l'Enseignement supérieur et de la recherche [*applaudissements*]. C'est ce que *Charlie hebdo* appelait « la couverture à laquelle vous avez échappé ».

Applaudissements.

Bon, nous repartons dans le grand amphithéâtre la fois prochaine et j'espère que je pourrais continuer sur, au fond, le fond du cognitivisme.

Fin du *Cours* IV de Jacques-Alain Miller du 5 décembre 2007

Orientation lacanienne III, 10.

Jacques-Alain Miller

Cinquième séance du *Cours*

(mercredi 12 décembre 2007)

V

Je vois ce *Cours*, cette année, comme un havre de paix.

Et mon désir serait de pouvoir me livrer, dans le silence des passions, à quelques travaux savants, minutieux, voire un peu inutiles et j'arrive chaque fois, ces temps-ci, couvert de poussière. J'ai l'impression de sauter de cheval.

Je ne peux pas dire que je suis, selon l'expression devenue canonique, de Jean Paulhan, reprise une fois par Lacan, et dont nous avons fait un stéréotype, je ne peux pas dire que je sois un guerrier appliqué, ce qui suppose une distance, que je prends ici sans doute, mais enfin tout le reste de la semaine je suis un guerrier passionné, passionné et prudent, ça n'est pas incompatible.

Je suis visiblement happé par un imaginaire héroïque qui me vient de mes mauvaises lectures de mon enfance, ou de mes bonnes, c'est selon, je vis ça comme ça et j'y suis bien, trop bien sans doute.

Moi qui n'ai jamais été un grand lecteur de René Char, j'ai tout de même aimé son impératif : Va vers ton risque !

Et je vais vers le mien avec prudence, avec calcul, avec raison, et avec réussite. Et la réussite est essentielle à l'affaire.

Il faut l'acte, explique Lacan. Là où il y a acte il faut que l'inconscient soit fermé. Un vrai acte est corrélatif de la fermeture de l'inconscient, c'est en ce sens qu'il peut parler d'acte analytique.

Et ça vaut pour tout acte.

Si vous faites des lapsus, des actes manqués, une erreur de calcul, c'est que ça s'est rouvert.

Ça ne se rouvre pas pour moi. Je ferais très attention à ça.

Alors, je vis ça dans une certaine enflure, ça va avec le rôle. Mais tout de même, je peux moi-même prendre de la distance avec la posture héroïque, qui me hante depuis toujours.

Mais vous avez bien vu, il y a quatre ans, à la fin de l'année 2003, j'avais bien vu les psychanalystes, en France, se terrer, lorsqu'on leur a décoché un amendement aberrant définissant les psychothérapies à l'Assemblée nationale.

Il a fallu, pour que se soit rayé de la carte, il a fallu qu'un groupe dise non, dise non à l'unanimité de l'Assemblée nationale. C'était le groupe de l'École de la Cause freudienne et j'ai dit à l'époque, j'ai dit ce soir-là où ça a été voté, chez nous aussi, à l'unanimité, ce non, moins une voix, pas la mienne.

Je sais qui a voté non. C'était par esprit de contradiction, enfin, c'était pour rendre service, pour que il ne soit pas dit que tous. C'était une femme, qui a voté non. Elle a eu raison. Mais enfin le soir où nous avons posé notre unanimité à nous à l'autre, j'ai dit en plaisantant que ce serait notre 18 juin.

Eh bien, ça l'a été, et en plus nous en avons été récompensés par une reconnaissance d'une utilité publique hautement méritée qui donne espoir dans la République, dirait l'autre.

Quatre ans plus tard, ce sont les universitaires que je vois se terrer. C'est plus impressionnant. Les psychanalystes, c'est professionnel.

Lacan déjà tempêtait contre la doctrine qui veut qu'en toute circonstance moins on en dit, moins on en fait, mieux ça vaut. C'est abusif, d'étendre ainsi ce qu'on croit être la position analytique à tous les contextes.

Mais enfin, c'est la pente de la profession donc ça ne m'a pas surpris.

Les universitaires, ceux que j'ai pu connaître, avaient plus de ressort. Cette génération est passée. Ma génération des Canguilhem, celle des Foucault aussi, de Derrida, il n'y a plus personne, il n'y a plus personne, ça finira par donner raison à *Times magazine* : *The death of french caution*.

C'est impressionnant ce silence, spécialement des philosophes.

C'est qu'ils ont eu à un moment la tête tournée par la philosophie analytique, quand déjà elle était sur le déclin aux États-Unis et en Angleterre, dans le monde de langue anglaise et beaucoup sont passés avec armes et bagages dans le camp de ceux qu'ils ont cru les vainqueurs, les cognitivistes.

Et ceux qui n'y sont pas passés baissent la tête et ne pensent pas qu'il entre dans la position du philosophe de, quoi ? de parler à la Cité. Ils doivent bien de temps en temps commenter la mort de Socrate mais enfin ils doivent en tirer la conclusion qu'il faut se tenir tranquille.

En tout cas le silence est assourdissant, pour l'instant, alors que se met en place la grande machine à décerveler, comme disait Jarry.

Alors que se met en place, c'est l'An I, de cette institution qui s'appelle l'AERES.

AERES

L'Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur. Nous pensons que c'est un manque d'intellection. Ils n'ont pas encore compris que c'était leur Némésis.

Être con n'est pas une excuse. Moi je serais plutôt porté, de ce fait, à rendre hommage à l'homme qui a conçu cette machine. Un homme. J'ai déjà prononcé son nom, mais je ne l'ai pas écrit au tableau.

Jean-Marc Monteil

Il n'a qu'un défaut, il est trop discret. Ça n'est pas cohérent avec des choses qu'il dit. Il vante, dans un de ses discours aux universitaires, il l'a prononcé pendant les cinq années, de 2002 à 2007, où il était - plus que 5 ans - où il était directeur de la DES, Direction de l'enseignement supérieur.

Il en a fait du discours. Et dans l'un, que j'ai lu rapidement, il célèbre - peut-être que je peux retrouver ça - il célèbre les vertus de la médiatisation. Voilà. « La recherche, dit-il – il n'y a pas la date, à quelques mois de l'élection présidentielle, on voit à peu quand c'est, ça devait être en 2006 - la recherche est entrée depuis longtemps dans une logique de compétition internationale. Depuis quelques années les résultats de cette compétition font l'objet d'une plus grande médiatisation, selon des modalités qui ne sont d'ailleurs pas toujours extrêmement rigoureuse. Quoi qu'il en soit, ce qu'il faut noter c'est que la médiatisation accrue des résultats de la recherche internationale a indubitablement des effets positifs ».

C'est le fameux classement de Shanghai qui mettait en lanterne rouge l'université française et les établissements universitaires français.

Les vertus de la médiatisation.

C'est dommage que M. Monteil lui-même se refuse à paraître. Mais je lui rends hommage. C'est un homme. C'est un homme habité par un désir, un désir de transformer le monde, de transformer l'université française.

Il a conçu, certainement du mieux qu'il a pu, cette AERES. C'est lui qui a dû en inventer le sigle, sur son papier, combinant des lettres, un jour.

Il y a quinze jours je ne savais même pas son nom, je ne soupçonnais pas son existence. Maintenant c'est comme un ami pour moi, et moi pour lui, et moi pour lui.

Depuis la semaine dernière il a prit contact, avec moi, mais oui. L'homme si discret a téléphoné à un de mes amis qui se trouve être une de ses connaissances, c'est un petit pays la France.

Il a téléphoné au professeur Roland Gori, lundi après-midi. Il avait mon numéro de téléphone M. Monteil,

puisque j'avais pris soin d'envoyer ma diatribe anti-cognitiviste à un de ses proches en lui disant que j'offrais tout droit de réponse à ce proche et à M. Monteil lui-même et que il veuille bien le lui faire parvenir.

Je me suis dit : nous verrons comment il prendra ça. Ça pas manqué, ça l'a touché. Donc il s'est procuré auprès d'un ami commun du professeur Gori et de lui-même, le portable de M. Gori, et il l'a appelé en milieu d'après-midi, pour lui dire que je tenais sur lui des propos, suivent trois adjectifs, que j'ai noté soigneusement, que j'ai vérifié avec Gori, je lui ai demandé si c'était bien dans cet ordre-là, c'est ainsi. M. Monteil considère que j'ai tenu sur lui des propos indignes, insultants et injustes.

Et en conséquence, en conséquence, il a prié mon ami Gori de me communiquer son numéro de téléphone pour que je l'appelle, lui, Monteil et pour que je lui dise ça entre quatre z'yeux. J'ai bien demandé, il a dit entre quatre z'yeux ? Ah ! Ah ! me suis-je dis, ça n'est pas un puriste !

Je dois dire que j'ai bu du petit lait. J'ai trouvé ça très amusant, qu'il ne m'ait pas appelé directement et que sa réponse à l'indignité, l'insulte et l'injustice, ce soit de m'offrir de parler avec lui.

C'est sans doute ce qu'annonçait ce mot de propos injustes. Il veut se justifier, me suis-je dis. Je me suis dis aussi qu'il ne voulait pas laisser de traces, tout allait se passer par téléphone.

Donc j'ai rédigé une lettre pour lui, je l'ai fait porté à l'Hôtel Matignon où il est employé comme chargé de mission, auprès du Premier ministre - c'est une autre fonction qui vient après celle de directeur de cabinet, il n'y a que quatre ou cinq chargés de mission.

C'est un peu long, mais enfin, je vais vous lire le début en tout cas.

Monsieur et cher collègue,

Le professeur Roland Gori m'a téléphoné hier soir pour vous dire que vous vous étiez procuré mon numéro de portable auprès du professeur Jean-Paul Caverni et que vous l'aviez appelé en milieu d'après-midi.

Vous lui aviez dit que vous teniez mes propos pour, je le cite vous citant, indignes, insultants, injustes, dans cet ordre.

En conséquence vous lui avez demandé de me communiquer votre numéro de téléphone, le 01, etc., il avait mission, m'a-t-il dit, de me faire passer le message - l'expression qui a été employée - d'avoir à vous téléphoner et à vous dire ça (citation : entre quatre z'yeux) - j'ai mis le z (*rires*).

Et j'ai ajouté - second paragraphe, j'ai dit - Eh bien ce sera très volontiers. Je souhaitais faire votre connaissance et l'amas d'épithètes allitératives dont vous avez recouvert mes propos ne m'en détourne pas.

Je me permets d'ailleurs de vous faire remarquer que le texte qui a eu l'heur de vous déplaire ainsi que la lettre qu'il a suscité du Dr Rabanel de Clermont-Ferrand.

Vous les auriez point connu ou point suivi si je ne les avais moi-même adressé au professeur Untel par mail, en lui indiquant que je lui ouvrais ainsi qu'à vous-même les mêmes colonnes et la même diffusion pour tout droit de réponse, correction, complément d'information, autre interprétation que vous pourriez juger nécessaire à l'information du public.

Je lui fais remarquer qu'il pouvait me joindre. Je lui réitère mon offre et j'ajoute, c'est un peu long, je ne vous lit pas le détail, que je souhaite l'interviewer pour mon journal LNA, *Le Nouvel Âne*, et je lui propose quand il veut, durant la journée ou en soirée, samedi et dimanche inclus, que ce soit à mon domicile ou dans votre bureau de l'hôtel Matignon.

Je lui annonce que je téléphonerai mardi en milieu d'après-midi. En espérant que vous voudrez accueillir le témoignage mon vif intérêt, je vous prie d'agréer, Monsieur, cher collègue, les assurances de ma haute considération.

Et donc j'ai eu M. Monteil, au téléphone, très facilement, une simple

secrétaire qui est allée voir s'il était dans son bureau. Il m'a dit tout de suite : Ah ! Ben j'étais justement en train de vous lire !

Je lui ai fais porter donc par coursier cette lettre, les documents que j'avais envoyés à son ami et puis le dernier numéro paru du *Nouvel Âne*.

J'ai eu l'impression qu'il lisait le *Nouvel Âne*.

Un homme charmant. Qui a dit lundi après-midi que je tenais des propos indignes et insultants ? Ça doit être quelqu'un d'autre. Charmant, disponible, je lui ai dis que ; alors il m'a expliqué qu'il était dans une position de réserve, qu'il ne pouvait pas donner d'interview, il ne pouvait pas être photographié, il ne pouvait pas être enregistré, mais qu'il souhaitait que nous discutions et que, je lui ai dit — pourrais-je rapporter vos propos ? Il m'a dit — je vous fais confiance.

Je lui ai dit — je vous donnerais le texte de ce que j'aurais compris. Comme je lui dis que mercredi prochain je ne faisais pas mon *Cours*, eh bien à 15 heures, mercredi prochain, je vois M. Monteil, dans son bureau de Matignon. Il m'a dit qu'il avait une réunion à 16 heures, je lui ai dit - donc je peux appeler un taxi, pour 16 heures ? Ah ! Il m'a dit, pas du tout, mon chauffeur vous raccompagnera.

Donc nous sommes en République et je prends la peine de vous détailler ceci, au début de ce *Cours*, parce que je lance aussi un appel. M. Monteil, si j'ai bien compris, a la réputation d'être très difficile à atteindre. Pour ceux qui peuvent avoir des choses à lui demander, voire à lui reprocher, c'est le moment, c'est le moment de me transmettre les informations, afin que je sois en mesure de questionner cette puissance.

Donc je vous indique mon mail :

JAM@lacanian.net

Je ne mets pas mon drapeau dans ma poche, n'est-ce pas !

Il y a déjà quelqu'un qui s'en est servi, très heureusement. J'ai reçu ce mail à une heure moins dix aujourd'hui, d'une personne dont je ne vous donnerais pas le nom parce que je ne sais pas si elle a à craindre des mesures de rétorsion et je ne veux pas prendre de risques, mais je me suis dit que je vous lirais ce mail comme un exemple de ce qu'on peut m'adresser dans ces circonstances.

Une personne que je ne connais pas.

Cher Monsieur,

Lors de votre dernier *Cours* vous avez cité le rôle qu'avait joué M. Jean-Marc Monteil dans le plan de démantèlement de départements de psychologie clinique et de psychanalyse à l'université.

Monsieur [Je ne donne pas son nom bien qu'il soit hors d'atteinte, c'est un psychanalyste, qui était là, je l'ai vu, qui est peut être là encore aujourd'hui], Monsieur N. m'a communiqué votre mail car je peux ajouter quelques touches impressionnistes au tableau que vous avez dressé de M. Monteil.

En effet vous avez relaté sa guerre contre la psychologie clinique à l'université de Clermont-Ferrand [c'est une personne qui n'est pas de Clermont-Ferrand]. Vous avez relaté sa guerre contre la psychologie clinique à l'université de Clermont-Ferrand. Je dirais que ce fut perçu comme une véritable croisade qui semblait démesurée même pour la communauté cognitiviste, ne comprenant pas toujours cet acharnement.

On parlait alors [entre guillemets] du « triangle d'or » qu'il avait bâti entre les universités de Clermont-Ferrand, Rennes et Aix, eu égard à sa politique de la table rase.

Bref, le terme souvent prononcé presque à voix basse à son propos [c'est extraordinaire n'est-ce pas ? Presque à voix basse ; qu'est-ce que ça veut dire presque à voix basse ? Je crois que c'était à voix basse, presque inaudible] prononcé presque à voix basse à son propos est celui de [entre guillemets] « destructeur ».

Je précise qu'aux commandes de la Direction de l'enseignement de la recherche [aux commandes de la DES donc] il a piloté la réforme LMD.

Sa mission consistait, comme il le souligne dans un entretien accordé le 7 février 2007 au mensuel de l'*Université magazine interuniversitaire*, à - je le cite - sortir de la logique des espaces fermés voire sanctuarisés. [ça, ça recoupe

d'autres textes que j'ai lus de lui, en effet, où il s'agit d'obtenir une mobilité générale des enseignements, de décloisonner les disciplines, pour n'avoir plus qu'un seul espace uniforme. Et M. Monteil est un progressiste c'est-à-dire qu'il souhaite l'égalité de tous à l'entrée de l'université et que l'université elle-même soit clairement un ensemble sans particularisme. Il conclut : continuons le travail.]

Un exemple parmi bien d'autres : une formation pourtant professionnalisante à l'écriture de scénario ne fut pas habilitée car jugée trop luxueuse, et presque insultante pour les autres départements manquant tous cruellement de moyens.

En effet tous les arguments sont bons quand il s'agit de désanctuariser. C'est certainement [ajoute ma correspondante], c'est certainement toute l'université qui est en péril dans cette volonté de faire disparaître les enseignements jugés mineurs et non performants.

Eh bien je demanderai à M. Monteil s'il a entendu parler du « triangle d'or ». Je lui apprendrai peut-être qu'on désignait ainsi ce qu'il avait bâti entre Clermont-Ferrand, Rennes et Aix. Je lui demanderai aussi s'il sait qu'il est appelé, par certains, le « destructeur ».

Et puis je prendrais des notes.

Donc, il y a ici des personnes qui viennent de différents points de la France. Je me sers pour une fois de cette assemblée comme une chambre d'écho.

C'est le moment, le moment est venu, je dirais, sinon de redresser l'échine, je ne peux y forcer personne, c'est le moment de, je vais continuer de parler à voix basse, de murmurer, mais aidez-moi, aidez-vous vous-même. Bon.

Le calme. Il y a ces vers, moi qui connaît peu de vers, il y a un vers qui me revient toujours, périodiquement, et qui est celui-ci : Oh récompense après une pensée, qu'un long regard sur le calme des dieux.

Et, au fond, le calme des dieux pour moi, s'associe toujours, c'est comme ça, s'associe toujours à la figure de Gœthe. Ce n'est pas tout à fait dupe non plus de la figure de Gœthe mais, comme elle m'enchante cette figure, je ne vois pas pourquoi j'essayerai de la fendiller.

Et c'était la figure, cette figure de Gœthe, qui était plus vivante, plus vivace pour les Français, dans la culture française, avant la Deuxième guerre mondiale qu'après, cette figure est celle, la figure de référence du jeune André Gide, si passionné, traverser le désir coupable, et qui trouve, selon la biographie de Jean Delay, vers 25 ans, a, au fond, stabilisé une référence imaginaire essentielle dans la figure de Gœthe.

Je n'ai pas relu ces pages pour aujourd'hui, donc je vais réinventer la chose. Disons que ça a sans doute à faire avec l'imitation. Imiter un ancien.

On a perdu le sens de ce que c'est que l'imitation, de la grandeur de l'exercice, consistant à sélectionner, pour prendre un mot informatique, à sélectionner dans le catalogue des grandes figures celle qui se trouve affine à votre sensibilité, à votre inconscient et à se modeler sur elle, à modeler votre manière d'être, votre manière de sentir, votre manière d'écrire.

On est plus plastique qu'on ne croit, mais personne pendant des siècles ne s'est cru diminué de s'inventer en imitant. Quand est-ce que ça a disparu, ce sentiment, cette pente, cette pratique de l'imitation ?

Évidemment ça a commencé à pâlir quand le culte du nouveau est apparu, avec la révolution industrielle. Déjà Baudelaire veut aller au fond de l'inconnu trouver du nouveau.

Et le culte du nouveau est chez nous devenu frénétique, c'est une résistance à cet entraînement qui me porte à aimer l'imitation des Anciens, à vous en donner un petit goût là, en apportant Gœthe.

Il y a une leçon, retenez bien, Lacan commentant, dans son article des *Écrits* intitulé « Jeunesse de Gide », la biographie de Jean Delay, considère que pour ce qu'en vaut le concept, la personnalité du jeune Gide ne trouve

son point d'achèvement, son point de capiton qu'au moment où il adopte l'imitation de Gœthe.

Le moment où - utilisons ce verbe qui n'est pas français et qui n'est peut-être même pas à sa place cliniquement là, c'est à discuter, le moment où Gide introjecte Gœthe. Il est possible qu'on puisse introjecter jusqu'à 25 ans.

La question se pose. Enfin, comme personne ne sait exactement ce qu'est l'introjection, on peut se poser longtemps évidemment, c'est une question de définition.

Alors, j'ai pensé à vrai dire à apporter Gœthe et à lire un peu de Gœthe, surtout à cause de ce poème que j'aime beaucoup, et qui par le professeur Lichtenberger est traduit comme « chiffre », et qui dans la traduction plus récente de Claude David, c'est celle-là qui est facile à trouver parce qu'elle est dans la collection Gallimard en livre de poche des poètes, il traduit « langage chiffré ». Et comme j'avais évoqué les messages secrets, c'est une pièce dans le dossier.

Et puis c'est aussi pour moi faire amende honorable à l'endroit de la langue allemande. J'ai dit les difficultés clairement inconscientes que j'avais avec cette langue. Les difficultés sont conscientes mais les racines, le comment, le pourquoi, enfin, le *modus operandi,* il est opaque. Faire amende honorable à l'endroit de la langue allemande parce que les poèmes du recueil le *Divan* - eh oui ça s'appelle comme ça – les poèmes du recueil le *Divan* de Gœthe, malgré ma piètre connaissance de l'allemand, mon ignorance de sa prononciation, correcte, je les ai quand même trouvés enchanteurs.

C'est pour ça d'ailleurs que j'ai amené cette édition où figure le texte allemand et pas l'autre.

Et donc, j'apporte au dossier des messages secrets ce poème qui s'appelle en allemand *Geheimschrift,* langage chiffré, ou chiffre.

Et, c'est donc dans le recueil du *Divan*, c'est le divan oriental, c'est un poème qui figure dans - il y a plusieurs livres - c'est dans le livre de Souleika. Et c'est encore une autre raison puisque le personnage de Souleika est aussi présent dans le poème de Nietzsche, où figure la phrase « le désert croît ».

C'est au début, je crois, du XIXe siècle que la vogue a commencé du lyrisme persan, qu'on a découvert en particulier à Physe, et que après Gœthe, Nietzsche y est venu et Gide plus tard d'ailleurs et Aragon.

Donc c'est pris dans les petites références que je n'ai pas le temps de développer et que j'avais déjà un peu disposées.

Souleika, après le nom qui fait rêver, ça défrise un peu quand on sait que c'est le nom, dans la légende perse, de celle que l'on connaît et dont on fait un personnage un peu gras, qu'on connaît dans notre culture comme la femme de Putiphar, celle qui séduit le jeune Joseph.

Dans notre imaginaire à nous, ce n'est pas recommandable, mais ça a donné Souleika et Souleika enchante.

Alors c'est un poème qui date des années, comme l'ensemble du *Divan*, des années 1814, 1815 et pour ces poèmes, on sait précisément, à peu près précisément, pour beaucoup, le jour précis où Gœthe les a composés, et celui-ci, c'était le 21 septembre 1815 à Heidelberg, pendant le congrès de Vienne.

Et si je l'amène c'est aussi ; j'ai lu ça, j'ai lu ça quand ? J'ai lu ça il y a plus de 10 ans, je lisais ça, 15 ans, donc ça ne me touchait pas, enfin ce fait là ne me touchait pas, il me touche autrement que, enfin dans l'édition récente que je n'avais pas à ce moment-là, c'est présenté comme ça : ce sont les poésies d'un vieil homme, 65 ans.

Donc je continue de m'interroger, vous voyez sur : suis-je un vieil homme ?

Et Gœthe avait traversé des années de morosité et puis découvrait le lyrisme, le lyrisme des poètes persans, il en a, je crois, sélectionné sept et avec enthousiasme, il s'est essayé à des formes, une forme littéraire, une forme

d'expression qui n'avait jamais été la sienne, sans renier sa référence à la littérature classique, grecque et latine, qu'il plaçait au-dessus.

Mais il n'empêche que sa création est passée pendant ces années-là dans ces poésies qui pour moi sont parmi les plus charmantes qu'on ait jamais écrites.

Il s'est appliqué justement lui, Gœthe, le modèle, il s'est appliqué à imiter la poésie perse, en allemand, et là une autre raison de réfléchir aux vertus de l'imitation.

Moi, par exemple, qui entraîne beaucoup de gens dans l'aventure de ce LNA, dont j'attends beaucoup, je les invite à imiter, à imiter Voltaire, à écrire en imitant Voltaire plutôt que Lacan.

Quand on fait du journalisme intellectuel, c'est plus probant. Enfin, on peut choisir d'autres modèles, mais pas mal d'en avoir un. On ne fera pas pareil que son modèle mais, bon, au moins, on se cultivera, on corrigera certaines de ses manières familières.

Et pour moi Gœthe, aussi, c'est quelque chose dont évidemment je suis très loin, c'est-à-dire la sagesse. La sagesse qui lui fait dire : à tous les moments de la vie il convient de savoir jouir. Bon. Même le vieil homme.

Alors ce qui est très beau dans le *Divan* c'est que c'est le livre, tout de même, d'un amour. Ça n'aurait pas été écrit sans un amour sur lequel on s'est beaucoup interrogé et je n'ai pas à dire mon opinion puisque vraiment je ne connais ça que de seconde ou de troisième main ;

Enfin, en 1814, Gœthe rencontre un banquier de Francfort nommé Willemer, un homme agréable, et il fait la connaissance un peu plus tard de l'épouse de ce Willemer, sa troisième épouse. Willemer a 55 ans et son épouse en a 30, Marianne.

Ils ont 30 ans d'écart. Elle est un peu, paraît-il comme sa fille adoptive. Avec Gœthe, donc il y a 35 ans d'écart, on est presque à la différence d'âge que Lacan disait optimale entre un homme et une femme.

Lacan a lâché ça un jour, ce n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Il considérait que, pas dans le même sens de Gœthe et Marianne, 40 ans de différence c'était vraiment le mieux.

Il faut dire qu'aujourd'hui on voit ça dans les deux sens. Nous parlons que de Marguerite Duras avec Yann Andréa.

Alors il est leur hôte à Francfort, il s'installe, cinq semaines, on dit qu'il part au moment où l'amitié intellectuelle et littéraire avec Marianne aurait pu laisser place à autre chose.

On ne sait pas, en tout cas elle est non seulement belle mais elle est intelligente, elle contribue au *Divan*. Il y a certaines poésies qu'on dit être de sa main, elle a eu un neveu qui prétend, qui a étendu même la contribution de Marianne au poème du *Divan*, donc les spécialistes discutent de sa place. Et il les reçoit à Heidelberg justement, quelques jours après ce 21 septembre où il a écrit *Geheimschrift*, il doit les recevoir le 22 ou le 23 septembre. Il reste trois jours et puis Marianne s'en va, il ne la reverra jamais et il semble n'avoir pas voulu la revoir mais ils continueront à s'écrire jusqu'à la mort de Gœthe.

Ça doit être mon cœur de midinette mais je trouve ça très beau cette histoire, très obscur aussi, mais enfin. Et donc il écrit, Marianne semble l'avoir conduit à justement la pratique qu'il évoque dans le langage chiffré, à savoir de s'écrire des messages à partir d'une référence commune à un écrit - il faut que je retrouve ça, je n'ai pas mis le signet - à partir d'une référence commune à un écrit où on cite la phrase importante et donc on se met d'accord sur quel livre et on correspond à travers les paroles d'un poète ou d'un écrivain.

C'est expliqué donc là, page 388 dans les notes du *Divan* qui sont précieuses, voilà ; et c'est beau aussi pour ce qui est de l'usage du texte.

« En Orient – dit Gœthe - on apprenait par cœur le Coran et ainsi, par la moindre allusion, les sourates et versets permettaient aux personnes exercées de s'entendre aisément. Nous avons connu la même chose en Allemagne, où, il y a cinquante ans,

l'éducation tendait à rendre « forte en bible » toute la jeunesse ; on n'apprenait pas seulement par cœur les versets importants, mais on acquérait des autres aussi une connaissance suffisante. Il y avait ainsi beaucoup de personnes qui excellaient dans l'art d'appliquer des sentences bibliques à tout ce qui se passait et d'user ainsi des Saintes Écritures dans la conversation courante. On ne saurait nier que cela donnait lieu aux réparties les plus spirituelles et les plus heureuses, et aujourd'hui encore certains passages éternellement applicables reviennent çà et là dans la conversation.

Moi, ça m'enchante de lire ça, l'usage du texte, de l'écrit truffant la parole, revenant, s'applique comme éternellement, le mot est là, comme éternellement et s'appliquant aux circonstances, aux contingences de la vie.

Nous nous servons un peu de Lacan comme ça, enfin ceux qui sont dopés à Lacan, ils font ça, ça leur revient tout naturellement du Lacan quand ça se rapproche et pourquoi pas ? C'est le meilleur usage qu'on peut faire, on a besoin de ce support là, du support de l'écrit pour mettre un peu d'ordre dans le chaos de ce que l'on vit.

Et donc, il en vient à la pratique qu'il évoque, les *Heimschrift*.

« …Nous rappellerons une façon bien connue, mais toujours mystérieuse de communiquer ensemble par un chiffre : c'est le cas de deux personnes qui conviennent d'un livre et qui, en composant une lettre à l'aide de nombres désignant les pages et les lignes, sont assurées que le destinataire saura en découvrir aisément le sens.

La poésie que nous désignons par la rubrique *Chiffre*, [par le *Geheimschrift*], fait allusion à une convention de ce genre. Les amants s'accordent pour prendre les poèmes de Hafis comme instrument de leur commerce amoureux ; ils désignent la page et la ligne qui exprime leur sentiment présent, et ainsi prennent naissance des chants composites du plus bel effet ; des passages dispersés de l'incomparable poète sont joints les uns aux autres par la passion et le sentiment, l'inclination et le libre choix donnent au tout une vie intérieure, et les amants séparés trouvent une consolation résignée en parant leur deuil de perles de sa parole. »

On a ensuite un poème composite de ce genre dont la biographie de référence de Gœthe dit qu'elle est « composée d'après les passages de Hafis indiqués dans une lettre chiffrée de la main de Marianne. »

Donc, sans doute jouait-elle à ça avec Gœthe, et on suppose même que c'est elle qui le lui aurait appris.

Alors il faut quand même que je le lise un petit peu et puis on passera à autre chose.

O diplomates,
[Lasst euch, o Diplomaten !]
O diplomates,
Prenez à cœur cette entreprise,
Et à vos potentats
Donnez de prudents et fins conseils !
Que l'envoi de chiffres secrets
Occupe le monde,
Jusqu'à ce qu'enfin toute cette affaire
Trouve d'elle-même son équilibre.

Ça, c'est l'ouverture, c'est les messages chiffrés de la diplomatie, et puis on vient à la diplomatie intime.

De ma douce maîtresse
Le chiffre m'est familier,
J'y trouve plaisir déjà du fait
Que c'est elle qui a trouvé cet art ;
C'est la plénitude d'amour
Dans le plus aimable domaine,
[*Est ist die Liebesfülle*
Im lieblichsten Revier]
La douce et fidèle volonté
Qui nous unit elle et moi.
[*Der holde, treue Wille,*
Wie zwischen mir und ihr.]

C'est un bouquet diapré
De mille et mille fleurs,
Une maison toute peuplée
D'âmes angéliques ;
Un ciel parsemé
D'oiseaux de tout plumage,
Une mer bruissante de chansons
[*Ein klingend Meer von Liedern.*]
Où circulent des souffles embaumés.

Et vient la fin, ce n'est pas traduit de la même façon dans l'autre, ici c'est

> L'expression secrète et ambiguë
> D'une passion absolue,

Et l'autre

> C'est un amour absolu
> Langage secret et ambigu

Il a gardé l'inversion qu'il y a dans l'allemand.

> Ist unbedingten Strebens
> Geheime Doppelsschrift,

Et c'est ce *Doppelsschrift* qui est traduit comme langage ambigu, le langage ambigu chiffré.

Et donc, là, évidemment, c'est beau l'union de l'absolu, de la passion et l'ambiguïté du langage qui exprime cet absolu.

> Qui, dans la moelle de la vie,
> Pénètre comme flèche après flèche,
> [Die in das Mark des Lebens
> Wie Pfeil um Pfeile trifft]

Vous voyez on n'a pas besoin de connaître l'allemand, là, c'est sonore.

> La révélation que je vous ai apportée
> A été depuis longtemps un pieux usage,

Et j'aime beaucoup les deux derniers vers.

> Et si vous l'avez devinée,
> Taisez-vous et usez-en aussi.
> [*Und wenn ihr es gewahret,*
> *So schweigt und nutzt es auch*]

Taisez-vous et faites de même, en quelque sorte.

Voilà une leçon, la leçon de Gœthe, qui mêle l'amour interdit, l'amour en infraction et le langage secret qui va avec, l'absolu et la recommandation de faire sans dire.

Moi je veux dire dans les actions, autour de M. Monteil je dis beaucoup, je dis beaucoup mais ça fait partie de la stratégie de dire beaucoup.

J'essaye de faire lever une rumeur, bien sûr.

Pour quelqu'un qui vit, qui n'a jamais communiqué, justement, que par *Geheimschrift*, par langage chiffré, mais pas dans le sens de ??, évidemment voir enfler dans l'université peut-être une rumeur, donc ça fait que j'en parle.

Évidemment je ne dis pas tout.

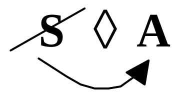
Alors, je dirais un mot peut-être pour conclure ma confession. Ma confession parce que, évidemment, c'est un exercice, c'est éminemment douteux, je m'en rends compte, même si c'est fait en référence à une analyse.

Ça explique tout de même pourquoi je m'attache comme ça à des Monteils. Avant, c'était Accoyer, après c'était avec Basset, visiblement je les aime. C'est pour ça je ne les rencontrerais pas comme ça, ils ne seraient pas l'objet de toutes mes soins.

Pourquoi j'ai affaire à ces gens-là, finalement, pourquoi ils me mobilisent, pourquoi ma libido se porte vers…, c'est plus charmant quand même ce qu'il a dans Gœthe ? Pourquoi ma libido me porte vers M. Monteil - en tout bien tout honneur ?

$$\not{S} \lozenge A$$

Évidemment j'en donne la clef, c'est que si je m'inscris comme sujet barré, j'ai visiblement un rapport essentiel, charnel autant qu'intellectuel, avec le grand Autre - je l'ai appelé de la surveillance - c'est aussi l'œil du père, radiologue, traversant les corps.



Donc, évidemment je suis là, et je me défends de cette cause, de toute ma passion, c'est le cas de dire, j'ai eu vraiment un moment de passion, il y a une passion de Jacques-Alain Miller,

enfin de Jacky, il y a une passion d'avoir subi l'intrusion de ce regard.

Et donc, je suis ça, je m'en défends, je continue de m'en défendre, encore aujourd'hui, c'est clair.

Mais, en même temps, je ne peux m'en défendre qu'en occupant d'une certaine façon cette place ci, c'est-à-dire en étant, c'est pas vraiment une oscillation, c'est en même temps, en étant en même temps, soyons dur avec moi-même, c'est ce que veut cette logique, en étant en même temps l'Autre impitoyable.

On arrive à de drôles de résultats, n'est-ce pas. On parle de l'attente, du fils de la mère phobique, et on arrive à l'Autre impitoyable.

Et si je construis ça comme ça, je peux déduire qu'à l'âge de 13 ans, puisque c'était 13 ans, j'ai sélectionné dans les figures imaginaires que je pouvais connaître, j'en connaissais quand même beaucoup puisque j'étais un grand lecteur, comme je l'ai dit ; j'ai aimé Périclès c'est entendu, j'ai essayé Périclès, bon, d'autres que je pourrais retrouver, Brutus, et finalement j'ai quand même sélectionné Robespierre, Maximilien de Robespierre.

Et si je construis ça comme ça, je comprends pourquoi. C'est que Robespierre est à la fois l'incarnation de l'Autre impitoyable mais sous la figure la plus désintéressée, il est impitoyable pour une cause, il est impitoyable au service de l'intérêt public, du salut public.

Donc d'une part il est ça, l'inflexible, et dans l'inflexible il faut évidemment entendre aussi la valeur phallique du mot, et il finit la victime. Il ne tient pas le coup, on lui coupe le cou. Et donc il reste dans l'Histoire, lui, le crucifié, le crucifié de sa cause.

Et donc, il a une image double. Ce n'est pas le triomphe, ce n'est même pas l'ensevelissement lent et affreux de Napoléon à Sainte-Hélène, c'est le coup de revolver qui lui brise la mâchoire et, sanguinolent, conduit lui-même à la guillotine dont il avait eu l'usage, l'usage de terreur.

Donc il y a une logique évidemment, il me semble, il y a une logique pour le coup inflexible qui devait me conduire comme à une forme de solution à l'exaltation de cette figure et, n'ayant jamais eu d'images pieuses dans mon enfance, ne sachant même pas quel en était l'usage, je suis quand même allé acheter vers 13 ans sur les quais de la Seine, j'ai trouvé une reproduction du portrait de Robespierre qui se trouve au musée Carnavalet, et je l'ai eu sur ma table de mes lits pendant des années jusqu'à ce que ça s'égare dans un déménagement. J'ai eu ça.

Et aussi, pour le coup il était victime d'une injustice puisque ce grand homme, qui avait mobilisé l'énergie nationale contre les envahisseurs et après avoir été contre la guerre étrangère que voulaient les Girondins, est une figure qui n'est pas honorée dans le Panthéon français. Il n'y a pas de place Robespierre, peut-être à Arras, je n'y suis jamais allé, enfin, à Paris il y a une venelle, une rue quelconque qui porte son nom, je crois, mais enfin tandis que, évidemment, Adolphe Thiers auquel j'ai voué une colère permanente pendant toutes mes études, au point de faire un développement contre Thiers lorsque j'étais interrogé à l'entrée de l'École normale sur les Droits de l'homme, en 89, j'ai réussi à placer un couplet contre Thiers, qui pour moi était la figure opposée à Robespierre et ça a été signalé dans le rapport du concours qu'il y a vraiment des candidats qui vont chercher des thèmes qui n'ont aucun rapport avec le sujet. Enfin, bon, je connaissais bien le sujet des Droits de l'homme en 89.

Et donc ce qui était ressorti à ce moment-là, c'était la vieille colère que j'avais que Robespierre n'ait qu'une petite rue, alors que Thiers, maintenant ça a été beaucoup remplacé par le général De Gaulle à pas mal d'endroits, mais enfin la place centrale, le grand boulevard, c'était toujours Adolphe Thiers.

Et donc Robespierre, évidemment le nom n'est pas indifférent non plus puisque il y a « pierre » ; « pierre » j'ai dit le rôle que jouait, avait joué pour moi l'homme de « pierre », l'homme de

pierre qu'est la statue de Beaumarchais qui a représenté à un moment cet Autre là, en constitution, puisque c'était entre six et sept ans que je considérais très imprudent de passer sous cette statue.

Alors, je ne peux pas dire imaginant qu'elle pouvait me sauter dessus. J'étais au fond rationnellement persuadé que ce n'était pas possible, mais, voilà, je ne voulais pas passer là-dessous, j'avais quand même l'idée du « sauter dessus ».

Et donc, Robespierre, l'inflexible Robespierre, avec son nom de « pierre », il m'a attiré et donc en tout cas ça a été, évidemment ça a été, si je prends le raisonnement de Lacan à propos du *Gœthe* de Gide, ça a été un point de capiton, pas le dernier, mais un point de capiton.

D'ailleurs quel a été le dernier ? Le dernier, je crois quand même que le dernier, ça doit être ça, je crois que ça a été Lacan, parce que quand même j'ai rencontré Lacan à 20 ans et si on prend la chronologie qu'il propose lui-même, à 20 ans on peut encore introjecter quelque chose.

Et, évidemment, ça m'a quand même fait le plus grand bien, c'est beaucoup plus facile, on vit plus facilement en introjectant Lacan qu'en introjectant Robespierre (*rires*).

Mais, oui, là j'y pense, là j'improvise parce que je ne m'étais pas demandé qu'est-ce que j'avais introjecté en dernier. Au fond c'est ça qui expliquerait, parce que j'ai été victime d'un phénomène très curieux après la mort de Lacan. Il fallait continuer, la vie continuait, j'avais des cours à faire, il doit y avoir encore des gens qui m'ont entendu à cette date.

Eh bien, au moins dans ma tête, mais ça passait pour certains ; pendant au moins un an ou deux, j'ai imité le Dr Lacan. J'ai imité son débit, j'ai imité sa façon de parler, et que je ne pouvais pas faire *Cours* autrement.

Et c'est au point que, plus tard, quelqu'un qui pouvait reconnaître ça, même à des petits détails, à savoir mon épouse et ma fille, ont quitté une de mes exhibitions absolument hors d'elles, en me reprochant ensuite cette clownerie, qui en était certainement une mais qui était irrépressible, et qui s'est ensuite éteinte. Maintenant j'aurais du mal à retrouver ça, enfin je n'ai plus ça…, mais il y a quelque chose qui est ressorti dans le deuil, il y a quelque chose qui est ressorti sans doute de ce morceau là, psychiquement introjecté, peut-être.

Alors, je parlais de contradictions entre le bourreau et la victime ; pas de contradiction au contraire de conciliation, d'un mixte que finalement j'ai appris à connaître parce que, au début, quand en voyant en moi le juge et le fixe et je pensais qu'il y avait erreur sur la personne, ensuite j'ai quand même compris comment ça fonctionnait et donc j'ai appris à en jouer d'une certaine façon, je peux présenter une face et l'autre.

Je sens ça, quelque chose comme ça chez Monteil aussi, à distance n'est-ce pas, et que le lundi soir, je l'ai insulté, injurié et il est avec moi absolument charmant le lendemain, on a raccroché on était copain presque. Donc je sens ce côté dangereux, quoi.

Dangereux parce qu'on ne sait pas quelle est la face qui va être présentée. Et en effet les gens qui ont, donc ça évidemment ceux qui sont mono, mono-facé, si je puis dire, ils ont un désavantage, on sait mieux où ils vont se trouver, tandis que les autres, ils ont une gamme un peu plus étendue.

Alors, il y a une autre conciliation évidemment que je porte, qui est aussi et une contradiction, entre disons la pierre et l'air.

D'un côté l'immobilité et de l'autre au contraire l'extrême mobilité et finalement, comme dirait l'autre, c'est la logique de ma vie, puisque j'ai rencontré Lacan, j'ai rencontré son enseignement, je m'y suis trouvé bien, à 20 ans, j'y suis encore à 60. Et ça a été vraiment mon fromage. Je ne peux pas dire ça autrement.

Et en même temps, à l'intérieur de ça, j'ai été quand même très remuant. Et donc, au fond, c'est les deux figures, plus jeune j'avais sélectionné parmi les douze dieux de l'Olympe comme étant, le mien j'avais sélectionné Hermès et

au fond à treize ans Robespierre et c'est les deux figures ; d'un côté les petites ailes au pied, de l'autre côté l'immobilité, incorruptible et glaçante.

Alors on peut ajouter la guillotine, la guillotine, étant donné quand même que la pensée devait représenter un certain poids pour moi, l'idée de pouvoir en être soulagé d'un seul coup, d'un seul, clac, peut-être que ça devait me plaire quelque part. En tout cas je voyais bien de quoi ça pouvait répondre.

Et c'est sans doute, mon goût du trancher, c'est oui ou c'est non, et d'être entier dans le trancher et pas le gloup gloup qu'est mon ami Gori, avec son SIEURRPP ; il faut le faire, un nom comme ça, chapeau !

Au fond, voilà, lui il n'a pas dû être identifié à la guillotine, plutôt à la mare aux canards.

Et, évidemment, comme représentation de la castration, on peut difficilement faire mieux que ça, c'est vraiment aller tout droit à une représentation majeure du coupé.

Je peux encore dire qu'il y a encore une conciliation, contradiction conciliation qui est présente, c'est que d'un côté, donc le signifiant au service du vrai, et donc qui fondait mon intolérance d'enfance à tout usage malfaisant ou mensonger du signifiant et par ailleurs la pratique du signifiant elle-même, nourrissant le sens de la combinatoire.

C'est-à-dire qu'on peut dire ceci mais on peut dire cela aussi. Et donc d'un côté le signifiant au service du vrai et de l'autre côté le signifiant-semblant.

Et c'est ainsi que j'ai beaucoup aimé et j'en ai fait passer, j'en ai transmis le goût à mon cadet ; j'ai beaucoup aimé la pièce de Courteline *Un client sérieux* où Barbemolle commence à être l'avocat de Lagoupille et puis, en cours du procès, le substitut du procureur étant évacué, et Barbemolle étant nommé procureur, dans le même procès il prend la place du procureur et il dit le contraire de ce qu'il avait dit comme avocat à partir des même faits, à savoir que Lagoupille, la question est de savoir s'il boit sept consommations où s'il n'en boit qu'une, et ça apparaît sous deux angles différents selon, les mêmes faits sont valorisés d'une façon différente.

Donc, en effet, d'un côté le signifiant au service du vrai et de l'autre le signifiant comme semblant et j'ai poussé ça assez loin puisque j'ai eu un goût et j'ai toujours un goût profond pour la typographie, pour la mise en page, pour la maquette, et c'est ce qui explique que je puisse m'adonner avec ce plaisir à fabriquer *Le Nouvel Âne*.

Alors, d'une certaine façon, je suis devenu analyste à ma surprise, parce que ce n'était pas du tout mon ambition dans la vie. Je suis devenu analyste parce que j'ai trébuché dans l'analyse, parce que j'ai trébuché dans la vie, en un sens tout m'y conduisait, au moins ce rapport au signifiant et en un sens ça ne me convenait absolument pas puisque moi, j'ai toujours aimé le mouvement, j'ai toujours aimer courir, j'ai aimé l'urgence - l'urgence dans la psychanalyse, on connaît ça - la patience, l'immobilité, le recommencer, pas des choses pour quoi j'avais une affinité.

Alors, je terminerai en disant, je terminerai sur ce chapitre de confessions, en évoquant mon complexe paternel qui est ce qui m'a précipité en analyse.

C'est que mon complexe paternel m'a toujours poussé à respecter le numéro un. Mon imaginaire c'était toujours d'être le jeune qui seconde. J'ai toujours pensé que j'étais ça et sans doute que je fais ça, encore maintenant, par rapport à Lacan, pas sûr du tout que ce soit terminé.

Et donc, je l'ai dit ici, je l'avais dit à Élisabeth Roudinesco, c'est une des rares choses que je lui ai dite, que je m'identifiais à Henriot auprès de Charlemagne quand j'ai connu Lacan.

Alors Lacan ! Il ne fallait pas me mettre en présence de Lacan. La première fois que je le vois, qui est-il ? Il est le persécuté, il s'affiche comme ça, le persécuté, la victime d'une puissance impersonnelle, qui s'appelle l'IPA, et il est là, précisément, enfin, lui-même se présentant comme Spinoza,

déguisé en Spinoza et avec un «j'ai besoin de vous » qui crie entre les lignes et qui était si vrai, si vrai qu'il a recruté les gamins de 20 ans pour les mettre dans son école et qu'après avoir fait des Séminaires qu'on lit encore un demi-siècle après, en bourrant son école avec ce qu’il ramassait dans la rue, enfin l'École normale, je veux dire enfin des gamins, le lait leur sortait encore du nez, il est arrivé à cent personnes. On était cent à la fin de l'année, quand il a fait l'École freudienne de Paris au commencement de l'été 64, le 21 juin, on était cent, donc il avait besoin de nous c'est sûr.

Donc, et en plus, ça je peux le dire quand même, puisque c'est sans doute le principe de la haine éternelle que me vouent ceux qui gravitaient autour de lui, c'est que je lui ai plu, il est clair que je lui ai plu, quand j’y repense.

Je l'ai connu, je l'ai vu la première fois le 15 janvier 64, je suis allé chez lui à son invitation, avec Milner, pour la première fois 5, rue de Lille, sans doute en février, et il m'a invité, j'y ai repensé, il m'a invité à passer les vacances d'été, le mois d'août, à Guitrancourt, entre lui et Sylvia, les vacances d'été 64, il ne me connaissait pas depuis six mois et j'ai pu là lire des Séminaires que…, je n’avais pas la moindre idée qu'il avait fait tant de Séminaires avant, j’ai commencé à lire ça, il m’a mis sur les rails, il faut dire. Je me souviens très bien que je ne savais pas trop comment le remercier, comme sa bibliothèque, très vaste, était sens dessus dessous, je lui ai dit : je vais vous ranger votre bibliothèque. Et j’ai rangé la bibliothèque de Lacan et j'en ai lu une partie bien sûr en la rangeant. Mais, au fond, il m'a eu à la bonne.

Et là, le numéro à sortir de LNA, comme Milner fait un article où il est question de l’être, qu’on était un peu pressé pour trouver une illustration, j’ai dit : moi j'ai encadré chez moi une enveloppe d’une lettre que m'avait envoyé Lacan, on peut photographier celle-là, il était très content. Et, du coup, j’ai regardé de plus près la lettre et elle est datée du 21 ou 22 décembre 64 et je me souviens en effet avoir reçu, enfin je crois, avoir reçu l'invitation de Lacan de passer les fêtes de Noël avec lui, là-bas.

Donc, évidemment, ça a marché un peu dans les deux sens. C'est-à-dire que j'ai trouvé quelqu'un, mais il a trouvé quelque chose en moi, qui sans doute au fond, si j’ai oublié ça, c’est que je n’ai sans doute pas aperçu autant, pour des raisons que je peux imaginer, mais ça n’a pas dû échapper, ça n’a certainement pas échappé à ceux qui tournaient autour de Lacan.

Je suppose que c'est pour ça que, quarante ans, plus tard je les encore sur le dos.

Alors, c'est très simple, à quel moment je suis entré en analyse ? Je suis entré en analyse, c'est vraiment du billard, je suis entré en analyse au moment où je suis devenu le numéro un du Département de psychanalyse, c'est-à-dire quand je suis devenu le directeur du Département de psychanalyse. Et je peux dire ça m'a rendu malade.

Ça m’a rendu malade parce que j’avais des choses à distribuer, je voyais des gens venir qui me demandaient ou des postes, ou des heures et, visiblement, moi j’étais identifié à ceux qui n'ont pas ou au chevalier errant ou au jeune, mais enfin pas au seigneur.

C'était si profond que, comment dire, j'ai fait des cours mais, je m'en souviens très bien, les premiers cours que j’ai fait comme directeur du Département de psychanalyse, donc en 74, c'est pas hier, 74, je suffoquais d'angoisse, alors que j'avais fait précédemment des cours sans difficulté, j'ai jamais eu de difficultés à parler en public, et là, ça n'était pas d’éviter de parler en public, c'était inexplicable pour tout dire.

Ça n'était pas lié au fait de faire Cours, c’était lié au fait d'être numéro un et d'être du côté de ceux qui ont. Et donc je suis entré là-dessus, parce que vraiment ça n’était simplement pas ??

Et ce qui fait que d'un côté, évidemment, j'adopte et j’ai adopté des valeurs classiquement viriles, en tout cas le goût du courage, le goût je ne dis

pas, le goût du courage, ou de la droiture, des questions sur la loyauté, tout ça reste présent pour moi, je m'interrogeais sur et comment quand on a été Jacobins et que tout ce monde là disparaît, alors on devient bonapartiste ou on reste jacobin ? Ce qui n'est pas très tentant quand on voit leur destin dans Balzac, etc., l'Histoire de France ; fin du XVIIIe et début du XIXe, les régimes changent tous les quinze ans, il y a quoi de poser des questions. Qu'est-ce que c'est la loyauté ? À quoi on est loyal ?

Donc d'un côté toute cette problématique virile un peu embarrassante que Lacan, l'identification à Lacan aide à passer, enfin bon.

Et de l'autre, évidemment ce qui va très profond en moi puisque c'est ce qui m'a jeté en analyse, le «*have not* », c'est-à-dire une affinité avec la position féminine.

C'est assez baroque : d'un côté vous avez le chevalier, le chevalier qui guerroie sur son destrier, heureux, et en même temps chevalier, ce n'est pas un seigneur, c'est plutôt, ce n'est pas une jolie fille non plus, mais en même temps, c'est un tendre.

Alors, évidemment, ça fait un personnage équivoque, ambigu, *doppel*, c'est peut-être pour ça que j'ai amené Gœthe, là, c'est que je suis moi-même un *Doppleschrift*, je suis moi-même un chiffre double.

Bon, j'espère que l'année 2008 vous trouvera en bonne santé et que je pourrai continuer sur « le désert croît » en laissant derrière moi le vieux Jacques-Alain Miller. Voilà.

Applaudissements.

Fin du *Cours* V de Jacques-Alain Miller du 12 décembre 2007

Orientation lacanienne III, 10.

Jacques-Alain Miller

Sixième séance du *Cours*

(mercredi 16 janvier 2008)

VI

Je vais commencer d'un autre ton que le trimestre précédent.

Le moment est venu pour moi - j'espère - le moment spinoziste est venu pour moi.

J'appelle le moment spinoziste le moment qui surmonte la perspective polémique, à laquelle j'ai beaucoup sacrifié, il faut dire, dans les cinq rendez-vous précédents. La polémique et la satire c'est tout de même, quand on veut être au moment spinoziste, une révolte contre le réel. La faiblesse de la polémique, c'est qu'elle est animée par un esprit d'indignation qui ne peut être fondé que sur un préjugé. Et, dialectiquement, si je puis dire, ça doit être suivi par l'élucidation ce qui suppose l'acceptation de ce qui est, au titre de faits.

Je ne dis pas qu'il faut braire le *ouui*, qu'évoque Nietzsche dans son *Zarathoustra*, dans la gueule de l'âne. L'âne ne sait dire que oui, il est incapable du non.

Après tout, admettons que l'on commence par un non, mais ensuite il s'agit de comprendre – *intelligere*, comme le recommandait Spinoza.

Ce n'est pas le dernier mot mais enfin c'est une scansion nécessaire et c'est à ça que je voudrais sacrifier durant ces cinq prochaines séances.

(Une parenthèse, à la demande d'Hamid ici présent, je vous signale que le prochain *Cours* que j'ai à donner la semaine prochaine aura lieu dans l'amphi T).

C'est très curieux, pourquoi ça s'appelle l'amphi T ? Alors que celui-ci porte le nom du savant Paul Painlevé, l'amphi T n'est décoré que d'une lettre ? Quel nom ? - Jean Fourastié.

Bon, donc, c'est normal.

Alors ce matin, je pensais à La Boétie, l'ami de Montaigne, son alter ego, celui du fameux : *Parce que c'était lui, parce que c'était moi* et à son ouvrage *Le contre'un*. C'est animé d'une indignation.

Je me disais : voilà quelqu'un qui avait le sentiment que l'homme était dominé, assujetti, et qu'il consentait à son assujettissement. Et c'est d'ailleurs l'autre titre de l'ouvrage - *De la servitude volontaire* et La Boétie l'appelait, cet homme, d'une certaine façon, à l'insurrection, à la révolte.

En son temps, il désignait l'oppresseur, le dominant, le maître, il le désignait comme l'Un, *monox* parce que cette domination s'incarnait, selon toute apparence, dans la figure du monarque. Le monarque était, comment dire, l'opérateur du pouvoir. Quand c'est considéré de l'autre côté, non pas du côté des opprimés mais du côté du maître, cette figure prend le nom du Prince, dans Machiavel.

C'est dans la figure du Prince que se rassemblent un certain nombre de fils dont Machiavel défait l'écheveau, enseigne lequel il convient de tirer pour obtenir d'abord la conservation du pouvoir, ensuite son augmentation ; et la perception de la domination est concentrée sur une personne, distinguée.

Alors aujourd'hui, je pensais à ça par rapport à aujourd'hui, où le contre'un à moi m'apparaît périmé. Le sentiment de la domination, d'être dominé, qu'il y a du maître, perdure, et on se secoue, on s'agite par rapport à ce qu'on imagine de cette domination.

Mais, le maître, n'est plus l'Un.

Au fond ça c'est, quoi, ça, on pourrait dire que ça s'est accompli, ça

s'est consacré avec révolte, cette révolte qu'on a baptisé Révolution, révolte du peuple français qui a donné au monde l'exemple, en effet, de porter le contre'un de La Boétie jusqu'à son dernier terme de conséquence, comme un certain 21 janvier, qui a marqué les esprits plus que l'exécution de Charles Ier d'Angleterre, et ensuite, en effet, on a eu beau en remettre quelques-uns à la place, ça n'a plus été la même chose.

Alors l'Un a de beaux restes, aujourd'hui encore, il y a toujours la fonction du Un qui représente. Ce sont plus souvent ce qu'on appelle des présidents, qui sont élus, plutôt que des monarques. Mais il y a bien sûr des monarques qui subsistent, mais là, il est évident qu'ils subsistent en général sans pouvoir et ça rend plutôt évident qu'il s'agit là d'une survivance due à l'enracinement d'une tradition ; ça n'est pas animé d'un dynamisme porteur d'avenir, semble-t-il.

On a envie de faire des réserves sur ce point de vue parce qu'on ne va pas nier l'incidence de l'Un, de l'individu dans un certain nombre d'actions, d'actions collectives.

Si on pense en un exemple récent et actuel à la guerre américaine en Irak, on peut dire que le président du pays a eu une incidence particulière dans le déclenchement de cet événement, un coefficient personnel, qui a eu des conséquences.

Une volonté, une conception, un forçage, tout ça tenant à lui ; mais est-ce qu'on doit prendre ce fait comme paradigmatique ? J'ai plutôt tendance à classer ça comme une parenthèse, une aberration plutôt qu'une régularité.

Tout ça pour dire que nous sommes plutôt tentés d'incarner la domination, aujourd'hui, dans un discours, plutôt que dans un Un.

Ce qui s'est présenté, sous les aspects polémiques, c'est la notion que ce discours dominant était celui de la quantification.

C'est un mot que, semble-t-il, tout le monde comprend, qui est tout de même recherché et qui est un mot anglais, importé récemment, du milieu du XIXe siècle et cette date fait sens certainement et son origine, l'origine du mot dans la langue anglaise alors que le mot de quantité, lui, est bien plus ancien, est attesté au XIIe siècle.

Quantifier, c'est attribuer une quantité et déterminer cette quantité. Il est donc question, là, de nombres, de mesures, et donc d'unités homogènes les unes aux autres. On quantifie ce qui est susceptible de mesures.

Bergson, dont le discours, dont l'enseignement est à la fois un symptôme et une élaboration de la montée de l'univers quantifié, distribuait quantité et qualité entre science et philosophie. Le domaine de la science est celui de la quantité, c'est-à-dire, disait-il, de ce qui est commun à des choses différentes. Ça met en valeur, en effet, ce que l'optique quantitative efface des différences par quoi on voit ce qu'elle a, si je puis dire, de progressiste ; elle est habitée par un certain « tous pareil », spécialement manifeste dans la pratique de l'élection, politique : un homme, une voix ; et, à certains égards, la montée en puissance de l'organisation démocratique de la société s'inscrit dans le discours de la quantification.

Ce qui a d'ailleurs conduit le président Bush à forcer les choses dans la direction de cette guerre au Moyen-Orient, il l'a justifié, ça s'est justifié dans un discours de l'extension de la démocratie, mais dont on peut faire un surgeon du discours de la quantification.

Donc il y a un versant progressiste de l'optique quantitative et puis il y a le versant où elle est - comme on dit - réductionniste, puisqu'elle néglige, elle peut prévaloir qu'à négliger, effacer des différences.

Bergson, au fond, pensait que, en revanche, le domaine de la philosophie, propre, c'était celui de la qualité où tout était hétérogène à tout. Cette opposition, si élémentaire qu'elle soit, de l'homogène et de l'hétérogène, structure bien des débats d'aujourd'hui et aussi bien la confusion de nos sentiments, si je puis dire.

Alors ce discours de la quantification qui, aujourd'hui, dont j'imagine de nommer aujourd'hui ce que l'analogue, l'homologue de ce que La Boétie appelait l'Un, ce discours de la quantification n'a pu atteindre cette place et exercer sa puissance qu'en raison de l'extraordinaire développement du discours de la science. C'est une conséquence que je me hâterai pas de qualifier d'aberrante, c'est une conséquence de la domination croissante, c'est une face de la domination croissante du discours de la science.

Essor formidable, si on songe au petit commencement du discours de la science. Dans des petits coins, je vais dire éparpillés en Europe, dans quelques cabinets savants, commencent des commencements très humbles, très petits, où il a fallu tout le jugement et la pénétration de gens d'église pour discerner très vite le potentiel de ce discours de la science.

En tout cas c'est le sens que je m'amuserai à donner au fait d'avoir mis notre ami Galilée sous les verrous, essayer quand même de tamponner ça.

C'est quand même mis au point, ce discours de la science, par des gars qui devaient prendre énormément de précautions pour prôner cette affaire-là, pour prôner les valeurs du discours de la science, pour prôner son projet, pour prôner ce que Heidegger appelle le projet mathématique.

Quand même : Spinoza qui cherche à se faire oublier, Descartes qui s'éclipse en Hollande : ceux qui étaient porteurs de ce discours devaient prendre leur garantie. Alors les plus malins, comme Leibniz, ont été en même temps hommes de cour et se faisaient bien voir des autorités et pouvaient continuer leur affaire tranquillement.

Mais enfin ça commence comme ça : il y a sur la carte un certain nombre de points qui s'allument et de correspondances qui s'établissent mais c'est très feutré. C'est, si on compare la place que ça tient aujourd'hui, par rapport au moment où ça a commencé, c'est une *success story*, extraordinaire.

Je dis le discours de la science comme Lacan le dit, en pensant à la physique mathématique. Les mathématiques sont bien plus anciennes que ça. Mais elles n'avaient pas tellement de conséquences et l'exploration d'un domaine *sui generis* - je simplifie mais enfin les mathématiciens c'était, au départ, une secte.

D'ailleurs ils en conservent quelque chose. Il se trouve que, pour ce journal polémique que je travaille avec un certain nombre, une centaine de personnes, à produire, et qui va venir, qui va venir très gros, 64 pages, qui va venir à la fin de ce mois, I se trouve que, pour cette publication, j'ai dû interviewer à un moment un mathématicien que j'avais sous la main, que j'avais dans ma famille, je n'avais pas le temps d'en pêcher un autre, j'ai pris mon fils et c'était quelqu'un que je ne connaissais pas, qui, quand même soulignait que les mathématiciens se sentent quand même très à part dans la société, ce qui ne les empêche pas, à l'occasion, d'avoir comme hobby de diriger des orchestres, ou de faire les syndicalistes, mais il y a quelque chose qui les met à part.

Il était sensible d'ailleurs que lui-même considérait les mathématiciens comme l'excellence du genre humain, la forme de vie supérieure de l'intelligence, se comparant très avantageusement enfin, aux formes de vie inférieure des sciences humaines et sociales où on n'a pas le sentiment de la dignité de la discipline et où il y a une multiplicité de chapelles qui se chamaillent. C'est bien vu.

C'est bien vu et je reconnaissais aussi là les conséquences de l'estime transcendantale que j'ai toujours eue pour les mathématiques.

Mais il y avait un petit reflet, je sentais comme un petit reflet de ces débuts sectaires des mathématiques, une ombre qui passait comme ça.

Mais c'est vrai qu'on ne date pas le discours de la science du commencement de la secte des mathématiciens : on le date du moment où les mathématiques ont eu une

incidence sur la nature, c'est-à-dire qu'on date le discours de la science de la physique mathématique, de la conjonction entre mathématique et nature.

C'est sans doute l'influence de Koyré qui se fait là sentir aussi bien chez Lacan que chez nous, la place donnée au dit de Galilée : la nature est écrite en langage mathématique ce qui a pour conséquence, si je puis dire, de transformer la nature en réel et de la transformer en un réel qui contient un savoir. C'est ainsi que Lacan place le savoir scientifique comme savoir dans le réel.

Évidemment ça n'est pas le réel, si je puis dire, d'au-delà. C'est un réel, dès lors qu'il y a du savoir dans le réel, le réel dont il s'agit passe entièrement dans le symbolique, si je puis dire, et donc ça n'est pas le réel ininscriptible au symbolique, que Lacan dégagera du pas d'après.

À partir du moment où se réalise cette conjonction des mathématiques et de la nature, nous avons comme retombées du discours de la science la production, la production d'objets, la production plus rapide d'objets et puis la production d'objets inédits et puis la surproduction d'objets de plus en plus inédits et dont l'utilité devient elle-même de plus en plus mystérieuse.

On en est tous là. J'évoquais, je crois, il y a quelques mois, le moment de la production de l'I phone, qui a fait un peu flop et hier, sur Internet, je regardais la nouvelle production Apple, l'ordinateur portable pas plus épais qu'une feuille - deux centimètres - tenant dans une enveloppe, je regardais ça : voilà, c'était le dernier cri de l'objet électronique, je me demandais : en ai-je vraiment besoin ? (*rires*). Il est plus léger que l'autre, évidemment ! Et je me sentais moi-même, dans ce moment de regarder cet objet je me sentais moi-même dominé, dominé par un discours et, comment déterminer ici précisément, comment mesurer une utilité, le plaisir ?

En tout cas, le discours de la science a recouvert le monde d'objets et là où ces objets font défaut, on a constaté partout qu'ils sont désirés, qu'ils sont attendus et que donc, là, l'humanité, pour autant qu'il y ait cette unité là, l'humanité a affaire avec les objets de la science.

C'est un objet aimable dont je parle, un objet de consommation courante, il y a évidemment les fameux, les grands objets menaçant, les objets tueurs, qui ne sont pas en vente libre évidemment, encore que, aux États-Unis, on n'ait pas réussi jusqu'à présent à en interdire la production.

Alors l'incidence des mathématiques sur la nature, passons, mais il y a évidemment les incidences sur la société et il semble qu'il devient de plus en plus perceptible que les remaniements de la société sont à rapporter au développement et à l'accélération du discours de la science et on peut dire que depuis la fin du XXe siècle et maintenant que nous sommes au XXIe, les questions de société sont rythmées tous les jours par le développement du discours de la science.

C'est-à-dire qu'on s'interroge sur - que faire avec ? Que faire avec l'animal cloné, dont ici même nous avions, avec Éric Laurent, célébré la naissance, le divin cloné est né.

Les Américains, hier, ont trouvé déjà un premier usage de l'animal cloné qui est de le manger. L'Agence sanitaire américaine autorise maintenant de manger du cochon cloné, hier.

Et donc, petit à petit, avec force discours et débats, ça pénètre, et puis on sait, le soulèvement d'interrogations, de questions, que suscitent en particulier tout ce qui désormais touche à la vie, à l'incidence directe du discours de la science sur la vie, non pas seulement de l'ordre du médicament, mais bien de la technologie qui opère aux racines mêmes de l'organisme vivant au point que tel chercheur américain pouvait se vanter que nous entrions désormais dans l'air où nous allions pouvoir écrire le code génétique.

Et donc j'aurais déjà assisté à ça, dans ma vie, la présence, l'insistance du discours de la science dans la vie

quotidienne, dans la société, est incomparablement plus accentuée aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a 10, il y a 20, il y a 30 ans.

Et ça ne va qu'en s'accélérant ; et ça prend forme de domination, me semble-t-il, sous les aspects de la quantification, de la demande de quantification, de quantification universelle. Cette demande de quantification universelle touche, par exemple, ça nous bouleverse, ça nous indigne, elle touche par exemple très profondément l'enseignement supérieur et la recherche.

Et, au fond, j'ai consacré du temps, dans ce recueil de 64 pages, pour fabriquer, passer en 15 jours de quatre pages à vingt-huit, pour essayer d'enrayer cette machine, cette machine d'évaluation, cette nouvelle machine d'évaluation qui a été installée en mars dernier en France, qui s'appelle l'AERES - l'agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur - qui est une aberration tout de même. J'ai passé du temps à essayer d'enrayer ça tout en sachant, en effet, de quel ordre de fatalité est l'avancée de cette demande de quantification universelle.

C'est tout de même, donc c'est un combat, c'est un combat qui nous installe dans une position de retardateur de ce que Carl Schmitt, qui a si mauvaise réputation, justifiée, de ce que Carl Schmitt appelait le retardateur, celui qui essaye d'enrayer des évolutions inévitables, en espérant que ce soit croisé à un moment par un autre événement et qu'en gagnant du temps, finalement, on ouvre une autre voie de possible.

Donc ce n'est pas en vain, je ne renie pas toute cette agitation qui m'a conduit dans les ministères et qui m'a conduit, enfin, dans les plus mauvais lieux. Je ne regrette pas parce que cette AERES a visité le Département de psychanalyse pas plus tard qu'hier.

Je ne sais que ce qu'on m'en a dit parce que je n'ai pas voulu être présent. Je n'ai pas voulu être présent, il faut recevoir comme ça une petite bande de quatre, cinq cognitivistes, chapeautés par un psychanalyste de service.

Je ne les ai pas reçus parce que je ne me faisais pas confiance. Je vous ai fait la confidence précédemment d'où je venais, d'une enfance spécialement intolérante à la parole de l'autre ; alors évidemment ça m'a passé, ça m'a passé sans quoi je ne pourrais pas exercer la profession d'analyste, mais enfin il y a un reste, il y a un reste : quelles qu'auraient été mes bonnes résolutions, je pense que je les aurais foutu à la porte avec un coup de pied au derrière à peine je les aurais vu, quoi. Ça n'était pas considéré comme politique donc je me suis abstenu.

Mais enfin toute cette agitation que je surmonte dans mon moment spinoziste, n'empêche pas que je pense que cette agitation, la mienne, a été positive puisque, selon les récits qu'on m'en a faits, convergents, c'est cette équipe de visiteurs et d'experts qui s'est trouvée sur la sellette.

Ils ont l'habitude, ils demandent à l'un de rester, au chef de rester, et aux autres de sortir pendant un moment puis de revenir. Les enseignants du Département ont refusé de se prêter à cette comédie et ils n'ont pas insisté.

Et, selon ce que m'a dit Gérard Miller, c'est lui qui s'est trouvé les interroger sur ce qu'il pensait être le conflit d'intérêts qui aurait dû leur interdire de venir nous évaluer et disant que lui-même ne se serait pas permis d'aller évaluer les travaux de telle personne de cette équipe, que s'il avait dû le faire il les aurait trouvé nuls mais, bon ! (*rires*).

Et les deux heures ont l'air d'être passées sur ce ton là. Ce qui est très satisfaisant d'un côté puisqu'ils n'ont pas réussi à produire l'effet de perte de l'estime de soi qui est le premier effet recherché dans l'évaluation, chez l'évalué ; c'est-à-dire l'évalué est foncièrement d'emblée un dévalué, ça c'est satisfaisant, n'empêche que, évidemment, ils peuvent cocher la case : visite du Département de psychanalyse a été faite tel jour, de telle heure à telle heure et à un certain niveau c'est homogène avec le reste.

C'est une parenthèse, enfin, vous voyez avec quelle tranquillité j'évoque cet épisode, cet épisode qui montre au fond, en effet, le point de vue de : l'homogénéité, à certains égards, apporte la paix. Le langage mathématique apporte la paix. La démonstration est supposée apporter la paix puisque quand elle est impeccable, on n'a plus qu'à s'incliner.

C'est une forme de domination pacifique de la démonstration, qui suppose évidemment qu'on accepte les principes et les coordonnées de base à l'intérieur de quoi s'accomplit la démonstration. Mais une fois que c'est accepté, au fond, c'est la paix.

Et là où on accepte, il faut bien dire, les présupposés du discours de la science ont été très largement acceptés, on fait l'unanimité. Et par-là, les disciplines qui essayent de s'excepter des règles du discours de la science se sont trouvées en porte-à-faux.

Alors, évidemment, il ne faut pas oublier que Freud lui-même a voulu inscrire la psychanalyse dans les formes du discours de la science. Ce qui faisait obstacle, c'est que tout de même cette discipline, si c'en est une, avait affaire avec un certain réel opposant une certaine résistance à se conformer au régime de l'homogène. Et en même temps qu'on voit cette postulation de Freud, on voit aussi par quelle voie il décomplète sa propre entreprise.

Ça, ça n'a pas arrêté la psychologie, parce que la psychologie, disons rapidement, n'a pas affaire à un réel. Elle est donc extraordinaire plastique et, constatant le mépris dans lequel elle était tenue comme discipline, c'est un vrai caméléon, elle a décidé d'adopter les atours du discours de la science.

Ça s'est passé au cours des années 60 et ce qu'on en a aperçu c'est qu'elle est donc devenue cognitiviste, au fond par simulacre avec le discours de la science et il faut bien dire qu'elle tend, elle a tendu, par là, la psychologie cognitive, à prendre une extension extraordinaire dont il s'agit de comprendre la pertinence.

Alors, en tout cas, le régime de l'homogénéité met évidemment entre parenthèses la qualité ou essaye de quantifier la qualité. On essaye et on y arrive. M. Falissard, qui est un chercheur, professeur français, a l'idée de mesurer la subjectivité. Il commence par dire : on ne voit pas très bien comment faire entrer la tristesse dans nos variables. Et puis ensuite il la fait entrer, il la quantifie sur le modèle imparable du : un peu, moyennement, beaucoup, passionnément en considérant que les intervalles entre ces différents marqueurs sont égaux : c'était une pure et simple postulation et après on lance la statistique là-dessus.

Donc, la quantité, enfin, évidemment c'est là que ça se juge : c'est arriver à quantifier les qualités.

L'amour ! L'amour est quantifiable, la démonstration a été faite. On trouve ça dans les magazines féminins maintenant, mais enfin ça été au début des ouvrages savants. Il y a une dame, anthropologue qui, étant cognitiviste, a écrit un ouvrage sur la chimie de l'amour romantique.

Elle définit ce que c'est que « être amoureux. » Être amoureux, c'est voir baisser son taux de sérotonine au moins de 40 % (*rires*). Et ça a été constaté, mesuré, sur des cobayes, à qui on a demandé, on a retenu - alors évidemment il faut leur demander, c'est ça - on a retenu parmi les cobayes de l'état amoureux ceux qui assuraient penser au moins quatre heures à l'être aimé (*rires*). Eh bien chez eux, on a constaté qu'il y avait au moins 40 % de sérotonine en moins.

L'amour fou, vous croyez que l'amour fou c'est un terme poétique, surréaliste, enfin, etc., l'amour fou fait monter la dopamine. Donc si vous avez une propension à l'amour fou, c'est que vous avez sans doute un manque de dopamine, etc.

Donc, voilà, et ça aujourd'hui, c'est arrivé aux magazines féminins, c'est dans le discours courant. Si vous suivez maintenant la production de magazines hebdomadaires ou mensuels que vous trouvez dans les kiosques, il y a depuis un an, deux ans,

une énorme production de ce genre de magazines-là, qui retranscrivent votre vie émotionnelle, vos habitudes alimentaires, etc., qui le retranscrivent en terme quantitatif.

Et s'il y a ces magazines, ça c'est le marché, c'est que ça s'achète, c'est-à-dire que dans l'imaginaire de l'homme contemporain, l'homme contemporain aime à s'imaginer être une machine. À force de produire des machines, de manier des machines, d'être l'interlocuteur de machines, quelque chose s'est produit qui est de se prendre pour une machine ou d'aimer être traité comme une machine.

J'anticipais ça il y a quelques années, je me souviens, on me parlait de l'avenir de la psychanalyse et je disais eh bien tout dépendra de si les gens veulent - l'avenir de la psychanalyse par rapport à d'autres modes de, à l'époque c'était le médicament, etc., - je disais eh bien ça dépendra ; si les gens se pensent comme une automobile qu'on va faire réparer au garage, évidemment ça sera difficile pour la psychanalyse. Aujourd'hui on peut dire quelque chose est accompli de ce côté-là.

Alors c'est amusant, on trouve ça dans Molière «L'homme de qualité », ce qui signifie le noble ou quelqu'un qui manifeste de la noblesse d'esprit et de comportement. Évidemment nous sommes à l'ère de l'homme de quantité. L'homme de quantité et ça va jusqu'à la masse, qui est un concept, il faudrait voir quand ça a émergé vraiment mais enfin c'est quand même moderne et c'est le moment où on cesse de compter, on estime simplement le très grand nombre. Dans nos termes à nous, on voit bien que ça met en question ce que nous appelons avec Lacan le signifiant 1.

S_1

Je ne peux pas écrire le signifiant 1 dans ce contexte sans évoquer le signifiant lui-même, le concept de signifiant. Concept de signifiant, c'est déjà le signifiant comme unité découpée dans le continuum de la langue ; le signifiant, ça procède du discours scientifique.

Certainement c'était déjà, les stoïciens avait déjà mis le doigt là-dessus, mais ça prend une autre valeur, un autre sens chez Saussure, et ensuite on sait que Chomsky a appliqué le discours de la science d'une autre façon encore, avec d'autres paradigmes, à la langue.

Donc, quand nous parlons de signifiant, nous étions sans le savoir déjà sur le chemin qui conduit à la cognition. Et j'y reviendrai.

Le S_1, qui est quand même la forme initiale que Lacan a choisit comme indiquant, indexant le maître, c'est l'insigne, l'insigne unique, qu'on peut à l'occasion imager par des attributs du pouvoir : le sceptre, la couronne, le trône, mais aussi par des mots, qui sont tenus pour absolus et qui s'imposent dans une sorte de sidération.

C'est la phrase que j'aime beaucoup, que j'ai souvent citée, de la page 808 des *Écrits* : « Le dit premier décrète, légifère, aphorise, est oracle, il confère à l'autre réel son obscure autorité. »

Et si on prend, dit-il, un signifiant comme l'insigne de cette toute-puissance, c'est le trait unaire - qu'il a baptisé ainsi et qui est le noyau de l'idéal du moi.

Et on voit bien, qu'est-ce que c'est cet adjectif unaire que Lacan a forgé à partir de Freud, détournant Freud ? Unaire, c'est une variation sur *unique*, mais qui prend son sens par rapport à binaire, qui donne à binaire son antonyme, son contraire.

Unaire, ça veut dire pas deux. Il n'y en a pas deux pareils et le signifiant du maître comporte cette exclusion du deux. L'exclusion du deux veut dire qu'il n'est pas comparable. Il n'est pas comparable, il n'est pas homogène, il est absolu c'est-à-dire séparé.

Dans la formule que Lacan donne de la sexuation mâle, c'est représenté par ce : il existe un x tel que phi de x, couplé avec pour tout x, phi de x.

$$\exists x \ \varphi x \ \Big| \ \forall x \ \phi x$$

Il apparaît ici que cet au-moins-un ne se soutient qu'à part de tous les autres, se soutient comme inhomogène précisément. L'homogène est du côté du pour tout x et donc, au fond, se place comme l'incomparable.

Évidemment, on voit bien l'insurrection que produit l'avancée de la pratique de l'évaluation dans l'université, c'est que le seul fait d'accepter l'évaluation dit : « vous n'êtes pas incomparable, vous êtes comparable, vous êtes étalonnable. »

Et donc, d'emblée, il y a une destitution - disons le mot - une destitution du sujet comme incomparable.

$$\frac{S_1}{\cancel{S}}$$

Alors que, précisément, la catégorie du sujet, du sujet qui est accroché au S_1, dont le S_1 vient combler la marque invisible qui tient du signifiant, comme dit Lacan, le sujet est une catégorie, une catégorie inhomogène, mais enfin, précisément, ça dit que le sujet n'est pas une catégorie, le sujet n'est pas catégorisable.

C'est la promesse de la psychanalyse. C'est là qu'elle s'oppose évidemment, on n'a quand même jamais vraiment parlé de psychanalyse de groupe, parce que la promesse du discours analytique est évidemment, est le contraire du discours de l'évaluation, c'est : « tu ne seras pas comparé. »

Et c'est pourquoi il y a toujours lorsqu'on fait, on opère avec la notion de diagnostic, il y a évidemment un ajustement qui ne se fait pas avec le discours analytique proprement dit. Le diagnostic, s'il y en a un, il appartient aux préliminaires de l'installation du discours analytique. Et c'est pour ça qu'il faut plutôt arriver à le faire rapidement : il est préliminaire, parce que le diagnostic veut dire classer en catégories.

Tandis qu'une fois que le discours analytique est installé, le sujet est incomparable. Et, évidemment, autant il y a une destitution immédiate par la culture de l'évaluation, autant le discours analytique comporte en lui-même une institution du sujet et, il faut bien dire, une valorisation ; autant l'évaluation dévalue, autant le discours analytique tout naturellement, structurellement, valorise le sujet.

Et quand il pouvait dire que l'analyste doit tout oublier au moment de recevoir son patient, il indiquait quelque chose de cet ordre : tu ne compareras même pas le patient à lui-même, d'une séance à l'autre. On est là dans un ordre qui proscrit la comparaison.

Et, c'est très amusant, je me suis cultivé par exemple sur l'œuvre de M. Monteil, dont je parlais jadis, en lisant un travail de décryptage, de déchiffrage, de mon ami et collègue Hervé Castanet - qui est à paraître - je m'aperçois que la catégorie essentielle, M. Monteil qui a conçu l'AERES, qui est un psychologue cognitiviste, social-cognitiviste, eh bien la catégorie essentielle pour lui, de l'ordre social, c'est la comparaison.

Et tout son système est basé sur la comparaison, que l'homme commence avec la comparaison et donc l'humanité débouche tout naturellement dans l'évaluation. L'évaluation est la forme supérieure de l'humanité, le surhomme c'est l'évalué, ça accouche l'humanité de ce qui avait en elle d'emblée.

Alors le discours de la quantification, évidemment, par rapport à quoi il faut bien dire la psychanalyse s'inscrit en faux éminemment, c'est pourquoi ce n'est pas simplement une anecdote que nous nous trouvions ainsi à une certaine pointe, la psychanalyse s'inscrit tout naturellement en faux par rapport au discours de la quantification pour lequel tout peut-être comparable, et donc tout est comparable.

Le discours de la quantification trouve à s'incarner, à se monnayer, c'est le cas de le dire, dans le marché, où tout a un prix, tout a une valeur mais pas une valeur absolue, une valeur sur une échelle de valeurs établies.

La constitution des échelles de valeurs est une pratique conditionnée par le discours de la quantification et par exemple dans la clinique, le discours de la quantification procède par établissement des échelles de valeurs qui portent le nom de leur inventeur en général, par exemple pour la dépression, Monsieur Widlöcher a apporté une importante contribution en établissant l'échelle de la dépression. Il a eu par-là une incidence sur la pratique.

C'est dans son contexte qu'on comprend le dit énigmatique de Lacan dans son tout dernier enseignement : la psychanalyse doit être une pratique sans valeur. Ça ne dit par qu'elle est sans valeur au sens du marché, elle dit c'est une pratique qui doit échapper à l'échelle de valeurs et au discours de la quantification.

Aujourd'hui, on constate quand même très largement, une éclipse, une éclipse sinon une disparition totale, définitive du maître comme incarné dans le signifiant-maître.

Si on prend la France, évidemment l'évaluation des ministres, c'est folklorique mais ça traduit que le maître n'est pas d'une autre essence. Je veux dire : ça traduit la volonté de démontrer que nous sommes dans un monde homogène. Et le président lui-même, héritier du monarque, et jusqu'à peut on peut dire que les semblants de l'hétérogénéité présidentielle était multipliés, cultivés ; là, au contraire, occupe cette place un personnage qui communique : je ne suis que ce que vous êtes ; qui affiche au contraire tous les semblants de l'homogénéité avec les gouvernés : comme vous j'aime même la *Star Academy*, comme vous, enfin, comme vous, comme vous, comme vous.

Et donc, on est passé, en effet, on est plutôt à nier, ce terme vraiment nié, assumé comme tel, enfin ça n'existe pas, ça n'existe pas, ça.

$$\overline{\exists x}\ \Phi x \;\Big|\; \forall x\ \overline{\Phi x}$$

Et donc, en effet, on adopte le style de la série et tout le monde a noté d'ailleurs que dans le style présidentiel actuel, on tourne la page très vite, comment on dit, on passe à la séquence suivante, terme qui est dû, je pense, au scénario des *telenovelas,* qui est à l'information, on change de séquence et on est au régime du plus-un : quel est le prochain épisode ?

Et donc on adopte, dans la disparition de l'inhomogène, le style de la série. Dès lors le maître, ça n'est plus l'Un, ça serait plutôt le multiple et il faut dire cette multiplicité, elle nous est volontiers représentée sous la forme de l'expertise qui prend la place de ce que Lacan appelait le décret ou l'oracle.

On se fie à l'expertise, et l'expertise se fait toujours en comité. Il y a des experts distingués mais c'est ce que nous avions appelé à l'époque, souligné comme les Comités d'éthique, nous sommes sous le régime des commissions et la vérité est supposée sortir d'une commission.

On peut dire que désormais le vrai, le bon, non seulement ce ne sont plus des signifiants-maître mais ce sont des signifiants-esclave qui sont subordonnés à l'accord des experts.

Donc il y a un glissement et évidemment tout ça reposant sur le monde homogène de telle sorte que quels que soient les ricanements qu'on peut avoir, les indignations et tout ça, ça n'est pas opérant, il y a un niveau où ça n'est pas opérant, c'est opérant au niveau du retardement, de mise en place des appareils et il y a un niveau où nous avons affaire à une mutation ontologique, nous avons affaire à une transformation du rapport du sujet à l'être.

Désormais, le chiffre, le chiffre de quantification, le chiffre est la garantie de l'être. C'est l'incidence de la science sur l'ontologie.

Ça a une incidence, évidemment, sur la débilité mentale de ceux qui sont des gouvernants ou des experts. Le discours de la science sur cette débilité mentale produit des utopies autoritaires que depuis une dizaine d'années et surtout ces dernières années on voit se multiplier de façon stupéfiante, y compris dans le pays du bon sens incarné, à savoir l'Angleterre, auquel nous allons consacrer des recherches dans nos prochaines publications, on constate que l'utopie autoritaire est devenue la production normale du comité d'experts.

Mais tout ça repose sur ceci qu'on n'est pas très sûr que quelque chose existe jusqu'à ce que ce quelque chose ait été déchiffré.

L'idéologie de ça, la forme idéologique de ça et même l'épistémologie de ça est donnée par le cognitivisme. Le cognitivisme, la cognition, c'est à mettre en série avec ce qu'on appelait la connaissance et ce que Lacan et nous-mêmes nous appelons le savoir.

On sait bien comment se distingue connaissance et savoir. Lacan produisait le savoir par rapport à connaissance où il accentuait comme après Claudel la valeur co-naître, naître en même temps.

La connaissance suppose une affinité du connaissant et du connu. Et on peut dire que la philosophie antique ne cesse pas de commenter cette affinité-là : ce qu'il doit y avoir de commun entre ce qui connaît et ce qui est connu. Et ce dont on a un écho lointain, proche après tout, dans Heidegger quand il évoque l'entente avec l'être.

En parlant de savoir, Lacan met au contraire l'accent sur ce qu'il comporte d'artifice. C'est un système d'éléments discrets qui ne supposent aucune affinité, puisqu'au contraire il s'agit aussi de pouvoir donner sa place au savoir inconscient.

Ce qu'on appelle la cognition, ce n'est pas si loin de ce que Lacan appelait le savoir. Simplement, sous toutes réserves, mais enfin c'est aussi supposé constitué, du représentable sous la forme d'éléments discrets.

Seulement il s'y ajoute la supposition que l'homme est tout savoir c'est-à-dire que tout ce qu'il en est de l'homme, si c'est le terme de référence, passe sous cette forme. C'est-à-dire le point de vue cognitif, c'est celui de l'homme computationnel.

Le cognitivisme, c'est l'idéologie, ou c'est la croyance, parce qu'il faut bien dire qu'à ce niveau-là, c'est une orientation fondamentale, ce n'est pas une démonstration, c'est la croyance que l'homme est une machine qui traite de l'information.

Et la formation qu'est-ce que c'est ? C'est des éléments discrets et matériels. C'est une machine qui reçoit de l'information, *input*, et qui elle-même traite et recrache de l'information.

Ce qui est un point de vue qui a sa force, mais disons qu'il s'y ajoute l'exhaustivité de l'humain, si je puis dire, qui s'ajoute à cette définition.

Mais, à considérer les choses froidement, le structuralisme a préparé la voie au cognitivisme. Le structuralisme était une première forme du scientisme qui maintenant a fleuri avec le cognitivisme et le cognitivisme, on peut dire c'est un exclusivisme de S_2.

$$S_2$$

Il ne connaît que S_2 et le système de signifiants. Et ce qui est de l'ordre du sujet, de l'objet petit *a* et on peut même dire du signifiant unaire, ce sont autant de termes qui ne trouvent pas à s'inscrire dans son monde.

$$\not{S} \,/\, a \,/\, S_1$$

Le résultat, c'est l'identification de l'homme à la machine, à la machine informatique, la machine à information, une identification dont on doit constater

qu'elle est apparemment agréable aux populations, comme disent les ministres. C'est une identification qui ne répugne pas. Pouvoir être chiffré, être une réalité chiffrable, ça vous entre dans l'être. Si l'amour, vraiment, c'est corrélatif de 40 % de sérotonine en moins, eh bien c'est que l'amour ça existe vraiment.

Là c'est la sérotonine, demain ça sera la quantité, l'activation électrique des neurones, peu importe, une référence quantifiée. Il y a un certain épanouissement de la personnalité, en tant que personnalité non pas qualifiée mais quantifiée : je suis une personnalité quantifiée. Il y a là un type d'épanouissement qui est d'un modèle assez différent de ce qu'on envisageait auparavant.

Alors, tout ça c'est croisé, tout ça n'a connu ce développement extraordinaire et maçonné notre maître actuel que parce que ce matérialisme mécanique qu'était le cognitivisme a trouvé son objet majeur : le cerveau et, donc, en effet, on conclut que c'est là que ça se passe, c'est le lieu.

Le lieu qui est en effet un lieu carrefour. Lacan parlait du carrefour cérébral, le cerveau est un carrefour. Et grâce à ce qui s'est développé depuis 15 ans, l'imagerie par résonance magnétique, qui permet d'imager l'activité neuronale, nous sommes dotés aujourd'hui d'un très puissant imaginaire du symbolique. Il faut le constater, à tel point que maintenant nous savons que le suffixe-maître, le signifiant-maître, le suffixe-maître c'est *neuro*.

neuro-

Hier ou avant-hier nous avions dans *Le Monde* la *neuro-économie*, avec courbe bibliométrique ; de plus en plus d'universitaires parlent de *neuro-économie*, c'est un fait, et donc vous avez 400 bonshommes dans le monde qui se consacrent à la *neuro-économie*. La fondation Carnegie qui donne 10 millions de dollars et c'est parti mon kiki, c'est-à-dire nous aurons…

Alors ça consiste à quoi ? Ça consiste à observer l'activité électrique du cerveau pendant que vous prenez des décisions d'investissement (*rires*).

Et donc, évidemment, et tous les aspects de la vie humaine sont susceptibles d'être ainsi neurologisés, tout ça active le cerveau. Alors vous avez de toute façon - je commenterais ça une autre fois - la *neuro-psychanalyse* est déjà née - si vous l'ignorez – il y avait avant un conflit entre les cognitivistes et les cliniciens mais la *neuro-psychologie* clinique est née - je vous l'annonce - et donc toutes les activités humaines sont susceptibles d'avoir *neuro* devant elles, ne parlons pas de la *neuro-politique*, qui doit certainement se pratiquer clandestinement pour savoir pourquoi on choisit un candidat plutôt qu'un autre.

Et donc la *neuro-religion,* ça a déjà commencé puisqu'on observe le cerveau pendant la prière et on constate que ça fait un bien fou aux neurones - il y a eu cette enquête - la croyance en dieu est également susceptible d'être imagée.

Et nous avons maintenant, il faut constater ça - ça a l'air irrésistible - nous avons : le réel est devenu *neuro-réel* ; c'est le *neuro-réel* qui est appelé à dominer les années qui viennent.

neuro-réel

Et donc, eh bien c'est à nous de savoir comment faire avec ce *neuro-réel*.

Et je vous en parlerais la prochaine fois.

Voilà.

Applaudissements.

Fin du *Cours* VI de Jacques-Alain Miller du 16 janvier 2008

Orientation lacanienne III, 10.

Jacques-Alain Miller

Septième séance du *Cours*

(mercredi 23 janvier 2008)

VII

Donc, le chiffre, le chiffre comme garantie de l'être. Le chiffre, aujourd'hui, vaut comme garantie de l'être qui a toujours eu besoin d'une garantie. C'est aujourd'hui le chiffre qui fait la différence entre l'apparence, les semblants et le réel.

Et il est vain - je l'ai souligné - de s'insurger contre, ce serait dresser un barrage contre le Pacifique, alors que cette conception est aujourd'hui commune.

Elle fait partie du sens commun de l'être, que nous partageons, quoi que nous en ayons, et le chiffrage est certainement, nécessairement appelé à recouvrir tous les aspects de l'existence. Je prétends que ce n'est là même pas une prophétie, c'est une constatation qui se vérifie incessamment et par rapport à quoi nous avons à ménager sa place à la psychanalyse. On peut comprendre que des collègues, des collègues praticiens, aient été conduit à chercher les conditions d'introduire le chiffre dans la psychanalyse.

Ils l'introduisent sous les espèces propres à ce qu'on appelle le cognitivisme, c'est-à-dire sous les espèces du suffixe *neuro*, qui est la forme que prend le chiffre quand il vient s'emparer, vient capturer le psychique.

Alors je dis le chiffre, comme je l'ai souligné après Lacan, le mot est lui-même ambigu puisqu'il emporte avec lui à la fois le sens qu'a le mot quand on parle de message chiffré et le sens du nombre. Et la psychanalyse a partie liée avec le chiffre au premier de ces sens, et ce que j'évoque, c'est la domination du nombre, la mystérieuse domination du nombre sur les esprits.

Le vieux problème, le problème antique de la relation de la pensée à l'être a été renouvelé dans la problématique cognitiviste, de la façon suivante, me semble-t-il : il y a eu, au XVIIe siècle, l'émergence et l'affirmation de la science mathématique de la nature.

Le mathématique s'est emparé du concept, ou du pré-concept de nature, et ça nous a donné la physique mathématique. Et puis, au XXe siècle, nous avons eu l'émergence de la science mathématique de la vie, si on peut ainsi décorer la biologie moléculaire.

Et on nous explique que le XXIe siècle verra l'affirmation de la science mathématique de la pensée, et cela à partir de l'étude d'un organe du vivant qui est le cerveau.

C'est pourquoi ce que le cognitivisme appelle, curieusement - c'est le pluriel qui est curieux, c'est le pluriel qui est douteux - les sciences cognitives, on nous explique qu'elles font partie de la science mathématique de la vie, que c'est un secteur déterminé des sciences de la vie.

Ça traduit le mouvement qu'on a pu observer dans le dernier tiers du siècle dernier, à savoir la psychologie s'est emparée de la biologie, elle s'est glissée dans, précisément, la neurobiologie.

Elle a considéré que le répondant, de la *psuke* - à quoi se réfère le mot même de psychologie - que le répondant réel de la *psuke,* c'était le cerveau et qu'on pouvait avoir, s'appuyant sur ceci, un accès direct à l'activité cérébrale par le biais de l'imagerie à résonance magnétique et donc qu'on pouvait reprendre à

nouveaux frais l'observation psychologique.

Donc le premier postulat, le premier axiome, c'est que le psychique est cérébral et, à partir de là, le cognitivisme se développe comme une philosophie de la neurobiologie, ouvrant des perspectives, faisant des promesses, des promesses d'exhaustion, qui sont certainement qualifiées, c'est-à-dire modérées par la considération de la complexité de l'architecture cérébrale, mais qui prolongent les résultats dans des anticipations merveilleuses.

Alors c'est une philosophie, pour ne pas dire une idéologie, d'un côté, et d'autre part le cognitivisme apporte à la neurobiologie et à l'observation des images, des questions psychologiques, à savoir : que se passe-t-il dans le cerveau ? Qu'est-il observable à l'imagerie quand il y a transmission d'informations, quand il y a connaissance, quand il y a émotion, que voit-on quand il y a tristesse, que voit-on quand il y a joie, que voit-on quand il y a décision, que voit-on quand il y a parole et écoute, écriture et lecture ? Et, par observation, on peut, en effet, moissonner quantité de faits d'observation.

À partir de quoi l'opération cognitiviste, l'essentiel est au fond l'inférence ; à partir de ces faits d'observation, on infère des processus mentaux qui seraient en cause et qui rendraient compte des observations.

Autrement dit, la psychologie est passée, là, de l'observation des comportements à l'observation des neurones.

Et elle ne renie pas son origine béhavioriste ou pragmatiste, au contraire elle pense poursuivre le même programme avec un instrument nouveau qui est celui que procure l'IRM - l'imagerie à résonance magnétique - qui est son outil, l'outil essentiel de ses investigations.

Alors il s'agit d'une volonté, une volonté anime le cognitivisme, celle de démontrer que la réduction est légitime, de la réalité humaine au cerveau ; que l'homme est essentiellement un cerveau et que le cerveau est une machine à traiter de l'information.

Il m'est arrivé cette semaine d'opposer un peu rapidement le cognitivisme à la clinique, en répondant à un journaliste que le cognitivisme ne jurait que par la statistique et donc que leur point de vue était foncièrement à l'opposé de celui de la clinique, qui prend les sujets un par un.

Oui, c'est trop rapide parce qu'on ne voit pas que la puissance du suffixe *neuro* soit bornée par le domaine de la statistique. Rien n'empêche de descendre au un par un.

De la même façon qu'il y a une neuro-économie, désormais, on ne voit pas pourquoi les cognitivistes n'ont pas encore mis sur le marché une neuro-psychologie clinique.

Pourquoi je ne ferais pas à mon tour une anticipation ? Nous allons voir prochainement une neuro-psychologie clinique. Au lieu de simplement avoir recours au grand nombre, on fera la description de l'activité cérébrale d'un sujet.

On ne voit pas très bien quelle conclusion on en tirera mais on peut faire confiance à l'inventivité de l'inférence. Autrement dit, la neuro-clinique individuelle est pour demain. On ne peut pas lui mettre a priori une barrière.

Et donc nous sommes sur le chemin de nous persuader de l'étendue, de l'extension progressive, et sans doute inéluctable de cette conception à toutes les pratiques. Toutes les pratiques auront bientôt une alternative cognitiviste qui rabattra leur façon de faire, leur perspective, sur l'observation cérébrale.

Alors ça c'est le monde, c'est un monde, on peut dire qui a été annoncé, pour le coup vraiment prophétisé par quelqu'un à qui je me suis référé au début et j'ai toujours différé le moment de lire le passage, mais je vais le faire là maintenant.

C'est le monde, nous sommes désormais entré dans le monde annoncé par Nietzsche, dans son

Zarathoustra, c'est-à-dire le monde du dernier homme ou des derniers hommes.

Je tenais donc cette année à faire un sort à ce passage qui figure dans le cinquième paragraphe du prologue de *Zarathoustra*.

Zarathoustra sort de sa grotte et vient parler au peuple. Et il parle au peuple, dit-il, de ce qui est le plus méprisable.

C'est-à-dire que, évidemment, il vient parler au peuple au nom de valeurs que l'on peut dire aristocratiques, de valeurs qui ne sont pas étalonnées, sur une échelle, des valeurs qui sont absolues et qui opposent ce qui est honorable et ce qui est méprisable.

Et, au fond, ce qu'il considère comme le plus méprisable, c'est l'homme qui, une fois pour toutes, a cessé de se référer à cet absolu des valeurs et c'est ce qu'il appelle le « dernier homme », ça n'est pas le dernier des hommes, enfin ça l'est aussi mais c'est peut-être, voilà, la dernière figure de l'humanité que nous offre son histoire, à moins de l'émergence bien problématique de ce qu'il appelle par ailleurs le surhomme, celui qui s'arrache à ce statut de dernier homme.

Il le décrit comme le - je traduirai comme ça - le temps du non-désir, pour autant que le désir est toujours dépendant d'un élément qui n'est pas homogène, alors que la demande a essentiellement partie liée avec la quantité.

C'est dit dans ces termes poétiques : « Malheur ! Arrive le temps où l'homme au-dessus de l'homme plus ne lancera la flèche et le temps où de vibrer désapprendra la corde de son arc !
Malheur ! Arrive le temps où de l'homme ne naîtra plus aucune étoile.
Malheur ! Arrive le temps du plus méprisable des hommes, qui lui-même plus ne se peut mépriser.
Voyez ! Je vous montre le dernier homme.
« Qu'est-ce qu'amour ? Qu'est-ce que création ? Qu'est-ce que nostalgie ? Qu'est-ce qu'étoile ? « - ainsi demande le dernier homme, et il cligne de l'œil. »

Heidegger a commenté ce clignement de l'œil du dernier homme.

Nous, nous dirions que ce mouvement de l'œil traduit sa position de non-dupe. Et, par excellence, on peut dire que, par rapport à tout ce qui est de l'ordre de la création, le cognitiviste qui rabat tous ces phénomènes sur le neuro-réel, incarne assez bien ce dernier homme.

« *La terre alors est devenue petite*, et sur elle clopine le dernier homme, qui rapetisse tout. »

Alors, Maurice de Gandillac traduit « De l'heur nous avons fait la découverte », c'est plus clair quand on traduit : nous avons inventé le bonheur. « Nous avons inventé le bonheur » - disent les derniers hommes, et ils clignent de l'œil.
Maladie et méfiance sont à leurs yeux péché. »

On observe ça, la transformation de la maladie en péché, au nom de la valeur santé ; et, on nous explique, on nous expliquait d'ailleurs récemment qu'un des handicaps des Français dans la compétition internationale, c'était qu'ils étaient méfiants et que aujourd'hui pour réussir, l'avenir est au peuple confiant.

Donc ça me paraît tout à fait vérifier la prophétie de Nietzsche en la matière.

« Pas de Pasteur, un seul troupeau ! Chacun veut même chose, tous sont égaux !

« Jadis tout le monde était fou » - disent les plus fins, et ils clignent de l'œil.

Encore on se chamaille, mais vite on se réconcilie - sinon l'on gâte l'estomac.

Pour le jour on a son petit plaisir, et pour la nuit son petit plaisir, mais on vénère la santé.

« Nous avons inventé le bonheur » - disent les derniers hommes, et ils clignent de l'œil. »

Alors, voilà ce qui a servi de référence depuis lors à d'innombrables essais philosophiques et on trouvait encore dans l'essai néo-conservateur de Fukuyama à l'époque où on pouvait

croire à l'histoire arrêtée, on trouvait, si mon souvenir est bon, la reprise de ce dernier homme comme l'essence même du citoyen démocratique.

En revanche, je passe peut-être plus vite sur le fait que ces derniers hommes, quand Nietzsche en reparle à la fin de *Zarathoustra*, il les fait adorateur de l'âne.

Enfin c'est pourquoi sans doute le magazine illustré dont je parlais a été fait *Nouvel Âne*, pour expliquer que ce n'est pas le même, que ce n'est pas l'âne des derniers hommes.

Alors maintenant revenons à cette affaire de nombre, puisque ça, ce n'est pas explicité par Nietzsche mais on peut ajouter : il ne jure que par le nombre. Cette adoration du nombre est prescrite par leur pré-compréhension du monde comme une réalité homogène, une réalité où tout est quantité, y compris la qualité.

Au fond se trouvent aux prises avec des « réalités qualitatives » - entre guillemets - qu'on n'appelle telles que du point de vue de la quantité ; des réalités qui ne se prêtent pas immédiatement à la quantité ; quand il se trouve aux prises avec des réalités qualitatives, comme il les appelle, et qu'il classe comme émotions ; je disais la tristesse, la joie, l'amour.

L'opération cognitiviste consiste à les rattacher à des réalités quantitatives. Et donc pour l'amour, je donnais l'exemple la fois dernière, on les rattache à des quantités de neurotransmetteurs ; on les homologue, on homologue les réalités qualitatives à ces réalités quantitatives et donc on démontre que leur quantification est possible.

Là, c'est sur des neurotransmetteurs, demain ça sera l'activité électrique du cerveau. Au fond, peu importe la réalité quantitative à quoi on les rattache, ce qui compte c'est ce rattachement, cette homologation quantitative qui vérifie l'axiome selon lequel tout est quantité.

Et, évidemment, la notion selon laquelle tout est quantité, c'est de l'ordre de la volonté, c'est de l'ordre du désir, en tout cas ce n'est pas déterminé par le domaine même que ça ouvre. C'est une pré-conception qui ouvre un certain domaine d'investigation.

Donc il y a, au départ, une énonciation, il y a un désir qu'il en soit ainsi.

Et ce désir, sans doute, est lui-même susceptible d'être interrogé, c'est un désir de maîtrise parce qu'il y a l'idée qu'on peut agir sur les quantités, on peut augmenter le pourcentage de dopamine, baisser celui de sérotonine. On peut, par des électrodes, agir sur l'activité électrique du cerveau. Donc c'est un désir de maîtrise et on peut dire un désir d'égalité.

On a affaire à un monde, ça ouvre sur un monde où les différences ne sont que quantitatives.

Et par-là, ça se prête, ça s'offre à la gestion des populations, comme on dit ; ça paraît spécialement adéquat à l'âge démocratique, par rapport à celui qui vient rappeler les valeurs absolues, comme le pauvre Zarathoustra parlant au peuple, que j'évoquais tout à l'heure.

Alors comment en est-on arrivé là ? Là, on est bien obligé de l'imputer à ce que Kant, avant Lacan, appelait la science, par quoi Kant, comme Lacan, entendait la physique mathématique.

C'est là que s'est faite une coupure, essentielle, qui n'a porté ses effets, les effets que nous voyons se développer aujourd'hui, qu'au moment où la mathématique a pu capturer la vie.

Tant que c'est resté encore science de la nature, science mathématique de la nature, tant que c'est resté physique, c'est resté à distance de la réalité humaine. C'est resté tout de même très à distance de capturer la pensée, la société, l'art. À partir du moment où la biologie est devenue moléculaire et mathématique, à ce moment-là quelque chose a été franchi dans la logique du vivant qui, aujourd'hui, s'impose par ses conséquences majeures dans l'organisation du monde.

J'ai eu à répondre cette semaine à un questionnaire – enfin parce que je l'ai bien voulu - que distribuait un

magazine qui a l'ambition de publier les grands textes ayant changé l'histoire du monde et qui, donc, offrait à un certain nombre de gens de donner leur avis là-dessus, jusqu'à dix titres. Ça m'a assez amusé pour que j'essaye d'y répondre.

Alors évidemment, enfin évidemment, j'ai pensé à dix textes qui continuent de déterminer les changements à venir du monde ce qui m'a permis d'inscrire en bonne place *La Science des rêves*. Je me suis dit qu'ils ne devaient pas interroger tellement de psychanalystes, qu'il était légitime de mettre *La Science des rêves* et tant qu'à faire les *Écrits* de Lacan, qui évidemment n'ont pas eu une incidence majeure sur l'histoire du monde jusqu'à présent, mais on peut espérer que ce sera le cas dans l'avenir.

En tout cas je me dis : si, quand on m'interroge, je ne dis pas ça, je manquerais à tous mes devoirs !

Donc la découverte de l'inconscient, tout de même, en tant que telle, la découverte de l'inconscient et la reformulation de cette découverte méritent leur place.

Pour ce qui est, disons du lien social, qu'est-ce qui est tellement déterminant pour la vie ? J'ai cru que je ne pouvais pas négliger le *Décalogue*. C'est quand même la grande formulation de la névrose de l'humanité. Lacan disait jadis que c'était le catalogue des lois de la parole ; c'est la formulation de la névrose œdipienne, qui a eu un succès sensationnel, sans doute en raison de l'architecture neuronale du cerveau.

Oh mais on vous démontrera sans difficulté en quoi l'œdipe est spécialement adapté à une frisure du neuronal et puis la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen c'est-à-dire tout de même un fondement de l'individualisme contemporain et du futur.

Cette Déclaration qui est tout de même, on pourra le noter, qui n'est quand même pas une déclaration des droits et des devoirs de l'homme et du citoyen, ça échappe quand même à l'idéologie du donnant-donnant, dont on veut nous faire aujourd'hui l'alpha et l'oméga du lien social.

Si, ça a marqué l'histoire du monde, c'est bien parce que c'est l'affirmation de droits et que les droits ont ici le pas sur les devoirs. Il est bien question là, au fondement de la démocratie, il y a tout de même un absolu qui n'est pas relativisé par l'échange.

Mais la psychanalyse, le lien social entendu comme ciment de la société, qu'est-ce qu'il y a après ça ? Après ça, c'est le discours de la science, moi je ne vois rien qui, en importance décisive, puisse s'y comparer.

Alors les mathématiques, ça se prêterait à une énumération considérable ; le plus simple est de prendre ce qui est à l'origine et donc j'ai donné parmi ces dix grands textes *les Éléments* d'Euclide : c'est le témoignage, le testament de l'émergence du discours de la mathématique.

Et puis, les sciences. Il y a quoi ? Les sciences de la vie, les sciences de la nature.

Pour ce qui est des sciences de la vie ; je crois qu'il faut faire sa place à Darwin et à *L'origine des espèces*, au concept de l'évolution, et puis il y a la biologie moléculaire dont on peut prendre le repère dans l'ouvrage si amusant de Crick et Watson, *La double hélice*. On ne peut pas dire que le livre en lui-même ait changé l'histoire du monde mais qu'il est là comme la butte témoin de l'affirmation de la biologie moléculaire dans la dernière moitié du XXe siècle.

Et puis il y a la physique, mathématique, et là je ne voyais pas comment sur dix textes ne pas nommer et Galilée, pour son *Saggiatore*, ou une formule selon laquelle la nature est écrite en langage mathématique, les *Principia* de Newton, toujours la mécanique valable ici-bas, et Einstein pour les quatre grands articles de l'année 1905, qu'on a appelé son *annus mirabilis* ; il a refondé la physique mathématique et spécialement pour son quatrième article, celui où figure la formule qui donne l'équivalence entre la masse et l'énergie.

Voilà, je n'ai fait figurer ici rien de littéraire ou d'artistique parce que si on s'interroge sur les ressorts des transformations dans le monde, ce qui pèse quand même le plus lourd, c'est le discours de la science, le plus lourd pour aujourd'hui et pour demain. Et on peut dire que nous sommes à l'époque où c'est tout à fait dénudé.

Les progrès du discours de la science et les nouvelles technologies, c'est le domaine de réalité qui rythme les transformations, des transformations qui se transmettent avec une rapidité remarquable à la vie quotidienne et au débat des sociétés.

C'est ce que nous avions aperçu, il y a quelques années, quand nous faisions une sorte de Cours journalistique, branché sur les nouvelles de la semaine ; ce que nous avions senti, aujourd'hui on peut dire que nous devons en faire la théorie.

Nous devons constater que, nous sommes par-là, nous qui sommes les praticiens d'une technologie déjà ancienne, la technologie psychanalytique, nous sommes rejetés, que nous le voulions ou non, dans une position de conservation, sauf à annoncer nous-mêmes des innovations, ce que visiblement nous sommes tentés de faire quand nous touchons à notre dispositif.

Nous y touchons, à notre dispositif, par exemple dans des établissements que nous avons ouverts et qui pratiquent des cures à durée limitée - c'est une innovation, pour nous au moins et objectivement puisque ça ne ressemble pas à la façon dont ça pu être pratiqué dans le passé dans d'autres orientations analytiques ; quand nous nous livrons à cette innovation, ce qui est le plus frappant, ce n'est pas qu'il vienne quelques critiques, c'est qu'on n'entend plus, on n'entend pas la critique de déviationnisme.

Or le XXe siècle a bruissé, dans tous les ordres du discours, des accusations de déviationnisme.

C'est que, au siècle dernier encore, l'idée de respecter une orientation initiale ou d'en dévier, eh bien ça souciait les gens. Et aujourd'hui, on peut dire que l'innovation, c'est comme le *Verum* de Spinoza, et *index sui*, l'innovation bénéficie d'un privilège en tant que tel.

Il n'y a plus l'idée d'une émergence absolue qu'il faudrait respecter mais, au contraire, il y a une pente qui est tout à l'opposé et qui consiste à valoriser l'essai novateur et Lacan l'a senti. Et c'est d'autant plus frappant qu'il a placé son enseignement, quand il l'a commencé, au début du XXe siècle, au milieu du XXe siècle, sous l'égide du retour à Freud, donc explicitement comme anti-déviationniste ; c'est même sous ce pavillon là qu'il a fait passer les véritables innovations qu'il apportait, dans la théorie comme dans la pratique de la psychanalyse, avec des séances courtes, dont il s'est gardé de faire la propagande. Il y a quelques considérations sur la durée de la séance dès son « Rapport de Rome », sur le temps et la cure, il y a quelques indications fugitives mais il n'y a rien qui ressemble à la théorie de la séance courte, chez lui, la théorie et les données de pratique sur la séance courte. On peut dire qu'il a masqué, il a tu son innovation.

Et c'est certainement à rapporter à ce qui est de l'ordre de la persécution et l'art d'écrire, c'est-à-dire qu'il a pensé que ça n'était pas forcément recevable, à l'époque, et donc c'est resté dans une sorte de pénombre. Mais, néanmoins, dans ses derniers dits, il a quand même formulé des choses qui sont apparues fort surprenantes à l'époque et que nous comprenons peut-être mieux dans le contexte d'aujourd'hui, comme : à chacun de réinventer la psychanalyse.

Ça, c'est quand même une direction qui est tout à l'opposé du « retour à », c'est plutôt une invitation à ce qu'on appelle aujourd'hui l'innovation.

Réinventer, pas n'importe quoi, la psychanalyse, sans doute, mais l'accent est mis sur une certaine libération par rapport à tout standard. Et de la même façon, l'accent qu'il a pu mettre sur l'invention de savoir, qui est

aussi consonnant avec le temps présent.

De la même façon, son mépris affiché pour tout ce qui était de l'ordre de la tradition. Comme il a pu l'écrire : une tradition est toujours conne ; enfin, il a pu le dire. Il y a là entre le drapeau premier de l'enseignement de Lacan et ces énoncés-là, une inflexion qui va presque jusqu'au revirement et donc il me semble que c'est la direction où, là encore que nous voulions ou non, la pratique de la psychanalyse sera amenée à s'engager toujours davantage. Ce qui fera loi, c'est, comme le veut le discours de l'époque, c'est le résultat. Il n'y a pas, il n'y a plus de noblesse dans l'intention, la valeur est concentrée dans le résultat et ça suppose certainement, de notre part, une certaine conversion de notre position.

Alors, je disais qu'il faut en remonter, il faut remonter à l'émergence de la science mathématique de la nature pour saisir les racines de l'emprise contemporaine du nombre. L'élaboration de cette science mathématique n'a pas été le fait, au départ, du physicien, elle a été le fait de penseurs. C'est ce que remarque Heidegger : à l'époque tous les chercheurs étaient philosophes. Il le remarque dans son livre qui s'appelle *Qu'est-ce qu'une chose ?* et qui a été traduit en français en 1971 et qui comporte une élucidation du concept de mathématique. On peut dire, chez les Grecs et les conséquences qui l'emportent ensuite dans la physique mathématique et c'est là que Heidegger examine les choses mathématiques, en grec *ta mathemata*, et je considère qu'il est très probable que c'est à partir de ce cours de Heidegger que Lacan a inventé son mot de mathème. Je n'en ai aucun témoignage direct de sa part mais la coïncidence me paraît parler d'elle-même.

Alors c'est là qu'il ne faut pas être positiviste. Le positivisme, c'est la conception selon laquelle, si je résume, selon laquelle un fait est un fait. Le positivisme, c'est la croyance à l'absolu du fait et alors les concepts apparaissent, dit Heidegger, comme de simples expédients.

En revanche, ce dont témoigne l'élaboration même de la science mathématique de la nature, c'est de la relativité du fait au concept. Comme le dit Heidegger : un fait n'est ce qu'il est qu'à la lumière du concept qui le fonde.

Cet énoncé pourrait être de Canguilhem. C'est un énoncé, un principe d'épistémologie qu'il faut bien entendu appliquer, mettre en œuvre aussi quand nous nous interrogeons sur l'émergence et l'affirmation de la perspective cognitiviste et de la volonté qui l'anime.

Alors qu'est-ce qui fait la différence entre le discours de la science tel qu'il émerge au XVIIe siècle et ce qui était la science dans l'Antiquité ou au Moyen Âge ? Il est frappant que, là-dessus, on voit, j'oserai dire qu'Heidegger n'est pas loin de Koyré, à savoir que pour ce qui est de l'observation, pour ce qui est de l'expérimentation, de la mesure et même de la mesure chiffrée, ce n'est pas ce qui fait la différence.

Tout ça est présent dans le savoir antique et médiéval. Et plus vraiment, la différence est dans une autre attitude à l'endroit du savoir dont le caractère fondamental est ce que Heidegger appelle sa prétention mathématique.

Il s'appuie pour le dire sur une affirmation de Kant, dans son ouvrage qui s'intitule *Premiers principes métaphysique de la science de la nature :* j'affirme que dans chaque théorie particulière de la nature, il ne peut se trouver de science proprement dite que dans la mesure où s'y trouve de la mathématique.

C'est là que Heidegger nous présente une lecture qui peut être une fiction sans doute, mais une lecture du *ta mathemata* des Grecs. Qu'est-ce que c'est que *ta mathemata* ? C'est ce qui peut être appris et par-là ce qui peut-être enseigné.

Remarquons que Lacan a donné ce sens là à ce qu'il a appelé le mathème. Le mot ne figure pas dans la traduction qui été donnée de Heidegger, c'est Lacan qui a francisé *ta mathemata* en disant le mathème et en le définissant à

la grecque comme ce qui peut être enseigné.

Lacan était conduit à dire que ce qui peut être enseigné par excellence de la psychanalyse, c'est un certain nombre de formules d'allure mathématiques. Il a inventé de populariser le terme de mathème au moment où il mettait au tableau ses schémas des discours, schémas permutatifs de symboles d'allure mathématiques.

Donc il a lui-même élaboré une pseudo mathématique de la psychanalyse, une pseudo logique mathématique de la psychanalyse pour se conformer au réquisit kantien comme si la psychanalyse pouvait être scientifique à la mesure de ce qu'elle pourrait comporter de mathématique, tout en logeant la psychanalyse sur la marge de la science.

Il m'est arrivé de censurer le cognitivisme comme étant une singerie des sciences dures, et cet élément d'imitation, de semblant de science, il faut reconnaître que Lacan a joué avec pour la psychanalyse, que ça fait partie de la même irrésistible attraction vers le discours de la science et le structuralisme tout entier s'est imposé en étant au nom d'un idéal de scientificité.

Nous avons quand même pensé, dans les années 60, sortir de la rhétorique des humanités passer à un abord dont l'idéal était la scientificité, mais évidemment en utilisant dans les mathématiques des zones qui semblaient se prêter au traitement que nous voulions faire.

C'est-à-dire, par exemple, Lacan s'est inspiré de la théorie des graphes - dans son grand graphe - il s'est inspiré de la théorie de la communication et de l'information où le cognitivisme trouve aussi un appui.

Si on pense aux travaux, je le rappelle maintenant, de Warren, sur la théorie de l'information, il s'est appuyé aussi sur la cybernétique comme on disait à l'époque, la cybernétique de Norbert Wiener, il a exploité, comme dit le cognitivisme, il a exploité les ressources d'élaboration mathématique jusqu'à amener dans la psychanalyse les nœuds qui faisaient encore plus de difficultés à cette époque que maintenant où on a élaboré quelques instruments plus fins pour les saisir dans le discours mathématique.

Donc, *ta mathemata :* ce qui peut être appris et enseigné bien au-delà des limites de l'école ou de l'érudition.

Heidegger invente de loger *ta mathemata* par rapport à quatre autres termes grecs. À ma connaissance, c'est vraiment une création de sa part, je n'ai pas souvenir qu'il y ait chez aucun philosophe grecs que j'ai pu lire, qui a pu m'être enseigné, que j'ai pu apprendre, je n'ai pas le souvenir qu'il y ait cette mise en place qui est suggestive et qui s'appuie sur le langage philosophique grec.

Il oppose donc *ta mathemata* d'abord à ce qui est de l'ordre de la *phusis* ou de la *poeisis*, c'est-à-dire ce qui est de l'ordre de la nature ou de l'art, de la fabrication, de l'artifice ; *ta mathemata* est distinct de *ta phusike* - les choses naturelles dans le langage de Heidegger, les choses en tant qu'elles surgissent d'elles-mêmes, par opposition à *ta poioumena*, celle qui surgissent de la main de l'homme - choses naturelles, les ouvrages de l'art.

Il y a, troisièmement, *ta kremata*, les choses qui sont dans l'usage, dont on se sert, qui sont constantes par la, et quatrièmement, il m'est arrivé d'en parler dans un autre contexte, *ta pragmata*, celle qui relève de la praxis, de l'action, les choses avec lesquelles nous avons affaire, que ce soient les choses matérielles et que ce soit aussi dans l'action ce qu'il y a à faire.

Ces quatre termes sont pour lui distincts de ce qu'il isole comme *ta mathemata*, qui sont les choses en tant que nous les apprenons, les choses en tant qu'elles ont affaire avec la connaissance mais dans une acception, au fond, très particulière, où il ne s'agit pas seulement d'apprendre le maniement des choses, leur usage ; mais il s'agit, invente-t-il, il s'agit, dans le mathématique, de porter à la connaissance ce que depuis toujours

nous savons et donc ce que, d'une certaine façon, nous portons déjà en nous-mêmes.

Pour l'illustrer, il a cette considération sur le nombre trois - je compte trois choses qui sont ici des livres, mais enfin je compte un, deux, trois et, selon lui, nous ne pouvons compter que ces choses sont trois que si nous connaissons déjà le trois. Les choses elles-mêmes ne nous aident en rien à accéder au trois.

C'est dit d'une façon qui est faite pour laisser présager ce qui plus tard sera la notion que le nombre est inné.

Le débat des platoniciens et des empiristes pour savoir si le nombre est inné ou s'il vient de l'expérience, cette question continue d'être tout à fait d'actualité pour la psychologie cognitiviste qui aimerait pouvoir démontrer les fondements de l'arithmétique dans la vie mentale.

C'est l'objet de recherches qui sont en cours et qui, d'après moi, le resteront pendant longtemps.

Donc il s'agit pour Heidegger, au départ, dans le mathématique, de ce que nous pouvons apprendre au contact des choses mais sans que ce savoir, nous l'ayons extrait des choses.

Et, par-là, le mathématique serait le présupposé de tout savoir et le nombre serait venu à représenter par excellence le mathématique en ce sens là. Il retrouve le fil dont il donne ici le point de départ, il le retrouve chez Galilée - je citerai le passage une autre fois - il le retrouve aussi dans Newton.

La version lacanienne concernant le nombre est de faire des nombres une exception dans le symbolique, c'est d'énoncer : les nombres sont du réel. Quand Lacan dit : les nombres sont du réel, ça veut dire : ils ne sont pas de l'imaginaire, mais ils ne sont pas non plus du symbolique. On peut dire que ce ne sont pas des signifiants pour autant qu'un signifiant est fait pour porter des significations, pour autant qu'un signifiant, enfin les signifiants sont supports d'imaginaire. Si on veut en faire des signifiants, alors ce sont par excellence des signifiants sans signifié.

Il est arrivé à Lacan d'appeler désespérément de ses vœux un signifiant nouveau, un signifiant nouveau qui n'aurait pas de signification et qui néanmoins opérerait. Eh bien on peut dire que le nombre fut jadis un signifiant nouveau, opérant sans signifié.

C'est cette vacuité de la signification du nombre qui, sans doute, encourage à l'idéologie de l'objectivité du fait chiffré.

C'est ainsi même que le nombre, qu'un chiffrage est accrédité comme étant en lui-même sans signification, y compris quand il est issu de biais extrêmement marqués.

Comme dans les sondages politiques où les questions, le moment des questions, la formule de la question, l'adresse de la question sont marqués, sont infectés de biais tout à fait patent, et puis vous avez le 10 %, 15 %, etc., et lorsque le chiffre arrive, il y a un effet de stupéfaction, un effet d'accréditation en déflagration qui est toujours remarquable à observer.

Là, depuis trois jours, les chiffres sont mauvais pour le président de la République et aussitôt, sur la base enfin, 49 %, de chiffres et de comparaison de chiffres, vous avez aussitôt une mutation générale du discours articulé et la semaine dernière encore, il était génial et depuis trois jours, on vous explique sur la base de ces chiffres à quel point il s'est trompé, qu'il ne fallait pas faire ça et qu'il ne s'en tirera pas, qu'il est mort, etc.

Au fond, là, l'incidence de ces signifiants sans signifié que sont ces chiffres est de nature à faire virer les significations du discours d'une façon tout à fait immédiate.

Lacan corrige cette assertion en disant que - ce n'est pas tout à fait clair - les premiers nombres ont quand même un sens ; et on doit entendre ici l'essence mythologique qui affecte le nombre.

Alors, il dit, donc, les premiers, jusqu'à quatre, jusqu'à cinq peut-être, allons jusqu'à six, je n'ai pas identifié là la référence qu'il a en tête, mais disons ça n'a rien à faire avec la fonction de

réel des nombres. Et vous savez que Lacan étend cette absence de sens à la science elle-même jusqu'à énoncer que la science n'a aucune espèce de sens, comme le monde, et il reste en cela fidèle à l'énoncé de Bertrand Russel qui enchantait Kojève et que Lacan a cité plusieurs fois : le mathématicien ne sait pas de quoi il parle. Il manie, au fond – traduisons ça ici - il manie les nombres comme étant du réel.

Sur cette lancée, qui me permettrait divers développements, je voulais faire une place, avant de terminer, au moins signaler ce que on peut tirer d'un texte qui est un texte cognitiviste éminent, qui est la « Leçon inaugurale au Collège de France » de la première chaire de science cognitive, qui est jamais été créée, chaire de psychologie cognitive expérimentale.

C'est-à-dire que le cognitivisme a trouvé, en 2006, une consécration universitaire par l'accession de Monsieur Stanislas Dehaene à la chaire, qui est sans doute la chaire de Jean-Pierre Changeux, neurobiologiste, sa chaire transformée pour son élève Stanislas Dehaene.

Il est frappant que Changeux n'ai pas, au fond il n'a pas tellement voulu que ses élèves biologistes accèdent au Collège de France, il les a doublés en adoubant un psychologue, un psychologue de formation mathématicien, Stanislas Dehaene, dont la leçon inaugurale me paraît être une mine pour situer au plus haut niveau, le discours cognitivisme.

Stanislas Dehaene commence par rappeler la définition par William James de la psychologie comme la science de la vie mentale. Il s'en recommande et ça rend d'autant plus frappant le titre de sa leçon inaugurale qui est « Vers une science de la vie mentale. »

Et donc on est passé de William James à Stanislas Dehaene, de *la* science de la vie mentale à *une* - et c'est un mouvement qu'on observe d'ailleurs tout au long de cette leçon inaugurale. Il ne dit pas qu'il va trouver *les* lois de la pensée, il dit *des* lois de la pensée.

Et ainsi de suite, on a cette curieuse baisse de tonalité en même temps qu'on a l'affirmation de la prétention aux sciences cognitives de faire partie des sciences de la vie.

Mais qui s'appuient sur quoi en définitive, comme il l'explique – c'est sa phrase - en exploitant toute la panoplie des méthodes de la biologie.

Je crois que le verbe est très juste : le cognitivisme est un exploitant. C'est un exploitant de la biologie et on ne peut même pas dire, il ne prétend pas même être un exploitant des résultats de la biologie mais un exploitant de ses méthodes et, au fond, pratiquement, à quoi se ramènent les méthodes de la biologie qui sont ainsi exploitées ? Elles se ramènent à exploiter l'imagerie magnétique.

D'ailleurs il est dit clairement que la neuro-imagerie, l'imagerie cérébrale joue un rôle central et d'ailleurs quand M. Dehaene donne l'exemple des recherches sensationnelles qu'il s'apprête à mener, ou dans le fil de recherches qui ont déjà commencées, c'est essentiellement l'observation de l'imagerie magnétique qui vient là en exemple et c'est par ce biais essentiellement qu'il se rattache à la biologie, c'est-à-dire qu'il lui emprunte, lui emprunte cet instrument.

Alors, en même temps les ambitions ne s'arrêtent pas au cerveau puisque il pense également pouvoir travailler à l'intersection de la biologie du cerveau et de l'environnement, voire de la culture et on voit, au fond, le passage problématique : c'est celui, justement, qui va de l'observation cérébrale, d'un côté, aux réalisations de la culture de l'autre et on a assez peu d'éléments qui font vraiment le joint, c'est-à-dire qu'on est constamment rabattu sur les données de l'imagerie. Simplement c'est par la voie d'inférences extrêmement ténues et problématiques qu'on arriverait à ce qui est de l'ordre de la culture, ce qui n'empêche pas M. Dehaene de promettre que ce dont il s'agit dans sa chaire a pour ambition d'énoncer des lois générales de la pensée.

Il ne dit pas *les* lois mais *des* lois générales de la pensée et cette promesse, c'est la promesse de pouvoir passer de ce qu'il observe de la vie mentale, c'est-à-dire de l'activité neuronale, de passer de cette observation à des déterminations universelles concernant la pensée dans tous ses aspects : de la perception à la motricité, la mémoire, la perception du monde, le concept, l'émotion, l'intention, la décision, l'introspection, tout ça s'observe et tout ça répondrait à une syntaxe d'opérations dont il pourrait formuler les règles.

Et, cerise sur le gâteau, il pourrait également - ou il voudrait - déterminer la différence, pour le cerveau, entre une information consciente et une information inconsciente.

Lui-même s'aperçoit d'un certain excès d'amplitude dans son programme et reconnaît que pour beaucoup de gens, la psychologie, c'est une science molle et pas une science dure, et il faut bien dire que tout ce qu'il énonce - c'est ça qui est frappant - est emprunté. C'est vraiment, c'est une exploitation de résultats, alors de la biologie, voire de la chimie, etc.

Ce qui lui sert de preuve, d'encouragement, ce serait la reconnaissance dont bénéficie la psychologie cognitive du fait de sa propre accession à une chaire au Collège de France.

Je n'exagère pas, c'est une sorte de validation par la reconnaissance de la communauté scientifique et il faut avouer que Jean-Pierre Changeux, qui m'amusait tellement au temps de *L'homme neuronal* – que j'avais baptisé comme ça, dans mon inconscience à moi - que Jean-Pierre Changeux a réussi, en effet, à introduire ce programme au Collège de France et donc permet à M. Dehaene de faire miroiter la possibilité, alors je le cite : « La possibilité que les lois que la psychologie est susceptible de découvrir soient aussi solides et universelles que les lois de la physique. »

Je trouve ça grandiose ! Parce qu'il ne dit pas que les lois que la psychologie a découverte, dont on pourrait discuter du statut, c'est les lois que la psychologie est susceptible de découvrir ! Et il n'est pas impossible qu'elles soient aussi solides et universelles que les lois de la physique.

Je dois dire ! Et il cite Galilée, Newton, et Einstein, alors que pratiquement nous avons l'observation du cerveau à limagerie magnétique et que nous avons des comparaisons avec l'ordinateur, le cerveau comme machine à traiter de l'information, dont on pourrait inférer les algorithmes de la pensée.

Ce que vous trouvez là, c'est rien ! Je veux dire : à l'appui de ces propositions grandioses vous avez - enfin j'énumèrerai ça peut-être la prochaine fois - vous avez quelques pauvretés sur le ralentissement de la pensée, dans certaines conditions ; vous n'avez rien qui ressemble le moins du monde à une loi universelle de quoi que ce soit !

Mais nous avons ici la formulation d'une ambition, d'une ambition qui est modérée par le fait qu'en effet, il y a une architecture extrêmement complexe du cerveau mais, au fond, la conviction essentielle du psychologue, c'est que là, il a un accès plus direct à ce qu'il appelle les mécanismes de la pensée, parce que ça, ça fait partie du désir initial, la pensée a des mécanismes, un accès plus direct aux mécanismes de la pensée grâce à l'imagerie magnétique que par la seule observation des comportements.

Autrement dit, simplement nous avons l'ambition qui avant se réalisait par l'analyse des comportements, à savoir inférer la pensée qui est derrière, et transférer et il croit que parce qu'il va voir le neurone et l'activité du neurone, alors il sera plus près, plus directement lié aux mécanismes de la pensée et donc, précisément parce qu'alors on encouragera le sujet, le cobaye en observation, on l'encourage à prendre des décisions et on regarde quels sont les neurones qui sont activés, les zones cervicales qui sont activées au moment de la prise de décision.

Et parce qu'on constate qu'il y a cette corrélation, alors on dit : la décision, ça n'est qu'une certaine activité neuronale et donc on en conclut à l'illusoire libre arbitre des décisions humaines.

Et surtout on en conclut que ce que avant on considérait comme des données subjectives sont susceptibles désormais d'un traitement objectif.

C'est ça la grande ambition du cognitivisme, à travers ces différentes méthodes. Dans la psychologie d'aujourd'hui, conclut-il, les données subjectives de la conscience sont des objets vécus illégitimes que la modélisation et l'imagerie mettent en relation directe avec les données objectives de l'architecture cérébrale.

Voilà sur quoi il conclut sa leçon inaugurale, c'est-à-dire sur l'ambition de donner un statut objectif à la subjectivité par la modélisation mathématique et par l'imagerie cérébrale.

Cette ambition, il faut dire, anime, à travers ces différentes modalités, anime le cognitivisme, qui ressortit d'une façon étonnante, et à travers la multiplicité des recherches en cours, qui ressortit à une pauvreté essentielle, la pauvreté d'une méthode d'inférence, qui essaye de faire le saut, de faire le joint entre des données d'observation et des processus, ce qu'ils baptisent processus et dont, il faut dire, la réalité à venir apparaît absolument fantomatique.

Bon, je continue la fois prochaine.

Applaudissements.

Fin du *Cours* VII de Jacques-Alain Miller du 23 janvier 2008

Orientation lacanienne III, 10.

Jacques-Alain Miller

Huitième séance du *Cours*

(mercredi 30 janvier 2008)

VIII

Quelles ressources trouvons-nous dans l'enseignement de Lacan pour situer à sa place ce que, de notre temps, on appelle le cognitivisme ?

Je ne crois pas me tromper en disant qu'on ne trouve pas ce mot, jamais dit dans le texte qui subsiste des Séminaires de Lacan, et non plus dans ses écrits.

Alors que, lorsque Lacan s'arrête d'écrire et de parler, le cognitivisme est déjà né, a déjà des partisans et est une référence majeure dans un certain nombre de disciplines.

Prenons ça comme une indication, une indication datée, chronologique, concernant l'influence de cette idéologie et en un temps où Lacan parcourait, à l'aise, les disciplines de pointe, il pouvait négliger l'existence et le nom même du cognitivisme.

J'ai dit la dernière fois que je renonçais ici à la polémique pour l'élucidation, pour l'*intelligere* de Spinoza. Et, je vais me tenir à cette orientation en cherchant dans Lacan ce qui nous indiquerait une voie d'abord.

Et donc j'utilise notre moment cognitiviste pour revenir sur l'enseignement de Lacan et sur ce qui fait notre position dans la pratique et dans la théorie, afin de l'éclairer.

Je l'ai évoqué la dernière fois, ce qui surgit d'abord c'est qu'avec le structuralisme, il y a eu une postulation vers la science qui a tranché dans la pensée.

On peut dire que le structuralisme, au moins en France, et Lacan y a joué un rôle majeur, le structuralisme s'est posé à travers une critique de la phénoménologie telle qu'elle avait été monnayée et qu'elle apparaissait dans la philosophie dominante à travers l'œuvre d'un Merleau-Ponty, la *Phénoménologie de la perception*, ou dans l'existentialisme d'un Sartre.

Michel Foucault avait tenu, au moment de la publication de son ouvrage *Des mots et les choses,* à se camper dans une posture critique à l'endroit de l'inspiration phénoménologique.

Et donc, il y a eu, au cours des années 60, un binaire phénoménologie versus structuralisme, la notion d'un dépassement de l'une par l'autre.



D'où nous sommes maintenant, il apparaît que le structuralisme n'a été qu'une transition pour en revenir à ce dont la philosophie phénoménologique était la critique et apparemment triomphante, à savoir ce que j'appellerais un scientisme, le scientisme qui est aujourd'hui dominant sous les espèces du cognitivisme, en même temps que ce qui du structuralisme a repoussé le scientisme, s'est inscrit sous le chef, non pas d'une discipline mais d'un champ d'exploration, qui porte un nom que nous n'avons pas pratiqué ici, mais qui s'est imposé à partir surtout de l'écho qu'il a reçu aux États-Unis « le post structuralisme » et qui a donné naissance, dans les universités américaines, et puis à travers le monde, à ce champ, multiple, équivoque, que j'appellerais par son nom anglais les *cultural studies*.



Et donc il me semble qu'on voit mieux maintenant quel est en quelque sorte le résidu du structuralisme une fois que s'en est déprit et que s'en est imposé le scientisme.

Ce schéma situe en effet notre structuralisme comme un moment de transition et aussi un moment équivoque, et invite à - quand on relit Lacan - à nous distinguer, en effet, des propositions qui sont compatibles ou affinitaires au scientisme en même temps que, certainement, ces propositions, cet enseignement ne s'y réduit pas.

Mais on peut dire que la postulation scientifique du lacanisme était à frayer la voie au scientisme contemporain et en tout cas nous a sans doute laissé inattentif à ses progrès, au fond de quoi on s'enchantait, à l'époque, si je fais retour à l'enseignement de Lacan.

On considérait comme un progrès de la pensée, un progrès d'élucidation - je prends cet exemple - de pouvoir transcrire ce que Freud appelle fantasme, de pouvoir le transcrire dans une formule d'apparence mathématique comme est S barré, poinçon, petit *a*, entre parenthèses.

Fantasme : ($ ◊ *a*)

Donc une séquence de trois symboles ou même de cinq si on y ajoute les parenthèses. Et ça a fait partie de la séduction du discours de Lacan que cette retranscription systématique des termes freudiens en des écritures d'allure scientifique. Il a commenté lui-même cette écriture, page 816 des *Écrits*, dans les termes suivants : il appelle cette écriture un sigle. Le terme, au fond, antique, et il utilise ce terme antique mais c'est pour dire qu'il l'introduit au titre d'algorithme c'est-à-dire d'une formule qui prescrit un certain développement normé.

S*a*

Alors, là, se réintroduit l'équivoque qui lui fait souligner que dans ce sigle on retrouve scindés les termes de l'abréviation du signifiant : Sa ; c'est ce qu'il énonce en disant : « …il rompt l'élément phonématique que constitue l'unité signifiante jusqu'à son atome littéral. »

Il faut entendre que c'est Sa l'abréviation de signifiant qui se trouve ici rompu en deux lettres.

Et, au fond, il l'ouvre à la multiplicité, en disant : « …il est fait pour permettre vingt et cent lectures différentes. » Donc une multiplicité dont il n'énumère pas les possibilités : « …multiplicité, dit-il, admissible aussi loin que le parlé en reste pris à son algèbre. »

Ce qui est vraiment autorisé des usages qui ne trouvent ici aucune limite. Et, à ce moment-là il caractérise l'ensemble des sigles algorithmiques qu'il utilise dans son grand graphe en disant qu'ils ne constituent pas un métalangage mais ce ne sont pas des signifiants transcendants, ce sont les index d'une signification absolue.

Une signification absolue, la formule est rude, il l'a dit spécialement adaptée à ce dont il s'agit dans le fantasme et on peut l'admettre : le fantasme est en effet absolu au sens de séparé du reste du système des significations.

Freud lui-même l'accentue à ce titre, que le fantasme vient en quelque sorte en plus sans que ses liens soient manifestes avec ce qu'a pu révéler la parole du patient, et qu'à ce titre l'analyse peut se développer en laissant recouvert le fantasme, non avoué ; et donc, comme une signification à part, un scénario significatif hors du tout.

Mais, et c'est sans doute pour ça que Lacan distingue par un de ces sigles le sigle du fantasme, mais en même temps, il en fait un caractère général, il fait du caractère d'index une signification absolue, il fait de ce caractère la marque de tous les sigles qu'il a placés sur son graphe.

Il fut un temps où on essayait de pénétrer la valeur propre des termes de Lacan. Si nous les considérons

rétroactivement, on s'aperçoit qu'on a là des termes équivoques qui empruntent à l'expérience analytique et décorent les termes qui en proviennent d'une mathématisation dont il n'apparaît pas excessif de dire qu'elle est de semblant, qu'elle est en quelque sorte déjà, qu'elle est en quelque sorte attirée par le scientisme à venir et en même temps que Lacan multiplie les réserves qui l'empêchent d'y tomber.

Et, cette équivoque, on peut dire, est destinée à marquer l'ensemble de son enseignement. Cet enseignement est à la fois habité par un idéal de mathématisation qui est incessamment dénié, et pour des raisons, au fond, fondamentales.

J'ai évoqué la dernière fois la ressource que Lacan avait, selon toute probabilité, trouvé dans l'écrit, le Cours de Heidegger sur « Qu'est-ce qu'une chose ? » et en particulier sur les pages concernant le mathème.

On en a l'écho bien plus tard dans l'enseignement de Lacan, plus tard que cette page 816, qui est empruntée à « Subversion du sujet et dialectique du désir », on en a un témoignage dans son écrit qui s'appelle « L'étourdit », qui figure dans le recueil des *Autres écrits* à la page 481.

Ceci vient directement de Heidegger, me semble-t-il, - « Le mathème, dit Lacan, se profère du seul réel d'abord reconnu dans le langage : à savoir le nombre. »

Le terme de réel est sans doute, c'est Lacan, mais la notion que le mathème, que la première réalisation du mathème, c'est le nombre, cette notion on la trouve dans Heidegger.

Et Lacan signale l'attrait que présente le mathème, ou que présente le nombre, ou que présente le champ mathématique, pour la pensée ; il accentue cet attrait ainsi en disant que la pensée y trouve le *nonsense* propre à l'être. La pensée trouve dans la mathématique le *nonsense* propre à l'un.

Je crois qu'il faut ici donner au mot anglais *nonsense* non pas la valeur humoristique qu'il peut avoir, mais bien sa valeur qu'on transcrit en français *absence de sens*, *ne pas avoir de sens*.

Comme je l'ai rappelé la dernière fois, et ça revient plusieurs fois sous la plume de Lacan, c'est le terme de Bertrand Russell qui séduisait, qui séduisait Kojève : à savoir que le discours mathématique, la mathématique, on ne sait pas de quoi on y parle.

Et ici, j'y vois un écho ; on ne sait pas de quoi on y parle et c'est-à-dire c'est un discours sans au-delà. C'est un discours qui, précisément, ne sert pas d'index à ce que Lacan appelait tout à l'heure une signification absolue.

Ce qu'il y a, disons-le ainsi, ce qu'il y a est entièrement contenu dans le discours lui-même. Et là, Lacan le formule ainsi : ce qui serait l'essence de la mathématique, à savoir un usage *nonsense* du langage, précisément au moment où il prend quelques distances avec la mathématisation, cette mathématisation dont, dans cet enseignement pourtant, pour laquelle il a beaucoup donné et encore dans « L'étourdit » puisque il utilise là des termes, des éléments, des relations, qui appartiennent à la logique mathématique.

Alors cet équivoque de Lacan, cet usage équivoque de la référence à la science et aux mathématiques dans la science, il a essayé de la rompre, de passer au-delà et c'est sans doute l'indication, l'index le plus prometteur qu'il a laissé, en invitant à définir pour la psychanalyse un réel qui ne tiendrait qu'à elle.

Il l'a dit dans les termes suivants : l'inconscient témoigne d'un réel qui lui soit propre.

Cette formule, en elle-même, marque une prudence et en même temps une difficulté qui se concentre dans l'usage du verbe « témoigner. » Il ne dit pas que l'inconscient démontre un réel, il ne dit pas l'inconscient nous force à définir un réel, il ne met pas comme sujet de la phrase *la psychanalyse et son réel* mais disons que c'est l'orientation.

Au fond que pressé par le discours de la science, qui constitue tout au long

de son enseignement sa référence, je dirais au même titre que Freud, il est allé dans la direction d'élaborer un réel qui serait propre à ce qui ne s'impose que du discours analytique, à savoir l'inconscient et le même conditionnel, le conditionnel dont il a affecté *Un discours qui ne serait pas du semblant* se retrouve ici dans le subjonctif de un réel qui lui soit propre.

Ce réel propre, ce réel identifiant, ce réel particularisé, il l'a situé dans le champ de la sexualité. Et c'est en quoi son élaboration du rapport sexuel a été ce qui a répondu au plus près à ce que j'appelais la pression du discours de la science sur ce qu'il pouvait développer.

C'est-à-dire, au fond, il a rémunéré le défaut sensible de la théorie analytique, au gré du discours de la science, par la carte qu'il a amenée concernant le rapport sexuel avec les traits singuliers dont il a doté ce rapport sexuel. Ça devrait nous mettre sur la voie d'élucider par quel biais la quantité, la mesure, le chiffre, le nombre, précisément, sont advenus à l'homme. Lacan lui-même l'évoque, la configuration spéciale du rapport sexuel dans l'espèce parlante, chez les êtres parlants, qui pourrait expliquer l'accès qu'ils ont trouvés au nombre.

Pour anticiper un peu, ce serait l'inaccessible du rapport sexuel qui expliquerait l'accès, l'accès aux autres.

Cette question, du temps de Lacan, pouvait paraître spéculative ; elle ne l'est plus aujourd'hui puisque quantité, mesure et nombre, c'est là que notre époque, ce qui est maintenant notre époque, ce qui ne l'était pas tout à fait encore, en tout cas ne nous était pas aussi évident à la fin du siècle dernier, c'est là que l'époque va chercher ses signifiants-maîtres.

Alors, j'ai opposé déjà le nombre à l'insigne. L'insigne, ce que Lacan appelait telle, c'est le signifiant comme absolu, ou plus précisément un signifiant comme absolu. L'insigne c'est le signifiant de l'incomparable, du sans pareil et donc, de ce qui se soustrait à toute multiplicité, alors que le nombre, au contraire, est la voie par laquelle vient s'imposer à nous la comparaison. C'est la voie par où, quant on peut numériser, placer du nombre, compter, tout s'avère comparable, non pas équivalent mais homogène et homogène sur une échelle de valeurs.

Il est sensible que ce qui a donné de la crédibilité, comme on dit, à l'évaluation universitaire, contre laquelle, par ailleurs, nous menons une certaine polémique et ça n'est pas fini - ce qui a donné de la crédibilité à l'évaluation universitaire, c'est le moment où on a vu paraître un classement mondial des universités c'est-à-dire où, à travers les pays et à travers les langues, on a affirmé que tout était comparable et on peut dire là le phénomène, la réalité appelée mondialisation qui a validé, qui valide tous les jours le signifiant-maître du nombre, le signifiant-maître de la quantité.

À cet égard, le fait qu'il y ait un système mondial des échanges, du commerce, de la production, est contemporain de la montée au zénith des signifiants que je disais : la mesure, la quantité, le nombre.

Donc, comme il y a là une réalité qui ne semble pas appelée à disparaître de sitôt, la joie de la polémique, l'allégresse de critiquer et de moquer les agents de la quantification ne doit pas faire méconnaître qu'il y a là ce qu'on peut sans doute appeler un réel.

Il y a là quelque chose qui est actuellement, dont on ne voit pas qu'il soit, on peut toujours dire qu'il est illusoire par beaucoup de traits, on peut bien dire que cette évaluation, que l'évaluation est impossible, qu'elle n'est qu'une fiction, on n'enlève rien à ce qui apparaît ici fondé d'une façon extrêmement puissante et à quoi s'oppose, quoi, le culte du sans pareil.

Je parlais du fétichisme du chiffre, je présentais moi-même les évaluateurs comme une secte, et en effet ceux qui mettent en œuvre, qui se font les gardiens et les propagandistes de l'évaluation peuvent en effet se

présenter ainsi, actuellement une phalange de pointe, d'avant-garde, mais corrélativement apparaissent les sectateurs du sans pareil, dont ça ne donne pas spécialement confiance que de penser qu'un Sartre, un Sartre en était.

Je me suis intéressé récemment à la valeur, j'ai disserté du sens qu'il fallait donner à son fameux *non* au prix Nobel de littérature, qui est resté dans les mémoires, c'est un de ses hauts faits.

Eh bien s'il a refusé le prix Nobel, il l'a expliqué très bien à Simone de Beauvoir, s'il a refusé le prix Nobel, c'est qu'il refusait d'être comparé. Il ne voulait pas, il pouvait dire : mais j'aime bien Hemingway, je suis allé le voir à Cuba, mais je ne veux pas être le même, je ne veux pas être classé au même niveau et d'ailleurs, refusant le classement, la comparaison qui lui paraissait - je ne peux pas lui donner tort - qui lui paraissait à l'opposé de ce qu'est la littérature elle-même.

En définitive ce refus se fondait sur la notion d'un certain absolu de la conscience. Et là, nous retrouvons encore ce terme de l'absolu.

Il y a, à travers une théorie il y a les sectateurs de l'absolu ; et de l'autre côté, il y a ceux du relatif et le relatif prend aujourd'hui la forme de la quantité, de la quantification et apparaît si puissant, que ça rejette au fond dans l'ordre des valeurs aristocratiques le culte du sans pareil et qui devient, qui pourrait au fond se trouver lui-même – ce n'est pas moi qui m'en chargerai bien sûr - mais qui pourrait se trouver aussi moqué comme on moque l'évaluation, c'est-à-dire les deux font la paire. Il y a comme une solidarité entre les deux, ce qui fait qu'il faudra trouver autre chose. Et d'ailleurs il va falloir trouver autre chose de beaucoup de choses.

La dernière fois, j'évoquais la naissance inévitable de la neuro-psychologie clinique, c'est parce que je retardais, peut-être ai-je dit que ça devait déjà exister quelque part, en tout cas ça existe. À peine rentré chez moi, j'ai été recouvert d'e-mails me faisant connaître des laboratoires de neuropsychologie clinique. Il n'y a aucune raison, en effet, que la clinique résiste au niveau du neurone.

Alors à ce propos, on trouve tout de même chez Lacan, une ressource qu'il faut remettre en circulation, une ressource concernant sa position et la nôtre à l'égard de la perspective cognitiviste ; on trouve cette ressource dans son écrit qui s'intitule « Propos sur la causalité psychique », qui est dans le volume des *Écrits*, à partir de la page 151.

Nous avons là le manifeste de Lacan, au sortir de la deuxième Guerre mondiale et dans les prodromes de son enseignement, nous avons le manifeste de Lacan contre la neuropsychiatrie, qui est élaboré à partir d'une polémique avec son camarade Henri Ey, dont la théorie dite organo-dynamisme trouvait ses fondements dans l'application des principes de Jackson à la neuropsychiatrie.

À cette date, on parlait volontiers de trouble mental. Le langage du dysfonctionnement avait déjà cours.

La critique fondamentale de Lacan, à l'endroit de la neuropsychiatrie, c'est qu'elle cherche la genèse du trouble mental dans l'étendue, dans l'espace, précisément dans l'étendue, qui est celle qu'explore la physique mathématique, qu'il appelle la physique classique.

Ce qui fonde la neuropsychiatrie, c'est le recours qu'elle trouve dans l'évidence de la réalité physique. Une réalité physique foncièrement structurée comme l'étendue cartésienne, dite *partes extra partes* - des parties à l'extérieur des parties - pas d'empiètement, pas de chevauchement, une étendue qui est, comme disait Merleau-Ponty jadis, sans cachette et à l'intérieur de quoi, ont lieu toutes les interactions que vous voulez. Lacan parle des interactions moléculaires ; si on passe au neuronal, on reste dans le régime de l'étendue *partes extra partes*, cette perspective, qui reste celle du cognitivisme dont, à l'orée de son enseignement, Lacan se déprend et déprend la psychanalyse.

Je ne reprendrais pas dans le détail l'exemple célèbre, célèbre à l'époque, qu'il prend, du malade neurologique de Gelb et Goldstein, qui est marqué d'une liaison à l'occiput et qui présente alors un certain nombre de troubles, des troubles considérables du comportement, des troubles agnosiques, déficit de l'appréhension significative, cécité à l'intuition du nombre, etc., avec la possibilité préservée d'un certain nombre de mouvements dits automatiques. On décrit la catastrophe cognitive et motrice d'un patient atteint d'un déficit neurologique et la question de Lacan, à ce propos, c'est : Qu'est-ce qui fait la différence entre un malade qui souffre de cette atteinte neurologique et une psychose ?

C'est avec ce scalpel qu'il passe dans les données qu'apporte la théorie organiciste. Vous nous démontrez des déficits, des lésions et des déficits, mais ces lésions et ces déficits n'impliquent pas la folie.

La différence c'est - alors dans les termes qu'il emploie à l'époque - la réaction de la personnalité, qui n'est pas plus caractérisée que ça mais qui a une valeur - je dirais : la personnalité a là une valeur de totalité significative. Ça conduit Lacan à moquer le concept même qui reste répandu, opératoire dans le cognitivisme, celui d'activité psychique. L'activité psychique, dit-il, c'est un rêve - au sens de : ça n'existe pas. C'est un rêve de savant ou c'est un rêve de fabricants d'automates.

Ce qu'on appelle activité psychique, ce serait le répondant des interactions moléculaires dans l'étendue *partes extra partes*, ça n'est que l'ombre - je glose - ça n'est que l'ombre portée des interactions qui ont lieu dans la réalité physique et donc à quoi Lacan oppose alors une description, page 159, une description qui l'a assez satisfaite pour qu'il la cite bien des années plus tard dans son Séminaire et dans ses écrits : c'est un rêve — alors ce rêve peut-il être le rêve d'un médecin ? – là, le mot médecin vient en opposition à celui du fabriquant d'automates ou du savant — le rêve d'un médecin qui mille et dix mille fois – ça c'est comme les vingt et les cent fois de tout à l'heure, si on ne les compte pas — mille et dix mille fois a pu entendre se dérouler à son oreille cette chaîne bâtarde de destin et d'inertie, de coups de dés et de stupeur, de faux succès et de rencontres méconnues, qui fait le texte courant d'une vie humaine ? »

Autrement dit là, nous avons comme carte forcée, l'opposition entre l'activité psychique idéale calque des interactions dans l'étendue physique, et puis ce dont il s'agit réellement dans le concret de l'existence auquel on accède par la chaîne de paroles, et en particulier par celle qui se déploie en analyse où nous avons un tout autre paysage que celui d'une activité psychique, autre chose que les paquets de neurones s'illuminant à différentes places comme on peut aujourd'hui les observer à l'imagerie.

Cette légende, là, cette référence, est un court-circuit, c'est un court-circuit qui implique toujours que quelque part il y a une vigilance, quelque part il y a la vigilance d'un esprit de la machine, qu'il la fait répondre, le petit homme qui est dans l'homme, comme s'exprime Lacan et il disait que jadis il riait avec Ey des théories qui finalement reconduisent au petit homme qui est dans l'homme, et je dois dire que lorsque je lis nos cognitivistes modernes - sans tomber dans la polémique - quand je lis nos cognitivistes modernes sur la complexité extraordinaire de l'architecture cérébrale, on nous décrit de nouveau le petit homme qui est dans l'homme, simplement aujourd'hui on le fait centrer sur ce à quoi nous donne accès l'imagerie cérébrale. On nous donne un double fantomatique où s'intégrerait tout ce dont on ne nous présente que des morceaux disjoints.

Si on cherchait aujourd'hui les fondements d'un anti-cognitivisme, il me semble qu'on pourrait les trouver dans cette critique par Lacan de la neuropsychiatrie, cette critique, qui est

encore très marquée par la phénoménologie. Les propos sur la causalité psychique de Lacan, cette critique n'est pas encore de l'époque du structuralisme. Elle oppose à la réalité physique ou disons au réel appareillé à la physique mathématique, elle oppose la consistance d'un autre registre et qui est comme l'anticipation du réel propre à l'inconscient, qui est le registre du sens et on peut dire que, en effet, la phénoménologie a été à certains égards une exploration du registre du sens jusqu'à ce que cette exploration soit transformée dans le structuralisme, soit comme scientificisée dans le structuralisme, en particulier par ce que Lacan a pu faire des figures de rhétorique de la métaphore et de la métonymie qui étaient censées, dans le structuralisme, nous donner les mécanismes du sens, les mécanismes signifiants du sens.

Ça, ce sont des instruments dont Lacan ne dispose pas encore dans sa critique de la neuropsychiatrie, donc il oppose d'une façon plus massive le registre du sens à la réalité physique.

Mais enfin ça n'est pas invalide, ça n'a pas la précision que ça trouvera avec le structuralisme, avec l'idée des mécanismes signifiants de la production du sens et de la jouissance, de la production du sujet, mais évidemment quand ça sera structuraliste, ça sera en même temps équivoque, parce que ça sera déjà - je le disais en tout cas - ça sera déjà attiré par ce qui sera appelé à devenir le scientisme contemporain.

Alors, maniant le sens comme une catégorie massive et floue, ça n'a pas la précision trouvée dans le structuralisme, Lacan peut dire que la question n'est pas des phénomènes bruts, des données brutes comme celles de l'hallucination, mais que ces phénomènes n'entrent dans la psychose que comme dotés de sens. Je le cite, si je trouve le passage, voilà : Un caractère beaucoup plus décisif, que la sensorialité qu'il y éprouve, dans ces phénomènes, c'est que tous tels qu'ils soient, hallucinations, interprétations, intuitions, et avec quelque extranéité et étrangeté qu'ils soient par lui vécus, ces phénomènes le visent personnellement : ils le dédoublent, lui répondent, lui font écho, perplexité, etc., : c'est-à-dire que la folie est vécue toute dans le registre du sens.

Et donc Lacan oppose à la neuropsychiatrie le vécu de la psychose, son vécu qui est affaire de signification et de langage ; il amplifie sa considération jusqu'à dire le langage ; dès lors qu'il y a langage, se pose le problème de la vérité et donc sa critique de la neuropsychiatrie repose sur la différence entre déficit, pour le conceptualiser ainsi, entre le déficit et la faille.

DEFICIT // FAILLE

Le déficit est repérable dans la réalité physique, et ça continue d'être ainsi, que de s'occuper d'un certain nombre de dysfonctionnements, on essaye de repérer à l'imagerie une activité insuffisante de telle ou telle zone, donc ce sont des déficits foncièrement physiques ; en revanche, la faille dont il s'agit c'est une faille signifiante que Lacan traite ici comme la faille entre le moi et l'être du sujet, mais dont il trouvera ensuite à construire des oppositions beaucoup plus raffinées, en allant jusqu'à écrire un sujet qui est en lui-même faille, le sujet barré, c'est le sujet faille.

Alors, et du coup, parce que le sujet est faille, tout se joue au niveau des identifications qui comblent cette faille et c'est là que Lacan voit le dynamisme de la folie. Le dynamisme de la folie tient à l'attrait d'un certain nombre d'identifications où le sujet engage sa vérité et son être.

Alors ça le conduit, tout au contraire de la psychologie cognitiviste - alors inconnue au bataillon je l'ai dit - ça le conduit à considérer que l'objet propre de la psychologie, c'est l'imago, c'est-à-dire - comment dire - la forme identificatoire qui permet la résolution d'une phase psychique, qui scande une transformation des relations de ce qu'il

appelle alors l'individu, avec son semblable.

Et là, nous avons comme l'esquisse d'un programme de la psychologie, un programme qui en fait, je dirais, une psychologie sémantique, à l'opposé de la psychologie cognitiviste.

On trouve une fois dans ce texte de Lacan d'ailleurs l'adjectif « inquantifiable » qui est assigné à la distance inquantifiable de l'imago. L'imago, ça n'est pas l'être du sujet mais on ne peut pas songer à quantifier ici l'écart et à dire : c'est plus près ou c'est plus loin, nous sommes dans l'ordre de l'inquantifiable et le terme que j'emploie de sémantique vise cette impossibilité de quantifier.

Alors il faut dire que l'identification restera pour Lacan un vecteur tout à fait décisif dans tout son enseignement, dans la mesure même où le sujet tel qu'il le définit, déprit de la réalité physique, faisant trou, le sujet appelle des identifications.

Et précisément quand Lacan cherchera à montrer dans le champ de la sexualité le réel qui serait propre à l'inconscient, c'est encore par la voie de l'identification qu'il procédera. En effet, les formules de la sexuation, ce sont des formules de l'identification sexuelle primordiale et s'il y a deux identifications sexuelles primordiales, c'est dans la mesure où il n'y a pas de rapport sexuel. Identification sexuelle vient à la place de rapport sexuel, le rapport sexuel étant ici mis à la place de la faille, marqué du sigle S barré.

DEFICIT // FAILLE

$\not{S}$

Alors ce rapport sexuel, Lacan l'a construit de telle sorte que – comme on le sait - il serait impossible à écrire. Sur quel chemin est-il arrivé à le caractériser ainsi ? C'est dans la perspective de faire sortir du réel à partir du langage. Dès lors que la fonction de la parole et le champ du langage sont la fonction et le champ qui sont propres à la psychanalyse, dans quelle mesure y a-t-il là un réel ?

C'est cette notion de faire sortir du réel à partir du langage qui l'a conduit à privilégier la discipline de la logique mathématique et précisément dans la logique mathématique à privilégier les démonstrations dimpossibilité. Il y a à la fois par la logique production d'une nécessité propre au discours et on peut faire de la logique, disait Lacan, un art de produire une nécessité de discours mais qui est corrélatif, précisément, de l'achoppement sur des impossibles. Des impossibles qui permettent alors d'assigner du réel.

Et donc, la tentative de Lacan s'inscrit dans la perspective du passage du symbolique au réel et un passage qui, déjà dans la logique mathématique, remarquons-le, ne tient pas à la mesure, à la quantité et au nombre ; qui est là, qui est d'un autre ordre.

On voit bien que si Lacan a donné cette importance à la topologie, on le voit mieux maintenant, c'est dans la mesure où c'est une géométrie sans mesure, sans la mesure. On peut faire de la science sans que, là, elle démontre qu'on peut faire de la science dans un espace qui n'est pas métrique.

Alors le réel ici, quand Lacan a eu recours à la logique, il lui a fallu longuement justifier le recours à l'écriture qui est un autre mode du langage que la parole.

Il a fait un détour y compris par le japonais et par le chinois pour introduire dans le champ du langage une fonction qui n'était pas celle de la parole mais celle de l'écriture, parce que le réel que peut délivrer la logique mathématique, c'est un réel qui est appareillé à l'écriture.

Alors c'est fort du privilège accordé au réel issu du langage via l'écriture, que Lacan pouvait dire par exemple : le biologique n'est pas réel ; ce qui est, si on veut, un coup de Jarnac, enfin, dont on pourrait aujourd'hui se servir comme d'un coup de Jarnac à l'endroit des prétentions aux sciences de la vie

psychique fondées sur le neurobiologique.

C'est un usage du terme réel qui lui permet de dire : le biologique n'est pas réel, le biologique c'est – c'est ce qu'il dit dans le Séminaire XIX, à paraître bientôt - le biologique, c'est le fruit de la science qui s'appelle biologie.

Le réel, c'est autre chose, c'est ce qui est en rapport avec la fonction de la signifiance, c'est ce qui est en rapport avec le champ du langage. C'est dans cette veine qu'il a entrepris d'écrire - je cite sa parole – d'écrire comme en mathématique la fonction qui se constitue de ce qu'il existe la jouissance sexuelle.

Le coup de force initial de Lacan pour introduire la fonction de l'écriture dans le champ du langage, son coup de force essentiel, c'est l'écriture de la jouissance sexuelle sous ce sigle de grand phi valant comme fonction d'une variable marquée petit x.

$$\Phi x$$

Parce qu'ensuite, il utilise des moyens existants en logique qui sont les quantificateurs, le pour-tout, le il existe ; alors certes, il va les modifier en les inversant du côté femme, de cette façon-là - ça fait AE – mais enfin il utilise les quantificateurs, il les transforme ; mais le coup de force essentiel c'est celui de faire passer à l'écriture la jouissance sexuelle.

$$\forall\ \exists\ /\ A\ E$$

Alors là, il y a un rapport avec la biologie, sans doute, mais ce n'est pas avec la neurobiologie. Le rapport qu'il y a avec la biologie, c'est avec le bio de biologie, c'est avec ce qui concerne la vie et non pas supposément la cognition. C'est, disons, le rapport entre l'être parlant et ce qui le supporte de vivant.

Là, ce qu'il isole sous le nom de jouissance, ça n'est pas pour rien qu'il n'a pas repris le terme freudien de libido auquel, par endroit, on peut le faire équivaloir. S'il a dit jouissance, c'est qu'il entend par jouissance quelque chose qui n'est pas de l'ordre de cette activité, que nous avions rencontré comme l'activité harmonieuse quand nous l'appelions activité psychique.

S'il a sorti et isolé le mot de jouissance, c'est parce que c'est en soi-même un terme qui est l'index d'un dysfonctionnement absolu. C'est que la jouissance dont il parle est en elle-même une relation dérangée de l'être parlant à son propre corps et il l'écrit, il fait passer cette jouissance à l'écrit, il la fait passer à l'écrit comme jouissance sexuelle mais au sens où le sujet a rapport plutôt avec cette jouissance qu'avec le partenaire.

Elle est sexuelle, on peut la qualifier de sexuelle, à l'occasion, mais c'est au sens où elle fait plutôt barrage au rapport qu'il y aurait entre les deux sexes : comme il s'exprime — le rapport est avec grand phi plutôt qu'avec le partenaire et c'est pourquoi jouissance sexuelle est toujours marquée pour lui par des guillemets parce que, précisément, il entend qu'il n'y a pas de jouissance qui soit spécifiée par la binarité sexuelle.

Au fond, il n'y a pas d'activité de jouissance. La jouissance, on ne la connaît dans la psychanalyse que sous les espèces de S barré, on ne la connaît que sous les espèces de la faille, du trébuchement, du ratage, et S barré, c'est ce qui est inscrit à la place de ce symbole que Lacan n'a jamais écrit – enfin, il l'a écrit une fois dans le Séminaire XX, dont je me suis parfois servi – mais le S barré, c'est ce qui vient à la place de ce qui serait la jouissance de l'activité de jouissance.

$$\frac{\$}{J}$$

On ne la connaît que sous les espèces du trébuchement, sous les espèces de ce qui est raté, et sous les espèces de ce qui est, précisément,

crypté. C'est là que nous retrouvons, à ce bout de l'enseignement de Lacan, la valeur donnée au sens.

Au fond, ce qui travaille le dernier enseignement de Lacan, qui ouvre sur le tout dernier, ce qui le travaille c'est le rapport de cette jouissance intrinsèquement dysfonctionnelle avec le sens. Le « il n'y a pas de rapport sexuel » de Lacan est corrélatif de il y a du sens sexuel. Il y a du sens sexuel et ce sens, c'est parce que nulle part le rapport sexuel ne s'inscrit que le sexe s'avère au fait du sens et c'est ainsi que le chiffrage inconscient est en lui-même exercice éprouvé de jouissance. L'autre terme, dans le il n'existe pas de rapport sexuel, si je peux l'écrire ainsi, est corrélatif d'un côté du sens sexuel et il est corrélatif aussi, le non-rapport est corrélatif de la rencontre.

rencontre $\leftarrow \overline{\exists R} \rightarrow$ **sens sexuel**

Si Lacan valorise le terme de rencontre, met en évidence le terme de rencontre dans la relation amoureuse, c'est dans la mesure exacte où nulle part il n'y a de rapport sexuel et donc l'opposition est ici entre le rapport qui serait nécessaire et qui n'existe pas en tant que tel, et la rencontre qui est contingente et donc c'est sur ces termes que repose l'idée de Lacan de décerner à la psychanalyse un réel qui lui serait propre.

C'est un réel dont on peut dire à la fois c'est celui du non-rapport ou c'est le réel de la modalité de la rencontre, c'est-à-dire c'est le réel de la contingence et là, évidemment, on est à l'opposé du déterminisme physique, on est à l'opposé de tout ce qu'a essayé, de tout ce qu'a calculé la physique mathématique dont la neuropsychiatrie, pour m'exprimer comme il le propose dans la «Causalité psychique », n'est que le surgeon et donc le réel que Lacan a cerné pour la psychanalyse, c'est un réel qui tient à la contingence et son tout dernier enseignement, on peut dire qu'il se tient à ce niveau-là, au niveau du réel contingent.

C'est sans doute ce qui est le moteur qui, dans son enseignement, fait crouler toutes les catégories établies, dont aucune fondation ne résiste à cet acide de la contingence, conséquence du non rapport sexuel et qui est en même temps la voie de connaissance, la voie de savoir du non rapport sexuel.

C'est bien parce qu'on ne constate que contingence dans le rapport entre les sexes qu'on peut en inférer qu'il n'y a pas de nécessité à l'œuvre dans le rapport entre les sexes.

Et ça, rien ne cesse de s'écrire entre les sexes, et c'est par là que nous sommes sous le régime de la rencontre.

Alors, évidemment, le tout dernier enseignement de Lacan qui exploite cette contingence, en même temps on peut dire dit adieu à l'idéal scientifique et il se dépouille des moyens mêmes par quoi il avait été cerné, pour un nouveau recommencement.

Ça n'est pas sans nous évoquer ce que Lacan dit après tout de la mathématique : que son développement ne procède pas des généralisations mais de remaniements topologiques, procède d'une rétroaction sur le commencement telle qu'elle en efface l'histoire.

C'est là-dessus que Lacan nous a laissé, il nous a laissé sur une rétroaction qui est allée jusqu'à effacer, il faut dire dans une large mesure, l'histoire de la psychanalyse et qu'il nous a laissé à traiter, à faire avec, la contingence du réel, c'est-à-dire aussi avec l'invention et la réinvention sans aucun fatalisme.

Et c'est pourquoi, en dépit du poids que pèsent aujourd'hui la quantité, la mesure et le nombre, tout ça reste à la merci de la contingence et c'est à nous de savoir l'exploiter.

À la semaine prochaine.

Fin du *Cours* VIII de Jacques-Alain Miller du 30 janvier 2008

Orientation lacanienne III, 10.

Jacques-Alain Miller

Neuvième séance du *Cours*

(mercredi 6 février 2008)

IX

Je m'acharne à chercher ce que le moment cognitiviste peut nous apprendre sur le discours analytique et cela me conduit à souligner que si l'on voulait résumer la trajectoire de la théorie psychanalytique de Freud à Lacan, du tout premier Freud au tout dernier Lacan, on pourrait dire, en prenant en faveur l'assonance des mots : du neurone aux nœuds.

En effet le neuro-réel que nous rencontrons aujourd'hui, Freud l'avait déjà élaboré avec les moyens qui étaient alors à sa disposition dans son brouillon de projet « Pour une psychologie scientifique » - autour de 1895 - et ce texte est resté non publié longtemps. Quand il est paru, il a inspiré des commentaires de physiologistes, de neurophysiologistes, comme il a sollicité les analystes de prendre position à l'endroit de cette première tentative de Freud.

Le point de départ de Freud, c'est, d'une façon parfaitement explicite, deux théorèmes dont on peut dire que nous les retrouvons en jeu dans les neurosciences qui se sont développées et imposées à partir de 1970.

Ces deux théorèmes, Freud les place sous les espèces de la conception quantitative et sous le titre de la théorie des neurones.

Le point de vue quantitatif, qui vaut la peine de s'en souvenir, s'impose pour Freud à partir de la psychopathologie, à partir de l'observation mentale, de l'observation clinique des pathologies mentales plus exactement, qui mettent en jeu, selon lui, l'intensité excessive de certaines idées.

C'est dans cet excès qu'il trouve le ressort qui fonde son recours à un principe dont il fait le principe de base de l'activité neuronale en relation avec ce qu'il symbolise du sigle Q, initiale de quantité, définit comme ce qui différencie l'activité du repos.

Q

Et donc sa référence, l'étalon, c'est ce concept d'activité, d'activité psychique, d'activité neurale, d'activité neuronale, que nous avons vu en action dans la description cognitiviste du cerveau.

Cette quantité, ce repère, ce symbole quantitatif, Freud prend soin d'indiquer - c'est considérable - qu'il désigne une quantité soumise aux lois générales du mouvement, c'est-à-dire qu'il s'agit d'une réalité qui est d'ordre physique, qui est traitable selon les exigences du programme physico-mathématique, au fond, pour lui, sans aucun doute, quelque chose de matériel.

On peut dire que cette visée matérialiste, elle habite la trajectoire de la théorie psychanalytique du neurone aux nœuds.

Certes, la matière nodale que Lacan dans son tout dernier enseignement manie n'est pas susceptible, est désignée par le sigle grand Q, sans doute si les nœuds obéissent à des lois, ce ne sont pas les lois générales du mouvement prescrites par la physique mathématique, mais on pourrait dire que les nœuds tiennent la place de cette quantité matérielle qui est par Freud posée d'emblée lorsqu'il essaye d'élaborer une psychologie qui soit scientifique.

Pour qu'elle soit scientifique, il faut qu'elle traite de quelque chose de matériel et il s'est posé pour nous la question de ce qui fait la corrélation, ou est-elle fondée ou non entre science et matière.

Ce quelque chose de matériel se présente sous deux aspects, qui ont été très bien distingués par Strachey dans le commentaire qu'il donne de ce texte, qu'il a appendu à ce texte dans la *Standard Edition* et il faut avoir recours à lui puisque Freud, lui, n'explicite pas cette dichotomie.

D'une part cette quantité matérielle est qualifiée de flux ou de courant, qui passe à travers un neurone ou d'un neurone à l'autre, mais elle est, deuxième aspect, également susceptible de demeurer dans un neurone.

Cette description semble d'autant plus métaphorique que, si je puis dire, ce grand Q reste un x dans l'abord de Freud.

On a pu vouloir y reconnaître l'électricité mais rien dans les textes de Freud ne vient valider cette traduction. Au fond, sa nature reste inconnue et on peut, par la suite, la retrouver sous les espèces de ce que Freud appellera par la suite et sans thématiser le terme « l'énergie », l'énergie nerveuse, voire l'énergie psychique. La question, dès lors, se posant de savoir en quoi cette énergie psychique se distingue d'une réalité physique.

Freud sera amené, avec son invention de la pulsion, à mettre en jeu un terme dont l'être même apparaît comme limite entre psychique et physique.

Alors, c'est évidemment déjà sous les espèces de ce sigle une entité paradoxale puisque c'est une quantité qu'on ne peut pas mesurer et les efforts quantimétriques de Reich sur l'énergie sexuelle resteront une déviation pour l'ensemble du discours analytique ; c'est une quantité qu'on ne peut pas mesurer et qui pourtant vaut qu'on dise qu'elle augmente, qu'elle diminue, qu'elle se déplace, qu'elle se décharge.

Sous sa forme développée, cette conception quantitative inspirera ce qui est resté dans l'enseignement de la psychanalyse comme le point de vue économique qui n'en dissipe pas à vrai dire le mystère et le paradoxe.

Ce que Freud appelle la théorie des neurones, où il trouve le second principe de base de sa psychologie scientifique, s'appuie sur ce qu'était alors une découverte récente de l'histologie qui apprenait au monde que le système nerveux consiste en neurones distincts qui ont même structure qui sont en contact et qui trouvent à se ramifier et la psychologie scientifique de Freud se développe à partir de ces deux principes : référence aux neurones et à une quantité x qui circule ou qui stagne entre neurones ou dans un neurone ou un ensemble de neurones. Retenons que la découverte à proprement parler de l'inconscient a été précédée par cette assignation d'une base matérielle au phénomène psychique et à l'ensemble de la psychopathologie.

Faisons là un court-circuit pour nous apercevoir qu'on peut dire que Lacan a lui aussi cherché une telle base matérielle et à opérer avec cette référence. Alors ça n'est pas la base matérielle neuronale que Freud avait là apporté ; disons que, enfin, je le dis parce que je l'ai déjà dis comme ça jadis, la référence biologique de Freud a été par Lacan remplacée par une base matérielle qui est linguistique, qui est précisément le signifiant et le matérialisme du signifiant dont Lacan pouvait se prévaloir à la fin des années 50 et dans les années 60 était fait pour satisfaire, enfin il n'était pas fait que pour ça, mais il était bien approprié à satisfaire les élucubrations de ceux qui se voulaient des matérialistes dialectiques et pour qui la dialectique ne faisait pas oublier le matérialisme.

Et donc il y a une référence, la recherche d'une base matérielle au mental ; on ne peut pas prétendre qu'elle soit étrangère à la psychanalyse, elle est au contraire, elle est là au début, elle est là à la fin et elle traverse l'œuvre de Freud comme l'enseignement de Lacan.

Alors, j'ai la dernière fois souligné, à propos de la causalité psychique, que Lacan opposait à la causalité physique, organique, que promouvait alors Henri Ey, qu'il opposait une causalité sémantique, à chercher dans le registre du sens.

Certes, je n'ai pas tort de le dire, mais là aussi il y avait bien l'idée néanmoins enfin d'un analogue de la base, de cette base matérielle, puisque Lacan considérait alors que l'imaginaire, le registre imaginaire comme tel, était susceptible d'avoir des effets réels sur le psychisme et sur l'organisme. C'est dans l'éthologie animale qu'il cherchait ces témoignages, c'est-à-dire il les cherchait dans un registre où le langage n'était pas en fonction.

Et, au fond, il avait le don, certaines postulations, enfin, d'une base matérielle, au fond qu'il n'a trouvées et développées que lorsqu'il est passé comme ressort de transformations psychiques du mode imaginaire à l'ordre symbolique.

Un ordre symbolique qu'il a resserré sur une réalité matérielle, à savoir le signifiant, et, au fond il a, même s'il n'en a pas fait le décor principal de son enseignement, le mot était là comme la base matérielle de ses constructions. Et, si l'on veut, allons jusque-là, la base matérielle de l'inconscient.

J'ai parlé la dernière fois de ce concept d'activité qui est en fonction dans la conception cognitiviste et qui me paraît, en effet, crucial. Je dirais parce que déjà elle marque, elle pourrait marquer la distance où cette conception se trouve d'avec l'acte et on peut dire que tout ce qui est rapporté à l'activité implique, enfin va avec le développement mais suture ou forclos tout ce qui est du registre de l'acte.

L'activité, la référence à l'activité psychique, mentale, cérébrale, au fond, obéit à, on pourrait dire le postulat, que le psychisme, si je puis dire, double le cerveau. Le psychisme est le double du cerveau. Et que donc ce qu'on repère comme activité cérébrale vaut ipso facto pour le psychisme.

Et là, on doit constater, me semble-t-il, me semble-t-il parce que je déchiffre la littérature de nos cognitivistes, je n'y suis pas porté par le goût, je dois l'avouer, mais par le sentiment du devoir ; donc je suis loin d'avoir fait le tour de cette littérature mais elle me paraît qu'il y a une problématique qui est permanente, présente à travers les auteurs, une problématique à deux pôles qui sont la multiplicité et la synthèse.

Je prends par exemple là deux phrases qui se suivent de mon ami Jean-Pierre Changeux dans le dernier texte de lui qui soit venu à ma connaissance comme introduction à l'ouvrage de son élève Dehaene sur *Les neurones de la lecture*.

Changeux écrit cette phrase d'abord : Le développement fulgurant des méthodes d'imagerie cérébrale a rendu accessible l'identification des bases neurales de notre psychisme.

Premier point : il souligne la dépendance de cette investigation à l'endroit de la technologie, il ne cache pas que ce qui est développé tient à l'apparition d'un instrument d'investigation, l'imagerie cérébrale, l'imagerie magnétique, qui a donné accès, à quoi ? À de nouvelles perceptions avant tout attestées, si je voulais employer leur langage, dans le système visuel. Et je souligne en effet ce qu'on sait, à savoir que les promesses du cognitivisme se sont faites plus insistantes et plus glorieuses depuis une quinzaine d'années. Ce développement a rendu accessible l'identification de base. Et en effet nous sommes, soulignons-le, au niveau des bases, au niveau basique.

Les auteurs, en effet, rapportent un certain nombre d'observations qui sont, sauf de contre-preuves, on n'a pas de raisons de mettre en doute l'observation sur l'activation de zones neuronales dans le cerveau qui sont des bases nerveuses, des bases neurales.

Et, je le souligne, dans la mesure où il y a, moi ce qui me paraît un abîme, entre ce qu'il appelle l'identification des bases neurales et, enfin, on ne va pas

dire une identification, ce n'est sûrement pas une identification, là, si je dis le rêve c'est d'emblée péjoratif, les hypothèses portant sur les sommets de l'activité psychique.

Donc on peut valider la phrase de Changeux, à condition de souligner ce terme de base et là le terme d'identification doit être pris au sens exact du mot localisation, que Changeux évite soigneusement, me semble-t-il, parce qu'on lui opposerait qu'il ne s'agit là que de la reprise avec une technologie supérieure de l'ambition de Broca. Donc il dit identification. Cette phrase très simple, moi je suis d'accord avec. Le développement de la technologie a été fulgurant, il a permit de percevoir et de localiser les bases neurales du psychisme. Pourquoi ? Ça se corse avec la deuxième phrase. Ça se corse, je ne les rapproche pas de façon arbitraire, elles sont jointes dans son texte, elles témoignent du mode de raisonnement et elles creusent, à mon sens, un gouffre.

« Il reste cependant encore, [donc ça c'est un ajout] nous n'avons pas tout fait ; à relier entre eux les multiples niveaux d'organisation emboîtés [c'est les niveaux qui sont emboîtés], les multiples niveaux d'organisation emboîtés de notre cerveau ».

Autrement dit ce qu'on a, c'est des modules. On a des modules localisés séparément. Le petit détail qui reste encore à régler, c'est qu'il faut les relier entre eux et en faire une synthèse pertinente. Là, il y a une équivoque puisqu'il ce dont il s'agit, c'est comment ces modules qui sont localisés séparément nous donnent une activité de synthèse, qui est ici en quelque sorte confondue avec la synthèse pertinente que nous, savants, nous aurions à faire de ces niveaux multiples.

« Et en faire une synthèse pertinente qui nous permettra de comprendre les fondements neuronaux de la pensée consciente ou de la création. » D'un seul coup, sous prétexte que ça, ça reste encore à faire nous avons comme sauté des bases neuronales du psychisme au fondement neuronaux de la pensée.

Cet abîme entre multiplicité et synthèse me paraît caractériser l'ensemble du style cognitiviste. D'où et disons la promesse cognitiviste qui est d'englober dans son enquête la pensée, la création et ce qu'ils appellent, désormais, la culture.

Ils pensent à partir des modules où ils localisent les bases neurales, ils pensent réussir à se développer jusqu'à embrasser l'ensemble de la culture. Et encore : ils disent culture en caractérisant comme culture l'essentiel de l'environnement de l'espèce humaine et donc, ils se promettent d'étudier l'interaction du cerveau et du monde extérieur. Et donc la culture entre dans le programme cognitiviste, et pas si mal puisqu'elle est caractérisée comme un ensemble de signes, de signes matériels, avec référence astucieuse à Ignace Emerson : « Il n'y a pas de signe sans matière ». Et, me semble-t-il, dans la veine de Changeux, on a isolé un ensemble particulier de signes qui est l'écriture.

La recherche porte sur la reconnaissance de l'écriture et sur pourquoi la standardisation relative des signes et écrits à travers les cultures rapportées aux propriétés, le plus souvent supposées, des modules neuraux. Donc nous avons une ouverture, nous n'avons pas l'idée d'étudier le cerveau coupé de la vie de l'individu, au contraire, le cerveau est situé dans un *Umwelt*, caractérisé avant tout comme culture et comme ensemble de signes.

On trouve là, il faut dire, dans cet espace abyssal, une extraordinaire floraison hypothèses épigénétiques.

Vous savez ce qu'est l'épigenèse. C'est l'apparition dans un être vivant, d'une forme nouvelle qui n'était pas contenue en germe dans cet être.

C'est-à-dire : on ne prétend pas que c'est été préformé et donc on promet d'étudier les interactions du cerveau et de la culture et les interactions du cerveau et du signifiant - pour employer un autre terme, que n'ignore pas

Changeux, il le mentionne - les interactions du cerveau et du signifiant qui expliquent le développement extraordinaire des capacités de penser de l'être humain.

Je vois la même logique multiplicité-synthèse dans tel passage de Stanislas Dehaene où il rappelle la modularité du cortex qui se subdivise en multiples territoires spécialisés, dit-il, et puis l'appel fait à une synthèse qui serait le propre de l'espèce humaine par rapport aux espèces animales, une synthèse, il dit quelque part : une synthèse des contenus.

Il faut dire qu'il postule : il postule parce qu'il la marque lui-même du conditionnel. L'espèce humaine, dit-il, disposerait d'un système évolué de connexions transversales qui augmentent la communication et donc au niveau supérieur, pour l'instant hypothétique, la modularité cérébrale serait – c'est son mot - brisée.

Alors, et bien qu'elle soit posée au conditionnel, cette zone, cette zone de synthèse est célébrée, on pourrait dire presque avec poésie, c'est-à-dire qu'on lui défère toutes les capacités supérieures de la pensée.

C'est là que s'accomplirait le rassemblement des perceptions et des souvenirs, c'est là qu'elles seraient rassemblées, qu'elles seraient confrontées les unes aux autres et recombinées et enfin synthétisées, de façon, dit Dehaene, à éviter le fractionnement des connaissances.

Et donc nous avons à plusieurs reprises dans ces ouvrages un champ qui s'élève aux extraordinaires capacités de connexions transversales qui sont évidemment posées comme hypothétiques et conditionnelles mais évidemment nécessaires puisque ce sont entre guillemets des facultés que nous avons, donc il faut bien que quelque part elles existent.

Et on a pu l'identifier, on a identifié la zone, là où on l'a à peu près identifiée depuis toujours d'ailleurs, sauf que maintenant on a l'œil dessus : le lobe frontal, le cortex frontal ; ce serait lui qui nous donnerait ce qu'il appelle joliment un espace de délibérations internes. Ce serait le lieu du for intérieur.

Et alors ce merveilleux cortex frontal à la fois recueille l'ensemble des données sensori-motrices et des traces mémorielles. Donc il fait le tout de cet ensemble et il serait merveilleusement détaché en même temps des contingences du présent, pour - je le cite - se tourner vers l'avenir.

Là, nous avons la description d'un cortex frontal qui fait tout ce que nous faisons en quelque sorte et dont, alors - au conditionnel parce que nous sommes savants - nous disons : ce serait la conscience, la conscience réflexive. Au fond, ça n'est pas franchement nouveau puisqu'au XIX° siècle déjà on cherchait l'organe des synthèses mentales, on cherchait à identifier ce qu'Aristote appelait le sens commun.

Dehaene cite Avicenne qui localisait le sens commun pas très loin du cortex frontal mais il n'avait pas nos moyens, sans nos moyens d'investigation à nous. (Cortex frontal ou pré-frontal selon les auteurs ou les moments).

Ça permet à Dehaene d'énoncer l'hypothèse que la culture ou la compétence à la culture, que la conscience réflexive est l'existence d'un puissant réseau de connexions dans le cortex frontal ou pré-frontal, eh bien ce sont des phénomènes liés. Il ne va pas au-delà de la liaison, il s'arrête sur les bords de la causalité.

Donc nous avons ici, c'est ce que je vais vérifier dans les temps qui viennent en étendant mes lectures, nous avons quand même un gouffre entre l'identification des bases et puis les hypothèses épigénétiques sur les sommets et il n'y a, pour combler ce gouffre, il n'y a que des hypothèses.

Il n'y a pas d'observation sinon celle de la densité des connexions, du réseau de connexions dans certaines parties du cortex.

Et donc on est là censé pouvoir faire la connexion entre l'être du cerveau qui est foncièrement un ordinateur, élémentaire, le mot y est, une machine de Turing, la connexion entre une

machine de Turing et les créations les plus élaborées de la culture.

Ce qui certainement permet de faire la connexion, selon ces auteurs, c'est que le cerveau peut bénéficier de l'accumulation et de la transmission culturelle qui s'est étendue sur des millénaires.

À vrai dire pour un philosophe, on ne voit pas qu'on soit ici très loin de cet atomisme que critiquait jadis, il y a bien longtemps, Maurice Merleau-Ponty, dans son livre auquel il m'est arrivé de fait référence une fois dans ce Cours *La structure du comportement* notait déjà que d'un côté, d'une main, on décompose en unités ou en modules, on isole des processus, on les juxtapose et puis on entend corriger cet atomisme par des notions, à l'époque il disait d'intégration et de coordination - à l'époque c'était 1943 - des notions d'intégration et de coordination et disons le maître mot dont use Dehaene c'est la recombinaison des perceptions et des souvenirs du sensori-moteur. La recombinaison, donc on y ajoute un accent de combinatoire mais ça s'inscrit, on peut le dire, à la même place.

Alors, évidemment, cette référence à la culture est quand même extrêmement massive. Elle est précisée par l'idée d'ensemble de signes et peut-être là le structuralisme a-t-il sa part dans cette précision, d'ailleurs on se pare de certains passages de Lévi-Strauss pour aller dans cette direction, mais c'est quand même une référence massive : la culture.

Il semble bien que l'insuffisance, le flou de cette implication et donc il y a une hypothèse, une hypothèse plus précise, ça reste une hypothèse plus précise sur la porte d'entrée du petit cerveau, si je puis dire, du petit enfant au petit cerveau. Alors évidemment son développement va s'étendre sur plusieurs années, ils font une hypothèse sur l'entrée du petit cerveau dans la culture.

J'ai dit qu'il y avait nombre d'hypothèses épigénétiques mais celle-là, que je ne vous mentionne pas, mais celle-là vaut la peine qu'on la souligne : les enfants humains commencent à comprendre que les autres personnes sont des agents intentionnels comme eux. [voilà un facteur cérébral capital]. C'est cette compréhension qui leur donne accès à l'apprentissage culturel.

Voilà très précisément l'hypothèse la plus précise qui doit complémenter et en quelque sorte combler ce gouffre : c'est que le petit enfant comprend que les autres ont des intentions comme lui et c'est cette compréhension d'autrui qui donne accès à l'apprentissage culturel.

Et donc c'est une hypothèse, sur autrui, c'est une hypothèse sur la lecture, le déchiffrage de l'intention de l'Autre, le déchiffrage de l'Autre comme sujet intentionnel. Donc on a ici, dans un développement cognitiviste, nous avons l'irruption d'autrui comme sujet intentionnel, que le sujet comprend.

Ça s'accompagne de l'hypothèse complémentaire qu'il doit y avoir un module cérébral spécialisé dans la représentation des intentions et des croyances d'autrui, qui pour l'instant n'a pas fait l'objet d'identification à la Changeux mais puisque tout a sa place dans le cerveau, on doit supposer qu'il y a un module cérébral spécialisé pour ça, ce qui fait qu'on comprend comment ça fonctionne. Vous mettez en valeur tel ou tel trait de la pensée ou du comportement de la création et la réponse, c'est l'hypothèse : il doit y avoir un module spécialisé pour ça que nous finirons par voir à l'imagerie cérébrale.

Alors il faut dire que nous avons là tout de même, on ne peut pas se défendre de l'idée qu'on a affaire là à un balbutiement, que la phénoménologie du stade du miroir est déjà beaucoup plus riche pour ce qui est du rapport avec l'Autre et que le concept d'ordre symbolique est évidemment beaucoup plus précis que celui de culture dont fait usage le psychologue cognitiviste.

À l'époque d'ailleurs, on s'aperçoit de la fonction qu'avait le stade du miroir pour Lacan quand il l'a proposé ; il proposait en effet le stade du miroir

comme une solution de la problématique multiplicité-synthèse.

La multiplicité en question alors, c'était celle du corps morcelé et c'est par le miroir que la forme totale du corps venait à être perçue et par-là pouvait symboliser la permanence mentale. Ce sont les termes de Lacan : la permanence mentale de ce qu'il appelait le « je » et au fond il donnait à ce phénomène une place éminente dans le développement mental, puisqu'il le caractérisait comme nécessaire, ce développement, vu la pré maturation spécifique de la naissance dans l'espèce humaine.

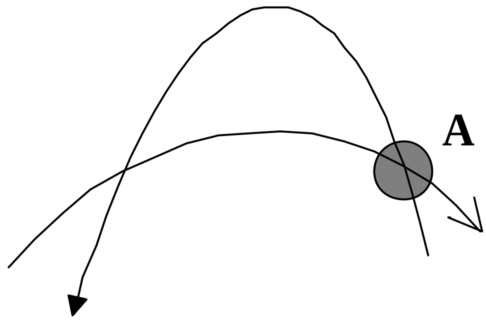
On a donc ici, il me semble, enfin si rudimentaire que soit cette hypothèse cognitiviste, elle désigne ce qui fait trou dans leur construction, à savoir qu'il faut bien une porte d'entrée du cerveau dans la culture, dans l'apprentissage culturel comme ils s'expriment, puisqu'ils n'ont d'idée de savoir qu'à travers l'apprentissage et cet abîme, ils le comblent tout de même en désignant un rapport de compréhension globale avec l'instance de l'Autre.

Donc, évidemment, ça suppose, dans leur langage, qu'ils aient recours à une hypothèse supplémentaire, à savoir celle d'un module spécialisé pour l'accomplir.

On sent que tout le discours sur la connexion avec le registre de la culture, suppose déjà d'identifier le moment inaugural d'une entrée qui est présentée dans les termes de la psychologie la plus élémentaire, la psychologie disons positiviste, le déchiffrage de l'intention de l'Autre avec la supposition, soit dit en passant, que le sujet serait déjà pour lui-même un sujet intentionnel, je le cite exactement : les enfants humains commencent à comprendre que les autres personnes sont des agents intentionnels tout comme eux.

Donc cette rencontre qui paraît indispensable à l'apprentissage culturel suppose que déjà pour lui-même l'enfant humain soit un agent intentionnel. On est là, il faut dire, dans une extraordinaire fantasmagorie, sauf à avoir recours - je ne dis pas que c'est la réponse la plus développée - sauf à avoir recours à la notion lacanienne d'ordre symbolique qui, au fond, donne consistance au milieu du symbolisme, au milieu où même le déchiffrage est concevable.

Le déchiffrage et le vouloir dire est concevable mais ça suppose une structure plus développée que celle de l'imitation, qui est là sous-jacente, ça suppose une structure dont le point de départ est déjà fait d'une rétroaction et qui localise dans l'Autre le site préalable comme s'exprimait Lacan du sujet du signifiant.



Au fond, on peut dire que pour Lacan, la base matérielle, pour le Lacan le plus classique avant qu'il la défasse, c'était la structure du langage.

Il pensait pouvoir démontrer qu'elle soutient le symptôme au sens psychanalytique où, au fond, le symptôme s'avère en relation avec une structure signifiante qui le détermine.

Ça, on voit bien comment Lacan a pensé amadouer le discours scientifique où ménager à la psychanalyse une place dans le discours de la science par un recours qui est aujourd'hui évidemment beaucoup moins probant qu'au milieu des années 50, du XXe siècle, au milieu du XXe siècle et qui était par le biais de la linguistique structurale, qui s'est trouvée progressivement refoulée par d'autres abords de la linguistique.

C'est en s'appuyant sur la linguistique structurale, sur celle de Saussure et Jakobson que Lacan pouvait penser et dire que le langage a conquis son statut d'objet scientifique.

Et au fond, c'est resté le support intouché de son enseignement jusqu'à ce que dans son tout dernier enseignement, par une phrase lapidaire - que j'ai mentionnée l'année dernière - il ébranle cette base.

On aimait à l'époque reproduire son écriture de la différence du signifiant et du signifié sous forme d'algorithme, disait-il, cet algorithme avait pour but de marquer que les liaisons internes au signifiant avaient les fonctions les plus amples dans la genèse du signifié.

$$\frac{S}{s}$$

C'est ce qui a donné à son écrit de « L'instance de la lettre » sa valeur de point de capiton, et c'est ce qu'il a durci par la suite en faisant du signifiant la cause non seulement du signifié mais du sujet.

Autrement dit, il a retrouvé, au fond, la vraie causalité psychique, il a pu lui donner la forme de la causalité signifiante et c'est sous cet aspect, basé là-dessus, que son enseignement, la partie la plus classique de son enseignement a pu se développer.

Le terme même de sujet que Lacan a apporté dans la psychanalyse a cette valeur, si on le considère par réflexion à partir du cognitivisme, il a cette valeur de rompre la relation de doublure entre ce qui est psychique et ce qui est organique. C'est pourquoi Lacan pouvait dire qu'il admettait la définition aristotélicienne de l'âme comme forme du corps. Et, d'une certaine façon, le stade du miroir, c'est une genèse de l'âme au sens aristotélicien, c'est le paradigme illustrant l'émergence de l'âme et on peut dire que, d'une certaine façon, tout ce qu'on nous développe sous les espèces de l'activité neuronale et dans ces formes supposées les plus élevées, ces formes intégratives et recombinantes, voire réflexives, ce sont des genèses de l'âme aristotélicienne qu'on nous propose et Dehaene croit valider son schéma en disant : c'est le même que celui d'Aristote, c'est le même que le schéma aristotélicien du sens commun, il faut un lieu où ça se rassemble. Par rapport à ça, il est sensible que le sujet est en position décomplétée, le sujet dont il s'agit chez Lacan n'est pas le sujet psychique.

De la même façon que le savoir dont il s'agit dans l'inconscient n'a rien à faire avec le savoir tel qu'il est mis en fonction dans le cognitivisme, comme information, qui fait l'objet d'un stockage de mémoire, qui fait l'objet d'un apprentissage ou qui fait l'objet d'une pédagogie. Alors que, évidemment, le savoir figure dans le cognitivisme sous les espèces de l'apprentissage et de la pédagogie.

Le savoir dont il s'agit dans l'inconscient, comme dirait Lacan, est logé ailleurs, il est logé dans le discours, et dans un discours où on interroge l'inconscient sur le mode, disait Lacan, qu'il dise pourquoi. C'est-à-dire : on l'interroge sur le mode du déchiffrage.

Et donc le sujet de Lacan, c'est un sujet dont on peut dire qu'il est purement et simplement aboli dans la neuroscience, puisque pour elle, le postulat est aristotélicien, ce qui est psychique se déprend, est le double de l'organique.

On sent bien que même si Freud a emprunté à la biologie, bien entendu ça n'est pas à partir de la biologie qu'on peut isoler la pulsion de mort. On ne peut le faire que comme une fonction du discours, c'est-à-dire là et précisément sous les espèces de la fonction de la répétition.

Alors, ça n'implique pas le moins du monde une négation, comment dire, du réel du corps, ça n'implique pas une négation même du réel du schéma mental, même s'il est imaginaire, ça implique, dirais-je en généralisant une proposition de Lacan, ça implique que les intégrations sont toujours parcellaires.

Lacan le dit à propos de l'image du corps et puis même l'accès à la forme totale du corps n'annule pas le morcellement initial du rapport au corps et donc l'intégration spéculaire n'est

jamais totale, elle est contradictoire. Eh bien on peut dire que, de la même façon, l'intégration, loin d'être une fonction de synthèse, loin qu'il y ait une fonction de synthèse mentale totale, l'intégration mentale est toujours parcellaire et ce que nous appelons sujet, c'est justement ce qui est parcellaire de cette intégration.

Et quand Lacan traite du moi, c'est dans la ligne freudienne qui y voit un bric-à-brac d'identifications désassorties qui est à mille lieux du lieu de délibérations internes et réflexif qui fait l'objet de l'hypothèse cognitiviste. Inutile de dire que ce sujet que Lacan recommandait de ne jamais incarner et même quand il le représentait sous les espèces de l'ensemble vide, on peut dire que c'était encore trop, ce sujet n'est certainement pas susceptible de s'incarner dans le cerveau.

Il y a là une autre fonction, une fonction disjointe qui ne peut être abordée, et je ne dis pas connue, mais qui ne peut être abordée que dans la référence au discours.

Et, après tout, à partir du moment où on admet qu'on ne peut pas boucler la connaissance scientifique du cerveau sans faire appel à la culture, eh bien il me semble qu'on est bien en peine de nier que le discours, le rapport à l'Autre par le discours, constitue un ordre de réalité qui est propre. Et même l'hypothèse dont on ne peut pas se passer du déchiffrage de l'intention de l'Autre est déjà le témoignage qu'on ne peut pas nier, si je puis dire, la densité de réel qu'il y a dans le fait du discours, puisque qu'après tout, même dans cet exemple sommaire qu'on nous donne, dans cet appel sommaire qu'on fait à l'Autre, il est question de déchiffrage.

Donc le sujet, nous prétendons qu'il est une fonction qui se déprend de cet ordre de réalité sui generis qui est le discours.

C'est ce que Lacan, dans son enseignement le plus classique a développé jusqu'à ce point que j'ai signalé la dernière fois où il rencontre une cassure de la causalité. Au fond, on peut dire que tout le long de son enseignement, il a adopté, et avec sa valeur de provocation, le langage causaliste, prêt à affronter sur son terrain le discours de la science, et jusqu'à isoler une cassure de la causalité, une cassure de la détermination.

En rencontrant, en synthétisant, pourquoi ne pas le dire, un certain nombre de résultats sous les espèces de « Il n'y a pas de causalité sexuelle », il a dit rapport, il a dit rapport pour dire il n'y a pas la causalité et il n'y a pas de loi du rapport entre les sexes.

C'est là où il a pensé par là opposer au réel de la science, qui est un réel qui contient un savoir, le réel propre à la psychanalyse, sous les espèces d'un réel qui ne contiendrait pas un savoir et que véhiculerait le savoir de l'inconscient, mais justement il en véhiculerait spécialement l'absence de loi, il véhiculerait précisément le trou de ce savoir là.

« Il n'y a pas de rapport sexuel », c'est la notion d'une absence de loi, la loi sexuelle ne peut pas s'écrire et c'est alors qu'on peut dire que le terme de contingence devient en effet un maître mot à la place de celui de la cause.

Cette contingence, elle est placée par Lacan au niveau de la constatation qui est validée par le discours analysant, par l'expérience analytique et disons par la multiplicité dont témoignent les modes sous lesquels les sexes, les deux sexes entrent en rapport.

Il y a là une multiplicité clinique et sous sa forme synthétique, elle permet d'énoncer, du fait que cette contingence ne se dément pas, elle permettrait d'être prise comme démontrant l'impossibilité d'écrire une loi à cette place.

Ce qui pourrait être considéré ici comme une impuissance du discours analytique à formuler le rapport sexuel est par Lacan traité comme une impossibilité et l'analyse devient le lieu propre où l'inconscient atteste de ce réel, qui est justement, qui n'est pas, c'est un réel, si on veut, sans savoir.

Alors, dans quelle mesure y a-t-il un mathème de ce réel, dans quelle mesure on est obligé de dire : c'est un

réel sans mathème. Lacan, finalement, si on en suivait toutes les étapes, ce que je n'ai pas fait, on le verrait reculer la place de la psychanalyse de celle de science à celle de science conjecturale et puis à celle de science au bord de la science et puis de formation discursive sur le bord extérieur de la science. Et là, il invente un réel sans mathème où il fait du rapport sexuel un réel sans mathème dont la question est de savoir dans quelle mesure il est transmissible et Lacan donne comme réponse : il n'est transmissible que par la fuite à laquelle répond tout discours ; c'est ce qui est dit, qu'il est essentiellement transmissible par l'expérience analytique elle-même, me semble-t-il, c'est-à-dire par l'expérience même de la fuite.

Alors quand Lacan veut formuler, comme je l'ai souligné dans son dernier texte écrit, que l'inconscient est réel, il entend par-là que l'inconscient n'est pas imaginaire, qui était, si l'on veut la thèse à quoi conduisait ses propos sur la causalité psychique, que l'inconscient mais pas symbolique, au moins par sa phase la plus profonde, que l'inconscient est au niveau du sans loi et qu'il ne représente même pas le retour de la vérité dans le champ de la science mais parce que la vérité, comparée à ce réel, la vérité n'est qu'un mirage.

D'où, alors, le support qu'il a cru pouvoir prendre dans le nœud dont on peut dire qu'il a fait une matière de l'inconscient, la base matérielle de la psychanalyse, mais sous condition que précisément il ne se développe pas dans les normes du discours de la science.

Ce n'est pas manque de savoir qui lui a fait éviter le symbolisme mathématique des nœuds, il me semble que c'est avant tout pour donner le paradigme d'un traitement d'une matière à quoi le discours scientifique était, au moins à ce moment, incapable de donner ses lois et donc c'est sans doute l'invitation qu'il fait aux analystes et que nous avons à soutenir devant les avancées, pour une part, d'observation, mais pour une autre part, il faut bien dire, d'hypothèse, pour les croyants - enfin il dit ça autrement - devant ces avancées d'observation ou de fiction, l'invitation faite aux analystes de s'efforcer d'ek-sister, c'est-à-dire d'exister hors de ces normes et, n'étant pas interdit par les opérations de commando, si je puis dire, d'en miner un certain nombre d'assises et c'est ce que, avec mes moyens, j'ai essayé de faire aujourd'hui et j'essayerai de faire la fois prochaine.

Applaudissements.

Fin du *Cours* IX de Jacques-Alain Miller du 6 février 2008

Orientation lacanienne III, 10.

TOUT LE MONDE EST FOU

Jacques-Alain Miller

Dixième séance du *Cours*

(mercredi 13 février 2008)

X

J'ai assisté ce week-end à une sorte de colloque où il devait être question, entre autre, mais éminemment, du cognitivisme.

J'ai pu constater le rejet dont fait l'objet l'étude du cognitivisme puisqu'à mon gré et pour autant que je puisse en juger, trois jours après avoir animé ces débats, c'est-à-dire avoir joué le Monsieur Loyal, introduisant, présentant et félicitant les orateurs qu'on a touchés, j'ai pu constater qu'on n'a touché au cognitivisme que de très loin et que l'antipathie de ceux qui ont été soumis à l'influence de Lacan à l'endroit de l'effort cognitiviste est telle qu'ils ne vont pas y voir de trop près et, au fond, je ne le leur reproche pas étant donné l'ascèse que représente la lecture et la réflexion sur ces écrits.

Il est vrai qu'on peut d'emblée récuser l'équivalence posée par le cognitivisme entre ce qu'il appelle les états mentaux et les états physiques mais il faudrait encore d'emblée considérer que cette équivalence postulée ne peut ouvrir que ce sur ce qu'un philosophe américain anti-cognitiviste appelait une théorisation utopique par quoi il vise très bien cette faille que j'évoquais la fois entre les bases neurales et les sommets de la pensée, faille qui est comblée par les hypothèses dont on doit reconnaître qu'elles ne sont pas, au moins à l'heure actuelle, susceptibles d'être testées.

Alors, qu'est-ce que c'est, au gré du discours scientifique, une hypothèse qui ne peut pas être testée ? C'est une conception, c'est une conception du monde et de la pensée.

Il n'empêche qu'on peut entrer plus avant dans cette conception en expliquant le sens du mot « états », dans états mentaux et états physiques, au sens qui est directement emprunté à la théorie des machines de Turing et qui se réfère à un état de cette machine.

Cette correspondance, si essentielle à la conception cognitiviste, a été en particulier, peut-être à l'origine, posée par un philosophe qu'on peut dire, même s'il a son originalité, de la lignée quinienne, de Quine, philosophe qui s'appelle Hilary Putnam et qui a enseigné aux côtés de Quine à Harvard. C'est lui qui a formulé, déjà dans les années 60, ce qu'il a appelé et ce qui reste dans l'histoire des idées, mais actif aujourd'hui, le *Machine State fonctionalized* - « le fonctionnalisme d'état de la machine ».

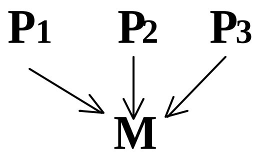
Ce théorème, si on veut, ou ce postulat, continue d'être le soubassement parfois non explicité des recherches auxquelles j'ai fait allusion la dernière fois.

Il vaut la peine de relever que Putnam lui-même s'est fait des objections et qu'il a démenti son hypothèse de départ en la remplaçant par une autre qui reste inscrite sous les espèces de la *multiple realisibility* - réalisabilité multiple.

C'est la thèse, assez distrayante il faut dire, selon laquelle le même état mental peut correspondre à plusieurs états physiques distincts sans que l'on puisse écrire une flèche dans l'autre sens avec des raisonnements du genre que - évidemment le cerveau d'un oiseau, d'un serpent, d'un insecte, et celui de l'homme ont des structures différentes, vraisemblablement et que néanmoins le sens de la douleur doit

être le même pour toutes ces espèces et donc on doit supposer que la douleur a un sens pour des espèces dont le cerveau a une configuration différente.

.



Et donc, de ce raisonnement il tirait son hypothèse qui ensuite a été généralisée à l'homme lui-même, c'est-à-dire que la même signification de douleurs pourrait être corrélée à des états physiques du cerveau distincts.

Nous avons là-dessus, ce que j'évoque brièvement parce que je suis encore dans le travail de déchiffrer ces textes, les premiers de Putnam, des années 60 et puis ceux de la controverse, qui se poursuivent même si ce que Thomas Nege l'appelle lui-même *l'establishment* des sciences cognitives a choisi une fois pour toutes le *Machine State fonctionalized* et a récusé les objections que Putnam lui-même faisait à son idée de départ.

Donc je continue d'essayer de me repérer dans ce maquis, soit dit sans intention péjorative, je m'aperçois que j'en ai pris connaissance au fil du temps sans précisément recomposer le fil, ni en voir les conséquences. Donc je le mentionne parce que je compte bien en venir à bout mais, pour cette fois, je voudrais rechercher dans l'enseignement de Lacan ce qu'on peut y discerner précisément quand on se tape cette littérature là.

Alors, induit par cette conception cognitiviste, on s'aperçoit qu'un mot revient dans les objections, les critiques, voire les moqueries, que nous nous trouvons adresser au cognitivisme, au mieux, parce qu'on n'est pas passé loin, ce week-end, de l'insulte.

Le mot qui revient, c'est le mot et qui fait objection, c'est le mot de « contingent ». Il faudrait tout de même s'apercevoir de ce que ce mot a de paradoxal dans la psychanalyse, même si ça fait partie maintenant d'une sorte de doxa bien à nous.

En effet, le mot de « contingence » est l'exact antithèse du maître mot que Lacan plaçait en tête de ses écrits, à savoir celui de détermination.

La psychanalyse ne s'est pas du tout avancée dans le monde au nom de la contingence, mais bien au nom de la détermination et Lacan a eu le mérite de dégager comme tel ce mot et cette visée.

Si la « Lettre volée » est restée un exemple paradigmatique de la puissance interprétative de la psychanalyse, c'est sans doute parce que cette « Lettre » démontrait des propriétés singulières par rapport à l'espace temps, si je puis dire.

La fonction de la police étant, dans cette histoire, empruntée à Edgar Poe, là, pour représenter l'exhaustion de la réalité physique à laquelle échappe l'instance du signifiant, et donc esquissait en effet déjà la notion d'un réel qui serait propre à la psychanalyse et sur quoi le discours de la science comme physico-mathématique n'avait pas accès.

Mais, d'autre part, cet apologue était fait pour mettre en valeur au contraire la puissance de la détermination que la psychanalyse pouvait révéler dans - disons rapidement - les comportements individuels.

D'emblée, et c'est par là que commencent les *Écrits*, si on met à part la petite ouverture que Lacan a rédigée in extremis et qui se réfère à Buffon, les *Écrits* commencent par une référence à l'automatisme de répétition et l'écrit de « La Lettre volée » est une tentative pour illustrer que ce qui rend compte de l'automatisme de répétition freudien. C'est ce que Lacan appelle l'insistance de la chaîne signifiante.

Mais quand nous lisons ça avec nos lunettes cognitivistes, nous nous apercevons qu'au départ de cette histoire, il y a un automatisme, que la répétition est conçue comme un automatisme et si nous nous sommes moqués du petit homme qui est dans l'homme et qui est supposé rendre compte de tout ce que nous pensons et

sentons, au gré de la psychologie expérimentale et cognitiviste, si nous nous sommes moqués de l'homoncule, auquel on fait référence et qui vit votre vie à votre place, eh bien comment ne pas reconnaître que cette conception là a peut-être été accréditée du temps de la conception commune, à partir de Groddeck, puisque c'est ainsi qu'il a eu l'idée d'inventer le ça et que Lacan, avec son apologue de « la Lettre volée » nous dit en quelque sorte qu'au cœur de l'inconscient il y a un automate.

Cet automate, avec nos lunettes cognitivistes, nous pourrions dire qu'il a certains traits, qu'il n'est pas sans rapport, qu'il est une édition de l'homoncule.

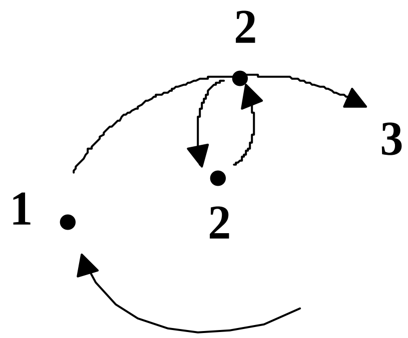
Cet automate, interne à l'inconscient, est par Lacan, et c'est là en effet qu'il s'est séparé de Freud ou qu'il l'a prolongé et qu'il l'a déplacé, cet automate inconscient est conçu par Lacan comme une entité mathématique et la démonstration qui a fait date est que l'inconscient obéit à une logique.

Tout ça fort bien, jusqu'à ce qu'on s'aperçoive des prolongements que cette conception là a pu trouver dans le scientisme d'aujourd'hui.

Cette perspective, comme vous le savez, est développée et illustrée par Lacan avec son schéma des alphas, bêtas, gammas, deltas, son schéma qui repose sur des assemblages de symboles, plus et moins ; le vocabulaire est à deux symboles et il sert à fixer les trajets d'un graphe ou même d'une famille de graphes, même si tous ne sont pas tracés.

La démonstration est, que à un sommet du graphe on ne peut parvenir qu'à partir de certains sommets, c'est-à-dire non pas de tous ; qu'il y a donc exclusion de certains sommets si l'on se fixe sur l'un.

Dans le graphe que trace Lacan, qui n'est que le premier de ceux qui peuvent l'être dans sa démonstration, on constate, disons une ambiguïté, une double valence du même symbole, le chiffre 2, qui se retrouve à deux places dans le schéma et qui est traversé par un parcours qui conduit en haut au 3 et qui revient à partir du 2 inférieur au 1.



Voilà ce qu'il y a d'élémentaire, le 2 est là et aussi bien là-haut.

Et, à partir de simplement ce 2 figurant à deux places distinctes, on pose ce qu'on constate, à savoir qu'en fonction du nombre pair ou impair des trajets entre les deux 2, la sortie se fait vers le 3 ou se fait vers le 1.

Ainsi on peut savoir, lorsque sort le 3 ou sort le 1, on peut savoir si le rang de 2 a été pair ou impair et Lacan nous présente cette donnée élémentaire comme équivalant à une mémoire et figurant une loi qui peut être inscrite. Voilà ce qu'il nous donne comme l'exemple de la détermination symbolique qui opère dans l'inconscient même s'il n'emploie pas à ce propos le mot dont il fera usage plus tard, le mot de « savoir », nous avons là la figuration d'un savoir élémentaire qui nous assure qu'une mémoire est à l'œuvre et qui nous permet, à partir d'une donnée comme 1 ou 3 de, rétroactivement, connaître quelque chose de ce qui concerne le 2.

C'est ce que Lacan appelle à cette date une détermination symbolique et sa construction subséquente a pour objet, il le dit lui-même, d'opacifier ce que cette détermination a d'évident ou de transparent.

Et en effet, pour ce qui est de la suite, il cesse de présenter un graphe, c'est déjà rendre la chose moins saisissable et il la complique de probabilités qui ont pour effet de produire un exemple qui présente un certain caractère abscons, un certain caractère obscur et confus dont je me

souviens bien qu'il motivait jadis, quand on déchiffrait ce texte avant même qu'il soit inclus dans les *Écrits*, au début des années 60, c'était un exercice que de se casser la tête sur le schéma des alpha, bêta et la suite. C'est un exercice, à savoir comment comprendre ça.

Aujourd'hui, plusieurs décennies après, assez sans doute effacées, encore que ceux qui aujourd'hui tenteraient la lecture m'en diront des nouvelles, on obtenait, il faut penser c'est un effet que Lacan a souhaité, on obtenait une détermination confuse et obscure, mais dont la racine - tout est là - était bien, elle, claire et distincte.

Nous avons là, illustré, à condition que les conséquences soient opacifiées, nous avons là l'illustration de ce que le confus et l'obscur a néanmoins une racine parfaitement claire et distincte et ce caractère de clarté et de distinction ne demande qu'à être transmis à ce qui d'abord a été présenté de façon obscure, opacifiée.

On peut dire que Lacan jouait cartes sur table puisque il annonçait lui-même son entreprise d'opacifier la détermination, précisément pour montrer qu'une détermination opacifiée n'en restait pas moins à l'origine claire et distincte.

Ce claire et distincte est mis en valeur dans l'exemple que Lacan y raccorde, prit dans Freud du fort-da, vous connaissez cette scansion phonique, syllabique, accompagnant l'apparition et la disparition d'un objet et nous donnant comme l'exemple d'un automatisme naturel et comme natif.

C'est comme saisir par l'observation de l'enfant comme une enclave d'automatisme. On voit à ce moment-là l'automate dont je parlais tout à l'heure, l'automate inconscient est comme présenté et comme - comme disent les cognitivistes – naturalisé, si je puis dire, enfin, si bien naturalisé parce qu'il est donné comme naturel.

L'exemple devenu classique du fort-da est là pour illustrer là encore une détermination. Lacan lui donne … : « …la détermination qui caractérise ainsi comme celle que l'animal humain reçoit de l'ordre symbolique. »

« Animal humain » est tout à fait digne de satisfaire en nous le cognitivisme. C'est l'organisme vivant, animal, qu'on voit accéder, être prit par un automatisme qui signale, alors, qu'il est en rapport avec – nous allons le dire à la façon cognitiviste - avec la culture, et Lacan parle alors de l'entrée du sujet dans un ordre dont la masse le supporte et l'accueille dans la forme du langage.

Nous avons ici, bien posé, un rapport d'extériorité entre l'animal humain et l'ordre symbolique. C'est ce rapport d'extériorité qui est supposé pour qu'on puisse parler d'entrée du sujet dans cet ordre.

Alors qu'est-ce qui est préalable à l'entrée ? On peut dire ça n'est pas explicité parfaitement chez Lacan. Le mot d'animal indique en effet qu'il y a un organisme vivant, animal ; est-ce que humain est postérieur ou antérieur à l'entrée ? Rien n'en est dit.

On pourrait croire que le signifié est préalable à cette entrée puisqu'à cette date Lacan écrit que la masse de l'ordre symbolique surimpose la détermination du signifiant à celle du signifié et donc ça semblerait indiquer que dans sa conception de l'époque, il y a une détermination du signifié qui est antérieure à la détermination du signifiant dont témoigne cette entrée.

On pourrait le développer, mais enfin en quel sens on pourrait dire que le signifié est là antérieur et chercher en effet dans le registre du besoin les premiers signifiés qui trouvent leurs signifiants mais qui sont encore à peine disjoints du statut animal - si nous sommes cognitivistes.

Mais si nous sommes lacaniens, c'est plutôt du côté de la détermination qu'il faut chercher le préalable.

Et là, quel est le préalable ?

Eh bien le préalable de la construction même du graphe lacanien, le préalable, c'est le lancé de la pièce, si je puis dire, puisque (+) et (-) peuvent être incarnés dans l'avers et l'envers d'une pièce, pas dans le cas - évidemment ça suppose déjà tout

l'ordre symbolique, la pièce, enfin, l'équivalent.

La détermination préalable, c'est purement et simplement celle du lancé de la pièce au hasard. À cet égard, la réalité première est celle - antérieure à la construction du graphe qui s'opacifie progressivement - la réalité première, c'est celle d'une stricte répartition au hasard et sur cette répartition au hasard se surimpose une syntaxe, un regroupement des éléments, ici les (+) et les (-), un regroupement de ces éléments selon certaines combinaisons repérées, définies et normées.

Et l'opacification s'obtient d'ailleurs comment ? Là, j'ai noté un mot, page 48 des *Écrits*, le mot que Lacan emploie, qui m'a frappé à cause de ce que je disais la semaine dernière, le mot *recombiner*.

J'ai dit la dernière fois, que le mot clé qui était proposé pour passer des bases au sommet dans la conception cognitiviste c'était - me semblait-il, dans l'ouvrage de monsieur Dehaene - « la recombinaison ». Eh bien nous avons page 48 des *Écrits* ce verbe *recombiner*, la recombinaison des éléments de la combinatoire.

Et, au fond, le schéma de « la Lettre volée », c'est un schéma de recombinaison qui – précisément - nous donne à la fin des propriétés complexes donc nous fait assister à la genèse d'une architecture complexe et opaque par recombinaison c'est-à-dire réalise en réduction et de façon effective, le programme cognitiviste.

Ah ! À quelques éléments près, la tentative de Lacan dans cette construction pourrait devenir une pièce versée au dossier pro-cognitiviste. Alors, s'en distingue sans doute, parce que les liaisons syntaxiques que Lacan met en évidence dans sa construction, ne rendent pas compte d'une activité mais de ce qu'il appelle une subjectivité primordiale. Évidemment, là, ça se distingue du programme cognitiviste et c'est parce que c'est une subjectivité qui évidemment ne se rapporte pas du tout à la réflexivité, qui ne prétend pas mettre en évidence la genèse d'une conscience ou d'une conscience de soi.

Le mot « sujet » est là d'emblée et même « subjectivité » est là d'emblée utilisé par Lacan, tout à fait à distance de l'intention de signification cognitiviste, qui vise l'activité, la réflexibilité et la conscience.

Si Lacan reconnaît dans les trajectoires du graphe ce qu'il appelle un rudiment du parcours subjectif, c'est pour une raison très précise et qui est déjà sensible à cet étage élémentaire. C'est qu'il y a exclusion de certains éléments. C'est qu'on ne peut pas arriver à un sommet à partir de n'importe quel sommet. C'est qu'il y a exclusion de signifiant.

Et de ce fait, il définit le sujet comme une fonction qui est suspendue à ce qu'il appelle *de l'absence*. Cette présentation partitive de l'absence est assez frappante, il ne dit pas suspendu à une absence mais à de l'absence. Il y a de l'absence.

de l'absence

Et de ce fait il profère, sans qu'on voie la liaison évidente de cette proposition avec la précédente, et la liaison tient évidemment à ce qui l'aimante, à savoir rendre compte de l'automatisme de répétition. Du fait que le sujet tel qu'il le définit est suspendu à de l'absence, il est obligé à répéter ce contour, il est obligé de répéter cette exclusion, l'exclusion de cette zone signifiante à laquelle il n'a pas accès. Autrement dit il y a de l'inaccessible.

Et il est assez frappant de voir en effet qu'au fond ce qui pour lui constitue une subjectivité primordiale, dont on a ici en quelque sorte l'esquisse, ce qui a de valeurs constituantes pour une subjectivité primordiale, c'est sa corrélation avec un fait d'absence, corrélation qui a pour conséquence, si je puis dire, de la répétition.

Si on y réfléchit, c'est une présentation qui semble abstraite, mais enfin d'une donnée freudienne de base à savoir que le sujet freudien est susceptible de refoulement, il est le sujet du refoulement. C'est ce que

Lacan traduit, me semble-t-il, par son *de l'absence*, qu'il taduit au fond en termes signifiants, parce que pour lui, c'est la structure de langage qui donne son statut à l'inconscient, il traduit le refoulement par son *de l'absence*.

On voit bien ce qui se présente pour la recherche cognitiviste comme un enjeu, c'est de chercher le lieu du refoulement, le lieu cérébral du refoulement, où se trouvent inscrites les traces qui sont inaccessibles à la conscience et, qui peuvent par-là justifier - aux yeux des cognitivistes - justifient la perspective, si je puis dire, physicaliste, puisque Freud le premier a disjoint la pensée de la conscience.

Et donc le refoulement, là, est un enjeu essentiel aussi bien de la construction de Lacan que de la recherche qui peut paraître naïve, qui est aussi du Freud prit à la lettre, de la part du cognitivisme.

C'est pour Lacan la démonstration que son concept du sujet - parce que c'est un coup de force que de baptiser ça « sujet », que de baptiser « sujet » un certain parcours du graphe - évidemment, c'est décerner le terme de sujet à une fonction qui ne ressemble en rien à la conscience de soi et Lacan trompe son monde comme ça, si je puis dire, depuis cinquante ans, grâce au terme de sujet.

Au fond il y a une insurrection contre le cognitivisme qui se fait au nom du sujet et dont la substance est en fait de la conscience de soi. Elle se fait au nom du sujet et de ce qui serait sa liberté, son autonomie, toutes valeurs qui sont parfaitement absentes de sa définition lacanienne.

J'ai noté ce glissement, si je puis dire, chez les meilleurs, parce que le terme de sujet en lui-même fait glisser vers ces valeurs d'autonomie et de liberté, qui n'ont absolument rien à voir avec le fonctionnement que Lacan baptise « sujet ».

Il baptise « sujet » le fonctionnement d'une syntaxe, le fonctionnement d'une combinatoire et une syntaxe engendrée par le matériel signifiant.

Le sujet, pour Lacan, émerge lorsqu'on voit se détacher de ce qu'il appelle la réalité mais aussi dans ce texte le réel, le réel brut des (+) et des (-) tirés au hasard, le sujet émerge à mesure que se détache du réel une détermination signifiante.

Il définit, il choisit de définir le sujet par ce parcours en exclusion, c'est-à-dire par un certain mode de disparités apportées par le signifiant. Et vous savez que ce terme de « disparité », c'est un mot qu'il a pensé utiliser à propos du transfert, il parlait des disparités subjectives, on peut dire que d'emblée le sujet, c'est une disparité.

C'est une disparité et que d'emblée son concept est lié à l'absence, est lié à un contournement, le contournement d'une zone que je disais interdite, c'est-à-dire d'un trou, mais qu'on peut aussi bien traiter comme un résidu et qu'il appelle d'ailleurs dans ces termes le *caput mortuum* du signifiant. Le *caput motuum,* c'est le résidu d'une opération alchimique, eh bien au fond nous avons là déjà les termes dans lesquels continuera de se déplacer sa théorie du sujet jusqu'au point où il reconnaîtra le sens le plus profond de cette absence, dans l'absence du rapport sexuel.

Néanmoins, sur quelle pratique de la psychanalyse ouvre cet apologue ?

Il ouvre sur une pratique qui classe les phénomènes imaginaires comme des imprégnations, des données inertes, qui sont à distinguer du ressort symbolique de l'expérience.

Et au fond ça a été la grande leçon pratique de Lacan, ce qui met en place la réalité pour le sujet et la voie par laquelle la psychanalyse opère, c'est le ressort symbolique. C'est de l'ordre de la syntaxe et du signifiant et c'est une - comme il s'exprime - c'est la loi propre à la chaîne signifiante, c'est son algorithme qui régit ce qu'il appelle les effets psychanalytiques déterminants pour le sujet.

Et il énumère ce que dans son Séminaire il a méthodiquement dénoué : forclusion, refoulement, dénégation ; voilà les effets psychanalytiques déterminants : *Verwerfung*, *Verdrängung*, *Verneinung*, des effets qui suivent le déplacement du signifiant et l'histoire de «la Lettre

volée » a pour but de montrer, en effet, comment, selon les déplacements de la lettre, selon ses possesseurs, elle modifie leur position.

La position de la lettre modifie la position de ses possesseurs, de ceux qui l'ont. Et là l'avoir, avoir la lettre en sa possession a des effets qui sont notables, ne pas l'avoir également, corrélativement.

C'est ainsi que l'histoire de « la Lettre volée », qui a enchanté des générations, c'est l'histoire d'un signifiant qui se déplace et elle montre comment le sujet comme tel reçoit sa détermination de ce signifiant.

Et, au fond, on peut dire que le terme qui est forclos ou qui est exclu de toute cette construction, c'est précisément le terme de contingence. Le tour de force est au contraire de montrer point par point une détermination.

La contingence, elle n'existe qu'au niveau du lancé au hasard, premier. Là, on peut dire il y a contingence puisqu'on ne peut pas savoir d'une pièce qui est tombée sur pile, si au coup suivant elle tombera sur pile ou sur face. On sait simplement que ça ne cessera pas de s'écrire pour toujours ou que ça ne cessera pas de ne pas s'écrire, en référence à ce qu'on en note.

Et donc à ce niveau de la contingence, la démonstration de Lacan c'est : il n'y a pas de sujet. Il n'y a de sujet que lorsque la syntaxe a commencé et qu'à mesure que cette syntaxe définit des déterminations qui vont s'opacifiant, jusqu'à ce qu'on ne sache plus quelles sont les voies de la détermination ce qui n'empêche pas qu'elle existe.

D'une certaine façon, nous avons en réduction, mais cette fois-ci probante, cette postulation cognitiviste, que nous retrouvons dans le cognitivisme en tout cas, que même si nous ne savons pas encore comment passer des bases neurales au sommet de la pensée, néanmoins il y a une voie de détermination.

Alors, c'est bien pourquoi Lacan peut dire à la fin : une lettre arrive toujours à destination. J'ai déjà expliqué de bien des manières, mais ici avec mes lunettes cognitivistes, je l'explique de la façon la plus simple. Une lettre arrive toujours à destination précisément parce qu'elle est déterminée par une syntaxe. C'est-à-dire sa destination, ça n'est pas le sujet, ça n'est pas un sujet. Sa destination, c'est une autre lettre.

C'est déjà : un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. « Une lettre arrive toujours à destination » veut dire une lettre est déterminée par un algorithme.

Et donc ça n'est jamais qu'une interposition imaginaire ou un fait d'inertie si elle patine, ou elle semble ne pas parvenir. Mais, au fond, on pourrait même dire qu'elle est toujours déjà parvenue à destination en fonction de l'algorithme qui la détermine.

Alors ce que Lacan a appelé le grand Autre, c'est le lieu de ces combinaisons, c'est le lieu de la combinatoire et c'est le lieu de la détermination signifiante qui va aller toujours resserrant sur un schématisme élémentaire qui fait bien défaut au cognitivisme, qui a besoin de déplacer énormément de rhétorique pour faire valoir son point de vue alors que Lacan, là, est allé au contraire amenuisant la rhétorique pour se rassembler sur des formules de type mathématique qui sont à leur comble dans *D'un Autre à l'autre*.

En tout cas le lieu de ces combinaisons, de cette combinatoire, de ces déterminations signifiantes ? c'est ce que Lacan a appelé l'Autre, le grand Autre, ce qui laisse entendre de lui : un sujet vide.

$$\not{S} \; / \; A$$

Un sujet qui a reçu ce sigle du S barré et qui en fait d'ailleurs un être ambigu, à la fois qui a rapport avec la chaîne signifiante puisque c'est le symbole même du signifiant qui sert à le désigner, mais modifié, modalisé, par la barre qui en même temps l'excepte.

Au fond le cognitivisme, si je voulais le traduire dans ces termes, met en fonction un grand Autre qui est à l'intérieur de l'organisme, et qu'il appelle le cerveau.

Le cerveau tient la place du grand Autre, c'est le lieu d'une combinatoire dont le déchiffrage est en suspens, où les éléments sont neuronaux.

Alors, ça dans la version, là encore il faudra être précis, dans la version *mainstream* du cognitivisme. Il y a des versions différentes ou affaiblies, ou différentes. Par exemple la version de Roger Temrose, qui est un vrai savant mais qui en dehors de son domaine de compétence stricte a fait des ouvrages disons populaires, qui restent encore assez complexes, il a fait un extraordinaire traité sur les lois de l'univers, par exemple il y a quelques années.

Alors lui, il a l'idée que le fonctionnement cérébral n'obéit pas à la physique mathématique classique mais obéit à la physique quantique. À partir d'un certain nombre de faits qu'il interprète dans ce sens, ça le conduit à penser que les éléments fondamentaux ne sont pas les neurones mais d'autres éléments et j'attends d'y comprendre un peu mieux de quoi il s'agit pour vous le répercuter. Non pas que ça aurait des conséquences désastreuses sur les recherches que vous menez ou que vous ne menez pas sur le cerveau, mais j'attache un certain prix à l'exactitude.

Mais enfin disons, pour aller dans la version *mainstream*, les éléments sont des neurones et on nous évoque une architecture qui est de l'ordre de la détermination opaque, opacifiée, mais dont on nous assure qu'une voie de passage existe avec la détermination élémentaire, qu'on peut d'ici ou là mettre en valeur, enfin la détermination ! les correspondances !

Si on admet ça, on voit comment le cognitivisme est conduit à parler de culture. Ce qu'il appelle culture, c'est au fond le même Autre qu'il a récupéré à l'intérieur de l'organisme individuel, il le place aussi à l'extérieur c'est-à-dire qu'il commence par faire du cerveau l'Autre de l'intérieur, si je puis dire, et ensuite il postule qu'il y a aussi cet Autre à l'extérieur qui a même structure, qui est homologue mais qui se distingue de l'organisme individuel par la mémoire qui y est déposée. L'accumulation des millénaires qui est là, donc, comme la masse qui accueille l'organisme individuel à sa naissance.

Alors, ici, on voit bien qu'on n'a pas encore le réel qui serait propre à l'inconscient que Lacan a cherché à la fin de son enseignement. Ou bien on a aucun réel en fonction, si le réel ça n'est que celui de la contingence du tiré au hasard ou bien ce qui vaut comme réel, c'est le réel de la syntaxe, le réel de la structure du langage.

Mais ça n'est pas un réel : si c'est ça un réel, ça n'est pas un réel propre à l'inconscient. Si c'est la structure du langage qui donne son statut à l'inconscient, elle ne nous donne pas un réel qui y soit propre à l'inconscient puisque la linguistique, l'anthropologie, les humanités même en général font référence et exploitent également ce réel du langage.

On peut dire que la seule chose qui esquisse le réel propre à l'inconscient, c'est le réel qui est dans l'absence, qui est dans ce qui fait trou, qui est dans le résidu de toute explication.

Et, au fond, ce qui sonne le début de la fin de l'enseignement de Lacan, c'est l'abandon de la catégorie de la détermination comme boussole de la pratique analytique, pour la catégorie de la contingence.

Lacan ne dit plus à la fin de son enseignement, il ne met pas en valeur le mot de «détermination », il met en valeur celui de « nécessité » et cette nécessitée, sa principale valeur est d'isoler un impossible c'est-à-dire quelque chose qui ne peut pas s'écrire à l'intérieur d'une syntaxe.

Seulement, où est la syntaxe quand il s'agit des dits d'un analysant, où est l'algorithme ? Personne ne dispose de cet algorithme et donc la question sur laquelle bute Lacan et sur quoi commence son dernier enseignement, c'est bien comment l'impossible peut-il se démontrer en psychanalyse à partir

des dits de l'analysant ? Sa réponse : c'est la contingence qui peut démontrer l'impossibilité.

La contingence, c'est que tantôt oui et tantôt non. Elle qualifie un terme à éclipses, sans loi. Et c'est pourquoi l'impossibilité du rapport sexuel est chez Lacan strictement en rapport avec l'émergence de l'amour, l'émergence contingente de l'amour.

S'il faut qu'il donne et qu'il s'efforce de donner une densité non imaginaire et non symbolique à l'amour, c'est pour disposer là d'un terme susceptible de mettre en fonction la contingence dans une démonstration d'impossibilité.

Lacan a perçu les limites en psychanalyse de la détermination, de la loi, de la combinatoire, il l'a perçu, sans doute, à partir du scientisme de Lévi-Strauss. Il l'a perçu, me semble-t-il, à partir du moment où, précisément, Lévi-Strauss a donné dans une harmonie pré-établie de la pensée et du monde, telle qu'elle s'exprime par exemple dans la *Pensée sauvage,* à partir du moment où on a déjà trouvé chez Lévi-Strauss cette idée d'une corrélation, d'une homologie, entre – enfin, je vais vite - entre le cerveau et le monde.

Il me semble que c'est ce qui en tout cas a poussé Lacan, je mets là en fonction une causalité extérieure, bien évidemment il faudrait aussi se référer à ce qui dans son mouvement, le mouvement propre de son enseignement il conduisait, c'est ce qui l'a amené, au fond, à ce revirement qui est notable dans la première leçon du Séminaire XI, les *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, revirement que j'ai déjà commenté mais que je vois maintenant avec mes lunettes cognitivistes.

Lacan perçoit les limites d'un point de vue qui objective l'inconscient dans une combinatoire. Comme il le dit - le modèle de la linguistique, c'est le jeu combinatoire opérant tout seul de façon pré-subjective et on ne peut pas s'empêcher de penser à ce que lui-même a développé avec « la Lettre volée ».

Il y voit l'avantage de pouvoir accréditer l'inconscient, par là, comme quelque chose d'objectivable, le mot vient dans sa bouche, mais il en distingue l'inconscient proprement freudien. L'inconscient freudien, dit-il, est autre chose.

C'est déjà le même mouvement qui le conduira plus tard à dire : l'inconscient témoigne d'un réel qui lui soit propre. Il y a là cet effort pour serrer ce qui est le plus propre à la psychanalyse qui est unique en évidant, exterminant à l'occasion, nettoyant la psychanalyse de ses adhérences aux autres discours, aux autres disciplines et aux autres conceptions.

C'est pourquoi il vaut la peine là aussi de se mesurer à la conception cognitiviste pour nous aujourd'hui.

Et, là, il renonce, ça m'est déjà arrivé de le dire, il renonce à la référence à la loi qui est centrale dans cette construction graphique, pour une référence à la cause mais il faut dire une cause qui est déjà l'esquisse de ce qu'il appellera plus tard la contingence ne serait-ce que parce qu'il formule que - je le cite - la cause se distingue de qu'il y a de déterminant dans une chaîne. Et donc, quand il le fait, il reprend ce terme de cause qui est déjà dans le Séminaire X, à quoi il consacre des séminaires dans l'*Angoisse*, mais il prend la cause comme distincte de la détermination signifiante de la chaîne parce que la détermination symbolique obéit à une loi et implique donc qu'il n'y a pas de solution de continuité.

On voit bien qu'il a essayé de toutes les façons d'introduire un élément d'absence dans la détermination graphique - je l'ai signalé tout à l'heure - mais, au fond, c'est une régularité. Tout repose, dans sa démonstration de « la Lettre volée », sur le fait que le contour de l'absence est régulier et s'il y a des signifiants qui sont exclus, on sait lesquels. Alors qu'il lie le terme de cause à celui de trou et ça lui paraît, au fond, à celui de trou et à quelque chose qui vacille dans le trou ; au fond il essaye de rendre compte là d'une autre

façon plus proche de ce que Freud a appelé le refoulé.

C'est le même terme freudien qui polarise la réflexion de Lacan dans « la Lettre volée » et dans cette première leçon du Livre XI, le refoulé qui implique donc toujours la recherche de termes en mode négatif : le non-réalisé, le non-né. Il cherche des termes négatifs pour qualifier ce qui pourrait être dit, mais ce ne serait pas aussi exact, pourrait être dit virtuel, réalité virtuelle.

Alors autant le statut du refoulé apparaît ici difficile à cerner, si ce chapitre I est resté dans les mémoires, c'est plutôt par ce que Lacan a pu décrire de l'apparition du refoulé sous les espèces d'un achoppement de la continuité ; achoppement, défaillance, fêlure, trébuchement, trouvaille, dans quoi figurent le mot de trou, et donc, au fond, ici, l'orientation est double.

C'est d'un côté que la trouvaille est toujours une retrouvaille c'est-à-dire qu'il y a bien répétition, il y a bien répétition d'un côté mais de l'autre on peut dire que le terme trouvé ou retrouvé n'est pas stable et qu'il est toujours prêt à se dérober à nouveau. Il est sensible que dès cette première leçon du Séminaire XI, ce que Lacan décrit, c'est le fonctionnement qu'il logifiera dans son écrit « Position de l'inconscient », qu'il amènera seulement plus tard dans son Séminaire «Aliénation et séparation » en faisant des leçons sur aliénation et séparation, mais d'emblée c'est ce qu'il essaye de présenter dans cette leçon numéro I.

Au fond la double postulation : d'un côté qui maintient l'exigence de la détermination, de la nécessité, de la répétition, mais qui de l'autre côté souligne l'orientation vers la discontinuité, l'évasif, et disons, bien que le mot n'y soit pas, vers la contingence.

Ça donnera à Lacan, finalement, ce qu'il installe au lieu même où plus tard il reconnaîtra l'absence de rapport sexuel comme principe de la contingence analytique, de la contingence de l'inconscient, ce qu'il installe à cette place ; c'est le sujet comme indéterminé et on peut dire que tout son enseignement, à partir du Séminaire I, c'est l'indétermination – là la négation est affirmée - c'est l'indétermination du sujet qui lui paraîtra indispensable pour fonder le sujet de l'inconscient.

On peut dire qu'il est parti d'un sujet de la détermination syntaxique et qu'il a dû, pour cerner les données élémentaires de l'expérience, il a dû lui substituer le sujet comme indéterminé et on pourrait dire que le sujet est resté pendant longtemps pour Lacan le nom du réel.

Alors, ce sujet, c'est un sujet qui à la fois qui se compte dans la combinatoire et en même temps qui s'y soustrait parce qu'il lui fait fonction que de manque, comme il s'exprime, c'est un sujet ambigu et cahin-caha Lacan répercute et traite cette ambiguïté jusqu'au moment où, dans son dernier enseignement, il abandonne le terme de sujet, ou en tout cas il le subordonne à celui de parlêtre, ce qui va de pair avec une dévalorisation du symbolique et de la syntaxe.

On peut même dire qu'il met à la place éminente où il plaçait la syntaxe, où il place la sémantique, une sémantique bien à lui, une sémantique où le signifié précisément n'est pas déterminé ; au fond le point de départ de Lacan, c'était aller vers « le signifié est déterminé par le signifiant », c'est la démonstration de « L'instance de la lettre ».

Au contraire dans son dernier enseignement, ça n'est pas que le signifié est déterminé, qui compte dans l'expérience analytique, c'est que le sens fuit. Et la fuite du sens, je ne crois pas l'avoir aperçu aussi clairement quand j'en ai traité, la fuite du sens c'est un point de vue qui surclasse celui de la détermination du signifié par le signifiant.

Le sens fuit, le branche directement sur le trou et il y a une appartenance essentielle entre, non pas entre le signifié et le signifiant, ou en tout cas celle-ci compte moins que l'appartenance du sens et du trou.

C'est à partir de là que le sens peut être dit toujours rabattu vers des tonneaux, comme s'exprime Lacan, tous plus futiles les uns que les autres au gré du trou essentiel caractérisé comme le réel propre à l'inconscient.

Et dès lors, avec la dévalorisation du symbolique, il y a celle de la science, celle de la science dont Lacan peut dire qu'elle est futile parce qu'elle bouche tous les trous.

On voit là la valeur éminente qu'il donne à ce terme, à ce trou en quelque sorte absolu, qui n'est pas le trou de tel ou tel contenu, de tel ou tel signifiant, et c'est parce qu'elle bouche tous les trous qu'elle n'a aucune espèce de sens, ce qui met bien en valeur ce que j'appelais l'appartenance essentielle du sens et du trou.

Quel le terme alors à quoi se raccrocher lorsque le signifiant et sa syntaxe apparaissent comme des tonneaux futiles, si je puis dire, apparaissent comme des reclassements futiles au regard du trou essentiel ? On peut dire que la matérialité alors que Lacan a trouvée, c'est d'abord la matérialité du symptôme.

Il a construit, dans son dernier enseignement, le symptôme comme la matérialité propre à l'inconscient comme donnant son statut à l'inconscient, non pas moins la structure du langage que le symptôme et précisément pas le symptôme articulé à la structure du langage, comme au départ, le symptôme comme événement de corps.

Pourquoi ce choix ? On aurait pu avoir un événement de pensée aussi, mais événement de corps, c'est construire le symptôme comme la matérialité vraie où l'inconscient devient manifeste.

Et c'est ainsi qu'il peut, au fond, réinventer Socrate, préfigurateur de l'analyse, comme celui qui était fasciné par le symptôme - fasciné, dit-il, du seul symptôme.

Alors cette orientation, évidemment, cette orientation vers le réel, mais un réel distinct de tout ce qu'il avait pu isoler auparavant, cette orientation vers le réel fait tomber la vérité comme telle, le statut de la vérité dans le mensonge dans la mesure où il n'y a pas de vérité sur le réel ; on ne peut pas dire vrai du réel, sinon qu'on ne peut rien en dire de vrai.

Et, du coup, la fin de l'analyse est en effet écartée de toute idée d'exhaustion combinatoire, est écartée de toute idée de démonstration à proprement parler, et, sinon pour autant que ce soit possible, une démonstration de satisfaction. Et il vaut mieux dire, c'est bien le terme qui a prévalu, un témoignage de satisfaction que l'analysant se donne après le parcours où il a fait son épreuve de, où il y a de l'absence.

Bon, voilà.

J'essayerai d'avoir lu davantage de cognitivistes pour la semaine prochaine.

Applaudissements.

Ah ! Excusez-moi, alors il paraît que c'est les vacances ! Donc je reprends le 12 mars.

Bon, alors là j'aurais, j'espère, le temps de lire une petite bibliothèque.

Fin du *Cours* X de Jacques-Alain Miller du 13 février 2008

Orientation lacanienne III, 10.

Jacques-Alain Miller

Onzième séance du *Cours*

(mercredi 12 mars 2008)

XI

Je m'adonnerais aujourd'hui à des réflexions sur la psychanalyse, celles qui me sont venues - on peut le dire - en tant que praticien, un praticien à qui sa pratique suscite des interrogations, sa pratique effective, qui sont en quelque sorte des réflexions réalistes.

Je dis des réflexions sur la psychanalyse ; il serait sans doute mieux de dire dans la psychanalyse car ces réflexions, elles ne me viennent pas d'une position extérieure, transcendante, mais d'une position qui est d'inclusion dans la psychanalyse, voire même, si je puis dire ce mot, d'immanence.

Un psychanalyste réside dans la psychanalyse. Il est contenu en elle. Et je vais dire le mot qui m'est venu puisque, je ne dirais aujourd'hui que ce qui m'est venu, par voie d'associations libres, d'une position d'immanence.

Je veux dire que j'y suis immergé. C'est une image sans doute, être immergé dans la psychanalyse, être plongé dans la psychanalyse comme dans un liquide.

Et comme cette image m'est venue, j'ai trouvé l'occasion de me dire qu'en effet la psychanalyse était aujourd'hui devenue liquide ce qui peut faire penser, par association libre, qu'elle est aussi liquidée. Mais, précisément, je m'arrête avant ça. Je dis « liquide » et j'en vois de nombreux témoignages.

C'est un adjectif qui a été utilisé par un sociologue, Zygmunt Bauman, si je ne me trompe, pour qualifier la société d'aujourd'hui, la civilisation d'aujourd'hui.

Il l'a qualifié de liquide et j'imagine que c'est en raison de ce qui se manifeste comme une mobilité des idéaux, comme les transformations technologiques de plus en plus accélérées, comme une volatilisation des limites, des frontières œ qui est une façon de désigner l'émergence et les effets de ce qu'on a appelé la mondialisation par quoi on désigne avant tout, en définitive, un phénomène de communication qui tend à l'unification de l'information et qui se présente à nous peut-être d'abord par sa phase, son aspect de déstructuration.

Eh bien, il y a aussi une déstructuration de la psychanalyse, d'une psychanalyse qui avait trouvé le ressort du structuralisme, avec Lacan, et dont on pourrait dire, si on se fie à l'image, qu'elle tend à devenir une psychanalyse liquide. En tout cas, c'est ce qui m'est venu de suivre comme fil.

Comment la psychanalyse est devenue liquide, et comment nous la pratiquons aujourd'hui sous une forme qui n'est plus, disons très simplement, la psychanalyse solide, de l'époque de la structure.

C'est ce qui fait aussi bien que les recours que nous retrouvons dans l'histoire de la psychanalyse, dans les cas princeps de Freud, dans ses constructions théoriques, dans les époques de l'enseignement de Lacan, sont en quelque sorte aujourd'hui empreints d'une certaine nostalgie.

C'est ce que je rapporte à l'état actuel de la psychanalyse qui serait un état liquide.

Bon, je n'en fais qu'une image, c'est comme ça que ça me vient. Je vais filer la métaphore pour tenter d'être authentique.

Filer la métaphore, c'est adopter, concernant la psychanalyse, et concernant les cures analytiques, l'expérience analytique de ceux qui s'y dévouent, qui s'y attachent, à partir de

l'image du fluide, de ce qui n'est pas solide et qui coule, qui échappe, comme insaisissable.

Il faut dire d'ailleurs que les modulations, les tempéraments qui ont été apportés à la notion de la fin de l'analyse, comme la passe, en tant que la passe, contribuent à cette fluidification.

On regrette que la fin de l'analyse n'ait plus, dans ce qu'on peut en dire aujourd'hui, les arêtes qu'elle avait naguère encore.

D'où, à l'occasion, une incertitude qui emprunte le chemin que Lacan avait balisé et que ici, comme dans d'autres lieux, un certain nombre avaient emprunté à sa suite comme donnant une assurance, qui aujourd'hui, enfin, paraît ébranlée.

Un fluide, c'est aussi ce qui qualifie un corps qui se déforme sous l'action de forces minimes.

Et cela ne peut pas ne pas nous évoquer ce à quoi Lacan a eu recours, dans son tout dernier enseignement, à savoir le nœud, qu'il a promu largement, en vain, comme la référence de la psychanalyse.

Certains ont tenté, tentent, de développer cette amorce. Je ne crois pas être excessif en disant que ces tentatives n'emportent pas l'acquiescement de la communauté informelle de ceux qui pratiquent.

Cette référence n'était peut-être qu'une métaphore et la psychanalyse nodale gagnerait peut-être à être resituer à partir de ce que j'appelais la psychanalyse liquide.

La psychanalyse nodale, si c'est celle que Lacan propose à la fin de son chemin, étudie des déformations.

Pourquoi ? Elle étudie des déformations qui répondent, en effet, à l'action d'une force minime, d'une force qui est tout entière concentrée dans - je ne vois pas d'autre façon de le dire - que dans l'action de tirer, tirer sur des ficelles.

Comment en est-on arrivé, quand on est passé par où Lacan est passé, à se centrer sur cette action de tirer des ficelles et de proposer cette action comme référent pour la psychanalyse.

Là je vous dis vraiment, comment j'y réfléchis, dans son caractère inchoatif, émergent, à peine mis en forme.

Comment est-ce qu'on en arrive à se centrer à partir de la psychanalyse sur l'action de tirer des ficelles ?

On tire des ficelles pour obtenir de certaines figures des changements d'aspects immédiatement constatables, c'est-à-dire visuellement.

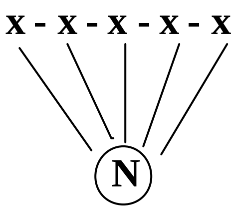
C'est à quoi tendent les démonstrations et les monstrations de Lacan au tableau. Ces changements d'aspect introduisent en général un problème, qu'on peut dégager, qui est toujours le même, et qui est celui-ci : est-ce que ces aspects nodaux différents répondent ou non au même nœud ?

Lacan, au fond, conclut son enseignement en questionnant de façon passionnée, cette réduction possible.

Alors, qu'est-ce que c'est que le même nœud, par rapport à ces aspects différents ? Pourquoi est-ce que la psychanalyse, sa pratique et sa réflexion sur la psychanalyse, l'ont conduit à ça.

Le même nœud, ce qui fait sa mêmeté, ce serait qu'il serait identifiable par sa structure mathématique, structure mathématique que d'ailleurs Lacan a gardé à distance. Il n'est pas vraiment entré dans cette structure mathématique mais il l'a gardée, me semble-t-il, comme référence et elle emporte avec elle la notion de ce nœud hors tout aspect.

Autrement dit il a exploré de façon répétitive le clivage entre structure et aspect. Et, au fond, il s'est attaché à montrer en quel sens une multiplicité d'aspect pouvait être rapportée à une unité, à l'unicité d'un même objet.



Cette multiplicité d'aspects est une multiplicité dont les éléments saisis visuellement passent les uns dans les

autres, sans solution de continuité. On tire, on tiraille et ça se présente d'une autre façon. On a lieu de se demander si c'est toujours le même quand on vous présente des états divers de ce qu'on a manipulé.

Au fond, je dirais que, dans la veine de l'image qui m'amène ici, cette multiplicité témoigne d'un mode liquide, tandis que la structure nodale, elle, relèverait du mode solide.

Et, de ce fait, cet étrange nœud que Lacan a apporté dans la psychanalyse, pourrait être défini ainsi dans le contexte où je l'inscris. On pourrait dire que le nœud permet de penser ce qui subsiste de la structure, qui répond à l'état liquide de la psychanalyse.

Le nœud nous présente une articulation - dirais-je, pour employer un terme structuraliste - une articulation entre ce qu'il y a de liquide et ce qu'il y a de structure, subsistant.

Essayons d'incarner l'intuition qui nous conduit à parler de la psychanalyse liquide. Qu'est-ce que le liquide, a à faire ici, où est-ce qu'il s'inscrit exactement ?

On parle d'argent liquide, par exemple. Le psychanalyste lacanien est supposé avoir une préférence pour l'argent liquide (*rires*). Lorsque le consommateur de psychanalyse vient et propose de régler par chèque, il y a là toujours un petit indice de transfert négatif. J'ai constaté ça. Et, au fur et à mesure que le transfert devient positif le patient propose de racheter ses chèques (*rires*), ce qui veut dire qu'il ne faut pas les encaisser tout de suite. Reste comme le témoignage d'une résistance à la liquidité.

Alors l'argent liquide est appelé ainsi parce qu'il passe de main en main, sans laisser de trace, sans s'inscrire dans des écritures et en échappant aux structures qui sinon le capturent.

Mais enfin ce n'est pas en ce sens-là que nous parlons de psychanalyse liquide. C'est plutôt la parole elle-même qui mérite cette adjectivation. C'est la parole qui est liquide.

Freud a ouvert la porte simplement en disant qu'il invitait le patient à dire ce qu'il veut. Mais enfin, le mot de volonté ici est-il à sa place, puisqu'il s'agit plutôt de soustraire la parole à la volonté, d'avoir la volonté de soustraire la parole à la volonté ? Et de dire ce qui vous passe par la tête, sans tenir compte de la bienséance, sans tenir compte de la vérité comme exactitude, c'est-à-dire à ce que ça permette, que la parole permette une référence précise et de dire sans l'approbation que vous pourriez donner à ce que vous dites, etc.

C'est ce qu'on a ramassé sous le vocable de l'association libre et qui en fait, si on considère ce dont il s'agit à sa limite, est une invitation à user de la parole sans la contrainte à communiquer. C'est une association libre de la communication, affranchie de la communication.

Et ce mode, ce mode très spécial de la parole a en effet dégagé ce que j'appelle son aspect liquide.

Alors ça a mis le temps pour s'affirmer, cette liquidité de la parole. Et ça met le temps dans l'analyse elle-même, la parole y est plus contrainte au départ de l'expérience. Lorsque cette expérience se prolonge et au-delà des limites moyennes que Freud lui imposait, lorsque l'expérience dure, on peut dire que cet aspect liquide de la parole s'affirme toujours davantage.

Et c'est sans doute une hypothèse, c'est cet aspect liquide qui a conduit Lacan, après vingt ans d'enseignement, à apporter la notion de lalangue dans sa différence d'avec le langage.

Le mot langage appelle le mot structure. Et Lacan ne l'a proféré, ce terme de langage, qu'en l'appuyant sur le discours qu'il considérait comme scientifique, de la linguistique saussurienne et jakobsonienne et il en a fait au départ dériver la parole, la parole apparaissant ainsi comme parole de structure, si je puis dire.

Parole essentiellement référable à la structure qui distingue le signifiant et le signifié et qui rapporte la signification à la substitution et à la combinaison d'éléments signifiants.

C'est le point d'Archimède à partir duquel Lacan a soulevé l'œuvre de Freud et l'a réordonnée. Et c'est à ce

point d'Archimède, le sien, qu'il s'est attaqué, en introduisant une autre perspective, faisant saillir le statut de la langue dont je dirais aujourd'hui qu'elle répond plutôt à l'état liquide de la parole.

Au fond, la bascule, qu'introduit Lacan d'une façon qui me paraît tout de même surprenante, à son dernier enseignement et à son tout dernier enseignement, la bascule se produit à la fin du Séminaire XX, intitulé *Encore*, et le concept de lalangue est destiné à ruiner la psychanalyse solide. Et déjà, c'est un concept qui annonce que la parole est de l'ordre de la sécrétion, que c'est un fluide linguistique. C'est déjà ce qui annonce que le signifiant n'est que le produit du discours « scientifique » sur la langue. Je mettrais « scientifique » entre guillemets puisque nous ne sommes plus au moment où nous pouvons dire que la linguistique de Saussure était, est la science du langage. La linguistique de Saussure a été une façon d'attraper la parole liquide. Ce que Lacan a appelé le langage, dans le sillage de Saussure, c'était une structure dont il a finit par découvrir qu'elle était à distance de la langue.

C'est sans doute pourquoi il lui a préféré le nœud, car dans le nœud, le nœud structure est adéquat au nœud aspect.

En revanche, et c'est ce que Lacan a posé au seuil de son dernier enseignement, ce n'est pas seulement qu'il y a lalangue, mais qu'il y a un écart, un écart nécessaire entre la langue et le langage.

C'est la valeur qu'il faut donner à cette esquisse de chronologie qu'il pouvait présenter en disant que le langage - je le cite - le langage d'abord ça n'existe pas ; ça ne se met à exister - je commente - qu'une fois qu'on a essayé de savoir quelque chose de solide concernant ce qu'il en est de la langue. Et alors on élabore la structure de langage, qui n'est - je le cite – qu'une élucubration de savoir sur la langue.

Là, il m'apparaît que cet écart, c'est vraiment l'écart majeur à partir de quoi pivote, non seulement la théorie, la pratique de la psychanalyse, et c'est même à partir de quoi la théorie de la psychanalyse se déleste de son héritage et que Lacan essaye de lui fournir un tenant lieu avec sa psychanalyse nodale. C'est à partir de là que nous entrons dans la pratique contemporaine de la psychanalyse.

En même temps, sans doute, ils vont parler plus généralement d'une civilisation où l'Autre n'existe pas, où l'évidence de l'inexistence de l'Autre se fait toujours plus présente, ce qui a pu être traduit dans les termes de la « société liquide. »

Et ça retombe, ça se répercute très directement sur la pratique de l'analyse, sur la pratique de l'analyste, de son – si j'ose dire – son niveau d'aperception de la parole, de la parole de l'analysant.

À quel niveau se situe l'inconscient ? Est-ce au niveau du langage ou est-ce au niveau de lalangue ? Est-ce au niveau du langage comme structuré ou est-ce au niveau de lalangue qui déjà amorce, implique, plutôt, sa déstructuration, sa fluidification.

Lacan a donné une réponse qui a commencé par être ambiguë, qui a commencé à ménager la chèvre et le chou, jusqu'à basculer du côté de lalangue, c'est-à-dire ce que j'appelais la parole liquide.

Premièrement : l'inconscient est au niveau du langage, au niveau du langage en tant que structure, c'est-à-dire l'inconscient se structure comme un langage et, en particulier, se structure dans l'opposition du signifiant et du signifié et c'est à ce niveau là que Lacan a pu reformuler les grandes structures cliniques délivrées par la psychiatrie classique et par les premiers temps de l'élaboration freudienne.

C'est à ce niveau-là que nous devons ce qui dans la clinique continue de nous orienter comme structure. Mais c'est là qu'il faut remettre en vigueur ce que Freud lui-même disait de l'inconscient, à savoir qu'il n'est qu'hypothétique et c'est ce que Lacan reprend : l'inconscient n'est

qu'hypothétique comme structure, n'est qu'hypothétique au regard de lalangue.

C'est ce qui fait en cela la psychanalyse être non newtonienne, elle est obligée de feindre cette hypothèse. On est obligé dans la psychanalyse de feindre une hypothèse sur la cohérence, la conjonction et la conjugaison des aspects, de ce que j'appelais des aspects, à propos - comment le dire de la façon la plus simple et la plus proche ? - de la pratique.

L'inconscient est une construction, et on peut dire le moindre contrôle est là pour l'attester. Dans sa pratique, un analyste n'a affaire à l'inconscient que comme une construction dont il tente l'édification, qu'il essaye de vérifier, qu'il corrige, sans qu'il sorte cette construction du registre de l'hypothèse.

Et quand cet analyste se livre, livre son travail à un collègue dans le cadre du contrôle, livre une hypothèse qui se prête à discussion, à correction, c'est-à-dire que l'inconscient est une construction du côté de la pratique de l'analyste.

Je ne sais pas comment être plus réaliste que ça, c'est ainsi que ça se passe. On ne l'obtient que sous ces espèces là.

Alors deuxièmement, l'inconscient au niveau de lalangue. Là, pour essayer toujours d'être réaliste, ou authentique, je dirais que ça c'est du côté de l'analysant, au sens où - je cite Lacan - l'inconscient est un savoir-faire avec la langue. Ça, ça qualifie la pratique de l'analysant et ça le qualifie précisément en tant que ça échappe à ce qu'il énonce.

Et ça ne lui échappe pas comme un message à déchiffrer, auquel cas ça reste inclut dans l'énoncé. Si on prend au sérieux que ça lui échappe, il faut dire ça qualifie et c'est ce que dit Lacan, ça qualifie des affects ; ce qu'il appelle des affects, ce qu'il appellera plus tard aussi des événements de corps, j'étends ce terme jusque-là, des affects qui restent énigmatiques et qui sont à rapporter à la présence de lalangue.

Là, il y a un écart entre ce que le sujet est capable d'énoncer et ses affects refermés sur leur énigme.

C'est au moins ainsi que j'entends ce que Lacan a pu formuler dans les termes suivants : les effets de lalangue - je le cite - les effets de lalangue vont bien au-delà de tout ce que l'être qui parle est susceptible d'énoncer.

Ça, cette phrase là, il faut dire qu'elle ouvre un champ non balisé par la structure de langage. Elle ne dit pas que ce que le sujet est susceptible d'énoncer nous permet d'atteindre tous les effets de lalangue mais au contraire que ce qui s'énonce ne nous permet pas d'atteindre tous ses effets.

Et ce qui s'énonce même, j'ajouterai même à être déchiffré, par l'analyste, ce qui s'énonce même à être déchiffré par l'analyste ne nous permet pas d'atteindre tous les effets de la langue.

Et donc même si c'est ici la parole à laquelle est imputée le ressort de ces effets, elle est quand même, ces effets sont tout de même repoussés hors du règne de l'énoncé.

Il me semble que c'est à ces effets que Lacan donnera leur plein développement, qu'il donnera leur essence, leur *Wesen*, au sens où Heidegger emploie le mot.

Le traducteur de l'ouvrage récemment paru de Heidegger, Cours récemment paru de Heidegger le souligne, que chez lui *Wesen* veut dire pleine essence, rayonnement de l'essence ; eh bien à ces effets, Lacan donnera leur pleine essence en impliquant plus tard des événements de corps.

J'ai déjà accentué jadis cette expression qui a fait depuis florès, et que Lacan après tout n'a lâchée qu'une fois, mais il me semble en indiquant une direction essentielle. Ici, je suis conduit au plus près de ce dans quoi je suis immergé, à faire la différence des formations de l'inconscient et des événements de corps.

L'inconscient, quand on le cantonne, comme concept, à ce que l'être parlant est susceptible d'énoncer, quand on dit que l'inconscient tient à ce que le sujet énonce, pour aller vite, l'inconscient,

dans ces conditions, permet d'isoler les formations de l'inconscient.

C'est sous ce chef que Lacan a rassemblé ce que Freud a découvert dans ses tous premiers ouvrages – de *L'Interprétation des rêves*, de *Psychopathologie de la vie quotidienne,* du *Mot d'esprit* où la fonction du déchiffrage du signifiant est en évidence, au moins depuis que Lacan nous a appris à le lire selon la structure saussurienne.

Mais l'inconscient, quand on l'élargit aux affects énigmatiques, inclut les événements de corps et dont rien ne démontre qu'ils ont la même structure que les formations de l'inconscient.

C'est ce qu'on appelle les formations de l'inconscient.

Les formations de l'inconscient, c'est une catégorie de la psychanalyse solide, si je puis dire. Les formations de l'inconscient, c'est ce dont le graphe de Lacan est fait pour rendre compte sur le fondement de ce qu'il existe le grand Autre, c'est-à-dire sur le fondement que l'hypothèse est une thèse. Le grand Autre c'est-à-dire le lieu des structures. Je les mets au pluriel car elles peuvent s'étendre à tout ce que l'Autre appelle la société, l'histoire ou la civilisation et on peut aussi bien dire de la structure au singulier si toutes ces structures, on les rapporte à la structure du langage.

Les formations de l'inconscient, c'est une catégorie aussi qui suppose qu'il y a la Loi – majuscule - par rapport à quoi le désir se présente comme autonome, étant entendu que la Loi elle-même peut être démontrée, trouver ses origines dans le désir.

Au fond, comment opère le déchiffrage des formations de l'inconscient ? C'est toujours en montrant qu'elles ont sens de désir.

Eh bien quand nous avons affaire aux événements de corps, il s'agit - qu'est-ce que je vais dire – d'entités, qui ont sens de jouissance. Et le sens de jouissance est tout à fait, malgré la corrélation, là, des formules, le sens de jouissance est tout à fait distinct du sens de désir.

Quand il s'agit de sens du désir, il y a communication et on peut saisir comment le signifiant qui manque à la parole de l'analysant peut être apporté par celle de l'analyste, sous les espèces de l'interprétation ; il y a communication quand il y a un sens de désir alors que quand il y a sens de jouissance il y a satisfaction, non pas communication mais une satisfaction.

Et la distinction ici de la communication et de la satisfaction recouvre la distinction du langage et de la langue.

Alors ça a eu une traduction théorique à laquelle nous restons attachés évidemment. La traduction théorique des formations de l'inconscient et du sens de désir, c'est ce que nous pratiquons, certainement comme psychanalyste du sujet, attaché au langage, à sa structure, à l'inconscient comme structure de langage.

Et dans cet ordre, la fin de l'analyse c'est la résolution de l'énigme du désir.

C'est l'émergence de ce que veut dire le désir, recouvert et en même temps décelé par les formations de l'inconscient, dans les formations de l'inconscient.

Mais, la psychanalyse du sujet - comme je l'appelle ici - on peut dire qu'elle est certainement en évidence au commencement de l'analyse, et par hypothèse à sa fin. Mais il y a le cours de l'analyse où on a affaire au niveau de lalangue et des affects singuliers qu'elle engendre dans le corps. Et la fin qu'elle dessine, ça n'est pas une fin qui est de l'ordre de la solution mais plutôt de l'ordre d'une nouvelle satisfaction.

Au cours de l'analyse, ce qui impose sa présence, c'est la connexion du sujet et du corps, pour autant que le corps est le lieu de la jouissance.

Alors évidemment, les deux s'articulent. Les deux s'articulent si on veut bien admettre avec Lacan -- je le cite, dans son dernier texte écrit - que le mirage de la vérité n'a d'autres termes que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse.

C'est un court-circuit qui promet que le commencement qui s'ordonne à la psychanalyse du sujet trouve comme en diagonale sa fin dans la

psychanalyse du parlêtre, si je puis dire, que la question sur le sens de désir et la vérité trouve sa réponse dans la satisfaction, ce qui suppose que les moires de la vérité se soient éteints, que le mirage se soit volatilisé.

J'ai dit diagonale parce que c'est sous les espèces d'une diagonale que Lacan a écrit la fin de l'analyse dans un de ses Séminaires.

Eh bien, il faudrait sans doute ici introduire une tripartition, une tripartition de l'expérience analytique qui commence par la vérité et le désir sur le versant de la structure, qui se conclut sur la satisfaction, et entre les deux il y a ce qui se passe, éventuellement ce qui fait événement.

Quand Lacan dit du symptôme que c'est un événement de corps, il le dit exactement dans la phrase suivante, qui est dans son écrit « Joyce le symptôme » : Laissons le symptôme à ce qu'il est, un événement de corps.

Cette relégation du symptôme à l'événement de corps, à mon sens, veut dire que ce n'est pas une formation de l'inconscient et qu'il tient non pas au sujet du signifiant mais au corps conçu comme un avoir qui vide, comme un avoir de l'homme, comme un avoir du corps investi de libido et c'est pourquoi Lacan peut dire qu'il vide l'être, et du corps comme lieu de jouissance.

Dans cette veine, je crois être là aussi réaliste que je peux l'être en tant que praticien immergé, je propose d'entendre par événement de corps un événement de jouissance.

Y a-t-il des événements de désir ? Il y a sans doute des événements de désir et c'est ce qu'on appelle des révélations parce que ce sont toujours des événements de vérité, où nous sommes accoutumés à distinguer un avant et un après de l'émergence.

Événement de corps, faut-il entendre qu'il est une fois pour toutes fixé ? Il y a de ça sans doute, le symptôme est une fixation de jouissance. Mais il ouvre aussi bien la question de savoir : qu'est-ce qui peut être déplacé de la jouissance dans la psychanalyse ?

C'est-à-dire quels sont les événements de jouissance qui occupent ce que j'appelais le cours de l'analyse et où la parole liquide s'avère capable de déplacer la jouissance ?

Sans doute ne peut-on pas méconnaître la distance qui sépare la clinique-structure et la clinique-événement. Et c'est même dans cet écart que trouve à se loger la pratique que j'évoquais tout à l'heure du contrôle. C'est parce qu'il y a un hiatus entre la clinique-structure et la clinique-événement qu'il y a place pour le contrôle, parce qu'on ne peut pas déduire l'événement à partir de la structure. Et c'est précisément cette déduction impossible qui ménage la place de l'interprétation.

La psychanalyse du sujet, l'interprétation joue par rapport à la vérité, mais dans le plus long de l'analyse, ça n'est pas le cas, comme le dit Lacan : ce n'est pas parce que le sens de leur interprétation a des effets que les analystes sont dans le vrai.

Disons que l'interprétation se juge à l'événement de jouissance qu'elle est capable à terme d'engendrer. La psychanalyse joue par rapport à ce qui produit de la jouissance.

Alors, est-elle nécessairement supportée, cette psychanalyse, par l'idée que ce qui travaille pour la jouissance, c'est un savoir ? Lacan l'a martelé, comme il disait. C'est un savoir inconscient qui travaille pour la jouissance.

Mais, faut-il maintenir ce concept de savoir ? Faut-il maintenir le concept de savoir par quoi se maintiennent les notions de chiffrage et déchiffrage ? Est-ce bien là ce qu'impose l'exercice de la psychanalyse liquide ?

Il me semble au contraire que si la structure qui est adéquate à la psychanalyse liquide, c'est le nœud comme l'indiquait Lacan, alors il faut relativiser, voire écarter le déchiffrage, au profit de la coupure, de la coupure du rond de ficelle, puisque la psychanalyse nodale de Lacan, si pour délivrer ses aspects elle met en scène l'action de tirer, elle implique aussi une autre action, que j'ai évoquée l'année dernière, une action chirurgicale de couper.

Eh bien, il se pourrait que ce soit non pas le déchiffrage mais la coupure qui soit événementielle, que ce soit la coupure qui puisse se tenir au niveau de l'événement de jouissance auquel cas ce qu'on a appelé la séance courte, et que Lacan avait déjà évoqué tout à fait au début de son enseignement dans un autre contexte, il se pourrait que la séance courte, ce soit la séance de l'âge de la psychanalyse liquide, celle qui n'est pas ordonnée aux formations de l'inconscient mais aux événements de jouissance.

Et, dès lors, comme l'expérience la plus authentique le révèle, la contingence, celle qui qualifie l'amour est aussi bien le lot du psychanalyste dans son interprétation.

À la semaine prochaine.

Applaudissements.

Fin du *Cours* XI de Jacques-Alain Miller du 12 mars 2008

Orientation lacanienne III, 10.

Jacques-Alain Miller

Douzième séance du *Cours*

(mercredi 19 mars 2008)

XII

Il faut tout de même que vous sachiez que pendant que nous parlons de la psychanalyse, il y a une plume qui gratte sur le papier le statut de ce que sera la psychanalyse dans l'avenir.

En effet, l'État, français, comme les autres États européens, se soucie de notre exercice et celui-ci connaît aujourd'hui une extension, une influence, qui ne permet plus aux pouvoirs publics d'en négliger la réglementation.

C'est à l'ordre du jour depuis maintenant cinq ans, près de cinq ans, nous nous sommes fait entendre à ce propos à plusieurs reprises. Ce processus va trouver, semble-t-il, un terme prochain et je suis contraint, étant donné la posture, l'engagement que j'ai pris, je suis contraint d'y répondre et d'y participer. Et cela prélève sur mon temps et mon souci un prix dont vous avez malheureusement à souffrir.

Comme il s'agit de tractations, soustraites à la publicité, je ne peux pas - malgré le désir que je pourrais en avoir - je ne peux pas vous en fairepart. Mais il va de soi que le poids que vous représentez, vous à qui je m'adresse ici et ailleurs, compte, compte dans la balance et empêchera, je l'espère, que cette pratique, la nôtre, soit confinée dans la place que certains pays voudraient, une place luxueuse et privée, et continuera à être présente dans les institutions publiques et on ne reniera pas l'influence qu'elle a aujourd'hui dans le public.

Mais enfin tout ça demande du temps et me demande à moi en particulier une mobilisation qui prélève un certain temps, que je ne peux pas toujours choisir.

Ceci étant dit, je reviens à la semaine dernière où je vois bien que je me suis risqué à m'exprimer à partir d'une intuition ou plutôt à exprimer cette institution même, tout cru, avec aussi peu d'élucubrations de savoir qu'il était possible.

Le savoir s'élucubre. C'est une désignation que nous devons à Lacan et qui est bien faite pour mettre à distance le savoir, pour indiquer la distance qu'il y a du savoir au fait. Et par-là, sans doute, cela comporte une certaine dévalorisation du savoir à quoi Lacan a été conduit.

Et donc, corrélativement, une certaine valeur s'attache sans doute à suspendre l'élucubration de savoir ou au moins à ne l'introduire que pas à pas en essayant de doser cette élucubration de manière à ce que elle infléchisse aussi peu que possible ce qui s'offre comme des données.

Cette intuition que je vous ai confiée était celle de la psychanalyse liquide. Une semaine plus tard, il m'apparaît que je me suis laissé aller à vous apporter ça dans un élan qui n'est pas loin de celui qui porte à l'association libre.

Et, ici, en évoquant la psychanalyse comme liquide, ça voulait dire, je l'aperçois bien maintenant, ça voulait dire faire fi du qu'en-dira-t-on et même du *qu'en-fera-t-on*. Cela me permet de m'apercevoir que le souci du qu'en-dira-t-on, du *qu'en-fera-t-on*, eh bien me bride, ordinairement.

Ça peut se dire sous un certain angle ainsi : c'est l'esprit de responsabilité qui me contraint.

Est-ce ce qui convient ?

Qu'est-ce que c'est que : être responsable de ce qu'on dit ? C'est, pour le dire le plus simplement, être capable de répondre de ce qu'on dit

c'est-à-dire être capable d'affronter la question de l'Autre sur ce qui fonde votre dit, sur ce qui l'autorise et sur les conséquences que ce dit emporte.

Alors, en effet, quand on a affaire aux pouvoirs publics, on se doit, on est mis en demeure d'être responsable, de répondre en l'occasion, la pratique de la psychanalyse et de ce qui autoriserait certains, et pas d'autres, à s'y livrer.

Et on est certainement mis en demeure de savoir l'exposer dans des termes qui soient recevables par cet Autre, qui a en effet le pouvoir, un pouvoir de fait et aussi un pouvoir sans doute légal, de le requérir.

Mais enfin, ici, confiné dans cette salle, ce n'est pas à cet Autre que j'ai à penser, ça n'est pas cet Autre qui se rend présent, c'est une enclave.

L'Autre dont il s'agit, c'est vous, vous à qui je m'adresse comme psychanalyste ce qui est sans doute une simplification de la diversité de ceux qui sont présents et qui peut-être, sans doute ne sont pas tous psychanalystes, mais enfin qui représente cette instance.

Eh bien la semaine dernière, il me semble que je me suis - au départ au moins - affranchi de la censure que peut faire peser la responsabilité devant le corps des analystes.

Et quand on parle sur le mode dit de l'association libre, on suspend précisément cette responsabilité, la responsabilité : dans l'enclave psychanalytique, l'analysant est invité à être irresponsable.

Disons que c'est comme s'il obéissait à la formule suivante : je le dis et je ne le répète pas, je le dis et je continue à dire. C'est précisément dans l'expérience analytique ce qui ouvre à ce que l'Autre répète votre dit. L'Autre, l'analyste, répète votre dit c'est-à-dire le cite et vous le retourne.

Et répéter, citer le dit de l'analysant, c'est en quelque sorte le degré zéro de l'interprétation et d'ailleurs ce dont à l'occasion on peut faire une comédie.

Comment jouer à l'analyste : vous répétez ce que votre interlocuteur a dit, avec un point d'interrogation ; vous ne montrez pas vos cartes et alors le malheureux enchaîne.

C'est une façon de jouer à l'analyste. Je ne vous le conseille pas, ça peut être très mal pris en dehors de la situation analytique.

Alors la citation, qui produit le même, introduit aussi bien une différence. Elle est constitutive de l'énoncé. Il n'y a à proprement parler d'énoncé qu'à partir de la citation.

La citation, dirais-je, cristallise la parole liquide, elle la solidifie dans une unité signifiante. Et lorsqu'elle est prise dans l'échange de paroles, elle relance ce qu'on appelle l'énonciation c'est-à-dire la parole liquide.

Alors le psychanalyste, un psychanalyste, a-t-il droit à l'irresponsabilité quand il enseigne ?

Il est certain que la question pèse sur ceux qui sont dans cette position et nous conduit souvent à nous abriter derrière les énoncés des psychanalystes qui nous ont précédés.

Elle conduit volontiers à trouver refuge dans la citation, précisément.

Mais citer, ce n'est pas enseigner, ce n'est pas enseigner au sens où un Lacan a porté ce terme.

À la question dont j'évoque de l'irresponsabilité éventuelle du psychanalyste enseignant, Lacan a apporté une réponse, pas qu'une, mais une, entre autres, que je pêche à la page 836 des *Écrits*, c'est une citation – quoique approximative : « Le discours de celui qui enseigne - dit-il - quand il s'adresse à des psychanalystes, n'est pas en droit de se tenir irresponsable. »

Le mot a son poids. On peut dire que dès que j'ai commencé à accéder à cette position, cette phrase, ce mot, m'est resté présent.

Comment ai-je accédé à cette position ? Je n'y ai pas accédé institutionnellement. L'institution me prescrivait, l'institution elle consentit à être inscrit - j'y consens toujours - l'institution me prescrivait d'enseigner à propos de la psychanalyse.

Je me suis trouvé enseigner à des psychanalystes parce que des psychanalystes sont venus. Je me souviens fort bien ma surprise, jadis, à

noter la présence d'un, de deux, de trois, d'un plus grand nombre, à venir suivre le déchiffrage auquel moi-même j'étais employé de Freud et de Lacan.

Ça a rendu d'autant plus pesant pour moi, présent, instant, la notion d'une responsabilité dont Lacan précise la nature, en disant - ce sont les termes qu'il employait alors - que le sujet du désir doit se savoir effet de parole, c'est-à-dire doit savoir qu'il est le désir de l'Autre, et que le discours de l'analyste-enseignant doit être responsable de cet effet de parole.

Il y a un contraste entre l'accent porté, fort, sur le mot « irresponsable » et la complexité de ce à quoi il renvoie. Et il m'est déjà arrivé d'essayer de commenter et d'essayer de cerner le point précis où cette responsabilité porte. Aujourd'hui, je vois ça comme ça : c'est que normalement, quand on enseigne, on occupe la place de l'Autre – majuscule - par fonction. On est supposé savoir et à certains égards, par fonction, on n'y fait pas défaut. On finit d'ailleurs par s'accoutumer à l'invraisemblable docilité de ceux qui écoutent, docilité qui n'est rompue que très rarement. C'est la nostalgie qui occupe ces temps-ci de Mai 68 où cette docilité s'est renversée en contestation, jusque à ce qu'on s'aperçoive que la contestation n'était que le symétrique de la docilité. Il y avait contestation que parce que la parole des professeurs, en ce temps-là, avait un poids vraiment remarquable. Elle ne vaut pas ça aujourd'hui, elle ne vaut pas qu'on s'insurge. On leur demande essentiellement d'enseigner *comment il faut faire* et c'est présent dans l'espace où s'enseigne la psychanalyse.

Il fut un temps où la question ardente était de ce qui pouvait fonder la psychanalyse ou ce que pouvait être sa valeur de vérité, son mérite, alors qu'aujourd'hui elle est bien plus sollicitée au niveau du *comment faire*, de ce que jadis je moquais comme la question américaine : *How to* - comment on fait.

Et simplement à constater que les rayonnages de librairies étaient occupés par des ouvrages dont les titres, dans toutes les disciplines, étaient *How to* - des manuels.

Ceux qui enseignent la psychanalyse en témoignent : la demande qui s'adresse à eux, aujourd'hui, est de cet ordre. Ça se profère sous les espèces d'une demande de clinique mais la clinique dont il s'agit, celle qu'on demande, c'est une clinique du savoir-faire.

Je ne vais pas m'embarquer dans la satire de cette demande. C'est inutile. C'est un élément avec lequel il faut jouer, avec lequel il faut savoir faire et qu'on peut prendre sous un angle qui n'est pas dépréciatif.

C'est ce à quoi je m'efforce d'ailleurs, sans doute. C'est une demande de savoir-faire qui, précisément, est intolérante ou impatiente avec les élucubrations de savoir et qui requiert d'aller à la chose même de l'expérience.

Alors l'enseignant occupe par hypothèse la place de l'Autre et il ne peut faire que par son discours il ne véhicule un désir et par ce désir, il détermine la place du sujet qui écoute.

Et ça vaut aussi bien, cette responsabilité-là, elle vaut aussi bien pour l'analyste, lorsqu'il enseigne - on peut dire ça - la règle de « l'association libre » (entre guillemets) à son patient. Il détermine par-là sa place et tout du long de l'expérience analytique, il a cette responsabilité de déterminer la place d'où l'analysant va, si je puis dire, le satisfaire.

Ce que propose Lacan c'est que cet effet de parole, déterminant de la place et on pourrait dire de la valeur du sujet, tout discours peut s'en tenir pour irresponsable : ce que vous faites de ce que je dis cela vous appartient, sauf le psychanalyste qui enseigne.

Le psychanalyste qui enseigne doit tenir compte, doit savoir et doit manier l'effet de parole, l'effet de valeur subjective que son discours emporte.

C'est une exigence haute, difficile à satisfaire et je peux m'apercevoir comme elle m'a, je disais - c'est le terme qui m'était venu - comme elle m'a bridé.

Et peut-être que je pourrais essayer d'élucubrer le minimum, en disant à ce propos que le discours de l'analyste-enseignant, dans cette optique-là, sur laquelle je mets cette citation de Lacan, le discours de l'analyste-enseignant a fonction d'interprétation.

Et, au fond, qu'est-ce qu'il interprète ? Eh bien il interprète la psychanalyse elle-même. Voilà une phrase qui est bien de nature à faire penser.

C'est que si la psychanalyse est susceptible d'être interprétée, c'est d'abord qu'elle est pour nous aujourd'hui, alors qu'elle se pratique maintenant depuis un siècle, c'est que la psychanalyse est de l'ordre du fait.

Il y a la psychanalyse ; il y a l'histoire de la psychanalyse ; il y a des institutions analytiques ; il y a des psychanalystes ; il y a des personnes qui songent à entrer en analyse, qui entrent en analyse - c'est de l'ordre du fait et ça laisse encore ouvert l'espace où il s'agit d'interpréter la psychanalyse, comme fait. On sait qu'on peut l'interpréter, par exemple, dans le registre de la sociologie - on y a essayé ; dans le registre de la psychologie collective.

La question est de l'interprétation psychanalytique de la psychanalyse, qui ne méconnaît pas forcément les autres déterminants de la psychanalyse.

Je dis : la psychanalyse est de l'ordre du fait. Est-ce qu'on peut décrire ce fait ? Il faudrait une méthode qui ressemblerait - je ne sais pas - à celle de ce qu'on appelait jadis le Nouveau Roman. Essayer de cerner au plus près le monde environnant comme constitué d'objets et poser les uns à côté des autres en donnant au plus près leurs coordonnées, en jouant à nettoyer la description de toute signification adventiste, comme si on énonçait la procédure d'une expérimentation.

Comment est-ce qu'on définirait la psychanalyse à la façon du Nouveau Roman ? Je dirais qu'il s'agit d'accueillir, d'ouvrir la porte et d'installer sur un support, un siège, un meuble, un individu - en supposant qu'Aristote soit congruent avec le Nouveau Roman (*rires*) - et cet individu, le plier à se réduire à être celui qui parle pour un Autre qui écoute et qui parle parfois de temps en temps.

Sans doute au niveau du fait, on serait conduit à distinguer déjà deux modes de la parole : la parole liquide, la parole en pure perte, et l'interprétation qui est plutôt de la parole solide, de la parole brève, dense.

Et, bien entendu, on aurait à décrire le fait que l'un dirige, l'un reçoit, l'un dirige, reçoit l'individu, reçoit le paiement, enfin ; je laisse cette description factuelle à votre style, à votre imagination, je vise un certain degré zéro, que je n'essaye pas de produire. Et puis tout le reste, au-delà de ça, tout le reste, c'est de l'ordre de l'interprétation de la psychanalyse.

Comment est-ce qu'on interprète ce qui a lieu dans ce qu'il est convenu d'appeler une situation, un dispositif ou une expérience ? Tout ça c'est l'interprétation de la psychanalyse.

L'œuvre de Freud, l'enseignement de Lacan, c'est de l'ordre de l'interprétation de la psychanalyse. Et il est notable - si on se réfère à l'un comme l'autre - c'est un fait massif, évident, c'est que pour l'un comme pour l'autre, cette interprétation se transforme au cours du temps.

Et si on rapproche l'un de l'autre c'est que, une fois embringué dans cette affaire, ils n'ont pas arrêté. Freud n'a pas arrêté d'enchaîner les articles, les livres, les conférences, dans un mouvement continu et c'est encore accentué chez Lacan, s'obligeant à interpréter la psychanalyse toutes les semaines pendant trente ans et sans poser son baluchon, sans jamais dire : « Nous y sommes », ne le disant que pour ouvrir aussitôt la voie de compléments, corrections, transformations. C'est très singulier, si on y songe, si on se déprend de l'habitude.

Chez Freud, il est classique de distinguer par exemple l'époque de la première topique et celle de la seconde, où les coordonnées de l'interprétation de la psychanalyse sont

modifiées. De même pour Lacan, son enseignement se prête à être périodisé.

J'ai été je crois le premier, en tout cas le plus tenace à le faire : premier Lacan, Lacan classique, dernier enseignement, le tout dernier. Et c'est validé au moins par le fait que c'est repris par ses lecteurs.

Ça ouvre bien sûr à la question de savoir quelle est l'interprétation contemporaine qu'on peut donner de la psychanalyse, puisque tout montre que l'interprétation de la psychanalyse est fonction du temps, du temps qui passe.

Pour être plus précis, on pourrait même dire que l'interprétation de la psychanalyse est fonction des effets et des conséquences de la pratique de la psychanalyse sur la psychanalyse.

Autorisons-nous un retour sur l'histoire de la psychanalyse. Précisément sur ce qui est apparu au cours du XXe siècle comme une césure après 20 ans de pratique de la psychanalyse, autour de l'année 1920.

Tout le monde est d'accord pour avoir repérer un tournant dit de la technique psychanalytique à cette date. Un tournant vers ce que l'on a appelé l'analyse des résistances.

Lacan rapporte ce tournant à ce que les analystes ont dû constater à cette date ce qu'il appelle un amortissement des résultats de l'analyse (je vous renvoie aux *Écrits* page 332). C'est une page qui figure dans l'écrit intitulé « Variantes de la cure-type » où Lacan procède, en fait, à inscrire la tentative qu'il vient d'inaugurer avec son « Discours de Rome », l'année d'avant, en 1953, il l'inscrit, il tente de l'inscrire à sa place dans le cours historique de la psychanalyse et donc il refait l'histoire en fonction de la tentative qu'il inaugure, lui et il rappelle de façon humoristique que Freud recommandait, avant les années 20, que l'on se hâte de faire l'inventaire de l'inconscient avant qu'il ne se referme.

Freud avait cette intuition que l'opération à laquelle il procédait ne laisserait pas l'objet de l'investigation inerte mais que d'être sollicité par la psychanalyse, son objet dit l'inconscient se ferait insaisissable à sa prise.

Et on peut dire, au moins par approximation, que les analystes, praticiens, autour de l'année 1920, éprouvent comme un moment de fermeture de l'inconscient, que ça n'est plus comme c'était avant.

Ça, ce n'est pas d'aujourd'hui que ça date ce sentiment-là, qu'on a touché à l'inconscient d'une façon qui nous permet pas d'interpréter la psychanalyse tout à fait comme auparavant. C'est bien ce qui déjà a été éprouvé par la communauté analytique, autour de cette date.

Et jusqu'alors, le maître mot - si je puis dire - la pratique majeure, c'était le déchiffrage des formations de l'inconscient. Analyser c'était déchiffrer les rêves, les actes manqués, les lapsus ; Lacan ajoute les désordres de la remémoration, les caprices de l'association. Et il dit etcetera, il faut ajouter le symptôme.

Ce qui a été éprouvé alors par les analystes, c'est l'écart entre les succès du déchiffrage et l'échec de la guérison. Le déchiffrage n'a pas ipso facto pour conséquence la guérison du malade, que c'est encore sous ces espèces que l'analysant figurait dans la cure analytique.

Le fait que nous parlions communément d'analysant est déjà le résultat d'une réinterprétation de la psychanalyse par Lacan. Le fait que nous parlions d'expérience analytique plutôt que de cure est aussi bien une réinterprétation. Et à cette date, les analystes ont éprouvé, dans la douleur - si je puis dire - que le déchiffrage n'était pas par lui-même transformationnel et ils ont tenté de rendre compte de cet écart par le concept de résistance.

Le patient, ont-ils pensé, résiste à reconnaître le sens de ses symptômes. Et de ce fait, ils ont entrepris, ils ont définit la psychanalyse, ils ont interprété la psychanalyse au-delà du déchiffrage de l'inconscient comme l'analyse des résistances.

Et Lacan, du point où il en était arrivé au début de sa tentative,

considérait que l'analyse des résistances, dans laquelle s'étaient engagés tous les analystes, sauf Freud selon lui, que l'analyse des résistances traduisait - je le cite : un mouvement de démission dans l'usage de la parole.

Entre parenthèses, il y a lieu, sans doute, de s'interroger sur le rapport qu'il y a entre cette supposée démission dans l'usage de la parole et la dévalorisation explicite que subit l'usage de la parole dans le tout dernier enseignement de Lacan.

Ce qu'il a isolé comme démission est ce qui revient dans sa propre trajectoire à la fin comme une dévalorisation de l'usage de la parole.

Alors l'analyse des résistances promeut au premier plan deux catégories : celle du Moi, empruntée à la seconde topique, qui serait l'agent la résistance (alors que Freud dans sa seconde topique fait la place à la résistance du Ça et à celle du Surmoi), et la promotion de la catégorie de la défense.

Ces deux catégories confluent dans le concept, produit par Anna Freud, des mécanismes de défense du Moi, qui va dominer la doctrine majeure de la communauté analytique jusqu'à l'émergence de la catégorie du contre-transfert.

Mécanismes de défense du Moi, contre quoi ? Contre la pulsion. Et, là encore, je pourrais placer entre parenthèses le corrélat, à trouver dans l'enseignement de Lacan, à cette promotion de la défense contre la pulsion ; son corrélat dans l'enseignement de Lacan, c'est tout de même la promotion de plus en plus insistante de la catégorie de la jouissance, comme si Lacan avait refait à sa façon le chemin, avait refait à sa façon dans la seconde moitié du XXe siècle le chemin qu'avait parcouru la communauté analytique dans la première moitié.

C'est une hypothèse que j'avais évoquée au moment où je faisais Cours ici sur l'expérience du réel dans la psychanalyse.

Alors l'enseignement de Lacan s'est inauguré par la critique de l'analyse des résistances, c'est-à-dire par une foi renouvelée dans les pouvoirs de la parole et dans son efficace sur la pulsion.

Il a appelé ça une nouvelle alliance avec la découverte de Freud. Nouvelle alliance renouvelée par l'appui trouvé dans la linguistique, mais disons nouvelle alliance qui retrouvait - si je puis dire - la foi des origines et qui donnait à son «Discours de Rome », son côté enthousiasmant, de mettre à nu le ressort efficace de la psychanalyse ce qui supposait l'effacement du Moi, renvoyé à l'image narcissique et aux contradictions au désordre des identifications imaginaire, qui supposaient la substitution au Moi de ce que Lacan à l'époque appelait le point sujet de l'interprétation.

Le point sujet de l'interprétation c'est, c'est ça sa première définition du sujet, ce qu'il a appelé le sujet, c'est ce qui est docile à l'interprétation. Ce qu'il a appelé le sujet, c'est une variable à quoi une interprétation peut donner sa valeur et qui donc met hors de son champ ce qui est inerte par rapport à l'action de la parole en considérant que cette inertie n'est que secondaire et donc présente évidemment une sorte de…, c'est une interprétation en quelque sorte transparente de la psychanalyse.

Troisièmement : j'ai dis effacement du Moi, substitution du sujet au Moi, et troisièmement suprématie du désir. Le désir qui, tout en étant en dérivation par rapport à la demande, au fond est soumis à l'interprétation, voire identique à l'interprétation. C'est la phrase fameuse de Lacan – *le désir c'est son interprétation.* Et la suprématie du désir, c'est en particulier la suprématie du désir sur la pulsion.

Disons que la thèse essentielle par laquelle Lacan surclasse les difficultés rencontrées qui avaient donné naissance à l'analyse des résistances, c'est la thèse *le désir structure les pulsions*.

Ce qui veut dire : le ressort est un ressort de parole, est dans tous les cas un ressort de parole. Et cette dominance de la parole, il l'a traduite

dans la promotion constante du symbolique jusqu'à remplacer les mécanismes de défense de la vieille Anna Freud par les mécanismes signifiant de la métaphore et de la métonymie, si je puis dire. Ce qu'il emploie à cet égard, il emploie le mot de « mécanismes » qui ne peut pas, dans le cadre du discours analytique, qui ne peut pas ne pas évoquer le terme annafreudien.

Alors, la résistance. Pourquoi est-ce qu'il avait interprété donc autour des années 20, pourquoi est-ce qu'il avait interprété la psychanalyse en termes de résistance. C'est parce qu'il croyait pouvoir constater que la parole liquide - si je puis dire - n'avait pas d'effets, n'avait pas d'effets suffisants au-delà d'un certain point, qu'elle n'avait que des effets limités et la résistance, c'était le nom de cette limite.

De telle sorte que, à certains égards, la résistance, ce pourrait-être ce que Lacan a redécouvert sous les espèces de la jouissance.

Et, pendant fort longtemps, pendant plus de dix ans, douze, treize ans, Lacan a mis un certain suspend sur la doctrine de la fin de l'analyse. C'est resté dans ses Séminaires, dans ses écrits, comme un horizon, comme si une certaine difficulté s'attachait à préciser la fin de l'analyse lorsqu'on la pense – pour le dire très simplement - à partir de la parole.

C'est au moment où il a proposé, il a interprété la psychanalyse par la passe qu'il a pensé surmonter cet obstacle. Et la passe est sans doute l'interprétation majeure que Lacan a donnée de la psychanalyse.

Il a interprété la psychanalyse dans le sens qu'elle devait avoir une fin, et que cette fin portait, permettait de passer - pour le dire toujours très simplement - avec le moins d'élucubrations de savoir possible - que cette fin permettait de passer du registre de la parole à celui de la jouissance, que cette fin traduisait ce passage.

Et dans le texte où il a amené ça, il l'a d'abord apporté dans un écrit avant d'en faire Cours, dans l'écrit qui s'appelle « Proposition sur le psychanalyste de l'École », proféré le 9 octobre 67 - alors qu'il avait commencé son enseignement en 53, donc 14 ans après - il faut noter qu'il s'est centré en effet sur le commencement et la fin de l'analyse.

Ceci est bien connu, sauf qu'il faut ajouter qu'il a en quelque sorte réservé sa doctrine du cours de l'analyse. Le troisième terme, c'est le cours de l'analyse. Ce qu'il y a entre le commencement et la fin.

Alors qu'est-ce qui est notable ?

C'est que c'est dans des termes tout à fait différents qu'il articule le commencement et la fin. Pour le dire très simplement, il articule le commencement en termes signifiants, il articule la fin en termes de jouissance.

Il dit « fantasme », essentiellement. Mais nous savons qu'il travaillera le concept de fantasme dans la direction de mettre en évidence la jouissance qui y est retenue, produite ou cachée.

Et donc il y a un écart, un écart terminologique entre le commencement et la fin. C'est cet écart qui même le motivera dans ses Séminaires à chercher l'articulation de ces deux moments.

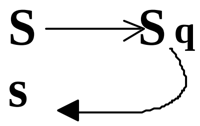
Pour ce qui est du commencement, de quoi s'agit-il ? Il s'agit essentiellement de la mise en place de l'installation du transfert, qui est alors interprété par le sujet supposé savoir. Interpréter le commencement de l'analyse par le sujet supposé savoir, ça comporte la réduction de l'inconscient à des signifiants supposés.

Ça suppose qu'on interprète l'inconscient en termes de signifiants. Et comme ce sont des signifiants qui sont seulement supposés, on interprète l'inconscient en termes de signification de savoir.

Et c'est pour Lacan une situation - la situation initiale – une situation qu'il appelle convenue, c'est-à-dire articulée à une convention, ce qui vient à la place du terme qu'il repousse, qu'il répercute d'une certaine façon, celui de « contrat. »

Ça marque, au fond, un certain accord.

Dans cette interprétation, ce qui est surtout remarquable c'est que, réduisant l'analysant à un signifiant et l'analyste à un autre, cette signification de savoir, il ne la place pas ici comme appendue à l'analyste, il la place comme appendue à l'analysant. Mais il faut entendre que c'est comme l'effet d'après-coup de la connexion avec l'analyste.

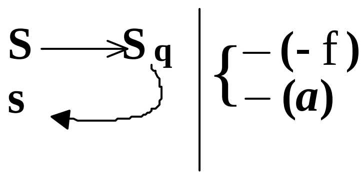


C'est l'articulation du signifiant analysant au signifiant analyste qui est supposée donner naissance à la signification de savoir inconscient.

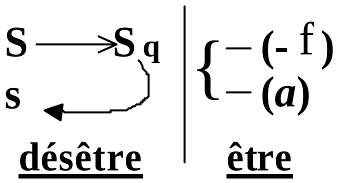
Cette affectation du savoir inconscient du côté de l'analysant permet de souligner que l'analyste, ici, lui-même ne sait rien des signifiants supposés de l'inconscient de l'analysant, met l'accent sur son ignorance et donc justifie la recommandation freudienne d'aborder chaque cas nouveau comme si rien n'avait été acquis des déchiffrements des autres cas.

En tout cas - pour être simple – le commencement ici est articulé en termes de signifiant et de signifié et s'il y a un désir qui est impliqué, le seul qui soit isolable, c'est un désir de savoir.

Alors que si l'on se reporte à la fin de l'analyse, ce qu'il y a de remarquable c'est qu'alors apparaît un terme nouveau, celui de l'objet petit *a*, qui est mis en fonction avec le terme du complexe de castration écrit moins phi, comme deux solutions qui peuvent être apportées à la question de l'être du psychanalyse.

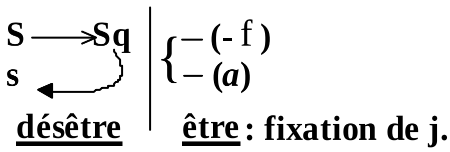


Et, aussi bien, l'objet, la castration, l'être, sont autant de termes qui ont été absents de la mise en place initiale. Disons même que corrélativement, il apparaît que dans le registre du commencement, on n'était que dans l'ordre du désêtre, le désir de savoir n'a pas d'autres prises que sur un désêtre et ici on est supposé au contraire avoir accès à l'être.



Et nous avons ici un clivage dont les termes sont posés mais le passage reste problématique et c'est ce qui a animé la recherche de Lacan dans la suite de ses Séminaires.

Il est simplement dit que la sortie de l'analyse implique que le partenaire analyste doit s'évanouir, que dans cette relation ne s'est élucubré qu'un savoir vain, d'un être qui se dérobe et qui ne se découvre, dans les exemples que Lacan même a montrés, qui ne se découvre que dans ce que nous pouvons appeler une fixation de jouissance, qui est tout à fait distincte de ce qu'on avait isolé ici comme la signification du savoir inconscient.



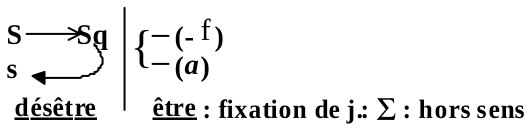
Cette fixation de jouissance dont Lacan donne deux exemples - tirés de sa pratique - cette fixation de jouissance, elle est par lui taxée de naïveté, et ce terme est bien fait pour s'opposer à la sophistication des relations du signifiant et du signifié.

Au fond, la recherche labyrinthique inaugurée par le sujet supposé savoir débouche sur une solution naïve qu'il formule en une phrase. Et, au fond, son effort successif, ça a été d'inventer une

logique qui conduirait du savoir supposé à la découverte de la jouissance fixée, cette jouissance fixée qu'il a abordée par le fantasme puis par un concept élargi du symptôme.

Alors, évidemment, il y a une différence entre l'aborder par le fantasme ou l'aborder par le symptôme ou le sinthome, la différence, c'est celle qu'il révèle dans son écrit sur « Joyce le Symptôme », à savoir que la jouissance propre au symptôme est opaque, c'est-à-dire qu'elle exclut le sens.

Et - on ne peut pas mieux dire - la fixation de jouissance essentielle du sujet, quand on l'appelle symptôme, on veut dire qu'elle est hors-sens.



C'est-à-dire elle est hors de la prise de la matrice qui a été posée, initiale. Et avoir recours au sens pour résoudre la jouissance, pour Lacan, c'est un aplatissement.

C'est n'offrir à l'analyse qu'une fin plate dont il félicite, par exemple, Joyce, d'avoir, il le félicite d'y avoir échappé.

L'analyse, je vois bien que dans ce sens l'analyse se sert de la métaphore paternelle pour résoudre la question de la jouissance. Et se servant de la métaphore paternelle et disons de son bataclan conceptuel habituel, elle se sert de ce bataclan pour tamponner l'énigme de la jouissance et la faire virer au sens.

Mais ça n'est, et c'est là que Lacan s'engage dans son tout dernier enseignement, ça n'est qu'une duperie. Avoir recours à la métaphore paternelle, ça n'est qu'une duperie au regard de l'énigme d'une jouissance qui exclue le sens.

C'est là où Lacan, sur la fin de l'analyse, n'a pu dire que ceci, enfin, il l'a pas dit, je suis la ligne qu'il a dite : que la fin de l'analyse, c'est une construction de l'analysant.

Et c'est le sens de sa question : Qu'est-ce qui pousse quiconque à s'hystoriser lui-même surtout après une analyse ? Qu'est-ce qui pousse un analysant à narrer son analyse, à en faire un récit qui ait du sens - surtout après une analyse, dit-il. Ce qui veut dire que l'analyste devrait lui avoir apprit ce qui, de la jouissance, exclut le sens.

Donc pourquoi tramer un récit qui rendrait compte dans le sens de la fixité de la jouissance ?

Alors il l'indique. Il l'indique dans ses dernières réflexions : le clivage qu'il y a entre la vérité menteuse qui est élaborée dans la dimension initiale et ce qui s'obtient à la fin et qui de façon authentique n'est pas cohérent avec le système.

Ça laisse ouvert un ordre de récit qui est néanmoins concevable, qui est concevable à condition de préserver sa propre incomplétude.

Le récit de passe tel que Lacan le fait miroiter - sans en donner les coordonnées - c'est un récit qui comporte, qui doit comporter essentiellement le caractère de l'allusion, de ce qui n'est pas dit en plein, ni en direct mais qui traduit un récit qui traduit le contournement de ce qui, au gré du sens, apparaît comme un vide.

Et, il faut là-dessus que j'arrête – d'abord parce que c'est l'heure - il faut là-dessus que j'arrête et surtout parce qu'il ne convient pas de donner les clés de l'allusion.

À la semaine prochaine.

Applaudissements.

Fin du *Cours* XII de Jacques-Alain Miller du 19 mars 2008

Orientation lacanienne III, 10.

Jacques-Alain Miller

Treizième séance du *Cours*

(mercredi 26 mars 2008)

XIII

Je m'en vais continuer aujourd'hui à dériver comme je l'ai fait ces deux dernières semaines, au fil de l'eau, à vau l'eau, puisque c'est le style qui s'est imposé à moi, à ma surprise, à partir de l'image qui m'était venue de la psychanalyse liquide.

Dans mon intention initiale, cette image inspirée ne devait occuper que le petit commencement de mon premier *Cours* de cette reprise.

J'attendais à ce que ça pose le ton, que ça donne le la. Et puis je me suis laissé porter, curieux de voir où j'en arriverai à partir de là.

Je dois dire que j'y étais encouragé par les échos positifs que j'ai pu recueillir, à ma surprise, sans quoi je me serais arrêté. Donc c'est votre faute !

Mais enfin ces échos m'ont indiqué que je n'étais pas le seul à ressentir la séduction de ce point de départ et de la perspective que ce point de départ est susceptible d'introduire sur la psychanalyse.

Alors c'est très mince, c'est un angle. Ça n'est pas d'emblée une élaboration. C'est un regard porté sur la pratique de la psychanalyse et sur son histoire et sur les théories qui ont pu en être données, de cette pratique, que j'ai appelées des interprétations de la psychanalyse.

Même si on ne peut pas le décrire, enfin, si je ne m'y essaye pas, je le frôle, même si on ne le décrit pas, il y a un fait de la psychanalyse. En tout cas pour nous.

Ce fait est susceptible de diverses interprétations. Et même de Freud on peut dire qu'il a interprété la psychanalyse, que certes il a découverte, qu'il a inventée. Il l'a inventé dans le cadre d'une certaine interprétation qu'il a modifiée.

Mais on a tenté de rendre compte des deux interprétations freudiennes de la psychanalyse en considérant par exemple que la première était surclassée par la seconde ; que la perspective issue de la seconde topique l'emportait sur la première, et c'est ce à quoi ont été conduit tout naturellement ses élèves, ceux qui le suivaient au présent.

Nous avons appelé, c'est le nom qui est reçu, les post-freudiens, ils ont choisi la seconde topique, ils ont considéré que c'était elle qui donnait la clé de l'opération analytique, combinaison de Moi, de Ça, et de Surmoi.

Et puis il y a ceux qui ont, à la suite de Lacan, privilégié la première topique parce que Lacan, c'est ça au départ. Son retour à Freud, comme il l'a appelé, c'était le retour par delà la seconde topique, le retour à la première c'est-à-dire à l'époque où Freud a découvert l'inconscient en le déchiffrant.

Ce déchiffrage de l'inconscient, cette possibilité qui, pour lui, s'est ouverte, qui, à ses yeux, atteste du statut de l'inconscient, statut dont il a tenu à conserver le caractère hypothétique. Et sans doute, privilégiant la première topique de Freud, Lacan s'est employé à rendre compte à partir de celle-ci, de la seconde.

Je ne l'introduis, ce terme « l'interprétation de la psychanalyse », que parce que je suis arraisonné par la question de savoir comment on interprète la psychanalyse aujourd'hui et pourquoi les interprétations antérieures de la psychanalyse apparaissent, au moins m'apparaissent,

à côté, de ce que nous avons aujourd'hui à traiter.

On ne l'interprète pas, fusse sans le savoir, on n'interprète pas la psychanalyse aujourd'hui selon les canons qui ont prévalu antérieurement.

Et ne serait-ce que par ce trait, qui m'apparaît, que la fin de la psychanalyse telle que Lacan l'avait dessinée, l'avait structurée, cette fin de l'analyse apparaît beaucoup plus fuyante.

Il me semble que Lacan l'a enregistré dans le dernier texte écrit que nous avons de lui, que j'ai commenté naguère, sa « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire IX* » que je baptisais d'une expression que j'avais péchée « L'esp d'un laps » et qui termine le volume que j'ai composé de ses *Autres écrits*.

Ce texte qui se présente lui-même comme rédigé à la hâte, entre des cas d'urgence, suffit, quand on le considère de près, à ébranler la structure de la fin de l'analyse et laisse deviner une autre interprétation de la psychanalyse qui est celle que répercute son tout dernier enseignement, celui qui s'est présenté, qui a été exposé chargé de nœuds.

La séduction du point de départ trouvé dans l'image de la psychanalyse liquide tient sans doute à ce qu'elle introduit de ce que j'appellerais une déstructuration de la psychanalyse, comme on nous parle dans la mode de vêtements déstructurés. Ce sont des vêtements qui deviennent flottants. Eh bien c'est la déstructuration de la psychanalyse vers quelque chose qui est de l'ordre d'une certaine faiblesse comme on a pu parler de philosophie faible.

La déstructuration est certes à l'opposé de l'interprétation lacanienne de la psychanalyse, quand on a à la présenter, puisque cette interprétation s'est avancée et s'est soutenue de la mise au jour de structures essentielles, d'une invitation à structurer l'expérience, les phénomènes.

Structurer les phénomènes c'est quoi ? Les ordonner, les classer et les articuler, c'est-à-dire désigner des unités qui se composent, qui se combinent, et se recombinent de telle sorte qu'elles placent hors d'elles les structures des phénomènes de surface.

Lacan est resté longtemps, très longtemps, fidèle au nom linguistique de ces unités, le nom de « signifiant. »

Et justement, le tout dernier enseignement de Lacan, celui qui n'a pas été pris en compte, ou qui n'a été pris en compte que pour ce qu'il s'appuyait sur l'image de nœuds, et donc des mathématiciens, des chercheurs d'esprit mathématique se sont centrés sur ces combinaisons mais ce tout dernier enseignement inaugure, parce qu'il ne la développe pas, un renversement de l'interprétation lacanienne de la psychanalyse.

Le tout dernier enseignement de Lacan déstructure la psychanalyse à plaisir.

On peut dire qu'il se règle sur, en effet, le nœud, c'est-à-dire un objet auquel on peut assigner une structure, je concède, mais enfin c'est une structure qui n'est pas par Lacan explicitée comme telle, qui n'est pas articulée en unité signifiante et qui n'est pas rigide, c'est le moins qu'on puisse dire.

Si c'est une structure, précisément elle est souple, elle flotte et cet objet se présente sous des aspects multiples, sous des configurations où on peine à reconnaître le même et répond à quelque chose que je qualifiais de liquide.

Alors quelle que soit le parti qu'on peut prendre sur la relation entre les nœuds et la structure, sur quoi je ne me prononce pas tout de suite, il y a au moins une thèse qui me paraît assurée : c'est que la perspective nodale, l'interprétation nodale de la psychanalyse remet en cause et même balaye la notion de mécanisme. La notion de mécanisme, de mécanique du signifiant, est tout de même centrale dans l'interprétation lacanienne de la psychanalyse.

« Mécanisme » comporte la notion d'automatisme et on peut même dire qu'elle inclut ou qu'elle est inclue, par la notion d'algorithme, de règles, de procédures, de matrices, qui

conduisent de façon invariable à une conclusion et au moins à un effet.

Si j'abrège ainsi cette notion de mécanisme, c'est pour indiquer à quel point elle est à distance de la façon dont se déroule selon toute apparence l'expérience analytique.

C'est vraiment à distance de cette expérience que l'on peut se régler sur la notion de mécanisme, sauf sans doute à son commencement.

Commencement d'analyse, en effet, on peut dire qu'il appelle la délinéation d'un mécanisme ; en tout cas au point où j'en suis de ma dérive, je le conçois, je conçois que le commencement a en effet une configuration typique. Mais la question est de savoir s'il est légitime d'étendre cette notion de mécanisme à la fin de l'analyse, et certainement au cours de l'analyse.

Automatisme, l'automatisme est habité par une nécessité ; est-ce que le cours de l'analyse répond au concept de la nécessité ?

Le symptôme sans doute, la répétition du symptôme se prête à être articulée en terme d'automatisme. Mais l'adéquation du mécanisme au symptôme n'implique pas l'adéquation du mécanisme au cours de l'analyse.

La notion de mécanisme, je disais qu'elle est centrale à l'interprétation lacanienne de la psychanalyse.

Et la dernière fois, ma dérive m'a fait apparaître que ce terme s'était imposé dans la psychanalyse à partir de l'interprétation annafreudienne de la psychanalyse.

Et Anna Freud, avec son petit opuscule sur les mécanismes de défense a tout de même donné un abrégé qui a eu des conséquences majeures sur l'histoire de la psychanalyse.

Ça n'est pas nécessairement l'œuvre la plus inspirée des élèves de Freud, loin de là, mais c'est tout de même l'écrit qui s'est montré diablement efficace et qui a entraîné une adhésion d'ensemble de la communauté analytique, jusqu'à ce que cette perspective soit troublée, compliquée par l'introduction du contre-transfert.

Mais c'est resté un repère majeur de l'interprétation de la psychanalyse.

Cette interprétation, son mot clé est « mécanisme », sous les espèces des mécanismes de défense du moi, défense contre les pulsions, voire contre les affects.

Et à partir - comme je le disais - des années 20, distinguer les mécanismes de défense, intervenir sur les mécanismes de défense est apparu aux analystes comme préalable à un éventuel déchiffrage des formations de l'inconscient, considérant que la défense contre les pulsions faisait bouchon en quelque sorte au déchiffrage de l'inconscient. Terme, l'inconscient, qui est lui-même en fait, en définitive, mis au rancart.

Ça n'est pas qu'on n'en parlait absolument plus mais enfin il a fallu Lacan pour que la catégorie de l'inconscient retrouve son éclat.

Et il est d'autant plus frappant que la notion de mécanisme se retrouve au cœur de l'interprétation lacanienne de la psychanalyse, étant entendu qu'il s'agit alors des mécanismes de - on pourrait dire - de la formation du sens.

L'interprétation lacanienne de la psychanalyse a aussi un texte majeur, qu'on peut placer en regard du texte d'Anna Freud sur les mécanismes de défense : c'est son écrit intitulé « L'instance de la lettre dans l'inconscient », qu'on trouve à sa place dans les *Écrits* de Lacan. Ces mécanismes sont réduits à deux et, en effet, il nous présente deux modes d'articulations différents, d'unités signifiantes : le mode de la combinaison et le mode de la substitution.

$$\mathbf{S \ldots S'}$$

$$\frac{\mathbf{S'}}{\mathbf{S}}$$

Voilà en tout cas ce qui nous représente deux modes d'articulations à proprement parler.

Et ces mécanismes comportent dans la présentation qu'en donne Lacan deux effets, exprimés de façon inverse, deux effets de sens.

Ici un effet retenu, qui reste secret, qui reste inaccompli, qui court, donnons sa métaphore sous la chaîne signifiante et, ici, indiqué par le signe contraire, le signe +, un effet d'émergence.

$$S \ldots S' \longrightarrow (-)\ s$$

$$\frac{S'}{S} \longrightarrow (+)\ s$$

Et Lacan – vérifions-le - parle dans ces deux cas de mécanisme signifiant et on ne peut pas douter que l'emploi du mot mécanisme, en l'occurrence, ne soit pour lui parfaitement connoté de la référence à Anna Freud.

Je vais en apporter tout à l'heure le témoignage qui est dans les *Écrits* mais enfin il a suffit que je relise ça encore une fois, pour une fois de plus, une innombrable fois de plus, pour que ça m'apparaisse que ça n'est pas simplement une construction de ma part.

Notez bien que pour Lacan le sujet est entraîné dans ces mécanismes, embrayé sur eux.

Et l'introduction du sujet dans des mécanismes, du sujet lacanien, le premier sujet lacanien, dans ces mécanismes, est justifiée par l'idée si contraire à l'usage qu'on fait le plus souvent aujourd'hui de la catégorie de sujet, pour indiquer un degré de liberté, un inaccessible, un indomptable, un indomptable en particulier à la quantification.

Si Lacan introduit le sujet de telle façon qu'il soit embrayé sur des mécanismes, le sujet auquel il a affaire dans l'expérience analytique, c'est qu'il le tient pour intégralement calculable. Et encore bien plus tard, il évoquera le calcul du sujet. C'est parce que, au fond, son introduction de la catégorie du sujet a pour référence - en tout cas à partir du moment où il commence son enseignement à proprement parler - a pour référence ce qui a émergé, la discipline qui a émergé à la fin de la Seconde guerre mondiale, la discipline dite de la théorie des jeux.

La théorie des jeux ? *Theory of Games* de von Neumann et Morgenstern – je n'ai pas repris mon volume pour le vérifier mais si je me souviens bien est de 1944 - et c'est un mathématicien très proche de Lacan, et cité par lui, le nommé Guillebaud, dont le nom figure dans le recueil des *Écrits*, qui s'en était fait le propagandiste en France, en particulier à partir de la mathématique de l'économie.

La discipline de la théorie des jeux, en effet, nous présente des sujets aux prises avec la question de la meilleure stratégie à soutenir en face d'un Autre, et étudient, calculent, dans ce contexte le meilleur.

Je ne serais pas dans la dérive où je suis que je passerai un peu de temps sur cette théorie des jeux. Il m'est peut-être arrivé, peut-être l'ai-je fait jadis dans ce *Cours*, je me contente ici d'y faire allusion. Je pars, ce à quoi je m'attache, c'est seulement à montrer qu'en effet le sujet, le premier sujet lacanien, c'est le sujet de cette stratégie mathématique, c'est un sujet qui, évidemment, n'a aucune subjectivité, mot que Lacan n'utilise alors qu'entre guillemets.

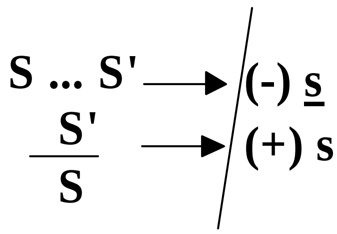
C'est un sujet sans profondeur qui est réductible à un facteur du calcul. Et si Lacan l'introduit c'est en disant (voyez les *Écrits* page 516) : « (…) la notion de sujet est indispensable au maniement d'une science comme la stratégie au sens moderne [entendez la théorie des jeux] dont les calculs excluent toute « subjectivisme. » (entre guillemets).

Alors l'interprétation lacanienne de la psychanalyse, on pourrait dire qu'elle décalque la théorie des jeux. En tout cas, et d'ailleurs même dans le grand texte de Lacan « Subversion du sujet et dialectique du désir » il fait figurer en la modulant, la modalisant, une référence à la théorie des jeux. Enfin, là il s'est aperçu que son point de départ était un peu trop rigide précisément.

Et l'interprétation lacanienne de la psychanalyse repose sur la reconnaissance dans l'inconscient d'un calcul qui repose sur des mécanismes signifiant, sur la reconnaissance qu'il y a dans l'inconscient des mécanismes signifiant. On peut dire que ce qu'il appelle les formations de l'inconscient - titre de son cinquième Séminaire - ce qu'il appelle les formations de l'inconscient sont à la place ici de ce petit s, c'est-à-dire sont engendrées par des mécanismes, sont déterminées par les mécanismes.

$$S \ldots S' \longrightarrow (-)\ \underline{s}$$
$$\frac{S'}{S} \longrightarrow (+)\ s$$

C'est un fait qu'il a dit «formations de l'inconscient », c'est-à-dire qu'il a désigné ce dont il s'agit : les rêves, les lapsus, les actes manqués, les mots d'esprit, le symptôme ; il a préféré au fond les désigner de ce côté-ci, il les a désignés par le petit s. Mais son Séminaire des *Formations de l'inconscient* pourrait aussi bien s'appeler mécanismes, les mécanismes de l'inconscient.



Il va falloir que je relise l'ensemble du Séminaire des *Formations de l'inconscient*, je l'ai rédigé mais sans penser à cette question là. L'usage qu'il fait, sans doute, Lacan, du terme de mécanismes - c'est à vérifier - et saisir au fond pourquoi il a tout de même préféré capturer ça à droite plutôt qu'à gauche.

Évidemment, en les désignant comme formations de l'inconscient il désignait ce qui avait été isolé par Freud.

Les mécanismes, c'est lui, Lacan, qui les a donnés sous cette forme.

Alors, la métaphore, dans son écrit de « L'instance de la lettre », il la qualifie explicitement de mécanisme - je le cite – de mécanisme à double détente ; et qui détermine comme petit s le symptôme analytique et il rend compte du symptôme à partir de la sémantique. Il rend compte du symptôme comme ce qui fixe la signification inaccessible au sujet conscient.

Le symptôme, c'est la fixation. Il la définit comme la fixation d'une signification.

Quant au sujet conscient c'est ainsi qu'à cette date, à cette date encore, nous sommes déjà bien avancés dans la construction de l'interprétation lacanienne, le sujet conscient, ce serait le lieu où le symptôme peut se résoudre, c'est-à-dire que c'est tout de même le devenir conscient qui apparaît à Lacan comme le moyen de la résolution du symptôme, le devenir conscient d'une signification, qui apparaît comme le moyen de la résolution du symptôme.

Nous sommes donc là intégralement, on le voit bien, dans le registre du sens. Nous sommes là dans le registre du déchiffrage, tout à fait à distance de la notion de défense contre la pulsion, défense qu'il s'agirait au contraire de manipuler pour qu'elle laisse passer la pulsion - par exemple.

La problématique de Lacan reste celle du devenir conscient de la signification.

Il faut bien dire, en disant ça, de s'appuyer sur une ample bibliothèque de références freudienne et que ça reste en dépit de tout, ça reste une direction de la cure à quoi les analystes aujourd'hui encore sont attachés.

Le devenir conscient de la signification.

Je disais tout à l'heure que Freud aussi a interprété la psychanalyse. Une façon de dire que, évidemment, c'était pas le dernier-né. Freud, comment a-t-il interprété la psychanalyse ?

Il l'a interprété, on est obligé pour ça de se référer à ce qui en a été entendu,

dont on ne peut pas s'exonérer – non, on ne peut pas ! Bon.

Il a interprété la psychanalyse comme une méthode de guérison. Certes qui procède, dont l'originalité est de procéder par la découverte de vérités, par la découverte des vérités qui sont au cœur du symptôme.

Des vérités refoulées, oubliées, inaccessibles.

L'interprétation lacanienne, elle reste prise dans ces termes avec une inversion des proportions. Lacan interprète la psychanalyse comme une expérience de vérité. Ça ne fait pas disparaître l'orientation vers la guérison, vers la résolution du symptôme, mais la guérison apparaît comme un effet collatéral de l'expérience de vérité - c'est un dommage collatéral, la guérison.

Et, en effet, si on a reproché à Lacan de faire de la guérison un effet collatéral, de surcroît, bien qu'il ait pu s'appuyer sur un énoncé de Freud pour le formuler. Mais si on a pu le lui reproché à lui, c'est qu'on a bien senti qu'il inversait les proportions, et que son interprétation de la psychanalyse changeait le statut de la psychanalyse en en faisant une expérience de vérité. Alors que la vérité pour Freud, c'était un moyen et que pour Lacan, elle pouvait apparaître comme une fin.

Ce qui désarçonne dans le tout dernier enseignement de Lacan, c'est qu'il met en cause l'interprétation de la psychanalyse comme expérience de vérité et qu'il semble introduire la psychanalyse comme expérience de satisfaction. La satisfaction n'apparaît plus comme un obstacle à la découverte de la vérité. En particulier la satisfaction du symptôme n'apparaît plus comme un obstacle à la découverte de la vérité. Mais c'est la satisfaction elle-même qui apparaît comme une fin. Et le sinthome lacanien n'est pas mis en relation avec une vérité refoulée et inaccessible, qui doit apparaître à la conscience.

C'est la valeur que je donnerai maintenant à ce qui figure au début de ce texte ultime de « L'esp d'un laps », que j'ai commenté il y a deux, trois ans.

Le texte commence par une récusation de la fonction de l'attention. Il commence par dire qu'il suffit qu'on fasse attention à ce qui est dans l'inconscient pour qu'on en sorte, de l'inconscient.

Et, j'y vois - je ne renvoie pas aux oubliettes ce que j'ai pu en dire à l'époque, mais c'est avec précaution - j'y vois maintenant la mise à distance de toute la problématique du devenir conscient. Et j'isole cette maxime qu'il formule, Lacan, en disant : il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente.

Ça, c'est vraiment, ce dit de Lacan est vraiment de nature à boucher la voie, la pente, qui conduit l'analyste à toujours, en définitive, laisser sa place au devenir conscient.

Devenir conscient, c'est *faire attention à*, et ça prévient que de *faire attention à* ne nous donne pas la chose même. Et donc Lacan garde, nous prévient de garder l'accent de vérité à sa place, c'est-à-dire à la place où la vérité surprend l'attention, où elle passe, où elle fuse comme un lapsus ; que dire la vérité c'est toujours un acte manqué.

Et, évidemment ça veut dire ça. Et si ça me frappe, là, si je vous le transmets, c'est parce que ça me loge, moi, moi qui vous parle. Ça me loge exactement, enfin c'est ce que je sens. C'est que je suis après, je suis dans ma dérive, j'ai glissé à être happé par *Moi, la vérité, je parle*.

Moi, la vérité, je parle, c'est le contraire d'une position d'infatuation, contrairement à ce qu'il pourrait paraître par son dit *Moi*, c'est un énoncé qui ne commence par *Moi* que par dérision.

Je parle en tant que la vérité, précisément, parce que je ne sais pas tout à fait ce que je dis. Pas tout à fait ou pas du tout. *Moi, la vérité, je parle,* c'est le contraire de la position du sujet qui se fait supposé savoir. Le sujet qui s'annonce comme la vérité, il annonce précisément qu'il se fait docile à la surprise. Et clairement, c'est après ça que je me suis laissé glisser.

Je me suis laissé glisser à un mode dit d'énonciation qui comporte une certaine inattention, précisément pour déranger tout ce que je sais par attention. Bon.

Je relis, je vérifie tout de même. Mais, c'est adjacent au fil que je me trouve suivre. Et c'est pourquoi j'assume d'être irresponsable de mon discours. Bon, je le signe néanmoins. Je laisse mon ami Luis Solano le répandre par Internet dans l'ensemble du Champ freudien.

Mais je me disais, ces *Cours*-là, je ne les publierais pas. Mes *Cours* se publient en espagnol, une malice que j'ai, en espagnol je suis déjà l'auteur de sept ou huit énormes volumes, considérable volumes, mais là, volumes où je tiens un discours dont je suis responsable, et là, ça n'est pas que je pense être inspiré, je pense que je parle sur le mode liquide. C'est-à-dire à l'instar de l'analysant.

Mais, au fond, Lacan ne s'est pas contenté de dire que l'analyste ne pouvait pas être irresponsable de ce qu'il disait quand il enseignait à des psychanalystes, il a dit aussi qu'il enseignait à partir de la position de l'analysant.

Et ça comporte, à certains égards, enseigner sans faire attention. D'où la valeur que je me trouvais accorder aux réactions de l'Autre, qui me viennent jamais évidemment de l'un ou de l'autre, un par un.

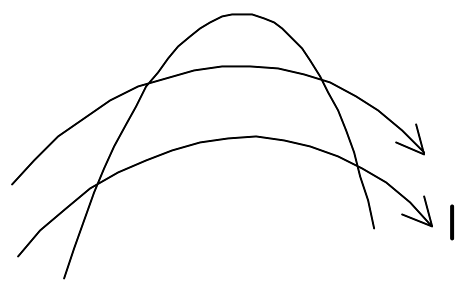
Revenons à la notion de mécanismes. Alors mécanismes, le mot ne m'avait pas échappé, jadis mais, évidemment, il prend maintenant pour moi sa valeur du fait que je le compare, je le mets en regard du nœud.

En revenant à la notion de mécanismes, je dis qu'elle est cruciale, et je songe aux deux versants que Lacan dans son « Discours de Rome » distinguait dans la psychanalyse et en définitive il est resté jusqu'à son tout dernier enseignement fidèle à cette bipartition.

Dans la psychanalyse, il y a d'un côté le déchiffrage de l'inconscient, c'est-à-dire ce qui a été la première pratique de Freud, celle sur laquelle il a dû asseoir le statut de l'inconscient, le rendre crédible - comme on dit d'un terme aujourd'hui - il a rendu l'inconscient crédible par la façon dont il l'a déchiffré et ce qui est à la portée encore aujourd'hui de toute analyse, quand on s'en donne la peine.

Aujourd'hui, les analystes qui pensent que ce n'est plus la peine de déchiffrer les rêves parce qu'ils comptent que le statut de l'inconscient est déjà bien assis comme ça dans la culture, ce n'est pas la peine d'en remettre, par exemple, ou alors ils ne savent plus peut-être, je crois pas, mais en tout cas la pratique de Freud passait par-là.

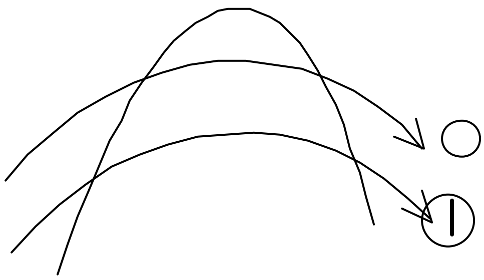
Et puis, deuxième versant, la théorie des pulsions. Et disant la théorie des pulsions dans les *Écrits*, page 261, Lacan entendait certainement souligner ce qu'elle avait d'élucubration. Le déchiffrage, c'est une pratique, la pulsion, c'est une élucubration. D'ailleurs Freud l'amène comme ça, comme un mythe. Et l'interprétation lacanienne de la psychanalyse a toujours été de donner le pas au déchiffrage de l'inconscient sur la théorie des pulsions. Et j'ai pu montrer dans ce *Cours,* au fil des années, comment il repensait la pulsion à partir du déchiffrage de l'inconscient.



Et, en particulier, j'ai montré comment son graphe à deux étages répercutait cette bipartition, que l'étage inférieur rendait compte du déchiffrage de l'inconscient et que l'étage supérieur était celui de la pulsion, qu'il était conçu sur le même modèle, sur le modèle des mécanismes de l'inconscient, et qu'il venait en quelque sorte - si je puis dire

- le remplir, l'ancrer, dans la satisfaction.

Donc cette bipartition, et elle se retrouve encore dans le texte que j'ai cité la dernière fois de « La proposition sur le psychanalyste de l'École du 9 octobre 67 », le texte où Lacan amène dans son école la pratique de la passe, et où il articule le début de l'analyse au niveau du déchiffrage de l'inconscient et où il articule la fin de l'analyse au niveau de la pulsion.



Alors, le déchiffrage de l'inconscient, pratique freudienne, a été par Lacan repensé à partir de la linguistique structurale. Et, du coup, l'inconscient est apparu comme un mécanisme de chiffrage, si je puis dire.

Et on peut dire que Lacan, restant fidèle à la notion de mécanismes, a déplacé ces mécanismes de la défense au déchiffrage.

La semaine dernière, je l'ai amené comme une construction, mais j'ai retrouvé dans Lacan le passage qui atteste qu'il en avait parfaitement la notion, dans les *Écrits* - évidemment je l'avais lu plus d'une fois, même si ça c'était pas présenté à mon attention la semaine dernière - dans les *Écrits*, page 521, c'est un passage de « L'instance de la lettre », je le lis : « … une exhaustion des mécanismes de défense, aussi sensible que nous la fait un Fenichel [Fenichel c'est Otto Fenichel, peut-être le plus grand des post-freudiens, enfin, mettant à part Karl Abraham ; Fenichel, Otto Fenichel, qui s'est déplacé aux États-Unis et qui est, au fond, le plus grand des annafreudiens, enfin, bon] une exhaustion des mécanismes de défense, aussi sensible que nous la fait un Fenichel dans ses problèmes de technique parce qu'il est un praticien (…) se manifeste, sans qu'il en rende compte ni même qu'il s'en rende compte, comme l'envers [donc l'exhaustion des mécanismes de défense est comme l'envers] dont les mécanismes de l'inconscient seraient l'endroit.

Voilà un passage qui, en toutes lettres, et d'une façon, enfin sans équivoque fait le rapport entre les mécanismes de défense annafreudiens et les mécanismes de l'inconscient tels que Lacan les articule à partir de métaphore et métonymie.

Donc j'ai eu la curiosité de me reporter, non pas à l'opuscule de Fenichel sur les problèmes de techniques que je n'avais pas sous la main, mais à son manuel, qui s'appelle *The Psycoanalytic Theory of Neurosis* - *La théorie psychanalytique des névroses* - qui est un ouvrage de 600 pages paru en 1945, en anglais, chez Norton, l'éditeur américain de Lacan, plus tard - qui est vraiment une bible - ça n'a jamais été traduit en français, je crois - alors que c'est vraiment un travailleur impressionnant, en effet, par sa complétude, son organisation intellectuelle.

Je me suis reporté au chapitre IX sur les mécanismes de défense, pour voir de quoi il s'agit dans cette exhaustion des mécanismes de défense qu'évoque Lacan, ça ne fait qu'une dizaine, une quinzaine de pages du livre, que dans mon jeune temps, avant même que je m'essaye à la psychanalyse, dans la pratique, j'avais mis en fiches, sur toute une partie.

Évidemment, c'est de l'époque d'une psychanalyse hyper-structurée, enfin, c'est pas du tout, ce n'est pas ce que j'évoque comme psychanalyse liquide.

Alors Fenichel distingue les mécanismes de défense qui réussissent et ceux qui échouent. Les mécanismes de défense qui réussissent, selon lui, c'est ceux qui obtiennent la cessation de ce qui est écarté, et ce qui est écarté c'est, disons, ce qu'il appelle en anglais *impulse*, ou *instinct or drives*, c'est-à-

dire ce que nous, nous traduisons par pulsion.

Et donc les mécanismes qui réussissent, c'est ceux qui obtiennent la satisfaction de la pulsion tandis que dans ceux qui échouent, le processus de défense doit continuer à s'exercer pour empêcher l'émergence et la réalisation de la pulsion écartée.

Alors les mécanismes de défense qui réussissent, ça n'est pas ce qui le retient d'abord, il les met tous sous la même rubrique, qu'il traite assez rapidement, de la sublimation.

Il la définit, la sublimation, d'une façon qui n'est pas choquante pour ceux qui ont lu *L'Éthique de la psychanalyse*. Il met l'accent aussi, comme Lacan, sur le fait que les pulsions sublimées trouvent à se satisfaire dans la sublimation ; que la sublimation ne repousse pas la pulsion, la sublimation procure une voix artificielle à la satisfaction de la pulsion, c'est-à-dire qu'elle consiste essentiellement dans l'investissement libidinal d'un substitut au but naturel de la pulsion. Et il emploie le mot *aim* pour but - en anglais - et on ne peut pas douter que cette référence de Fenichel reste présente quand Lacan, dans son Séminaire XI, opposera concernant la pulsion *aim* à *goal*.

aim / **goal**

Donc tout démontre qu'il a médité Fenichel, en l'occurrence, et que ce qui distingue la sublimation d'une défense, c'est qu'il y a l'investissement d'un substitut et non pas un contre-investissement qui bloque la pulsion.

Et donc il donne une loi générale : quand le refoulement a été levé, c'est la sublimation alors qui peut intervenir. Et c'est la façon qu'a Fenichel de corréler le déchiffrage et la satisfaction.

C'est-à-dire que et il emploie, il dit une chose très précise, il dit que la sublimation, à la différence de la défense, ça n'est pas une opposition à la pulsion, c'est l'introduction d'un angle - il emploie le mot « angle » - d'un angle qui produit une résultante, c'est-à-dire un angle de déflection, si je puis dire, qui permet à la pulsion de s'accomplir et qui n'est pas stoppée.

Certes, il y ajoute ce trait avec quoi – là, Lacan, évidemment, ne serait pas d'accord - que toute sublimation est, par le fait même d'être défléchie, une sublimation, au fond, est désexualisée c'est-à-dire sa satisfaction n'a plus d'évidence pulsionnelle.

Laissons ce point de côté pour voir alors, bon, je ne vais pas énumérer tous les…, j'ai regardé quels étaient…, cette exhaustion des mécanismes de défense. Les mécanismes de défense contre les pulsions, il en distingue huit, précisément, puis il reprend un peu les mêmes en en faisant des défenses contre les affects, et il distingue spécialement la défense contre le sentiment de culpabilité.

Lacan, comment Lacan lit ça, d'une façon fort subtile, il lit ça comme une rhétorique. C'est ce qu'il écrit : « La périphrase, l'hyperbate, l'ellipse, la suspension, l'anticipation, la rétractation, la dénégation, la digression, l'ironie, ce sont les figures de style (…) dont les termes s'imposent à la plume comme les plus propres à étiqueter ces mécanismes. »

Donc il reprend ce qui est énuméré par Fenichel comme des mécanismes signifiants. « Peut-on n'y voir qu'une simple manière de dire, quand ce sont les figures même qui sont en acte dans la rhétorique du discours effectivement prononcé par l'analysé ? »

Et donc Lacan traduit, reconnaît dans les mécanismes de défense qui échouent, énumérés par Fenichel, des figures de rhétorique qui s'ordonnent à ces deux grands mécanismes de l'inconscient qu'il a isolés à partir de la métaphore et de la métonymie, c'est-à-dire de la mise en place par Jakobson de ces deux figures. Au fond, la structure a été pensée par Lacan comme un mécanisme. Son structuralisme, c'est un mécanicisme.

Et ça a été d'abord pensé comme, la structure, comme un mécanisme linguistique, ici, selon deux modalités et

par déplacement métonymique il est passé de la linguistique à la logique.

C'est-à-dire, si on voulait abréger la trajectoire de Lacan, on dirait qu'il a commencé par substituer aux mécanismes de défense des mécanismes linguistiques, il les a conçus comme des mécanismes linguistiques, et qu'ensuite il les a travaillés dans le sens de mécanismes logiques.

Et en particulier, quand il s'attache à ce qu'il a lui-même appelé la logique du fantasme, eh bien il s'appuie sur un carré logique et il lie le début de l'analyse à la fin de l'analyse sur le mode de la démonstration.

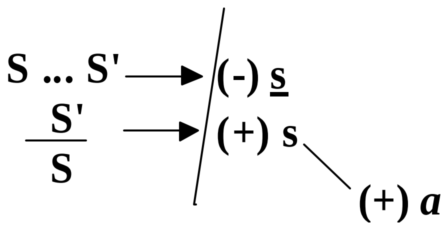
Et quand on se réfère à sa « Proposition », il s'avère que le début est pensé à partir du déchiffrage de l'inconscient, c'est-à-dire qu'il pose la condition de possibilité du déchiffrage par un mécanisme linguistique.

Et on peut dire qu'il dispose au début de l'analyse une configuration qui est la mise en place de la métaphore initiale de l'analyse.

Une métaphore initiale qui se traduit par l'émergence d'une signification particulière qui est la signification qu'on appelle le sujet supposé savoir.

Sa doctrine du début de l'analyse, ça consiste à situer une métaphore qui a comme effet l'émergence du sujet supposé savoir sur le modèle qui était là inscrit et qui est la condition de possibilité de l'interprétation et du déchiffrage.

Et, de la même façon que sur son graphe il structure l'étage supérieur sur le modèle de l'étage inférieur, dans sa « Proposition », il structure ce qu'il appelle la passe comme une métaphore finale, une métaphore finale qui verrait l'émergence d'une signification particulière qu'il appelle l'objet petit *a*.



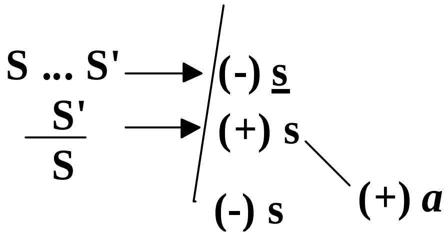
L'émergence est la chute de l'objet petit *a*. Il structure la fin sur le modèle du début, et comme une métaphore.

C'est tellement voisin, l'objet petit *a*, d'un effet de sens que Lacan, à un moment donné, dans une leçon restée isolée, s'est interrogé sur l'objet petit *a* comme effet de sens réel.

On aurait donc ici le sujet supposé savoir comme effet de sens, disons imaginaire, et là un effet de sens réel. Mais, disons, c'est structuré d'une façon exactement symétrique.

Le transfert apparaît comme un effet de déchiffrage quand le déchiffrage n'est encore que virtuel.

Alors, comment est-ce qu'on passe du sujet supposé savoir, de l'émergence du sujet supposée savoir à celle de l'objet ? Comment est-ce que à la fin de l'analyse le sujet supposé savoir est marqué d'un désêtre, c'est-à-dire du moins de là-haut, pour permettre l'émergence de l'objet petit *a* ?



Lacan dans sa «Proposition » dit : c'est un virage. C'est un virage de l'être inessentiel du sujet supposé savoir au réel. Et, son effort, l'effort de son enseignement par la suite, a été d'insérer ce virage dans une logique. Il l'a dit dailleurs : logique du fantasme, c'est-à-dire d'obtenir au niveau logique une configuration d'automatisme. Si on commence là, on doit finir là. Donc l'idée d'un algorithme de la psychanalyse.

Et, au fond, les lacaniens se sont en quelque sorte retranchés derrière la certitude qu'il y avait un algorithme de la psychanalyse. Et l'interprétation lacanienne de la psychanalyse a culminé dans la notion d'un algorithme de la psychanalyse.

Et c'est pourquoi, ici, je vois converger le texte de « L'instance de la lettre », qui est de 1957, et le texte de la « Proposition de 1967 », dix ans plus tard et voilà les piliers de l'interprétation lacanienne de la psychanalyse.

Et, en même temps qu'il insère le virage dans une logique, au fond son interprétation a culminé dans l'insertion du réel dans la logique. Et avant le virage de son tout dernier enseignement on peut dire que Lacan formulait : il n'y a de réel que par la logique.

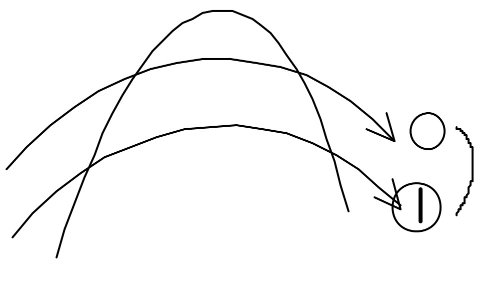
On n'isole le réel que par l'impossible et l'impossible ne peut être déterminé que par la trame d'une logique.

Et donc ce qui habite la parole du patient, même si elle paraît liquide, cette parole est habitée par un algorithme invariable qui doit conduire à l'émergence de l'objet petit *a*.

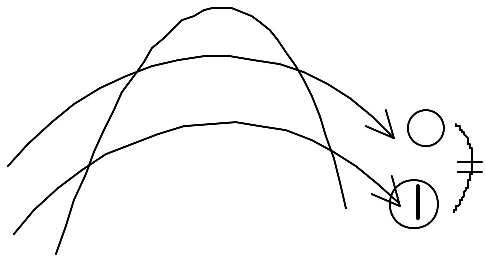
Et cette conviction, parce que, certitude, enfin délirante, que ce soit au niveau de la certitude qu'on le place, cette conviction, on peut dire est celle qui est mise en question dans le tout dernier enseignement de Lacan.

C'est cet algorithme même, la notion même de cet algorithme qui est ébranlée, qui est ébranlée par la notion mise au premier plan qu'on ne peut que mentir sur le réel, qu'il y a une inadéquation du signifiant au réel.

Et, d'une certaine façon, l'enseignement de Lacan est habité, en dépit de…, à l'intérieur même de sa très grande cohérence, et même de la cohérence de son évolution, il est habité par une oscillation – je crois qu'on peut employer le terme, une oscillation – entre deux moments.



Le moment où ces deux niveaux du signifiant et de la satisfaction sont corrélés par un mécanisme, par un automatisme, par une logique, par un algorithme, de telle sorte que de l'un à l'autre la conséquence est bonne, qu'on va du début à la fin comme on va de prémisse à conséquence, par une forme de déduction, nécessaire, même si on peut dire qu'elle achoppe sur l'impossible, etc., c'est une déduction nécessaire. Ça, c'est un des moments, et l'autre moment de l'oscillation, c'est de souligner au contraire qu'il y a une fracture, un hiatus, une inadéquation.



Et, au fond on l'a trouvé déjà quand Lacan parlait de la direction de la cure, juste pendant qu'il construisait son graphe, il était tout de même à souligner, à la fin, ce qu'il appelait alors l'incompatibilité du désir avec la parole.

Et on peut dire que c'est le même hiatus, déplacé, qu'on trouve à la fin de son enseignement quand il parle de l'incompatibilité de la jouissance avec le sens.

Et donc il y a une oscillation entre le moment de la déduction et le moment du hiatus. Et un hiatus que Lacan tente incessamment de surmonter par la déduction, par l'algorithme, par le mécanisme, et qu'il voit se reconstituer parce qu'il reste en effet au plus près du phénomène de l'expérience.

Alors, Lacan formule dans son texte ultime rédigé : du mirage de la vérité seul le mensonge est à attendre. Et c'est de ça que je conclu à l'inadéquation du signifiant et au réel.

Mais il est important de voir comment le nom qu'il donne à ceci que le mirage de la vérité seul le mensonge

est à attendre. C'est ce qu'on appelle la résistance, dit-il, en terme poli.

Et donc on voit là revenir le terme antique de la résistance, dont il ménage la place au niveau de l'inadéquation du signifiant au réel.

Et c'est pourquoi il peut dire que l'analyse n'a pas d'autre terme que la satisfaction, que le mirage de la vérité débouche sur cette satisfaction, et donc que l'analyse est moins l'attente de l'émergence d'une vérité que l'attente d'une satisfaction, d'une satisfaction qui convienne et d'une certaine façon c'est par après que l'obtention de cette satisfaction donne lieu à l'élaboration d'une vérité.

Au fond le ressort de la passe, alors, la passe qui est un concept de logique, mais quand la passe devient pour Lacan un concept nodal et non plus un concept logique, son ressort, c'est l'obtention d'une satisfaction qui peut se voir agrémentée d'une construction signifiante où la corrélation est faite entre l'obtention de la satisfaction et le parcours de la vérité.

Alors c'est dire que Freud plaçait la construction du côté de l'analyste. Et il me semble que Lacan, au contraire, place la construction du côté de l'analysant. Que Freud plaçait la construction de côté de l'analyste parce que l'analyste, lui, disait-il, n'avait rien vécu, rien refoulé, et que sa tâche ne pouvait pas être de réveiller quelque chose de l'enfance.

Eh bien il me semble que l'analysant que nous présente Lacan, c'est comme ça qu'il a interprété l'analysant, et spécialement l'analysant à la fin de l'analyse, il a à construire et il n'y a de fin de l'analyse qu'à la condition que l'analysant construise.

Et je crois qu'il est démontrable, qu'il est montrable que précisément le nœud incarne ça. Qu'il n'y a pas du nœud, on en sort pas, il n'y a pas de sortie, il n'y a pas de dehors, il n'y a que des configurations plus ou moins satisfaisantes et on peut même dire imaginairement.

Eh bien, la fin de l'analyse, à l'époque de la psychanalyse liquide, la fin de l'analyse, elle dépend d'une décision de l'analysant. C'est-à-dire elle dépend de sa capacité à assumer cette fin comme une feinte cause – je dis pas sainte cause – comme une feinte cause où il ne s'agit pas tant de la dire ou de ne pas la dire, mais - je reviens à ce mot – d'y faire allusion.

À la semaine prochaine.

Applaudissements.

Fin du *Cours* XIII de Jacques-Alain Miller du 26 mars 2008

Orientation lacanienne III, 10.

Jacques-Alain Miller

Quatorzième séance du *Cours*

(mercredi 2 avril 2008)

XIV

Bon, aujourd'hui, je vais céder la parole.

Je vais céder la parole à d'autres, en raison d'un inconfort dont normalement je serai quitte dans dix jours [*Jacques-Alain Miller se présentant avec le bras gauche immobilisé dans une attelle*]. Mais, enfin, tant que je l'éprouve vous m'excuserez de suspendre l'effort dans lequel je suis engagé.

Et donc la semaine prochaine il n'y aura pas ce *Cours*, mais aujourd'hui je cède la parole et je ne la cède pas à n'importe qui, mais à deux collègues qui, à mes yeux, apportent du nouveau.

Dans un effort, là aussi, qui est parallèle, convergent, avec celui dont je témoigne devant vous, c'est l'effort qui est celui de ce magazine - qui ne va peut-être pas sortir avec la fréquence que j'espérais, mais qui sortira - le magazine *LNA*, pour lequel j'ai reçu leur contribution que j'ai trouvée de toute première qualité.

Et donc, dans l'urgence - c'est le cas de le dire, je leur ai demandé de faire de ces articles des exposés, aujourd'hui.

Il s'agit - s'ils veulent bien venir - de Pierre-Gilles Guéguen et de Jean-Daniel Matet.

Pierre-Gilles Guéguen, qui a déjà pris la parole ici, a étudié *La politique du bonheur*, telle qu'elle s'est imposée dans la bureaucratie du Royaume-Uni : l'Angleterre, le Pays de Galles, le nord de l'Irlande, l'Écosse, sous l'impulsion d'un sociologue, d'un économiste motivé par des considérations psychologiques sur la dépression, enfin, et qui s'appelle, je peux inscrire son nom.

Lord Layard

C'est d'ailleurs une investigation qui a été mené également – qu'on trouvera dans *LNA* – une investigation qui a été menée également par Éric Laurent.

Mais Pierre-Gilles Guéguen a donné à sa contribution une étendue qui me permettait de lui demander ici de parler.

Et puis Jean-Daniel Matet, qui voudra peut-être commencer, parce que c'est bien de chez nous, ça concerne l'idéologie des TCC - des thérapies cognitivo-comportementales - mais passées, ces thérapies sont passées à l'état d'idéologie.

Il y a vraiment un travail de suggestion et de mobilisation, disons des familles, qui est, semble-t-il, organisée par ces praticiens et cette mobilisation a des conséquences dans les institutions de soins. Et Jean-Daniel Matet m'avait narré – dans une conversation personnelle - les conséquences de cette idéologie, de sa prise sur les familles, dans une institution où lui-même était en service, responsable.

Et ce récit impromptu m'avait tellement saisi que je lui avais demandé s'il pouvait en faire une contribution pour ce magazine.

Et c'est ce que, avec un certain courage, parce que ce sont des choses qu'on dit mais qu'on écrit peu, il l'a rédigé. Je pense entre la première version que j'ai vue et celle-là, vous avez quand même fait quelques modifications ? Vous laissez l'identité des personnes ? Non ! Voilà.

Je crois qu'on ne peut pas aller jusqu'à donner des noms, c'est dommage ! C'est dommage mais il faudrait à ce moment-là affronter les procès qui s'ensuivraient. Sans doute pas pour dans un *Cours*, en tout cas pour une publication en magazine,

c'était à voiler, mais dans la première version Jean-Daniel Matet ne cachait rien.

Donc nous entendrons Jean-Daniel Matet, nous entendrons Pierre-Gilles Guéguen. Je peux donner une précision puisque nous parlons aujourd'hui dans le fil de ce que promeut. (Vous voyez je bouge [*le bras gauche*], c'est comme ça d'ailleurs que c'est en danger de se défaire, je le vois se défaire tous les jours déjà. Il fallait vraiment qu'aujourd'hui je ne sois pas amené à appuyer mes paroles de gestes).

Il se trouve qu'aujourd'hui, j'ai reçu le rapport enfin rendu de l'AERES sur le Département de psychanalyse. Ceux qui ont pris connaissance de ce magazine savent ce que c'est que l'AERES : la centralisation de toutes les évaluations universitaires sur le territoire français.

Seulement ceux qui ont lus ce magazine le savent, parce que bien qu'il ait été envoyé à toutes les rédactions de France, je dois constater que pas une n'a repris l'information.

C'est un signe des temps que, au fond, l'université française est si atteinte qu'on laisse l'administration et le pouvoir politique la charcuter et tout le monde regarde d'un autre côté en se disant « ça ne pas être pire que c'est maintenant. »

Je suppose que c'est quelque chose cet ordre qui explique un black-out quand même remarquable. Mais enfin ceux qui ont lu *LNA* sont au courant de cet étrange monstre bureaucratique qui a poussé, qu'on a fait croître au milieu de l'université et nous pourrons en suivre au cours des années à la fois l'impérialisme et vraisemblablement la décadence.

Alors il se trouve que le Département de psychanalyse a été évalué, dans le cadre de l'AERES, par des…, enfin, dans un cadre qui immédiatement me paraissait pas favorable. Eh bien j'ai eu ce matin vers 11 heures par mail, le rapport du comité d'experts et je ne vais pas vous le lire, mais je ne peux pas dire autrement que : il est extrêmement favorable. (*Applaudissements*).

Il est extrêmement favorable et vraiment les quelques réserves qui osent être formulées sont aussitôt assorties de considérations qui expliquent que, bien entendu il ne peut pas en être autrement et que ça n'enlève en rien à l'extraordinaire rayonnement intellectuel et international de notre activité.

Eh bien c'est une satisfaction.

Et, au moins jusqu'à la prochaine fois, bien sûr, jusqu'à la prochaine fois, nous sommes tranquilles. La prochaine fois, c'est pour dans deux ans, et donc il faut s'apprêter, il faut apprêter nos petits tambours pour cette occasion. Voilà.

Alors je donne le micro d'abord à Jean-Daniel Matet – il faut qu'il accroche ça à sa cravate et tout se passera bien.

Jean-Daniel Matet :

Eh bien j'avais appelé donc ce papier :

« **L'obscurantisme au pouvoir**

La bascule d'une institution sous couvert d'une remise en ordre cognitivo-comportementale. »

Il est vrai que ça date déjà de un mois ou deux, et j'étais au maximum de la tension des relations avec les dirigeants de cette institution et je n'ai pas eu beaucoup à me forcer pour écrire cela.

Donc je vous décris d'abord un peu le contexte.

C'est un IME comme beaucoup d'autres, une institution médico-sociale, qui reçoit des enfants et des adolescents dans quatre services distincts : un Service Petite Enfance qui accueille des enfants de 0 à 6 ans (il y a 16 places), une antenne pour enfants autistes qui a été crée il y a deux ou trois ans (qui a 6 places), un EMP qui reçoit des enfants de 6 à 13 ans (29 places), une SIF-Pro, des adolescents de 14 à 20 ans (39 places), et un SESSAD – un service de soins à domicile pour des jeunes de 13 à 20 ans (26 places).

L'agrément de cet établissement stipule qu'il reçoit des enfants présentant une « déficience mentale avec troubles de la personnalité. »

Rapidement l'historique. Il a été créé en 1972 et géré par une « association de parents et d'amis d'enfants inadaptés » - c'est comme ça qu'elle s'appelle.

Premier établissement de cette association, qui en gère maintenant plusieurs autres, il a toujours fait l'objet d'une certaine insatisfaction de l'association – c'était son enfant chéri en même temps, c'était le premier établissement qu'ils créaient historiquement - et ces associations évidemment délèguent leurs responsabilité à des professionnels puisque eux ce sont des parents des enfants qu'ils mettent dans ces institutions.

Et donc faisait part régulièrement d'une certaine insatisfaction auprès des professionnels mais elle laissait travailler.

Elle respectait donc les professionnels qui y travaillaient sous la responsabilité d'une direction, qui est l'émanation directe, si je puis dire, de cette association.

Plusieurs crises ont émaillé l'histoire de cette institution - mais comme dans beaucoup d'institutions - dont une sévère il y a une dizaine d'années qui avait vu un directeur d'origine canadienne cherchant à imposer un modèle autoritaire de gestion – c'était à l'avant-garde, disons à l'époque, en France en tout cas -, qui se disait très opposé aux pratiques relationnelles qui étaient en cours à l'époque.

Mais la brutalité de cet homme, la solidarité des personnels qui s'étaient élevés contre une direction inspirée par une conception comportementaliste du fonctionnement institutionnel, avaient fini par convaincre l'association que cet homme au passé institutionnel tumultueux – il avait fallu qu'on reconstitue son CV, bien sûr qu'il l'avait pas donné comme tel -, donc on avait convaincu l'association qu'il n'était pas l'homme de la situation.

L'insatisfaction de cette association s'est toutefois traduite par la succession de directeurs « démissionnés », licenciés (une dizaine depuis la création) auxquels étaient reprochés leur insuffisance quant à la gestion technique, leur trop grand laxisme à l'égard des équipes, etc., toujours des raisons plus ou moins différentes.

Malgré tout on avait pu maintenir au-delà de ces directions qui changeaient régulièrement la permanence d'une orientation que je dirais entre guillemets « relationnelle ».

Les directeurs passaient, mais les équipes d'éducateurs spécialisés, moniteurs de sports, paramédicaux (psychomotriciens, orthophonistes), psychologues et psychiatres – comme il y a dans ces établissements - travaillaient, avec un esprit de professionnalisme, dans l'accompagnement éducatif et le soin aux enfants qui s'est rarement démenti.

Beaucoup de parents d'ailleurs, de ces enfants, témoignaient de leur satisfaction dans le travail accompli par ces professionnels.

Bien sûr, quelques-uns – si je précise ça c'est qu'effectivement dans ces moments de tension institutionnels il y a de grandes manipulations des opinions et évidemment on peut toujours trouver tel ou tel parent, plus ou moins revendicatif qui se plaint que son enfant n'ait pas été accueilli comme ils l'auraient voulu ou que les résultats obtenus n'aient pas été ceux qu'ils auraient souhaités.

Donc il faut bien dire que c'est un établissement qui accueille des enfants qui présentent des retards mentaux sévères avec des troubles qui interagissent inévitablement avec leurs parents.

J'utilise une terminologie comme vous voyez qui est un peu éloignée de nos catégories clinique mais qui situe le contexte sociologique et politique dans lequel cela se passe.

Donc c'est le cadre général où cette histoire s'est déroulée et donc où j'ai fonctionné pendant une trentaine d'années.

Le service dans lequel j'ai pu travailler était le Service Petite Enfance avec l'antenne qui avait été créé il y a trois ans pour enfants autistes, que j'avais souhaité dans un contexte disons départemental en particulier et dont nous avions soutenu la mise en place, d'ailleurs à vrai dire un peu avertit de l'évolution que prenait ce champ de la prise en charge des enfants autistes. Ils nous avaient semblés intéressant dans le contexte dans lequel nous étions, de pouvoir soutenir la création d'un service orienté par la psychanalyse dans un contexte où il commençait à en être tout à fait autrement puisque toutes les structures aujourd'hui qui se créent sous…, enfin la plupart des structures qui se créent sous l'égide de l'autisme sont orientées par les TCC ou par les méthodes qui s'y approchent.

Donc, recevant de très jeunes enfants (moins de six ans), souvent sans parole, il était inconcevable pour nous que le travail de cette équipe s'accomplisse sans un lien étroit avec leur familles qui nous confiaient leurs enfants. Entretiens d'admission pour peaufiner une orientation diagnostique, entretiens réguliers avec les familles, orientation et accompagnement du travail des éducateurs en liaison étroite avec la psychologue et les paramédicaux.

Nous avons démontré comment une approche relationnelle par la parole, entre tous ces protagonistes, produisait d'incontestables résultats : apaisement des enfants dont le comportement était très perturbé, accès au langage et à la parole de la plupart d'entre eux, appui pris sur les constructions de ces enfants qui nous ont souvent démontré le bon usage qu'ils savaient faire de leurs petites trouvailles à condition d'être là pour les enregistrer.

Le bon sens ne suffit pas et une approche strictement éducative a le plus souvent un effet dévastateur sur ces enfants dont nous cherchions à exploiter la moindre production jusque là, le plus souvent, pour obtenir le plus souvent qu'ils accèdent à des apprentissages.

Quand je dis la moindre production c'est le petit signifiant, le petit bruit, le petit cri, ça commence comme ça.

Cela se faisait dans une relation de confiance établie avec leurs parents afin qu'ils puissent eux aussi, ces parents, accueillir le progrès de ces enfants dont on sait que ça n'est pas toujours facile.

C'est sans doute cela qui a fait dire aux gestionnaires - de ces établissements ces derniers temps - que ces équipes faisaient un usage exclusif de la psychanalyse, au détriment de techniques inspirées par les recherches médicales contemporaines.

Il est vrai que beaucoup d'éducateurs, pour leur propre compte, pour supporter leur relation quotidienne aux enfants accueillis qui peuvent les mettre à mal à certains moments (je cite l'exemple de l'enfant qui se précipitent sur le sein des femmes qui s'occupent de lui, tel autre qui montrait une capacité à agresser les plus jeunes) et donc que ces éducateurs ou ces éducatrices avaient recours à des psychanalystes dans un souci de formation qu'elles prenaient d'ailleurs à leur compte.

La formation psychanalytique n'a jamais été une condition exigée pour l'embauche et nous avons souvent constaté – quelque fois à mon étonnement - que les plus réticents – à cette approche - étaient convaincus par une approche relationnelle qui venait à bout des symptômes, de ces enfants, les plus récalcitrants.

Un dernier changement de direction, en mars 2007, fait advenir un autoritarisme – que j'ai appelé un autoritarisme au nom de la loi.

Une nouvelle directrice prend ses fonctions. Nous ne savons rien d'elle, si ce n'est qu'elle a dirigé un centre pour autistes pendant deux ans, où s'appliquait les méthodes comportementalistes et par ailleurs qu'elle aurait eu une formation juridique.

Quelques allusions des responsables de l'association gestionnaire à la nécessité d'ouvrir

l'éducation des enfants à toutes les méthodes scientifiques modernes éveillèrent notre attention. À aucun moment ils n'ont cherché à savoir ce que nous faisions, ni quelle était la réalité de nos résultats. Certains signes nous indiquaient qu'ils avaient un préjugé – qui s'est confirmé : la psychanalyse est responsable de toutes les difficultés rencontrées.

Les difficultés rencontrées ce n'est pas très très compliqué c'est qu'ils reprochaient aux équipes en particulier de ne pas écrire suffisamment, de ne pas laisser suffisamment de traces. Et de ce point de vue-là ils se sont rencontrés avec l'administration qui elle-même ne voulait rien savoir à ce moment là puisque dans les trente années qui ont précédées à de nombreuses reprises on avait fait des rapports, témoignaient devant le conseil d'administration, rencontré, etc., et obtenu leur aval très régulièrement.

Et là, récemment, sous ce défaut allégué de transmission écrite on incriminait la psychanalyse. On voit bien d'ailleurs ce binaire stupide et rudimentaire qui nous était opposé, c'est-à-dire on oppose la parole à ce qui serait à l'écrit, qui serait aujourd'hui la vérité de la transmission. C'est-à-dire transmettre des rapports ça c'est du vrai par contre ce qui se passerait du côté de l'oral effectivement n'aurait pas de pertinence ou pas de scientificité.

C'est alors, avec une rare violence que va s'imposer une méthode de gestion – c'est ça qui m'a frappé - qui vise tout ce qui touche à une approche subjective, qu'elle concerne les enfants ou les personnels.

La lecture des documents de l'association gestionnaire témoigne, d'ailleurs, sous couvert d'une lecture des lois de 2002 et de 2005 – les lois de 2002 et 2005 on est peut-être pas familiarisé avec elles (loi de 2002, du 2 janvier 2002, est celle qui s'appelle « loi de rénovation sociale et médico-sociale » et l'autre est la loi du 4 mars 2002 relative aux droits des malades et à la qualité du système de santé). L'autre loi, celle de 2005, est la loi « pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées » qui définit le handicap de cette manière – à l'article 2, il stipule que « constitue un handicap, au sens de la présente loi, toute limitation d'activité ou restriction de participation à la vie en société subie dans son environnement par une personne en raison d'une altération substantielle, durable ou définitive, d'une ou plusieurs fonctions physiques, sensorielles, mentales, cognitives ou psychiques, d'un polyhandicap ou trouble de santé invalidant ». Autrement dit une définition extrêmement large de la notion de handicap.

L'orientation cognitivo-comportementaliste que je considère plutôt mal assumée ou même ignorée des auteurs eux-mêmes mais qui ont trouvé là une manière, quelque chose qui faisait écho à leurs revendications, et en tout cas association qui s'est mis à s'appuyer très fortement sur ces lois, considérant, comme le Président lui-même le dira dans une réunion publique « cette loi est notre idéal ».

Ça m'avait beaucoup frappé parce que « cette loi est notre idéal », habituellement, d'ailleurs on le voit encore récemment puisqu'il y a eu une manifestation samedi dernier où les handicapés demandent un certain nombre de choses, une loi n'est jamais l'idéal d'un groupe puisque normalement c'est une étape dans la conquête effectivement des revendications à venir. Le législateur fait un compromis. Là il considère que c'est un idéal, donc c'est assez dangereux parce que effectivement. En tout cas moi ça m'a beaucoup frappé.

Dés lors l'affaire est entendue, si c'est l'idéal, les enfants, quelles que soient leurs difficultés psychiques, sont avant tout, dès leur plus jeune âge, dès qu'ils entrent dans le circuit des bénéficiaires de la loi (incontournable pour entrer dans ce type d'établissement), se sont donc des handicapés pour lesquels la priorité est la revendication des droits à l'éducation et à la communication. Peu importe leur

âge, leur potentialité en devenir, leur histoire.

Il faut bien comprendre que recevant des très jeunes enfants, nous maintenions toujours une sorte d'ambiguïté sur cette histoire-là, pour laisser ouvert la possibilité du soin, parce que si vous dites à une mère d'un enfant de deux ans votre enfant est handicapé vous n'avez juste à obtenir les droits pour qu'il rentre dans l'établissement et qu'il obtienne une pension, on voit bien que les parents considèrent que l'affaire est jouée et qu'ils n'ont plus grand chose à faire si ce n'est à cultiver ce pauvre enfant handicapé.

Quand il s'agit d'enfants autistes ou psychotiques comme c'est la plupart du temps le cas, évidemment on préfère maintenir une certaine ambiguïté avec cette histoire, en disant que certainement ils ont droit à un certain nombre de chose mais que les soins sont aussi indispensables pour permettre à cet enfant de devenir comme sujet.

Peu importe leur âge, leur potentialité en devenir ou leur histoire, c'est le texte de loi qui dès lors doit orienter toute les actions des professionnels. Et donc une directrice légaliste et qui néglige l'expérience et le réel au profit du texte de la loi est par excellence celle qu'ils soutiennent – cette association -, fusse au péril de ce qui fonctionnait jusque-là.

La parole des professionnels comme celle des enfants ou même de leur famille – c'était ça le paradoxe - n'a plus de valeur. Seule compte une observation qui se voudrait objective, appareillée de tests et de référentiels qui se donnent les apparences de la science et qui évidemment vont faire l'objet de rapports écrits.

La communication est promue comme une valeur d'échange, à condition qu'elle soit encadrée et qu'elle n'aboutisse qu'à n'être qu'une courroie de transmission des notes de services émises par la direction.

On voit la note de service est devenue un mode majeur de la communication et paradoxalement, alors qu'on avait la promotion de cette communication les visées de cette direction étaient d'empêcher tout le monde de parler. C'était quand même le pendant de cette affaire là.

Les réunions ne sont plus que des caisses de résonance de ces diktats directoriaux et quiconque s'avise d'émettre un avis personnel est rapidement menacé de diverses sanctions jusqu'à l'exclusion. Le psychiatre qui ose introduire une réflexion sur ces méthodes manifeste – lui a-t-on dit - un « goût pour les joutes oratoires publiques » à moins qu'on ne lui reproche de comploter quand il parle à l'un de ses collègues.

Je vous raconte des faits vécus, c'est-à-dire la directrice est venue me voir dans mon bureau en me disant mais vous avez parlé au docteur « chose » qui est votre confrère. Eh bien je lui dis oui, je lui ai parlé, parce effectivement nous parlons des problèmes que nous avons ensemble. Eh bien c'est un complot, c'est un complot que vous avez contre moi.

Ça donne une indication de la manière dont cette dame percevait l'Autre mais bon, en attendant, elle était très soutenue par cette association et organisait l'ensemble du fonctionnement institutionnel sur ce point.

Les réunions pluridisciplinaires, qui font pourtant partie du fonctionnement statutaire de ces établissements, sont décriées par la direction, car les catégories professionnelles échangent entre elles. L'éducatif doit être séparé du thérapeutique, lui-même n'étant plus conçu que sur le mode de la prescription médicale jusqu'à s'étonner de l'absence de prescription de psychotropes aux plus jeunes.

Le terme de handicap est devenu alors un mot à tout faire. Comme la dépression est venue réduire la clinique à quelques signes que traiteraient les nouvelles molécules, le handicap est devenu – et ça, ça me paraît des choses extrêmement d'actualité et liées à ces deux lois dont je viens de parler, le handicap est devenu un fourre-tout

auquel sont censées répondre quelques mesures médico-sociales.

Le trajet individuel se dissout dans le genre pour n'être plus qu'une variable réduite à quelques signes où disparaît toute subjectivité, suspecte de brouiller les cartes d'une évaluation scientifique, économique et gestionnaire.

Le bon handicapé est séparé du mauvais, celui qui n'est pas susceptible de bénéficier des mesures que la loi idéale de 2005 n'a pas prévu pour lui.

Ainsi la subtile distinction entre le handicapé mental et le handicapé psychique, au dire même du président de l'association, règle les impasses dans lesquelles certaines prises en charges se trouvent.

Le handicapé mental est celui dont le retard intellectuel, testable depuis l'origine de la psychométrie, est la conséquence d'une atteinte génétique ou d'une atteinte anatomique lié à des pathologies ante et post natales. Le déficit intellectuel est dès lors considéré comme un déficit instrumental relevant de techniques éducatives spécialisées.

Le handicapé psychique, lui au contraire, relève de la pathologie mentale et de ses conséquences et nécessite des soins psychiatriques spécialisés. Cette distinction robuste, enseignée de longue date par les chaires médicales, résiste mal au réel de la clinique. Il suffirait pour s'en convaincre de se souvenir des débats législatifs qui ont accompagné le classement de l'autisme dans le registre du handicap relevant de l'éducation spécialisée.

Du coup toutes les subtilités diagnostiques qui permettaient de repérer chez de très jeunes enfants des signes de psychoses, des hallucinations précoces, ou d'état dépressif et d'ouvrir par là-même à des prises en charge thérapeutiques adéquates ont été balayées par l'usage généralisé du terme d'autisme pour caractériser tout trouble du jeune enfant, sans lésions cérébrales objectivables, qui présente un retard de langage ou un repli social.

Je crois que ces glissements sémantiques me paraissent tout à fait importants puisque effectivement c'est la manière dont s'impose le terme de handicap dont une catégorie, toute la souffrance du jeune enfant est passé du côté de l'autisme et donc du côté du handicap. Il y a comme ça un glissement successif qui s'est opéré, au fur et à mesure des textes législatifs et sous la poussée de ces associations de parents en particulier et peut-être sous la faiblesse ou l'incurie des psychiatres qui n'ont pas su en tout cas défendre quelque chose du domaine de soins auquel ces enfants pouvaient prétendre.

Donc je considère, moi, que d'une certaine manière ces lois se retournent contre les parents et leurs enfants.

Ces tentatives de classifications passent à côté d'une donnée essentielle qui fait que chaque enfant, handicapé ou pas, naît dans un contexte familial et qu'il entretient avec lui des relations qui s'avèrent déterminantes pour son développement et qu'il n'y a pas d'autres moyens que celui de régler au cas par cas de chaque histoire les réponses que les adultes, éducateurs, thérapeutes peuvent proposer à ces enfants.

L'eugénisme ambiant ne fera rien au fait que chaque enfant a des parents et qu'il n'en changera pas, même si l'on corrige ses gènes. Cela ne peut se faire sans prendre en compte la solution que chaque sujet, aussi jeune soit-il, a forgé pour s'adapter au contexte de sa naissance et c'est en travaillant avec ces données qu'une évolution se dessinera pour chacun, handicapé ou pas.

Aucun pédagogue sérieux ne prétendra qu'en offrant des moyens éducatifs équivalents à tous les enfants qui ont 130 de Quotient Intellectuel, il puisse obtenir des résultats équivalents.

Alors pourquoi vouloir imposer une telle démarche aux enfants handicapés ? L'expérience a montré que le soutien aux solutions trouvées très précocement par des enfants présentant un retard de développement leur permettait d'utiliser le maximum de leur possibilité. Si nous n'avions pas

pris en compte les phobies d'une petite fille porteuse d'une trisomie 21, si nous n'avions pas pris au sérieux la connaissance paradoxale des trajets de RER d'un enfant qui ne parlait pas, aucun d'eux n'aurait connu le développement ultérieur qui leur a permis une insertion sociale optimale.

La menace et la sanction, enfin, mode suprême de la rééducation.

C'est à tout cela que les méthodes cognitivo-comportementales demandent de renoncer – tout ce que je viens de dire auparavant - pour privilégier le seul abord instrumental, que mesureront tests et référentiels basés sur les échelles statistiques.

Cette démarche a son prix : celle du silence de tous. La parole est un artefact qui devient insupportable pour le testeur ou le gestionnaire. La directrice de l'IME l'a compris et a donné instruction pour que cette parole soit réduite au minimum et celui qui émet un avis, une opinion tirée de son expérience s'inscrit en faux quant à la démarche volontaire qu'elle impose, puisqu'elle sait ce qui est bon pour chacun et pour tous. La parole est une prise de risque qu'elle ne veut pas assumer, dans la crainte qu'elle exprime à toute occasion de l'accident qui pourrait arriver, de l'enfant qui pourrait s'électrocuter, se noyer, se faire écraser, se faire maltraiter, engageant sa propre responsabilité civile ou pénale. Aucune délégation n'est dès lors possible, elle doit tout commander, tout instruire et toute réponse ne peut passer que par elle.

Quand j'entends dire que la grève des personnels de l'établissement, à l'instigation d'un syndicat, n'a pas été un succès car un quart du personnel s'est déclaré gréviste, ce qu'elle cache, c'est que la très grande majorité des éducateurs présents étaient en grève, que la chape de plomb instaurée n'a pas permis au personnel non éducatif d'être informé de cette grève, que les parents des enfants eux-mêmes n'en ont pas été informés, ni du mouvement social en cours ni de ses causes : la maltraitance grandissante à l'endroit des personnels éducatifs avec ses conséquences sur la prise en charge des enfants.

La direction ne les a pas non plus informés du fait qu'elle utilise des personnes bénévoles non formées pour accueillir les enfants quand leurs éducateurs sont en grève. Elle ne les informe pas non plus, pas plus que les cadres de l'établissement toujours accusés de ne pas être à l'unisson de ses commandements, quand elle embauche sans souci de leur qualification des faisant fonction d'éducateurs pour remplacer les employés toujours plus nombreux à se retrouver en arrêt de maladie ou démissionnaires. Ce n'est pas seulement un défaut d'information, mais aussi une volonté de désinformer quand la démission d'éducatrices est mise au compte de leurs convenances personnelles et que celles-ci écrivent que les modifications de leurs orientations de travail ne leur permettent plus de rester dans l'établissement. Information pour le bien de tous probablement quand la menace est faite publiquement aux éducateurs qu'ils ne trouveront pas un autre emploi s'ils démissionnent compte tenu des relations dont la direction dispose.

La communication qui impose le silence.

Mode majeur de communication quand les éducateurs ont l'interdiction de s'adresser directement aux parents des enfants dont ils s'occupent, par crainte des informations qui pourraient être transmises, obligeant toute relations avec les familles à passer par la direction. Le psychiatre lui-même est enjoint de participer avec la directrice aux entretiens avec les familles et son refus au nom des exigences de sa pratique professionnelle est suspect et noté soigneusement dans les comptes-rendus.

Chaque détail de dysfonctionnement, chaque incident, chaque accident bénin jusqu'à lors qui sont survenus et sont multipliés ces derniers mois, sont isolés de leur contexte et systématiquement imputés aux professionnels. Ces professionnels sont convoqués, sermonnés ou l'affaire

est instruite à charge avec sanction qui va de l'avertissement à la menace d'exclusion. Les familles qui questionnent sont suspectes de ne pas vouloir le bien de leur enfant et les maltraitances qui apparaissent, sous couvert d'autorité bien appliquée, sont niées voire imputées aux familles elles-mêmes.

La directrice a voulu montrer l'exemple, elle n'a pas hésité devant le contact physique avec des enfants agités, sous prétexte de le réduire ou de protéger les éducatrices, négligeant les conséquences pour l'enfant ou sa famille qui refusent dès lors de fréquenter l'établissement. Je n'ai pas assisté à la scène, mais ce n'est pas la seule qui me fut rapportée, avec la crainte des témoins de s'exprimer devant les menaces qui pèsent sur leur emploi.

Si j'ai raconté tout ça, ce témoignage que je rapporte, je pense que c'est quelque chose qui est en train de se passer dans un certain nombre d'établissements. Ça paraît assez monstrueux quand on le rapporte comme ça, mais ce qui me frappe c'est effectivement à quel point et les familles et les personnels ont supportés ça finalement – il y a quelques démissions – mais les gens restent en place. Et les gens dans une ambiance en plus sans doute de mise au pas, de mise en ordre de la société supportent d'autant plus en se disant il n'y a pas moyen de faire autrement, on va perdre notre emploi, qu'est-ce qui va se passer.

La règle que partageaient les personnels de ne jamais entrer en contact physique avec les enfants les plus perturbés portaient pourtant ses fruits, en leur faisant signe de la limite que nous mettions au déchaînement de leur propre violence. Cette règle élémentaire qui tire tout le monde vers un plus de civilisation est ainsi bafouée par ceux qui prétendent venir à bout des comportements perturbés par des comportements éducatifs. L'éducation n'a de sens que dans la mesure où elle promeut le sujet dans le registre de la parole et du langage et se contredit elle-même quand elle se fonde sur un déni de la parole d'autrui.

Dans cette gestion digne des pires gestions du personnel, auxquelles l'industrie a elle-même le plus souvent renoncé, il s'agit de faire croire aux parents, aux autorités de tutelle, qu'on peut leur vendre un programme éducatif «clé en main », évaluable et mesurable à merci, auquel ceux qui s'opposent ne seraient que des idéologues rebelles. Il est facile ici de comprendre que l'idéologie qu'il s'agit d'imposer à tous, contre leur gré est un mode fonctionnement qui fait fi de l'expérience accumulée.

Se soumettre ou se démettre, c'est le conseil que l'on vous donne si vous dénoncez ces faits et si vous ne vous laissez pas impressionner par les menaces diverses que l'on fait peser sur votre emploi, mettant en cause votre déontologie, voire votre morale. Un psychiatre de l'établissement n'a-t-il pas été suspecté d'être responsable de la dégradation des locaux eux-mêmes ou de l'absence d'aménagement des espaces verts.

C'est dans une lettre, c'est écrit, c'est un courrier !

Nous assistons-là à une dérive de la prise en charge des enfants dont personne ne saurait prétendre que le handicap mental, psychique dont il souffre soit sans retentissement sur leur propre famille, qu'il y est parfois intriqué avec la problématique familiale.

La méconnaissance de cette intrication condamne les uns et les autres à une impasse qui ne peut que renforcer ce dont ils souffrent. Que les parents craignent d'être reconnus coupables dans cette démarche n'élimine pas leur responsabilité, ni la culpabilité qu'ils peuvent en éprouver. Il n'y a pas que les parents d'enfants handicapés qui ont imaginé un enfant idéal et c'est avec l'enfant tel qu'il est, avec ses capacités et ses insuffisances qu'ils auront à vivre son éducation. Le travail des professionnels spécialisés est de traiter tout cela avec tact, jamais en le banalisant, ni en considérant que l'on puisse s'adresser aux enfants et aux parents comme de simples

consommateurs d'un dispositif mis à leur disposition. C'est un enjeu qui dépasse ce qui se passe dans de tels établissements, c'est une conséquence d'une mauvaise lecture des textes législatifs faite au détriment de ceux qu'ils protègent.

Les associations de parents ont eu un rôle déterminant dans le développement des institutions pour accueillir les enfants qui étaient dits inadaptés, là où la puissance publique se montrait défaillante, là où la psychiatrie se montrait incapable de relever le défi de ces situations.

Mais aujourd'hui vont-elles s'engager, contre les professionnels, dans une direction qui annulera la générosité de ce premier mouvement en restreignant l'accès à leurs établissements aux seuls enfants susceptibles de bénéficier des programmes rééducatifs comportementaux et aux parents qui l'accepteraient ? Les organismes de tutelle se feront-ils complices de telles orientations sous prétexte d'économies budgétaires ou de rigueur de gestion ? C'est un problème de santé publique qu'il est urgent de ne pas méconnaître. Le cognitivisme n'est qu'un alibi qui ne se développera qu'en imposant le silence à tous. Nous avons choisi de ne pas nous taire quelque soit les menaces que l'on peut nous faire.

Merci.

Applaudissements.

Jacques-Alain Miller :

Oui, peut-être que, si vous voulez bien, faisons une pause et voyons si certains veulent apporter des informations complémentaires ou questionner.

Je suppose qu'il y a ici un certain nombre de personnes qui ont à faire dans des institutions à des processus peut-être voisins.

Ce qui me frappe après vous avoir entendu, après avoir lu ce texte, c'est quand même l'échec de la propagande psychanalytique, qui, tout de même dans les années 60-70, l'idée des pratiques relationnelles - comme vous les avez appelées là ou comme ça s'appelle dans votre institution – l'idée des pratiques relationnelles avait le vent en poupe, était même au niveau de l'évidence.

Et, là, on a le sentiment que l'évidence a changé de camp. Là, nous voyons que nous avons affaire à des phénomènes de longue durée ou de moyenne durée - c'est-à-dire vous avez une expérience sur trente ans et vous pouvez dire : là, il y a une cassure - et on voit un changement de statut de l'administration simplement en vous suivant à partir des données que vous apportez. On a le sentiment d'une administration qui vraiment se prend pour le grand Autre. C'est-à-dire c'est à elle, c'est pour elle que l'on travaille et c'est pour se faire comprendre d'elle dans son langage à elle.

Et donc la note de service, le rapport - comme vous le soulignez – deviennent les modes de communication conformes aux exigences de l'Autre majuscule. Alors qu'on a le sentiment, enfin dans les années 60-70, on avait une administration tout de même beaucoup plus à l'écoute et qui s'offrait à servir ce qui alors apparaissait comme nouveau.

Or aujourd'hui, la dévalorisation de l'oral, de la transmission orale et l'écrit partout, en effet traduit ce changement de statut, et cette prise de pouvoir de l'administration. Michel Foucault en son temps avait consacré des pages mémorables à l'institution du rapport administratif, montrant comment la prise de notes et l'archivage de cette documentation avaient été un élément constitutif du pouvoir administratif moderne. On voit qu'on cherche là à faire descendre ces pratiques jusque que dans le détail, à des employés de ces institutions.

Ça n'est plus seulement l'administration parle à l'administration mais l'administration oblige les administrés, enfin, les employés et ceux qui sont au travail à parler exclusivement son langage.

Alors il y a toujours bien sûr, il a toujours fallu lui parler son langage, se faire comprendre d'elle, mais on a le

sentiment ici que c'est un fonctionnement administratif totalitaire qui demande…

Jean-Daniel Matet :

…Et tout ce qui faisaient les limites entre les professionnels, les administrés, les enfants, les parents, etc., qui sont des limites, disons des limites du champ de l'intime, de l'extime, du dedans, du dehors, etc., tout ça s'estompe, pour avoir une sorte de transparence depuis le bout chou jusqu'au sommet de l'administration.

C'est-à-dire que, finalement, c'est le même mode de transmission qu'on impose à tous, c'est-à-dire la petite méthode éducative. On doit pouvoir en rendre compte tant dans le détail du travail de l'éducateur que dans le contrôle que va exercer le psychiatre, etc., jusque la directrice et après la DDASS. Et c'est avec une sorte de tentative de rendre lisible tout cela comme si ça pouvait l'être et sans reste.

Alors quand vous disiez qu'effectivement les choses ont changé, effectivement puisque moi-même j'ai été recruté sur une annonce qui était parue à l'École freudienne de Paris donc c'est pour dire. Que, à l'époque, la direction de cet établissement considérait que pour recruter un psychiatre, il fallait mettre son annonce à l'École freudienne de Paris.

On voit qu'aujourd'hui c'est bien différent puisque c'est pour cette raison là même qu'on veut changer les choses. C'est un virage radical et effectivement…

Jacques-Alain Miller :

…Alors c'est une prise de pouvoir, ce que vous traduisez, la directrice qui vient vous reprocher de parler aux collègues en disant c'est un complot. Ça traduit, disons, ce sont des phénomènes qui ne sont pas inconnus, qui traduisent et qui sont présents lorsqu'il y a une prise de pouvoir. Et, en effet, alors là les échanges les plus innocents peuvent être taxés de complot.

Et quelqu'un qui était toujours sur le qui-vive comme Staline considérait en effet que toutes conversations privées étaient potentiellement un complot. Et Mao Tsé-toung, qui a une autre expérience du pouvoir, lui, disait que dès qu'on parle on fait de la propagande. C'est aussi très raisonnable, bon.

Mais ce qui apparaît, ce qui est quand même frappant, c'est la prise de pouvoir de l'administration. Bon on peut dire elle a eu le pouvoir mais il y a et je pense qu'on le verra aussi en parlant du Royaume-Uni, en parlant de cette terre soit-disant du bon sens, que les Français ont toujours respectée comme la terre du bon sens, ont moquée comme la terre du bon sens un peu rassis, a découvert aussi cette prise de pouvoir de l'administration.

Ce mode de rendre compte et l'évaluation, comme on sait, ça a commencé dans l'entreprise, ça a commencé, dit-on, chez Toyota, qui est devenu depuis le plus grand, qui a dépassé General Motors, est devenue la marque la plus répandue dans le monde, et je me souviens, je l'ai mentionné à l'époque, j'avais interrogé un scientifique sur qu'est-ce que c'était selon lui, pourquoi l'évaluation s'imposait partout et il m'avait répondu que dans l'entreprise, ça avait traduit la prise de pouvoir des managers sur les ingénieurs, en exigeant l'évaluation et au nom, en construisant l'évidence de l'évaluation, c'est-à-dire les gens vous disent de façon : comment voulez-vous faire sans évaluer - ça paraît aujourd'hui impensable. Or il y a derrière une prise de pouvoir, la prise de pouvoir de ceux à qui va s'adresser l'évaluation et qui mettent en place les dispositifs et on voit là que c'est en train de descendre jusqu'au plus profond de notre activité.

Alors ça n'atteint, et ça atteint déjà pour les professions réglementées comme celle de médecin et psychiatre, etc., ça atteint leur activité libérale aussi bien.

Donc nous avons affaire, enfin, comme dirait l'autre, c'est un phénomène de société, c'est un

phénomène de civilisation, dont le premier moment de l'émergence, ça a été quand même pour nous une sorte de stupéfaction. Nous devons aujourd'hui préparer le moment où il reflue.

Jean-Daniel Matet :
On voit bien que ça commence, si je puis dire, par les maillons faibles. Ce président d'association que je connais bien est un homme assez couard, c'est un homme qui a peur de lui comme de son ombre et effectivement craignait les menées de l'administration : pour les budgets, pour les risques civils et pénaux qui sont ceux de la gestion des établissements et donc s'est fait très rapidement, le plus facilement transparent à l'avancée de ces méthodes, on voit bien comment ça marche.

Mais enfin effectivement moi, j'y vois - comme vous le dites - le signe de quelque chose qui est en train de changer dans le détail de tous ces établissements. Puisque j'ai donné l'exemple de celui-là parce que je l'ai vécu et que ça m'a été un peu pénible de vivre ça, je l'ai pas vécu très longtemps parce que j'ai pris mes clic et mes clac, j'ai trouvé ça assez pénible et effectivement j'ai eu le témoignage que déjà dans un certain nombre d'établissements ou c'était passé ou ça allait le devenir.

Jacques-Alain Miller :
Est-ce que ? Oui ?

Une auditrice dans l'amphi :
Je voudrais simplement revenir sur un point justement en ce qui concerne l'employeur. Parce qu'on a l'impression qu'il s'agit de l'administration. L'administration, c'est celle qui finance, c'est effectivement très important. Mais les employeurs, il s'agit, si j'ai bien compris, de structures d'établissements qui sont régies par la loi des associations loi 1901 et donc les employeurs, ce sont les parents des enfants qui sont accueillis dans cette structure. Donc c'est eux les employeurs, c'est eux qui ont recruté ce type de personnels, ce n'est pas l'administration. Alors peut-être qu'il y a effectivement l'administration derrière qui pousse justement pour cette orientation mais les parents en connaissance de cause ont choisit cette personne là plutôt qu'effectivement un autre type d'orientation.

Jean-Daniel Matet :
Tout à fait, effectivement. C'est pour ça que je parlais de maillon faible.

Une autre auditrice dans l'amphi :
L'employeur, ce n'est pas les parents, l'employeur c'est celui qui paye.

Jean-Daniel Matet :
Non, l'employeur c'est effectivement l'association, c'est une association 1901 qui obtient les budgets de la Ddass, si vous voulez, de la Sécurité sociale. Mais l'employeur, c'est effectivement l'association mais qui est soumise à des contrôles comme on sait aujourd'hui extrêmement tatillons et précis et qui effectivement nécessitent d'avoir un tout petit peu de courage et d'orientation pour défendre ses idées si on en a. Si on n'en a pas, évidemment, on laisse passer ce qui paraît aller le plus dans le sens…, parce que l'administration qu'est-ce qu'elle demande ? L'administration demande les rapports les plus clairs et les plus simples pour continuer à fournir les budgets. On peut même dire, ce n'est pas compliqué, dans le département où ça se passe, il y a des luttes entre les associations de parents, entre certaines associations de parents et il y en a qui sont plus zélées que d'autres comme celle-ci pour obtenir certains budgets supplémentaires que leur octroie l'administration s'ils se tiennent bien.

Et donc c'est pour ça, on voit que l'administration elle-même a partie prenante dans cette affaire. Et tous ces gens-là, sans rien connaître du cognitivo-comportementalisme, c'est ça qui m'amuse beaucoup, c'est-à-dire qu'ils ne connaissent rien, ils sont simplement sensibles à un mode de transmission de la théorie de tout ça qui

leur paraît congruente avec la bonne gestion qu'ils veulent avoir.

Jacques-Alain Miller :
Alors comment a tourné, s'est inversée l'humeur de cette association de parents à l'endroit de la psychanalyse ?

Jean-Daniel Matet :
À vrai dire, ils ne connaissaient pas plus la psychanalyse auparavant. Mais simplement tout ça leur apparaît, je ne sais pas très bien comment ça s'est passé. Si ce n'est que, si vous voulez, pendant plusieurs années il n'y a pas eu de direction. La direction était là, n'était pas là, etc., et nous avons continué à travailler. Et je crois que, c'est pour ça que j'ai parlé d'insatisfaction, de cette association, qui toujours trouvait qu'elle n'avait pas assez d'informations sur ce qui se passait. Et donc l'humeur a tourné sur cette histoire de défaut d'écrire. Elle a trouvé que nous n'écrivions pas assez, non pas que nous n'écrivions pas mais nous écrivions sans doute dans une forme de récits de cas et de récits d'histoires d'enfants qui ne correspondaient pas…

Jacques-Alain Miller :
… et ils souhaitaient quels…

Jean-Daniel Matet :
Ils souhaitaient des référentiels, des tests. Par exemple, pour vous donner un exemple : à un moment donné la direction lors d'une réunion dit à la psychomotricienne : « vous n'avez pas de référentiels pour apprécier l'évolution de cet enfant autiste qui, avant, fonctionnait à un mètre de la baignoire… »

Jacques-Alain Miller :
Donc c'est une affaire d'évaluation. C'est le défaut, disons constaté, que vous ne procédiez pas selon les procédures types de l'évaluation, d'avoir un modèle, un modèle de référence par rapport à quoi on étalonne chaque sujet.

Et au fond, c'est ça qui a commencé à déranger quoi ? Alors l'administration ? Les parents ? Au fond c'est insaisissable, même pour vous qui avait vécu ça de l'intérieur et qui avez visiblement conservé un certain investissement, vous ne pouvez pas dire comment ça a commencé.

Jean-Daniel Matet
D'abord ça s'est passé très brutalement…

Jacques-Alain Miller :
Ça fait penser à la pièce de Ionesco, *Le rhinocéros*, quand, à un moment, je ne sais pas pourquoi, les gens commencent à se transformer en rhinocéros. Il y en a un, il y en a deux, les gens disent c'est monstrueux, et puis quand le nombre de rhinocéros a atteint une certaine proportion, des gens commencent à se dire mais finalement il faut les comprendre et puis ça n'est pas si mal et puis finalement il ne reste que le héros de l'Unesco, Béranger, qui jusqu'au bout refuse de passer rhinocéros.
J'ai une faiblesse pour cette pièce là, j'y ai trouvé une profonde pertinence dans le groupe social, et là, on a l'impression qu'on a un peu *Le rhinocéros* de Ionesco.

Jean-Daniel Matet :
Si vous voulez la reprise en main, l'idée d'une reprise en main par la directrice, là, tout d'un coup est venue après quelque chose comme, il y avait eu un directeur précèdent qui paraissait, il donnait satisfaction mais il est resté là six mois. Au bout de six mois on nous a dit son dossier n'est pas conforme, au bout de six mois, ils se sont aperçu que le deuxième n'était pas conforme, donc il a été viré, pour faire venir cette dame et qui tout d'un coup a décidé que rien de ce qui se passait là n'allait…

Jacques-Alain Miller :
Enfin visiblement, nous considérons cette dame comme une contingence, comme nous disons.

Mais, au fond, le mouvement de civilisation a choisi cet humble véhicule de la directrice, etc., pour se réaliser.

Est-ce que quelqu'un veut encore prendre la parole et nous donnons la parole à…, oui, là-haut ?

Un auditeur dans l'amphi :

J'ai été très sensible à la question de l'écrit, en fait. Je ne pense pas que ce ne soit que la question de l'évaluation. C'est la transmission de l'information et l'information écrite et ce n'est pas seulement le contenu mais c'est aussi le contenant, d'écrire d'une certaine façon et écrire aussi donc, informer de tout jusqu'au secret de ce qui est confié par l'enfant. C'est-à-dire les mauvais traitements, les abus, tout ça est consigné par écrit.

Moi je suis surpris du nombre d'interventions des référents sociaux, par exemple informer leur hiérarchie. Ils sont tenus d'informer leur hiérarchie de tout ce qui arrive aux enfants et ça n'est pas directement lié à l'évaluation. C'est la transmission de l'information par l'écrit et dans une certaine forme.

Jean-Daniel Matet :

Oui, c'est vrai. On voit bien que ça ne peut jamais satisfaire, parce qu'effectivement, c'est ça qu'il se passait. Il y avait des traces écrites, il y avait des choses écrites, il y avait des dossiers des enfants. Mais ça n'était pas sous la forme qu'ils exigeaient, jamais assez sous la forme qu'ils exigeaient. Pourtant les éducatrices avaient fait des efforts…

Jacques-Alain Miller :

C'est peut-être pas une question de quantité seulement, c'est une question de mode d'écriture, de style…

Jean-Daniel Matet :

…de style d'écriture, d'appréciation, de mesures, etc.

Jacques-Alain Miller :

Très bien.

Pierre-Gilles Guéguen ?

Merci Jean-Daniel Matet.

Pierre-Gilles Guéguen :

C'est donc la politique du bonheur en Grande-Bretagne que j'ai choisi de vous parler à l'intention de Jacques-Alain Miller.

La théorie micro-économique du bonheur ou du bien-être, il y a deux versions qui sont un peu complémentes sur la qualification de cette politique, est en vogue depuis une quinzaine d'années et a particulièrement séduit le New Labour – le parti de Tony Blair – à son arrivée au pouvoir en 1997.

Comme vous avez pu le voir, le Président Sarkozy, devant les Chambres réunies, au Parlement britannique, a déclaré que c'était aussi la politique qu'il voulait suivre et celle qu'il continuait…

Donc des économistes experts…

Jacques-Alain Miller :

Oui, enfin, c'est vrai que ça donne, le dernier discours du Président de la république devant le Parlement anglais, la chambre des Lords (House of Lords), donne tout son prix à votre contribution puisque ce Président a déclaré que les Anglais étaient en tout notre modèle dans la gestion de l'État, de l'économie, des relations sociales.

Et donc, ça n'est pas un Président qui en position de réaliser absolument tout ce qu'il promet ou tout ce qu'il rêve, il paraît même – si j'ose dire un peu handicapé, politiquement, de ce point de vue là actuellement, enfin plutôt à ramer pour éviter la faillite de l'État, et puis les mouvements sociaux, etc., mais enfin l'intention est là. C'est-à-dire que ce que vous nous décrivez fait l'admiration du plus haut responsable politique de la France. Voilà.

Pierre-Gilles Guéguen :

Cette politique, pour la réaliser, Tony Blair s'est entouré d'économistes experts, conseillers auprès du ministère de la santé qui ont très largement inspiré le bouleversement du *National Health Service* – on disait que c'était la religion anglaise, ce service de santé d'État et gratuit - qui était devenu très inefficace depuis les années 70.

Comment s'expliquer donc que partis du modèle du *National Health Service* le gouvernement travailliste ait récemment promis – c'était le 14 octobre 2007 - sur le conseil de ses économistes, de former dans les deux ans 10000 thérapeutes cognitivo-comportementalistes pour traiter la dépression au Royaume-Uni ?

Ce qui nous semble une aberration bureaucratique est-il aujourd'hui dans les dossiers de la Haute autorité de la Santé comme le fait craindre la campagne publicitaire de dépistage de la dépression que nous avons combattu, et que nous continuons à combattre ?

De nombreux économistes dans le monde effectuent des recherches sur le thème du bonheur et s'appuient sur des données cognitivo-comportementales. Le plus connu, un des plus connu, est le prix Nobel d'Économie de 2002 : Daniel Kahneman, de l'Université de Princeton aux USA.

La *London School of Economics*, prestigieuse institution, berceau de la théorie économique libérale, a aussi ses chercheurs et professeurs dans ce domaine. C'est d'elle qu'est issu Sir Richard Layard. Après des études on ne peut plus britanniques, puisqu'il a fait l'école d'Eton et ses études à King's College à Cambridge, il y a été professeur jusqu'à une date récente. Né en 1934, il est aujourd'hui directeur d'un laboratoire de recherche de la London School of Economics : le Centre pour la Performance Économique.

Le premier livre qui l'a fait connaître est un traité de théorie microéconomique publié en 1978 chez Mc Graw Hill, aux USA.

Le professeur Layard a commencé sa carrière d'expert dans le domaine de l'éducation puis dans celui de la politique de l'emploi, à propos du marché du travail et des inégalités, avant de publier ses recommandations au parti travailliste dans un volume paru en 1997, l'année de l'arrivée de Tony Blair au poste de Premier ministre.

En 2005, Richard Layard publie un ouvrage qui le fera connaître du grand public, intitulé «Le prix du Bonheur » (*Happiness : Lessons from a new science*) - La science du bonheur – donc le titre anglais dit plus précisément ce dont il s'agit, pour lui d'une science - « nouvelle science », « science de la pensée positive » - comme il le dit – qui se décline sur trois versants : psychologie, économie, et politique.

Ce livre témoigne de l'intérêt de Layard pour la politique de la santé et s'est traduit en 2006 par un rapport sur la dépression du Centre pour la performance économique.

Donc, comme en France, la dépression est au centre des relations gouvernementales anglaises comme une cause nationale.

La thèse est la suivante : « On peut demander aux gens à quel point ils sont heureux, cela s'est fait pendant des années, mais demeurait toujours la question de savoir si leurs réponses se rapportaient à quelque chose de vraiment objectif.

Cette situation – dit Layard - a changé dans les quinze dernières années grâce aux neuroscientifiques qui ont réussi à détecter les régions du cerveau qui sont plus actives lorsqu'une personne est heureuse.

« On est donc – je cite le livre - en mesure de déclarer objectivement qu'il y a bonheur, et on peut assez bien l'évaluer grâce à ce que les gens disent de leur degré de félicité. »

Jacques-Alain Miller :

Alors ça c'est assez bizarre, parce qu'il dit : on pensait que c'était les déclarations n'étaient pas fiables, étaient subjectives, or il y a une objectivité dans la qualité d'être heureux, une objectivité qui se vérifie par l'activité du cerveau. Alors on attendrait donc maintenant, on ne demande plus aux gens s'ils sont heureux, on leur observe le cerveau et puis on le déclare. Non ! Simplement il dit le bonheur est une chose objective puisque c'est cérébral, et donc eh bien maintenant, on peut prendre au sérieux leurs déclarations.

Pierre-Gilles Guéguen :

Des journalistes lui ont fait cette objection, il dit mais ça ne fait rien, tout converge. Ça n'est pas établi mais tout converge, a-t-il dit.

Cette psychologie simplifiée à l'extrême et que d'autres économistes ou sociologues sont loin de partager, s'appuie en particulier sur les travaux d'un certain Richard Davidson qui figure avec Daniel Kahneman comme inspirateur du programme de recherche 2005-2010 du Centre pour la Performance économique dirigé par Richard Layard.

Il en déduit, donc, bien que la relation de cause à effet soit totalement inexplicitée, que la forme de thérapie qui est le mieux adaptée aux neurosciences est la thérapie cognitivo-comportementale. Il déclare ceci : « La thérapie cognitive moderne a émergé il y a une trentaine d'années et s'est développée avec l'ambition de devenir un substitut à la psychanalyse. Grâce à l'expérimentation systématique, elle a trouvé une méthode et des instruments permettant de promouvoir la pensée positive. »

Jacques-Alain Miller :

Ce qu'il appelle la pensée positive c'est quoi ? Promouvoir la pensée positive, c'est la suggestion positive, c'est la méthode coué, en quelque sorte, ou c'est plus complexe, ce qu'il appelle la pensée positive ?

Pierre-Gilles Guéguen :

Ce qu'il appelle la pensée positive, c'est la mesure, c'est essentiellement la mesure et l'évaluation. La mesure et les comportements. Comme dans la micro-économie parce que lui, c'est un micro-économiste. Il a l'idée qu'on peut mesurer les comportements individuels.

Donc il s'agit de dépasser la mesure économique traditionnelle de la richesse des ménages et de promouvoir la mesure du bonheur. C'est-à-dire de passer de la mesure d'un indice objectif et global (l'argent, le PIB) à un indice qui rende compte de la subjectivité.

Pour Layard, le sentiment de bonheur est d'abord relatif. Il dépend de la comparaison que chacun fait de son revenu avec celui de ses pairs (ses collègues de travail, les gens de sa classe socioprofessionnelle). C'est ce que les économistes nomment « le facteur envie ». Il repose sur la rivalité.

Layard propose d'atténuer ces rivalités qu'il considère comme dues à un biais cognitif, en offrant d'autres perspectives, par exemple davantage de loisirs. Il se montre interventionniste : « Si mon revenu augmente par rapport au vôtre, cela signifie que le vôtre diminue par rapport au mien du même montant. Le processus ne produit aucun gain réel pour la société tout en pouvant entraîner d'énormes sacrifices en termes de vie privée, de temps passé en famille ou avec des amis. Cette lutte doit être non seulement dénoncée, mais encore découragée. »

Et il appartient à l'État, donc, de décourager la lutte individuelle.

Il propose donc des remèdes classiques, notamment par le jeu de la fiscalité (taxer la pollution, taxer les addictions, rémunérer la performance) et des remèdes nouveaux. En particulier, il se demande quels sont les gens les plus malheureux dans la société et il répond : il n'y a aucun doute que les plus malheureux sont les malades mentaux. Et ils sont un certain nombre : jusqu'à une personne sur six dans la population des pays les plus développés. »

La politique qu'il préconise est volontariste. Il est résolument pour l'intervention de l'État en se réclamant de la tradition de Jeremy Bentham c'est-à-dire d'une fiction assurant l'équilibre global des intérêts bien compris dans une perspective utilitariste.

Il dit que ce qui l'a amené à s'intéresser spécialement aux malades mentaux, dans un entretien tout récent qu'il vient d'accorder à une revue de psychologie spécialisée, c'est d'avoir vu le doyen de King's College donc à Cambridge se jeter du haut de la chapelle et se suicider et tout ça, ça l'a

fait s'intéresser spécialement à la dévotion.

Alors la politique de santé blairiste et les experts.

Dès son premier gouvernement Tony Blair, en 1997, s'attaque à la réforme du *National Health Service* que Margaret Thatcher avait ménagé mais qu'elle avait en réalité déjà prévue à partir de 1985 avec un certain Alain Enthoven à qui elle avait demandé de proposer un plan de modification du *National Health Service*, un certain Alain Enthoven, qui avait été lui-même à la …*Corporation*, aux États-Unis…

Jacques-Alain Miller :

Passez. Vous êtes extrêmement érudit sur tous ces points, je crois qu'il y a certains détails que vous pouvez passer sans gêner la compréhension.

Pierre-Gilles Guéguen :

C'est vrai. C'est ce plan qui a été adopté par Tony Blair et aussi adopté à la suite de Margaret Thatcher.

Et cette politique pragmatique a porté ses fruits, des résultats sont là : les listes d'attente du *National Health Service* ont diminué de façon très nette, les centres de traitement ainsi que les hôpitaux constitués avec la structure juridique de fondations fonctionnent et produisent un secteur mixte entre le tout-public et le pur privé : le «quasi-marché ».

Cette réforme a été rendue possible par trois facteurs : partout le recours à l'évidence *based medecine* (traitements standardisés qui permet les opérations en séries - telle celle de la cataracte – rendues moins coûteuses), la constitution d'une agence « indépendante » de régulation de la santé et d'évaluation, le NICE, qui veut dire National Institut for clinical excellence, qui donne des règles de bonne conduite et qui publie des recommandations et grâce aussi à un nombre importants d'experts et de conseillers dont certains sont directement rattachés au *10 Downing street.*

Des professeurs de la *London School of Economics* ont été conseillers personnels de Tony Blair, un certain Julian Le Grand et Richard Layard, tout deux spécialisés dans les quasi-marchés et la microéconomie.

Julian Le Grand est intéressant parce qu'il est le promoteur de la théorie du choix et je pense que si une réforme de ce type est invitée en France, ce sera sur les même principes, à savoir qu'il faut que l'usager des services de santé ait le choix dans tout endroit, de cinq hôpitaux indépendants, soit privés soit du *National Health Service*. Le maître mot – de la réforme – c'est « la mise à disponibilité pour tous. »

Cette stratégie du choix est fondée sur l'idée de l'équité : les plus pauvres comme les plus riches ont besoin avant tout de pouvoir choisir, d'exercer leur liberté et donc le système de santé doit leur offrir autant de choix qu'aux individus de la classe moyenne.

On a écrit, à propos de cet économiste Julian Le Grand, des mots assez peu flatteurs, on a pu dire que M. Le Grand par exemple « à la différence de maints universitaires, a toujours évolué dans le demi-monde entre la politique du parti travailliste et l'Université. » Il est célèbre … Julian Le Grand, pour avoir combattu très fortement et très violemment les médecins. Avoir décidé que … que il s'agissait d'arracher le pouvoir aux médecins et que partout les médecins étaient incompétents pour décider de la politique dans le domaine de la santé.

Et il y avait eu à un certain moment des révoltes contre la politique de réforme du *National Health Service* et Julian Le Grand s'est battu profondément pour que ce soit un corps de gestionnaires et non plus les médecins qui aient le pouvoir.

Sa doctrine adoptée par Tony Blair, inquiète le *Labour* traditionnel – les travaillistes traditionnels - qui se demandent si elle est bien dans l'esprit social-démocrate ou s'il ne s'agit que d'une privatisation masquée.

Richard Layard, qui a succédé à Julian Le Grand comme conseiller privé de Tony Blair, souscrit aussi à la stratégie du choix, mais en 2003, il

commence à s'intéresser plus spécialement à la politique de la santé mentale, il commence à écrire des articles par exemple celui intitulé « Vers une société plus heureuse » qui insiste sur la nécessité de soigner la dépression par une combinaison de médicaments et de thérapie cognitive. « Il faut changer tout cela – déclare-t-il - et faire de la psychiatrie un élément central et à haut prestige du *National Health Service* » déclare-t-il.

En 2004 était créé le NICE – l'institut donc pour l'excellence clinique - qui commence à faire ses recommandations et parallèlement la politique britannique change puisqu'il avait confié, Margaret Thatcher avait confié aux différentes associations représentants les psychologues et les psychanalystes le soin de décider qui allait être psychothérapeute ou pas et finalement les négociations difficiles et tortueuses ont échouées et la *British Psychoanalytical Society* s'en était retirée.

Cette institution qui rassemblait des différentes composantes (psychologues, psychanalystes) s'est peu à peu effacée et a été remplacé par une autre institution qui s'appelle le *Health Professions Council* qui est un registre national protégeant pour le bien du public la qualité de ses praticiens. Psychologues, psychothérapeutes et psychanalystes seront soumis à une évaluation périodique et à une rénovation annuelle de la licence de pratiquer. La catégorie où pourraient s'inscrire les psychanalystes dans le *Health Professions Council* est celle de « clinical scientists » - cliniciens.

Jacques-Alain Miller :

Oui, alors le mot de psychanalyste n'est pas employé, formellement il n'est pas employé. Donc formellement on peut être psychanalyste sans rentrer dans ce système ?

Pierre-Gilles Guéguen :

Oui, mais la *British Psychoanalytical Society* protège le titre de psychanalyste.

Jacques-Alain Miller :

C'est-à-dire ?

Pierre-Gilles Gueguen :

Ils l'ont déposé, ils prétendent être les seuls à pouvoir le faire reconnaître…

Jacques-Alain Miller :

Ils l'ont déposé auprès de quel ? Oui.

Vous pouvez peut-être abréger un petit peu puisque, disons pendant un quart-heure.

Pierre-Gilles Guéguen :

Pour revenir à Layard, un article daté de Juillet 2006 s'emploie à montrer que des traitements TCC plus largement offerts aux patients des médecins généralistes ne génèreraient aucun coût supplémentaire car il s'auto rembourseraient en générant moins d'absence au travail. (Ça c'est l'argument massue qu'il assène). Il va de soi qu'il doit s'agir de traitements TCC alors que des statistiques auxquelles il se réfère vont dans le sens contraire :

« Aujourd'hui deux millions trois quart de personnes rendent visite au cabinet de médecins généralistes. Parmi ceux-ci 1% son traités par les thérapies cognitivo-comportementales, 3% reçoivent une « psychothérapie relationnelle » et 4% encore reçoivent du « counseling ».

Les généralistes, en Angleterre, emploient 5000 psys. On comprend mal dans ces conditions pourquoi il faudrait veiller plus particulièrement à l'augmentation et à la mise à la disposition du public de thérapeutes cognitivistes, n'était le parti pris de Layard en leur faveur.

Puisque les incitations du NICE – donc l'institut pour l'excellente clinique - exigent des traitements évalués à la façon *« evidence based »*, il faut donc former les thérapeutes cognitivo-comportementalistes en masse. Le taux moyen de « réussite » du traitement TCC étant de 50%, l'argent dépensé dans les structures et les traitements sera réinvesti immédiatement dans la

production, du fait du nombre de jours de travail gagnés sur la maladie.

Donc il s'agit d'une opération blanche.

Il faut dire que les 10000 thérapeutes qui vont être formés et pour lesquels un budget très important a été dégagé seront des thérapeutes qui partiront de rien comme formation psychologique. Ce seront essentiellement des éducateurs, des travailleurs sociaux et des gens qui travaillent dans les services sociaux et les services de santé autour des psychologues. Les psychologues diplômés seront en position de manager, 250 équipes de vingt, à la tête desquelles se trouverait un psychologue clinicien formé.

Les infirmiers aussi pourront être formés en un an voire en deux ans pour devenir des psychologues de ces centres cognitivo-thérapiques.

Le modèle optimale, se serait deux ans de formation à temps partiel avec, au bout d'un an, l'entrée dans la pratique sous supervision.

Les équipes travailleraient dans des centres directement accessibles en première intention et l'ensemble serait séparé du système de santé classique et confié – alors ça, c'est aussi toujours la technique au fond de réforme du système national de la santé – créer des organismes dits indépendants c'est-à-dire financés par des trusts, par des associations de volontaires ou par une entreprise privée.

Chaque équipe serait une agence associée à une clinique de traitement de première intention. L'objectif fixé étant de 900 000 traitements par an avec l'espoir d'obtenir une liste d'attente inférieure à deux semaines.

Comme on le voit, il s'agit avec ce projet de faire dans le domaine de la psychothérapie ce qui avait été aussi fait dans d'autres domaines de la santé : un quasi marché soumis à des normes de rentabilité et de standardisation des soins avec certes un « contrôle de qualité des prestations » mais un contrôle effectué selon leurs propres modalités : des opérateurs peu ou pas formés, un travail à la chaîne, mais ne générant pas de coût pour la communauté et surtout installant une concurrence avec les autres offres (celles des psychologues par exemple, du *National Health Service* en particulier).

Le projet, qui était déjà dans l'air sous l'ancienne ministre de la santé (Patricia Hewitt) fut présenté au début d'octobre 2007 par Alan Johnson, l'actuel secrétaire à la santé, et le 9 octobre dernier le chancelier de l'échiquier présentait son pré-budget pour 2008, il accordait immédiatement 30m£ par an puis 170m£ dès 2010-2011 pour la mise en application du projet.

Jacques-Alain Miller :

C'est le projet Layard. C'est-à-dire la c'est-à-dire la généralisation des TCC !

Pierre-Gilles Guéguen :

La généralisation des TCC. Dans l'article plus récent d'une revue spécialisée de psychologues, il dit que : mais bien sûr il y aura la place pour d'autres psychothérapies, mais enfin…

Jacques-Alain Miller :

Au fond, il y a, maintenant ça n'est plus un projet, c'est inscrit au budget, c'est inscrit au budget anglais, la reconfiguration de la psychothérapie, pourquoi on investi des millions de livres.

Pierre-Gilles Guéguen :

Oui. Je voudrais recommander à tous ceux qui veulent regarder *You Tube* de regarder les trois documentaires d'un type de la BBC qui s'appelle Adam Curtis, et le titre général s'appelle *The track* – le piège – il montre comment cette politique qui semblait révolutionnaire à un certain moment quand Tony Blair est arrivé au pouvoir a remplacé l'ancienne bureaucratie par une nouvelle bureaucratie qui est souvent qualifiée de néo-paternaliste.

Jacques-Alain Miller :

Bon. Est-ce qu'il y a des remarques ?

Bon, eh bien je remercie Pierre-Gilles Guéguen, comme vous tous, après Jean-Daniel Matet. (*Applaudissements)*.

Nous n'en sommes tout de même pas là en France. Les conditions de rédaction du décret d'application de la loi Accoyer laissent paraître sans être satisfaisants, ne semblent pas indiquer que nous allons vers le plan Layard.

Mais, voilà, ce qui nous donne un certain background pour notre pratique de la psychanalyse. Nous sommes, disons, à contre-courant d'une orientation européenne et il s'agit de se maintenir dans cette position, si je puis dire, de résistance, pour laquelle nous avons un certain nombre d'éléments, en France.

Nous nous retrouvons au mois de mai.

Fin du *Cours* XIV de Jacques-Alain Miller du 4 avril 2008

Orientation lacanienne III, 10.

Jacques-Alain Miller

Quinzième séance du *Cours*

(mercredi 14 mai 2008)

XV

J'ai été amené par mon dernier voyage à Buenos Aires à réviser l'idée que je pouvais me faire de mon cogito, de mon *je pense*.

Voici sept ans que je n'avais plus mis les pieds dans cette ville où il m'était arrivé de me rendre cinq fois dans l'année. Si je me souviens bien c'était l'année 1991 et pendant une quinzaine d'années je m'y suis présentifié régulièrement, au nom du Champ freudien, pour y créer, en 1992, l'École argentine, qui s'appelle l'EOL, École de l'Orientation lacanienne, et simultanément annoncer, en janvier 92, le 3 janvier, la création de l'Association Mondiale de psychanalyse.

C'est dire que j'ai eu de fortes attaches dans cette ville qui est une sorte de capitale de la psychanalyse où on ignore encore beaucoup des tourments et des luttes que nous avons à mener. Si je m'y suis rendu avec cette assiduité et j'ai rendu compte à chaque fois, dans ce *Cours*, de ces voyages, si j'ai pu y faire quelque chose qui a marqué ou qui dure, c'est que j'ai bénéficié de l'écoute, de l'attention, de la confiance, de ce qui était alors une multitude de groupes qui ont acceptés de confluer dans le même ensemble et se plier aux même règles, d'obéir aux même statuts et puis ça a été en place.

Et je me suis, après 2001, replié sur Paris et j'ai très largement abandonné mes pérégrinations, mes voyages de missionnaire et en particulier j'ai cessé de me rendre en Amérique latine.

Je l'ai fait parce que j'avais accompli avec succès le but que je m'étais fixé, ou qui s'était fixé au fur et à mesure, que j'ai aperçu à un moment ce que je pouvais faire, et comme vous le savez je me suis depuis lors consacré à avancer ce *Cours* mais aussi bien la rédaction des Séminaires de Lacan.

Voilà donc j'ai repris contact et je vous en donne une impression.

Je ne savais pas à quoi m'attendre en dépit des échos qui pouvaient me venir de l'endroit. Et j'ai pu m'apercevoir, à ma surprise, que, absent, j'y étais sans le savoir bel et bien présent. Et plus encore, que mon absence physique n'avait fait qu'accroître et amplifier ma présence symbolique.

Enfin je me suis trouvé confronté à mon nom propre circulant, développant des effets, bien loin de moi et de la connaissance que je pouvais en avoir.

Et je dois confesser le sentiment que j'ai eu, que j'y étais même beaucoup plus présent qu'ici et que là-bas, qui n'est pas mon pays, j'y étais une sorte de prophète, conformément au proverbe. Et donc j'ai eu très fort le sentiment que mon cogito devait être indexé sur la fonction de la place, ici et là-bas.

Alors, introduire la fonction de la place dans le cogito, Lacan l'a fait. Il a d'ailleurs joué du cogito à multiples reprises. Jouer, c'est-à-dire, il a varié le cogito. Et la première modification sans doute qu'il lui a introduite à consisté à y expliciter l'actualité qui le rendrait irréfutable.

Cette modification qui figure dans son écrit « L'instance de la lettre » est donnée en latin : *« cogito ergo sum » ubi cogito, ibi sum*.

Ubi cogito, ibi sum ça veut dire : là où je pense, là je suis.

C'est une réduction du cogito à l'actualité d'un *hic et nunc* – d'un ici et maintenant.

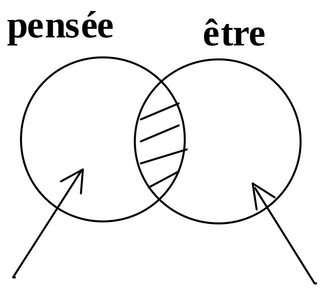
Lacan, dans son jeu sur le cogito, ne s'est pas arrêté là et une modification ultérieure l'a amené, conformément à

ce qu'exige la perspective freudienne, à disjoindre le cogito et l'être, à disjoindre *cogito* et *sum*, la pensée et l'être. Dans un *ou je pense ou je suis*.

Cette fois-ci le *ou* devant être écrit sans l'accent grave sur le *u* et donc prenant en français le sens, non pas de la place mais de l'alternative, le sens d'un vel – en latin - d'un *ou bien ou bien*, traduisant les intermittences réciproques de la pensée et de l'être.

On peut dire, conformément à Freud, que dans le rêve *je pense*, sans que j'y puisse formuler que *j'y suis* comme *je suis* dans le cogito cartésien.

Venn



Un tour de plus a conduit Lacan à concevoir le cogito à partir de l'intersection de deux cercles eulérien, faisant ainsi ce qui s'appelle un diagramme de Venn, le logicien, et un diagramme de Venn entre *pensée* et *être* où le cogito *ergo sum* occuperait l'espace dessiné par le croisement de ces deux cercles ce qui aussitôt libère deux espaces complémentaires : l'espace d'une pensée sans être et d'un être sans pensée.

D'où la formule *ou je ne pense pas* – au sens de ou bien – *ou bien je ne suis pas*, d'où cette alternative à partir de laquelle Lacan a structuré sa logique du fantasme.

Le point de départ de Lacan pour cette logique du fantasme qui l'a conduit à formuler sa doctrine de la fin de l'analyse - sa « Proposition de la passe » - son point de départ n'est pas plus compliqué que ce que je viens de vous écrire.

On trouve, chez Lacan, sous les labyrinthes de son écriture, sous les moires des significations qui s'en déprennent, on trouve, je peux dire toujours, un point de départ construit sur une articulation remarquable par sa simplicité.

Par rapport à ce qu'introduit cette alternative, dire *là où je pense, là je suis*, au fond n'est qu'une réduction, n'est valable que pour cette zone intermédiaire et donc constitue une réduction, une limite.

« La formule *ubi cogito, ibi sum* - dit Lacan - me limite à n'être là dans mon être que dans la mesure où je pense que je suis dans ma pensée. »

Et, en effet, c'est un moment, penser qu'on est dans sa pensée, ça peut même être un moment clinique, quand le sujet est en effet aux prises avec son être de pensée où il est en quelque sorte absorbé dans son être par son être dans la pensée. Quand cette situation dure, elle doit être considérée comme pathologique.

Et en tout cas mon expérience de Buenos Aires m'a obligé à penser que je ne suis pas seulement dans ma pensée mais que je suis aussi dans la pensée des autres. Est-ce que j'ai besoin d'aller jusqu'à Buenos Aires pour m'en apercevoir ?

Là-bas, sans doute, c'est un effet de masse qui m'a rendu sensible que sans le savoir j'étais dans la pensée de l'Autre (avec un grand A).

Ici, dans ce *Cours*, que j'ai la vertu de poursuivre, je pense et je suis. C'est même, enfin, je dis ce que je pense, et je m'amène, j'apporte mon corps, si je puis dire, qui fait l'objet, d'ailleurs, d'une vigilante observation.

Là-bas, j'ai dû m'apercevoir que j'y suis au titre d'être pensé par l'Autre et que ça se passe très bien de moi comme présence physique, et ça se passe très bien que j'en sache quelque chose et même que ça va d'autant mieux que je n'y suis pas et que je n'en sais rien.

J'y suis pensé par l'Autre sans doute au titre de ce que je pense ici en y étant parce que j'ai pu constater, qu'après tout je savais, ça, mais c'était du préconscient, que ce que je dis de ce

que je pense, de ce que je dis ici de ce que je pense, y est connu dans les plus brefs délais, via Internet.

Et, donc, déjà je ne peux plus imaginer que je parle pour vous, qui vous-même apportez votre corps ici. Je dois me faire à l'idée que je parle pour très loin et pour d'autres qui vont télécharger ça à partir de leurs ordinateurs.

D'ailleurs, c'est sans doute pourquoi, pour au moins aujourd'hui parler pour vous, j'ai demandé à ce que ce ne soit pas diffusé sur Internet.

Mais, à vrai dire, je n'y peux pas grand-chose parce que hormis le canal TLN où j'ai l'accointance de Luis Solano, sur qui je peux avoir une incidence, il y a de multiples autres canaux qui font arriver ça simplement un tout petit peu plus tard.

C'est d'ailleurs ce qui m'a forcé là-bas à ne pas pouvoir répéter ce que je dis ici. Il a fallu que je tire quelque chose d'un peu différent ou d'un peu nouveau, que j'avance un petit peu ce dont je vous ferai compte-rendu tout à l'heure.

Donc là-bas j'ai un nom, qui mobilise des forces pour et contre.

J'ai surtout eu contact avec les forces pour, parce que je ne suis pas resté trop longtemps. Et je vais dire très simplement l'expérience que j'y ai eu, qui m'a instruit.

C'est qu'on y a annoncé, en dehors des événements propres au Champ freudien, on y a annoncé sur un petit bout de papier « Une conférence de Jacques-Alain Miller. »

Sur un petit bout de papier grand comme la main, sans titre, parce que je n'en avais pas donné, on y a donné simplement l'heure, enfin « Conférence de Jacques-Alain Miller », le lieu et l'heure. Et puis c'est passé de main en main, de bouche-à-oreille, sans publicité, sans journal ; et, à ma stupéfaction, il y a 1700 personnes qui sont venues, sur ce papelard là.

On m'a conduit dans une salle de théâtre où il y avait le parterre et trois gradins superposés ou quatre, et tout ça était plein. On m'a même dit qu'on n'avait jamais vu cette salle de théâtre aussi pleine.

Donc c'est la première fois où j'ai parlé devant autant de monde, qui s'était déplacé. On m'a montré des photos de la queue qui s'était formée pour rentrer, qui faisait plusieurs pâtés de maisons, plus un embouteillage sur l'avenue.

Donc fugitivement, à la sortie, aussi parce que je relis toujours un peu de Borges quand je suis à Buenos Aires, je me suis dit que peut-être par la phase la plus profonde de mon être, j'étais un rêve de Buenos Aires.

Oui, je ne suis pas un rêve de Paris parce qu'à Paris, on mettrait un petit papier comme ça, ça ne ferait pas venir 1700 personnes, et puis j'y suis, je ne peux pas penser qu'ici je suis un rêve. Mais là-bas, j'en suis un, et ça pèse son poids.

Je n'étais d'ailleurs pas très sûr, au moment de prendre la parole, qu'on ne me ferait pas payer mes sept ans d'absence pour me consacrer aux Parisiens du mercredi. Pas du tout ! J'ai vu qu'ils m'avaient à la bonne, qu'ils supportaient très bien mon espagnol et qu'ils riaient volontiers aux plaisanteries qu'il m'est arrivé de faire.

Donc voilà, pour laisser dans la suite de ce *Cours* un petit mémorial de mes voyages, de ce voyage, voilà ce qui m'a, là-bas, dans ce moment, touché, a prit sur moi que précisément on est dans la pensée de l'Autre beaucoup plus être que quand on est dans sa pensée à soi.

Alors, comme je l'ai dt, je me suis obligé, là-bas, à avancer un peu dans ce que j'appellerai ma réflexion et je vais y revenir pour arriver à cadrer ça et aussi à restituer une continuité à ce *Cours* puisque, au fond, ça en fait partie.

Si je réfléchis à ce dont je suis parti dans mes réflexions, pas forcément dans ce que j'ai énoncé publiquement, pour le Champ freudien, un peu avant ce one-man-show devant 1700 personnes - qui m'a conduit à me comparer à Madonna ; oui vous voyez, vous ririez mais ils ont rit encore bien davantage là-bas.

Je suis parti d'une formule de Lacan qui me turlupinait puisque ma façon de réfléchir est, comme vous le savez, d'y prendre appui sur les formules de Lacan ; sur l'ensemble de son enseignement sans doute, mais cet ensemble conduit à se centrer sur des formules.

Il faut d'ailleurs bien les choisir. Il y a des formules de Lacan qui sont des impasses, qui ne mènent pas loin et que lui-même ne lance dans son enseignement qu'à titre d'essai, de tentative.

Mais, évidemment, il n'y a pas de signes de ponctuation pour l'indiquer, c'est prit dans la continuité.

Quand on se trompe sur la formule, quand on prend une formule qui sert à écarter ce dont il s'agit pour une formule d'orientation, ça n'a pas de conséquences heureuses. J'ai eu l'occasion de m'en apercevoir en écoutant certains de ceux qui comme moi y réfléchissent, réfléchissent de cette façon.

D'ailleurs, cette personne m'a dit : je souligne ça dans Lacan, vous ne l'avez jamais souligné. Et je dis c'est pour les meilleures raisons du monde, c'est que ça me paraissait pas une formule d'orientation ; ça me paraissait, au contraire, une de ces formules qui apparaissent dans l'enseignement de Lacan pour indiquer une voie qu'il ne va pas emprunter.

Là, la formule qui me turlupinait, au contraire, paraissait indiquer une voie majeure.

Vous la trouvez cette formule, page 570 des *Autres écrits*, elle est vers la fin du texte que Lacan intitulait « Joyce le Symptôme » et qui est la réécriture de la conférence qu'il avait menée sur Joyce, à la Sorbonne, avant de faire son Séminaire du *Sinthome*, conférence dont la transcription orale reconstituée figure dans le volume du Séminaire.

Ce qui figure dans les *Autres écrits,* c'est un texte tout à fait différent, écrit, dont la date exacte de composition n'est pas certaine et qui est paru en 1979. Lacan s'y targue, non sans ironie bien entendu, d'être parvenu dans son écriture à être inintelligible, bon !

Et il ajoute : « …ce qui fascine de témoigner de la jouissance propre au symptôme. Jouissance opaque d'exclure le sens. »

Et voilà ce qui, en fait, étant à Buenos Aires et cherchant à composer quelque chose qui me permette à moi-même d'aller un peu au-delà d'où j'étais, c'est cette formule - et je dirais un peu ce qui suit - qui m'a, de cette formule, qui me travaillait, avant que je la travaille, formule que j'ai déjà exploitée mais il faut croire que je ne pensais pas en avoir fait le tour.

Alors, l'exclusion du sens. Lisons ça comme ça. L'exclusion du sens, on pourrait dire que ça a été la passion de Lacan.

Je dis passion parce que ça l'a éprouvé. On ne peut pas dire qu'il est appareillé dans son enseignement avec sur ses drapeaux la pointe de l'inintelligible, comme étant la Toison d'or. Il n'a pas été l'Argonaute de l'inintelligible.

C'est dans un mouvement continu que, dirait-on, son enseignement, sa pratique de la psychanalyse, l'a aimanté, l'a conduit à être aimanté par l'inintelligible. Son tout dernier enseignement et les fragments qui subsistent de ce qu'il a poursuivi au-delà du « Moment de conclure », au-delà du Séminaire XXV, et s'il n'y a plus que des fragments, c'est que l'essentiel de son acte d'enseignement passait dans le dessin de nœuds complexes.

On peut dire que son tout dernier enseignement mettait au tableau cet inintelligible, même affiché comme *il n'y a rien à comprendre*. Et cet inintelligible, ce *pas à comprendre* n'empêchant pas que ses énoncés - si on peut compter ses dessins aussi comme des énoncés - ne présentent comme une cohérence d'ab-sens, comme il lui est arrivé d'écrire, de cohérence de sens absent.

<u>ab - sens</u>

L'absence de sens est parfaitement compatible avec la cohérence et on pourrait dire qu'un calcul mathématique en est un exemple.

Donc, l'exclusion du sens, en effet, est un vecteur de son enseignement et peut-être celui qu'il a porté le plus loin mais c'est une surprise que cette exclusion du sens vienne qualifier la jouissance du symptôme.

Et c'est même la marque d'une rupture si l'on songe que peu d'années auparavant – de quand peut dater cet écrit de Lacan de « Joyce le Symptôme » ? 1976, sans doute, je dirais.

Or, trois ans auparavant, enfin peu auparavant, dans son écrit *Télévision*, de Noël 73, Lacan, comme en passant, parlant des chaînes signifiantes inconscientes, les dit faites de jouissance et il introduit comme écriture possible du mot, une rupture interne qui faire entendre le sens joui.

joui - sens

Jadis, je m'étais emparé de cette occurrence unique de ce joui-sens, pour en faire théorie. Pour faire théorie que, au fond, pour qualifier la jouissance - au sens de Lacan - à partir de ce mot d'esprit, de ce *Witz*, comme un sens joui.

Évidemment, cette notation dans le texte de « Joyce le Symptôme » indique un revirement, indique au contraire une approche de la jouissance qui écarte le sens jouit.

Comme si le fait même d'avoir fait apparaître une connexion aussi étroite entre le sens et la jouissance, aussi étroite que par ce jeu homophonique, était justement l'occasion de rediriger dans une direction différente.

Alors, question : la jouissance est-elle joui-sens, est-elle sens joui ou exclue-t-elle le sens ?

Cette question est une ou la question centrale, nodale de la psychanalyse, dans la mesure où ses moyens sont les moyens du sens.

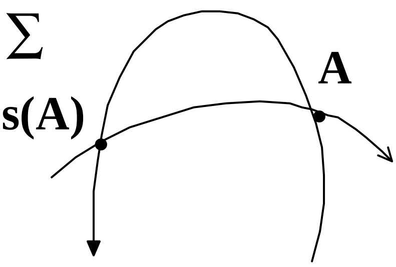
Je pensais à ce que Lacan, d'emblée, dans son « Rapport de Rome », en 1953, avait formulé, quand il pouvait dire que les moyens de la psychanalyse sont ceux de la parole et que la parole a la propriété de conférer un sens.

C'est par-là qu'elle opère, dans une donation de sens à ce qu'il appelait alors les fonctions de l'individu, mais c'est aussi bien le geste de Freud de donner du sens et de dire lequel, aux formations de l'inconscient, y compris au symptôme, y compris à la fonction symptômale, si je veux reprendre cet adjectif à un philosophe, conférer un sens, disons à la fonction symptôme.

Tout le premier mouvement de l'enseignement de Lacan va, en effet, dans cette direction qui aligne : le rêve, le lapsus, l'acte manqué et le mot d'esprit - pour lui donner un autre sens, comme autant de manifestations, de phénomènes psychiques où la psychanalyse déchiffre un sens. À quoi Lacan ajoutait, comme allant de soi pourrait-on presque dire - le symptôme.

Évidemment, en ajoutant le symptôme à cette liste des formations de l'inconscient, on ajoute un élément proprement clinique : ni le rêve, ni le lapsus, l'acte manqué, le *Witz*, ne sont motif à traitement, à cure.

Y ajouter le symptôme, c'est ce que Freud ne fait pas dans les trois premiers livres sur quoi Lacan s'appuie : de *L'interprétation des rêves*, de *La Psychopathologie* et *Du mot d'esprit :* y ajouter le symptôme, c'est un pas supplémentaire et ça à s'inscrire, déjà, dans le schéma inférieur du graphe de Lacan, quand il reprit tout ça, à l'endroit marqué petit s de grand A - signifié de l'Autre, signifié du discours de l'Autre et le symptôme, le premier symptôme lacanien trouvait sa place ici, dans une sémantique, comme une formation proprement sémantique.



Alors si le symptôme pouvait paraître opaque au départ, comme phénomène sauvage - si je puis dire - opaque comme peut l'être un rêve, ou un acte manqué, l'analyse était supposée pour lui le rendre translucide. Que le symptôme parvienne à l'étape translucide, c'est-à-dire puisse être conçu comme un signifié du discours de l'Autre, devait se traduire par son épanouissement ou, pour employer le terme freudien aussi bien qui était celui de Lacan - par sa résolution.

Autrement dit, quand Lacan dit dans *Télévision*, à ce mot de joui-sens, on peut dire qu'il résout et qu'il condense la construction, tout ce qui est le mouvement, l'élan de son enseignement, et l'extraordinaire optimisme dont est empreint l'enseignement de Lacan dans ses cinq premières années, ça continue de porter au-delà.

Pour simplifier, je dirais qu'il y a un rythme de la découverte freudienne, chez Freud lui-même et ses élèves. C'est un rythme que Lacan avait, à un moment, qualifié d'ouverture de l'inconscient suivi de sa fermeture, un flux et un reflux. Et, en effet, les premiers temps, les 15, les 20 premières années de la découverte freudienne en action, rien ne lui résiste. Elle est conquérante. Et, en particulier, elle élabore une clinique où, en effet, on peut dire que le symptôme est conçu comme un sens, joui, est conçu comme un sens en tout cas déchiffrable.

Le fameux tournant de 1920, celui où éclot l'analyse des résistances qui sera une cible de Lacan, c'est le moment où l'expérience en cours butte sur l'opacité rémanente du symptôme, où Freud découvre un phénomène, croit découvrir le phénomène qu'il baptisera de la réaction thérapeutique négative et qui veut dire : même déchiffré le symptôme peut subsister. Et, de ce fait, mise en valeur de la fonction, de la répétition. On n'a plus l'idée que ça peut être résolu une fois pour toutes par le déchiffrage, parce que ça insiste, parce que le symptôme insiste.

C'est cette constatation pratique et cette intuition, qui amènent Freud à inventer le concept de pulsion de mort et c'est aussi ce qui l'amène à dessiner une analyse sans fin.

Une analyse sans fin en raison qu'on en a jamais fini avec ce qu'il peut appeler des restes symptomatiques - dans son texte de 1937, aussi à la fin.

Et donc ce flux et ce reflux traduisent bien cette opposition que Lacan lui-même avait détachée dans son « Rapport de Rome » entre le déchiffrage de l'inconscient et ses réussites. Et ses réussites constantes, induisant même, sinon chez Freud au moins chez ses élèves, une sorte d'exaltation.

On peut dire qu'elle se reproduit, cette exaltation du sens, de vérifier que ça se déchiffre, que ça s'associe et qu'en s'associant le sens s'y met, et que le sens s'y mettant ça devient limpide, plus limpide, qu'on s'y retrouve, que ce qui était inintelligible au départ devient intelligible et donc joie de l'intelligible - pour parler d'une façon plotinienne.

On peut dire que ça se reproduit en début d'analyse, comme si ce mouvement était là, ce qui avait été le mouvement de l'œuvre de Freud, le mouvement historique de la psychanalyse se trouvait investit dans chaque expérience analytique.

Et puis le deuxième versant que distinguait Lacan, c'était celui de la théorie des pulsions, pulsions répondant à ce concept d'une fonction rebelle, rétive au déchiffrage, qui résiste et qui reste.

On peut dire, ça reste très simple, mais ça faisait partie de mes réflexions

à Buenos Aires, on peut dire que l'enseignement de Lacan reproduit lui aussi ce mouvement, cet élan d'optimisme, cet élan de confiance dans le signifiant et qu'il essaye ensuite de l'articuler avec ce qui reste noté par le symbole petit *a*.

Le déchiffrage de l'inconscient, c'est le triomphe du signifiant et la théorie freudienne des pulsions devient chez Lacan celle de l'objet petit *a* et son enseignement s'achève sur ce qui, à être comparé à son point de départ, donne le sentiment d'un pessimisme amer, amer et ironique, mais enfin d'un certain désistement.

Et si on voulait aller dans ce sens, on pourrait dire que le rythme de l'enseignement de Lacan été marqué au départ par une mégalomanie du symbolique et c'est celle qui figure au début des *Écrits*, dans le page initiale du Séminaire sur «La Lettre volée », lorsqu'il écrit que ce qui régi les effets psychanalytiques déterminant pour le sujet, c'est la loi propre à la chaîne signifiante.

Il ne parle pas de la jouissance propre au symptôme, là, ce n'est pas la jouissance propre au symptôme, c'est la loi propre à la chaîne signifiante.

Et tout ce qui est déterminant pour le sujet au sens de Lacan, c'est, à cette date, une loi signifiante et il énumère : forclusion, refoulement, dénégation, et considérant que le reste, les facteurs imaginaires ne font figure que d'ombre et de reflet par rapport à la loi symbolique.

Là, il y a une dévalorisation de tout ce qui serait l'inertie dont doit triompher, si elle est mise à sa place, la puissance de la chaîne signifiante.

C'est une orientation, elle est déjà présente dans sa lecture du cas Dora, dans son écrit « Intervention sur le transfert » et elle marque, en effet, le style conquérant de l'enseignement de Lacan par rapport aux malheureux de l'analyse des résistances, tout embarrassés de l'insistance et de l'inertie de la jouissance, de la réaction thérapeutique négative à la résolution du symptôme, eux sont des embarrassés, alors que Lacan arrive - je le disais c'est le mot qui me vient - triomphateur, imposant l'irrésistible du signifiant.

Alors ça n'a fait que mettre au centre de la question l'objet petit *a*, finalement tout s'est concentré sur un reste qu'il a eu le mérite de nommer, d'isoler et tout se concentre sur les relations du signifiant et de l'objet petit *a*, comment le signifiant, en quoi est-ce qu'il domine, est-ce qu'il régit cet effet-là, dans quelle mesure le signifiant régit cet effet psychanalytique que Lacan désigne comme l'objet petit *a* ?

Alors mes réflexions : j'étais justement à me dire : l'intuition de Lacan que le symptôme est à mettre dans le même registre que le rêve, le lapsus, l'acte manqué et le *Witz*, il a essayé de l'appareiller en utilisant les instruments que nous donnait à l'époque la linguistique de Jakobson et c'est la référence, ce qu'il faut prendre comme référence pour situer exactement la jouissance propre au symptôme comme excluant le sens, c'est la définition qu'il pouvait donner du symptôme dans « L'instance de la lettre », à savoir le symptôme est une métaphore.

C'est « L'instance de la lettre » (page 528) et, évidemment, c'est par Lacan lui-même souligné de toutes les façons possibles, c'est mis en valeur d'abord parce que c'est l'avant-dernier paragraphe du texte, c'est mis en valeur aussi parce que c'est donné comme symétrique à la formule « le désir est une métonymie », donc il emploie la deuxième figure essentielle isolée par Jakobson et il y a, pour qualifier cette équivalence, là, des italiques sur le verbe *être*, « le symptôme *est* une métaphore » c'est donné avec les italiques sur *est* – sur e-s-t- et c'est destiné à ancrer les choses, les choses du symptôme, dans le registre linguistique, ici dans le registre des figures de style mais dans le registre linguistique, et c'est à l'opposé strict de cette jouissance opaque d'exclure le sens.

Je lis ce paragraphe qui a déjà à l'époque beaucoup retenu : « C'est pour empêcher que ne tombe en friche

le champ dont ils ont l'héritage [les psychanalystes] - c'est pour empêcher que ne tombe en friche le champ dont ils ont l'héritage, et pour cela leur faire entendre que si le symptôme est une métaphore, ce n'est pas une métaphore que de le dire, non plus que de dire que le désir de l'homme est une métonymie. »

Et pour qu'on s'y trompe pas, redite avec les italiques : « Car le symptôme *est* une métaphore [et là l'italique veut exclure l'interprétation métaphorique de cette définition], que l'on veuille ou non se le dire, comme le désir *est* une métonymie, même si l'homme s'en gausse. »

Voilà, on peut dire, ce qui fixe la doctrine du lacanisme, qu'il a fixé pour longtemps et tout le temps où on a pu croire qu'il y avait un lacanisme au niveau de thèse.

C'est une thèse, elle est articulée comme telle et on peut dire qu'elle continue peu ou prou de régir l'intellection qu'on peut avoir de Lacan jusqu'au moment où on lit que pour lui, il y a dans le symptôme une jouissance qui exclut le sens. C'est-à-dire qu'il y a - il faut le traduire - que le symptôme n'est pas une métaphore.

Au fond, dans « L'instance de la lettre », Lacan faisait du symptôme un point d'arrêt, du symptôme comme métaphore le point d'arrêt de la métonymie désirante du sujet, et un point d'arrêt à défaire par l'analyse, par l'interprétation, pour restituer au désir sa métonymie arrêtée.

$$f\left(\frac{S'}{S}\right) \longrightarrow S\,(+)\,s \qquad \text{vs} \qquad f\,(S \ldots S') \longrightarrow S\,(-)\,s$$

Métaphore, la fonction de la métaphore est par Lacan inscrite ainsi : la fonction de la métonymie elle est écrite ainsi, et il s'ensuivrait deux effets de sens distincts : un sens dans la métaphore qui émerge - marqué par le signe +, et ici un sens retenu, élidé, marqué par le signe -, et il s'agit que l'arrêt métaphorique soit par l'analyse fluidifié pour rendre le désir du sujet à son manque à être fondamental, qui est, il faut bien le dire, ici indiqué par le simple moins (-).

Ainsi le symptôme apparaît comme un point de capiton de la chaîne métonymique, et paradoxalement, comme ce que Lacan appelle, traduisant ainsi son plus, un avènement de significations. Il faut entendre un avènement de significations inconscientes. C'est-à-dire : il s'agit d'une signification qui émerge mais qui émerge dans l'inconscient comme inaccessible au sujet conscient, et ce serait alors à l'analyse de résoudre cette signification et par-là de résoudre le symptôme.

Car la vérité du désir, à cet égard, c'est le manque à être ; la vérité du désir est dans sa métonymie, et donc le symptôme à cet égard contrarie la vérité foncière du désir.

Alors donc le symptôme, c'est un avènement de significations inconscientes, un avènement de significations, dit Lacan, et ça, bien sûr, c'est à mettre en regard de ce qu'il dira dans son texte de « Joyce le symptôme » - le symptôme événement de corps.

Ces trois mots « événement de corps » je les ai prélevés là, dans cette page de « Joyce le Symptôme », ça a fait florès « le symptôme comme événement de corps », il faut mesurer que ce qui encadre «l'événement de corps » c'est tout ce que je dis, c'est la rupture avec le sens joui.

C'est la rupture avec toute cette grande continuité de l'enseignement de Lacan et ce que Lacan appellera « événement de corps », le symptôme comme événement de corps, ça s'oppose terme à terme au symptôme comme avènement de significations tel qu'il figure dans « L'instance de la lettre. »

Donc d'un côté, premièrement, avènement de significations.

Deuxièmement le symptôme est mis en valeur comme un effet de substitution, entre deux signifiants, d'un signifiant à l'autre qui sont, il faut dire, qualifiés par Lacan d'une façon assez inintelligible, peut-être pourrait-on dire, peu intelligible, peu qualifiée, le S inférieur de la métaphore il dit : *signifiant d'une chaîne signifiante actuelle ;* il faut entendre sans doute non virtuelle, et le S', le grand S prime au-dessus, signifiant énigmatique du trauma sexuel où la chair ou la fonction peuvent devenir des éléments signifiants.

Il faut voir que ce flou sur les deux éléments en jeu, nous le retrouvons exactement semblable dans la « Proposition sur la passe » de Lacan où les deux termes-là sont étalés de part et d'autres d'une flèche et où Lacan oppose au signifiant du transfert et signifiant quelconque, sans plus de précision.

$$\mathbf{S^{T}} \longrightarrow \mathbf{S^{q}}$$

Et, évidemment, ça n'est pas sans rapport avec la métaphore symptômale telle qu'il pouvait l'écrire dans son « Instance de la lettre », j'y viendrai.

Alors, au fond, nous n'avons là pour nous repérer que sa formule selon laquelle cette substitution produit une étincelle qui fixe dans un symptôme la signification inaccessible au sujet conscient où il peut se résoudre.

Au fond, paradoxe d'une étincelle fugitive par excellence qui se trouve néanmoins fixée dans un symptôme, une signification qui est le lieu où le symptôme peut se résoudre. C'est ça qu'il faut entendre, ce terme « résoudre le symptôme », parce que nous le retrouverons dans « Joyce le Symptôme », 20 ans plus tard, résoudre, et nous l'avons aussi dans la « Proposition sur la passe », résoudre et l'idée que le lieu où le symptôme se résout, c'est la signification inconsciente.

Si on arrive à déchiffrer la signification inconsciente, le symptôme se résout et si le corps est impliqué dans le symptôme, c'est au titre de fonction signifiante.

Là, nous avons la métaphore symptômale que Lacan n'a pas isolée comme telle, par cet adjectif ; elle est à mettre à côté de la métaphore paternelle, voire de la métaphore analytique, dont il donne la formule dans la « Proposition sur la passe. »

Et, au fond, il implique l'existence d'une certaine signification de symptôme qui serait le lieu propre où le symptôme, qui serait la substance du symptôme puisqu'atteindre cette signification, ce serait dissoudre le symptôme.

$$\mathbf{s(\ \Sigma\ )}$$

Et je dirais troisièmement aussi, pour ce moment de « L'instance de la lettre », Lacan peut dire que le symptôme, c'est un cri, le sujet crie par son symptôme ce que son désir a été dans son histoire.

Là, il charge le symptôme d'être un condensé, un résumé, un cri avec le statut singulier du cri dans le rapport signifiant/signifié, mais d'être un cri où se ramasse tout ce qui est l'histoire du sujet, au sens que Lacan a donné à « histoire », à savoir une factualité à quoi la parole donne un sens. Autrement dit dans le cri du symptôme se trouve ramassée toute la charge sémantique de l'histoire.

Je considère que ce schématisme est repris, au moins est varié par Lacan dans sa « Proposition sur le psychanalyste de l'École » où il introduit la fin de l'analyse comme étant la passe.

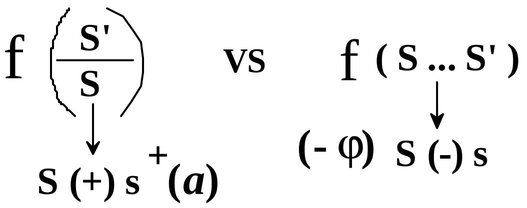
D'abord, son point de départ, le rapport du signifiant du transfert au signifiant quelconque, n'est pas sans rapport avec la métaphore du symptôme et on peut dire même que c'est une réédition de la métaphore du symptôme.

Et c'est bien pourquoi Lacan peut avoir l'idée que la signification analytique, c'est-à-dire ce qu'il appelle le sujet supposé savoir, qui est la signification produite par la corrélation

analyste/analysant, il a l'idée que la signification analytique, si je puis m'exprimer ainsi, ce s alpha, qui est le sujet supposé savoir, est le lieu où va se résoudre le symptôme.

$$s(\alpha)$$

Et il formule, que l'analysant a rapport à un x et que la valeur de cet x, une fois qu'il est résolu, trouve sa solution sous deux formes et ces deux formes il l'écrit moins phi ou petit *a*.



Moins phi, le phallus dans sa fonction dans le complexe de castration ; petit *a* qui est approché, il parle de l'objet préjudiciable.

Mais il n'est pas difficile de reconnaître dans les deux valeurs que Lacan distingue à la fin de l'analyse. On distingue le moins, l'émergence du moins, du manque à être, sous la forme moins phi, parente de celle-ci, et sous la forme petit *a*, on a une réédition de cet avènement qui marquait la métaphore et n'oublions pas que ce petit *a*, très peu de temps après, Lacan l'appellera explicitement le plus-de-jouir et il n'est pas abusif de le faire dériver de cette écriture là. Autrement dit le binarisme de la métaphore et de la métonymie continue d'informer, de donner forme à ces énoncés sur la fin de l'analyse.

Et n'oublions pas que telles que Lacan les invite dans la «Proposition de la passe », il s'agit de deux valeurs de réponse, puisque ce sont deux valeurs que peut prendre le x où il note la question du désir de l'Autre.

Et par-là même, ce sont deux réponses, deux valeurs de réponses et qui donc continuent d'être inscrites dans le schéma foncièrement linguistique que Lacan avait proposé avec « L'instance de la lettre. »

Alors quand Lacan formule *la jouissance propre au symptôme exclut le sens*, on peut dire qu'il se distingue de cette approche - j'ai tort de dire *rond* pour parler de rupture - au fond Lacan insistait lui-même sur le fait qu'il arrivait à transformer ses énoncés dans la continuité comme une sorte de déformation topologique. Et c'est bien parce qu'il y a cette construction que peut prendre son sens, sa valeur, la formule selon laquelle la jouissance propre au symptôme exclut le sens.

Il faut dire que cette formule, c'était donc celle que j'avais en tête à Buenos Aires avant de parler ; de tout ça je n'ai rien dit là-bas, c'est l'échafaudage.

La jouissance qui exclut le sens, c'est une formule qui est en même temps si proche de l'expérience, si proche de ce qui est éprouvé dans l'analyse sous les espèces, quand elle se prolonge, quand elle se prolonge au-delà de sa durée freudienne, puisque nous en sommes tous là, si je puis dire, ce qui est éprouvé comme l'impuissance de l'interprétation comme si l'interprétation elle-même dégageait la répétition d'une jouissance sur quoi elle n'opère plus par les voies antérieures.

Et donc parler de la jouissance propre au symptôme comme excluant le sens, c'est porter à l'incandescence ce que Lacan avait approché sous la forme de l'objet petit *a*.

Reste, il disait reste, mais reste c'est encore insuffisant pour dire ce dont il s'agit parce que le reste, c'est le reste d'autres choses, qui le précède, c'est donc : le reste est conditionné par ce dont il est le reste.

Et d'ailleurs, quand on en parle, on parle de l'objet petit *a* comme condensateur de jouissance, on inclut bien une variation concernant l'objet petit *a*. C'est que, au fur et à mesure qu'opère l'interprétation, la libido trouve à se concentrer sur certains points et par passage à la limite sur un point.

Donc, à ce moment-là la jouissance dont il s'agit reste relative à l'opération signifiante. Dire : la jouissance propre au symptôme exclut le sens, l'absolutise, porte à l'incandescence ce qu'on ne faisait qu'approcher par le concept d'objet petit *a*.

Et donc c'est là que prend sa valeur, ce que Lacan indique dans « Joyce le symptôme », toujours page 570 : du forçage nécessaire si l'on veut que cette jouissance propre au symptôme rentre dans le règne du sens.

En effet, Lacan ajoute : que cette jouissance dans l'analyse, cette jouissance opaque et excluant le sens est dans l'analyse dévalorisée, dit-il, elle est dévalorisée parce que l'analyste recourt au sens pour la résoudre.

Autrement dit il dit à la fois que, dans son essence, la jouissance propre au symptôme exclut le sens, premier moment, dans son essence ; mais que, deuxièmement, pratiquement, dans la pratique de l'analyse, on recourt au sens pour résoudre cette jouissance.

Et voilà de nouveau le verbe *résoudre* qui était là dans «L'instance de la lettre », qui est là dans la « Proposition sur la passe », qui est là de nouveau et qui indique la dimension pragmatique de l'analyse alors distincte de la position de la première thèse.

Alors pourquoi dit-il dévalorisée ? Pourquoi la jouissance propre au symptôme serait-elle dévalorisée dans l'analyse ?

Je l'entends ainsi. D'abord le mot *valeur,* c'est bien un mot qui est pour Lacan en fonction à ce propos puisque c'est celui qu'il utilise pour désigner les deux valeurs possibles du x à la fin de l'analyse, valeurs.

Et précisément, quand il évoque la jouissance propre au symptôme comme excluant le sens, il s'agit d'une valeur absolue. Précisément parce qu'elle est coupée de l'articulation signifiante et de ce que celle-ci engendre de sens.

Elle est donc dévalorisée de prendre sens, parce qu'à ce moment-là, on la subordonne, par forçage on la subordonne au sens.

Et, deuxièmement, cette subordination serait la voie de sa résolution, et cette subordination comporte une lecture de la jouissance qui nous fait retrouver sans doute la signification du symptôme, mais non pas comme nous l'avons laissé, non pas à l'état clinique, si je puis dire, nous la retrouvons en quelque sorte à l'état pragmatique, comme le résultat de la méthode analytique.

Cet aspect est d'autant plus mis en valeur que Lacan indique que l'analyste ne peut se livrer à cette opération de forçage de la jouissance opaque qu'à la condition de se faire la dupe du père.

Là nous avons, en court-circuit, déjà indiquée cette dévalorisation du Nom du père, dont Lacan a fait la clé de la clinique, dont il a fait la matrice de l'Œdipe et qui est ici dévalorisée au rang d'instrument pragmatique.

Et donc c'est la place où Lacan peut dire : on peut se passer du Nom du père - c'est-à-dire on peut se passer d'y croire - à condition qu'on continue de s'en servir, précisément pour résoudre la jouissance opaque du symptôme.

Mais, évidemment, ça n'a plus rien de la fin absolue qu'il pensait pouvoir dessiner dans sa « Proposition de la passe ». C'est une fin qui ne peut ne pas être la meilleure, comme dit Lacan, ça peut ne donner qu'une fin plate et donc là nous touchons à ce moment si délicat de bascule où ce que nous avons appris de Freud et de la reprise de Freud par Lacan comme étant la clinique psychanalytique bascule sur la pragmatique de la psychanalyse.

C'est-à-dire : on ne peut pas s'empêcher de dire qu'en effet il y a une dévalorisation, ce qui semblait appartenir à la Chose même est relativisé au discours analytique.

Bon. Alors une fois que je me suis construit ce petit échafaudage, évidemment c'est un peu lourd, ça me soulage de l'avoir livré parce que là-bas, je n'ai pas pu dire ça, je n'ai rien dit de ça, arrivant à ça, au fond, je me suis dis : n'hésitons pas, il faut maintenant mettre en valeur tout ce qui dans la pratique de la psychanalyse tient au semblant.

Tout ce qui dans la pratique de la psychanalyse est d'ordre instrumental et à distance de la Chose même, il faut se tenir la distance de la Chose même pour avoir chance de pouvoir enfin la capter de plus près et de parler de ce qui a lieu dans l'analyse, sans emphase, sans mensonge, sans forfanterie et aussi sans désemparer.

Voilà.

Alors, la semaine prochaine, je vais continuer mes petits voyages. Je me rends au Québec pour le quatre centenaire du Québec, j'ai accepté de voyager encore, donc ça sera seulement dans 15 jours que je vous retrouve ici, avec un petit écho de là-bas.

Applaudissements.

Fin du *Cours* XV de Jacques-Alain Miller du 14 mai 2008

Orientation lacanienne III, 10.

Jacques-Alain Miller

Seizième séance du *Cours*

(mercredi 28 mai 2008)

XVI

Je m'en vais vous dire les deux choses que j'ai apprises au Québec, d'où je reviens.

Et ça n'est pas que j'ai la bougeotte mais j'ai refusé pendant vingt ans de faire les déplacements là-bas, malgré les invitations aimables que j'en avais reçues.

J'ai accepté il y a deux ans de m'y rendre parce qu'on m'a dit que c'était le 400e anniversaire de la fondation du Québec.

Et je me suis dit que cette occasion ne se représenterait pas de sitôt et que c'était maintenant ou jamais, et j'en reviens.

Voilà les deux choses, enfin celles que je peux vous dire.

La première intéresse la langue et la seconde la psychose, le traitement des psychoses.

En fait les deux concernent la diversification. Comment le Un se diversifie, devient divers, passe dans le multiple.

Alors d'abord la langue. C'est avant tout ce que j'ai trouvé dans un livre, qui venait de paraître à la fin de l'année dernière. C'est sans doute pour ça que j'ai attendu tout ce temps-là.

J'ai trouvé dans un livre l'explication de l'accent québécois. Sans doute aurais-je pu la trouver si je m'y étais attaché dans la littérature grammairienne, linguistique où c'est épars.

Mais enfin, j'ai eu l'œil tiré par un titre dans la librairie, la principale il me semble de Québec, de la ville de Québec, par un titre qui était *D'où vient l'accent québécois* ?

Eh bien, ça m'a appris en fait d'où venait l'accent parisien !

Il n'y a pas simplement au Québec l'accent, il y a aussi toute une parlure québécoise. Le mot de «parlure» est de Damourette et Pichon - référence chérie de Lacan - de cet ouvrage en cinq volumes que tout lacanien devrait acquérir - *Des mots à la pensée*, les cinq énormes volumes sur la parlure de chez nous.

Le mot de «parlure» figure aussi dans le titre d'un ouvrage dont j'ai fait l'emplette et qui semble connaître au Québec un succès faramineux puisqu'on en serait à la 22e édition et à 250 000 exemplaires ce qui fait penser tout de même que les Québécois ne connaissent plus tout à fait leur propre parlure.

J'ai d'ailleurs fait l'essai avec quelques expressions que j'ai péchées là-dedans. Je leur ai demandé par exemple : savez-vous ce que c'est qu'un trésor à ressorts ? Eh bien ils ne savaient pas ! Eh bien c'est pourtant une expression québécoise qui désigne d'une façon très vivante - comment dire - une femme qui tombe facilement amoureuse (*rires*).

Je trouve que c'est une expression qui nous manque ici et qu'on pourrait étendre à beaucoup de choses ; c'est une sorte de cœur d'amadou, le trésor à ressorts.

Dans le même ordre d'idées on dit au Québec, quand on sait en parler la parlure : une femme dépareillée. Et ça veut dire une femme qui n'a pas son pareil. Mais, alors, ça, c'est un peu éteint par la précision qu'on donne que ce serait surtout pour ses qualités domestiques.

Mais c'est quand même très joliment dit et je pourrais vous en citez, si j'avais le temps, je pourrais vous en citer bien d'autres. En tout cas c'est un trésor, ce

livre. Un trésor à ressorts parce que ça vous relance comme ça dans la langue.

Il y a aussi et ça n'est pas dans cet ouvrage, je l'ai appris à Montréal, il paraît qu'on dit beaucoup à Montréal, à Montréal où j'ai pu visiter - enfin visiter ! - j'ai pu, oui, visiter un petit peu l'université McGill, où sont formés tous nos fonctionnaires de la Direction générale de la Santé, à Paris, où ils vont apprendre l'évaluation.

J'ai tenu à parcourir l'université McGill, qui est majestueuse, l'organisation anglo-saxonne avec des beaux immeubles, il y en a 70 comme ça, divers. C'est un monsieur McGill qui a doté cette université, et il y a une très jolie petite statue de M. McGill, du XVIIIe siècle il me semble, avec sa canne, qui regarde passer ceux qui vont se former dans ce lieu.

Malheureusement la personne avec qui j'étais n'avait pas d'appareil de photos sinon je me serais bien pris à côté de M. McGill. Mais ça n'était pas sans émotion que de penser, enfin, ces générations de fonctionnaires de la Santé de chez nous qui ont passé là les meilleures années de leur formation.

Je voulais aussi visiter un immeuble superbe de la régie générale de la santé au Québec où s'élaborent les directives qu'on essaye de transposer en France. Bon, alors ça, c'est à Montréal tout ça.

À Montréal, il y a une expression qui fait fureur, m'a-t-on dit, que tout le monde emploie à tout propos et qui est, il faut être, l'expression : c'est pratico pratique.Il faut être pratico pratique et j'ai trouvé que ça désignait merveilleusement la philosophie qui est ainsi mise en œuvre par exemple dans le domaine de la santé.

C'est un redoublement qui incite, en effet, à négliger la philosophie, l'idéologie, la pensée, la théorie et qui installe la pratique comme guide de la pratique, ce à quoi on n'avait pas forcément songé jusqu'à présent et qui exprime très bien ce qu'est le pragmatisme dans sa suprématie.

Et donc je me suis mis à dire beaucoup moi-même là-bas « pratico pratique », ça va me passer ici, ça me passera ici puisque nous ne sommes pas nous encore pratico pratique vraiment.

Alors, donc ça c'est plutôt des faits de parlure. L'accent.

Je vous transmets ce que j'ai appris dans l'ouvrage *D'où vient l'accent des québécois* ? de M. Jean-Denis Gendron et qui est paru, je le disais, à la fin de l'année dernière.

C'est assez frappant puisqu'on a tous les témoignages jusqu'à la deuxième moitié du XVIIIe siècle, qu'on parlait au Québec comme en France et même comme à Paris.

Tous ceux qui se rendaient sur place, dans ce qu'on appelait à l'époque le Canada, et c'était le Canada français, tous ceux qui s'y rendaient et qui écrivaient des mémoires et des relations de leur voyage, ils sont unanimes : il n'y a pas d'accent au Canada.

La dernière référence qu'on cite est celle du comte de Bougainville, aide de camp de Montcalm, qui fut le commandant en chef des forces françaises sur place et dont la défaite signa l'abandon - d'ailleurs honteux - de la Nouvelle-France du Nord à l'Angleterre, donc le comte de Bougainville écrit en 1757 : cet accent est aussi bon qu'à Paris.

Ah il le note plutôt avec surprise et que toutes les classes de la société parlent de la même façon, excellemment. Il faut dire que le peuplement initial de la Nouvelle-France est beaucoup extrait de l'Île-de-France.

Alors à quoi s'est ajouté, enfin c'était surtout des hommes, oui. Alors, donc, on manquait de femmes et j'ai entendu m'être raconté quatre ou cinq fois, toujours avec la même passion, on me demandait : Avez-vous entendu parler des filles du roi ?

Les filles du roi ? Pour renforcer, pour étendre la colonisation sur place, on n'avait rien trouvé de mieux, en effet, que de livrer au Canada des jeunes femmes de France, richement dotées par le roi pour « produire du Canadien français. »

Et on était très content à Québec de me dire : le bateau arrivait d'abord à Québec - et donc les Québécois de Québec choisissaient les plus accortes ; et puis après ça allait à Trois-Rivières et à Trois-Rivières on avait le deuxième choix ; et puis à Montréal c'était vraiment le rebut - bon parce qu'évidemment Québec, la ville de Québec est plutôt rivale de Montréal et c'est à Québec qu'on me racontait l'histoire. Les personnes avec qui je pouvais m'entretenir tenaient à me faire connaître l'histoire des filles du roi avec satisfaction et je les écoutais moi-même avec recueillement.

Évidemment, ils ne soulignaient pas mais ça me paraît quand même probable, il faudrait que je vérifie, il n'est pas sûr que ces filles du roi, ces filles glorifiées du nom du roi, n'aient pas été des jeunes femmes de moralité questionnable. Mais enfin on ne met pas l'accent là-dessus là-bas. Je le dis simplement parce que je pense aussi à ce que fut le peuplement de l'Australie, bon.

Alors, toujours est-il qu'au cours du XVIIe et du XVIIIe siècle, à l'âge classique, on ne trouve que des éloges constants du beau parlé du Québec et que, singulièrement, le dernier témoignage que j'ai trouvé dans cet ouvrage est de 1757 et curieusement, à partir disons 60 ans plus tard, à partir de 1810, 1830, c'est tout le contraire, on dit le contraire, on dit que l'accent québécois, les Français de France qui vont là-bas disent que les Québécois ont un accent déplorable.

C'est tout de même un mystère puisque, pour les faits de langue, un intervalle de 60 ans, environ, c'est quand même très court.

Que s'est-il passé pour que l'accent parisien et l'accent québécois se découplent aussi rapidement ?

Eh bien voilà comment le mystère s'éclaire. Ça ne s'éclaire pas par le Québec, ça s'éclaire par Paris. C'est à Paris que l'accent a changé. Et ce qui fait d'ailleurs, à certains égards, il ne faut sans doute pas majorer le fait de l'accent québécois, de la parlure québécoise, un conservatoire du français classique.

C'est à Paris, et c'est curieux que celle thèse m'avait échappée, en tout cas ça ne s'est pas gardé pour moi, j'ai pu le lire pourtant, qu'il y avait et en tout cas l'exemple du Québec rend cela saillant, qu'il y avait à l'âge classique, à l'âge des Lumières au XVIIe et au XVIIIe siècle deux styles de discours et deux styles de prononciation à Paris.

Et l'exemple de Québec est bien fait pour montrer que ça devait bien être écarté, ça donnait bien la lettre divers.

Il y avait d'un côté ce qui avait convergé, semble-t-il, jusque vers la mort de François Ier, il y avait pas de disjonction entre la façon de parler de la Cour, royale et du Parlement de Paris, on parlait de la même façon.

Et, semble-t-il, on date d'après la mort de François Ier une divergence entre la Cour et le Parlement pour ce qui est de la prononciation du français.

Le parlé de la Cour étant plus naturel, plus relâché, et celui du Parlement plus tenu parce que c'est l'accent d'une parole publique, comme celle que je tiens ici.

Moi-même je le ressens quand je sens que je dois faire porter la voix. Je suis obligé de projeter les sons avec un certain effort phonatoire, musculaire, alors que, de ce fait, il m'arrive de regretter, explicitement ou non, de ne pas pouvoir parler sur le ton de la conversation.

J'essaye d'infiltrer le discours public d'un ton de conversation mais c'est ruiné par l'obligation d'articuler clairement pour que jusqu'en haut on m'entende.

C'est facilité par l'appareillage mais il m'est arrivé de faire ce *Cours* - je crois que c'était à l'École polytechnique ou alors dans une salle, une certaine salle du CNAM où il n'y avait pas de micro et où l'étendue était à peu près celle de cet amphithéâtre, et où en effet j'étais obligé là de me dépenser d'une façon tout à fait marquée, épuisante à vrai dire, bon.

Donc on n'a pas de mal à concevoir, en effet, les deux postures de langue différente, entre la parole

conversationnelle – comme on dirait aujourd'hui - et la parole publique.

Dans ce clivage, les grammairiens donnaient le pas à la langue du Parlement sur la langue de la Cour et cela jusqu'à Vaugelas, pourtant que j'ai lu et je n'en ai pas tiré des conséquences que j'aurais pu.

Vaugelas

Vaugelas le maître, le grand grammairien, le maître de la langue classique, l'arbitre du langage, qui, lui, entre la Cour et le Parlement choisit la Cour.

Il considère – je le cite - que la bonne prononciation veut que l'on hante la Cour. Il considère, ce qui est une pente aussi bien, bien française, que ce qui doit donner le ton en matière de langue, c'est la conversation, c'est la bonne compagnie, comme parle la bonne compagnie c'est le commerce du monde et ça n'est pas la langue de ceux qui bataillent, polémiquent et puis gagnent leur vie en parlant. C'est l'exercice désintéressé de la langue qui est au contraire le paradigme de la langue.

Alors, évidemment, la parole publique est plus forte, elle veut une prononciation emphatique ; oui comme celle que je suis obligé d'avoir - là on a entendu quand j'ai parlé ? Oui, eh bien je ne suis pas tellement obligé de l'avoir en fait. Une prononciation qui remplisse mieux la bouche et l'oreille que le ton plus mesuré, plus doux de la conversation.

Donc Vaugelas plaide pour que l'on reste toujours naturel et donc il valide toutes les apocopes par exemple du parlé de la Cour qui retrouve singulièrement les manières du parlé populaire.

Je n'ai pas prévu de vous donner des exemples, qui sont très intéressants, mais il faudrait en donner trop, je ne veux pas être trop long pour cette relation de voyage, mais par exemple c'est plus doux et c'est plus facile, plutôt que de dire « notre père » de dire «not(r)e pè(r)e » et Vaugelas, en effet, favorise la prononciation qui fait l'apocope du « r ».

Et donc, en effet, en même temps le langage des salons est un langage plus familier et c'est cela qu'on appellera le bel usage, à quoi s'oppose du côté dit du Parlement le grand usage, comme le baptisera un grammairien dont j'ai appris là le nom, que je ne connaissais pas – Alemand – en 1688.

Alemand

Évidemment, le grand usage exige une prononciation plus majestueuse, plus mâle, plus soutenue, une articulation nette et vigoureuse destinée à produire des effets de commotion chez l'auditoire. Et donc, dans ce style de discours, on tend à se régler sur l'écriture. Le grand usage se règle sur l'écriture et on prononce tous les éléments écrits du mot.

Je me suis contenté de cet exemple. On écrit notre et donc, dans ce style, on prononce le « r » alors qu'on ne le prononce pas dans le bel l'usage qui allège le mot et qui donc se traduit par une prononciation relâchée et molle.

not(r)e

Évidemment, il reste quelque chose de ça au Québec, il y a des personnes qu'on comprend parfaitement et il y en a d'autres où, en effet, la suppression d'un certain nombre des éléments écrit du langage égare et oblige à questionner.

Alors maintenant nous y sommes. Ce qui a donné le ton au moment où s'est formé le peuple québécois, ce qui donnait le ton, c'était le bel usage, avec une conjonction entre la Cour et le peuple par rapport aux élites parlementaires. Et puis, à partir du milieu du XVIIIe siècle, nous avons la formation de l'intelligentsia parisienne, tout ce milieu des encyclopédistes, des philosophes, qui reçoit le soutien des élites parisiennes et des élites parlementaires. Tout ce petit monde a la prononciation du grand usage et,

avec la Révolution, c'est décidément le grand usage qui prend le pas sur le bel usage, d'autant que donc les grands discours de la Révolution française, ceux qui sont dans la Pléiade maintenant, tous ces grands discours sont prononcés, c'est de la parole publique et ils sont prononcés dans la langue du grand usage.

Donc du point de vue linguistique, la Révolution française se traduit par un changement de paradigme linguistique et finalement ce qui est le plus durable peut-être de la Révolution française - j'exagère - c'est la révolution phonétique qu'elle a impliquée et qui nous donne aujourd'hui les normes de notre façon de parler.

C'est le grand usage qui devient le style courant de la haute société à Paris et le Québec, qui n'a pas connu cette histoire, se retrouve en une soixantaine d'années déphasé et semble-t-il - alors je ne sais pas s'il y a eu un phénomène comparable en Russie à la suite de la Révolution de 17 - j'en ai jamais entendu parler - c'est donc jusqu'à plus ample informé, il me semble, un cas unique dans l'histoire de la langue que cette mutation extrêmement rapide de la langue entre le milieu du XVIIIe siècle et le début du XIXe.

Le caractère différent de l'accent québécois, en fait, renvoie, lui, cet accent, il s'est perpétué ; il a sa propre histoire, mais interne, il s'est perpétué pour l'essentiel, alors que c'est en France qu'il y a eu une véritable révolution phonétique qui a accentué, en effet, le rapport de la langue parlée avec la langue écrite.

Ça reste un trait de la langue française que la netteté, enfin la langue française normée ou la langue française excellente, que la netteté de la prononciation ait son rapport étroit avec l'écrit qui n'est sans doute pas sans conséquence.

Alors, bien sûr, une fois que ça c'est établi à Paris, ça a été répandu et pas toujours, le plus souvent pas de si bonne grâce dans toutes les provinces. Il a fallu imposer cette langue mais c'est un autre chapitre, enfin c'est le même, je passe là-dessus.

Que Lacan ait structuré, ait déterminé la structure de langage comme il l'a fait, en exploitant Saussure, on pourrait défendre que ça n'est pas sans rapport avec la norme propre du français, c'est-à-dire la prévalence de l'écrit dans la langue parlée.

Ce serait la voie, si on voulait, pour accentuer le caractère français de la théorie de la langue chez Lacan. Ça n'est pas par hasard que c'est de la langue française que s'est imposée cette notion, cette centralité de l'écriture dans la structure de langage.

J'arrête là-dessus, c'est la première chose que j'ai apprise et je ne l'ai pas apprise de longtemps. Je l'ai apprise en lisant ce livre dans l'avion, donc je n'ai pas encore eu le temps de méditer les conséquences à long terme à donner à ce fait.

Deuxième chose, le traitement de la psychose, ça c'est quelque chose d'un ordre différent. Voilà bien des années, voilà 20 ans, que je savais que Lacan inspirait des collègues à Québec dans le traitement des psychoses et spécialement un trio qui s'était présenté à moi aux États-Unis dans les années 80 et dont un des membres était d'ailleurs à mon invitation venu parler ici.

Maintenant, évidemment, ils ont 25 ans, 26 ans exactement de pratique derrière eux et ils tiennent le coup. On fait crédit à des gens qui ont une pratique à notre gré sans doute originale, différente, mais qui ont montré à la tenir une extraordinaire persévérance.

Alors j'ai pu voir enfin de près de quoi il s'agissait. Tout ça vient d'une petite bâtisse, d'une maison de Québec, qui se trouve sur une rue dont j'ai oublié le nom mais que tout le monde désigne cette bâtisse comme le 388.

Le 388 est voué au traitement psychanalytique des psychoses. Et ils défendent que c'est de la psychanalyse. Et ils ont traité exactement - évidemment ça n'est pas

la grande masse - ils ont traité exactement depuis qu'ils se sont fondés en 1982, 358 patients.

Alors ils le savent à l'unité près parce qu'ils ont déployé autour de ces patients un extraordinaire réseau d'informations qui dépasse tout ce que nous pouvons connaître.

À savoir, enfin maintenant, ils ne faisaient pas ça tout à fait au début, maintenant tous les soirs avant de partir tous les intervenants dans l'affaire remplissent, font des comptes-rendus sur les patients dont ils s'occupent, tous les jours. Et, ensuite, ces écrits sont passés dans un ordinateur.

Et ils ont donc ainsi une masse de données absolument fabuleuses sur ces 358 patients.

Avant ils conservaient ça écrit maintenant tout ça est entré dans un ordinateur où avec un logiciel, semble-t-il extraordinaire, qui permet des comparaisons, des interrogations, extrêmement fines.

C'est un centre qui est ouvert 24 heures sur 24, il y a toujours une permanence. Il y a sept chambres pour les cas de crise, quand il y a crise ils accueillent. Ils proscrivent toute contention et il y aurait même - enfin c'est ce qu'ils m'ont dit - la règle absolue qu'on ne touche pas le patient. Et on obtient que ceux qui se mettent par terre se lèvent, que ceux qui s'agitent se calment, tout ça par, au fond, la pression du lieu et du milieu.

Il y a des psychiatres, ils peuvent prescrire, mais on ne donne pas de médicaments sur place. Il y a des intervenants qui passent la journée éventuellement avec ces patients quand c'est nécessaire, mais on isole absolument leur séance analytique. Et même quand l'équipe se met à parler des patients, le psychanalyste est là et lui ne dit rien, puisque il est analyste, il ne communique aucune information sur les séances qui ont lieu.

Je suis content que Jean-Daniel Matet soit bien là puisque il s'est trouvé en même temps que moi sur place, à Québec, et qu'il a visité comme moi ce 388.

Alors, là-dessus se poursuivent avec ce qu'ils appellent le psychotique des cures qui durent en moyenne 12 ans.

Le profil est assez singulier, de ce qu'ils appellent le psychotique, quand ils le présentent dans leurs exposés, c'est disons ce que j'ai appelé, enfin, le mot, un psychotique avec une mission, le « psychotique missionnaire ».

Même quand ils en parlent, on croirait que c'est la seule forme de psychoses qui existe.

Le « psychotique missionnaire », celui qui impute à la société un défaut essentiel qui est en fait comme la projection d'une difficulté intérieure ou qui est aussi bien la mise en forme d'un défaut dans le langage.

Ce psychotique impute à la société un défaut à rédimer, et ce qui est frappant c'est qu'un certain nombre assistait au colloque où nous étions Jean-Daniel Matet et moi et, à un moment, j'ai vu en effet un jeune homme s'approcher de moi, me remercier de telle intervention que j'avais pu faire et il s'est mis en effet à m'entretenir d'un défaut qu'il voyait dans la société. C'était bien un psychotique tel qu'ils le définissaient, et qui venait, on m'a expliqué que c'était un entrant très récent

Et donc, enfin, j'ai rencontré le personnage type : garçon, pas du tout agité, sur le ton de la conversation, précisément, du bel usage, avec l'accent québécois bien sûr, qui me faisait part de, enfin que vraiment quelque chose lui paraissait ne pas aller dans les rapports entre les gens et qu'il faudrait quand même faire quelque chose sur une grande échelle à cet égard.

Alors comment ils procèdent ? Ils procèdent, c'est comme ça qu'ils structurent leurs comptes-rendus : ils procèdent en trois phases. La première consiste à écouter, à écouter le délire puisque dans tous les cas il y a un délire, dans tous les cas dont ils parlent en tout cas il y a un délire, ensuite sans interpréter, ont-ils tenu à préciser, ils isolent un certain nombre de points de non-sens – je ne dis pas que les choses forcément dans l'ordre – ils

amènent au bout d'un certain temps le psychotique du 388 rêve, et ils opposent, enfin ils tendent à lui montrer que ce que révèlent ses rêves est en contradiction avec son délire.

Ils se servent du rêve et des associations qui viennent avec le rêve pour contredire le délire et élucider et ainsi s'élucident ou s'isolent des points de contradiction qui auraient un effet d'apaisement sur le délire et sur la psychose elle-même.

Alors donc c'est ça qui est le trait le plus frappant : c'est la durée, le laisser délirer et l'analyse des rêves. Enfin l'analyse ! Ils n'interprètent pas mais ils font usage de ce qui vient des rêves qu'ils mettent en contradiction avec le « délire missionnaire », ou qu'ils réfèrent au « délire missionnaire ».

Et on obtiendrait par ce biais et c'est quand même, c'est des séances, des séances en face-à-face, les deux bureaux où ça se fait n'ont pas de divan. C'est en face-à-face, c'est deux ou trois séances par semaine, pendant 12 ans et on obtient une amélioration sensible, le retour à la vie courante, d'où d'ailleurs on fait attention de ne pas les retirer d'emblée. On considère que d'emblée l'isolement est une mauvaise chose et donc d'emblée même dans les cas difficiles, on les maintient dans le cours de l'existence.

Et on obtient comme résultat en tout cas une très grande satisfaction. C'est un critère, c'est le critère lacanien. On obtient une très grande satisfaction des patients et de leur famille, et même une adhésion profonde aux buts du 388.

Ça a été mis en évidence depuis cinq ans où les fonctionnaires de la Santé au Québec, qui sont très largement évaluateur - c'est même là que l'évaluation a pris son envol - ont considéré que ce petit isola du 388 qui affichait à son fronton la psychanalyse devait être exterminé.

Et donc on a envoyé des évaluateurs pour les mettre en pièces. Ils ont pris ça très au sérieux, je les ai d'ailleurs vu à l'époque, ils sont venus à Paris m'en parler et ils ont résisté très vaillamment.

D'abord les évaluateurs ont été forcés de constater le succès de leur façon de pratiquer. La satisfaction en effet des usagers - c'est le terme qu'ils sont obligés eux-mêmes de reprendre pour se faire comprendre - la satisfaction des usagers et la virulence des familles pour défendre la psychanalyse et défendre cet établissement au point de cliver les fonctionnaires entre pro et contre, enfin les pour et les contre, et ils résistent vaillamment depuis lors.

Il est clair que c'est une épine dans le pied des évaluateurs québécois, et ils ont démontré avec le colloque qu'ils organisaient où je me suis rendu qu'ils avaient une audience importante, avec nous-mêmes qui venions de France, Jean-Daniel Matet et moi-même. Il y avait un professeur d'Oxford dont je parlerai une autre fois, qu'on gagnerait à connaître ici et toute une flopée de gens de la *Harvard Medical School* qui n'ont pas l'air eux très lacaniens, il faut dire, ils cherchent surtout les définitions psychologique de la responsabilité, de l'identité à soi, mais qu'ils le font dans le cadre que leur ménagent nos collègues du 388.

Je ne sais pas si Jean-Daniel Matet veut ajouter quelque chose, une remarque ? Oui ?

Jean-Daniel Matet : Ça reflète ce que j'ai constaté aussi. La particularité de la cure est quelque chose qui m'a beaucoup surpris. Effectivement le passage du délire à ce qui serait les formations de l'inconscient, puisque finalement le rêve qu'ils utilisent à la fin de la cure est quelque chose…

Jacques-Alain Miller : …à la fin ils commencent à sévir, ils s'y mettent plutôt après la cinquième ou sixième année…

Jean-Daniel Matet : …donc ça fait venir une sorte d'inconscient, d'ailleurs ils … comme tel, une sorte d'inconscient du sujet psychotique … direct et, il faut bien dire, avec un effet d'intégration de ce sujet psychotique qui est tout à fait remarquable. J'ai été très sensible aussi à…

Jacques-Alain Miller : …je suppose qu'on doit leur reprocher la durée du traitement !

Je veux dire étant donné la réduction de coûts qui est la passion obligée des évaluateurs, on doit, au fond leur reprocher là où passe la psychanalyse, là où la psychanalyse a de l'influence, les traitements s'allongent, mais enfin ils en donnent un exemple assez frappant. (Maintenant que vous avez un micro vous pouvez…)

Jean-Daniel Matet : C'est vrai que j'ai été surpris aussi de la manière dont ils sont attaqués parce qu'effectivement, comme vous dites, c'est un isolat mais, effectivement, ils sont en butte à l'opposition d'un certain nombre de gestionnaires qui ne leur reprochent rien du point de vue de l'institution puisque finalement ces collègues sont les champions d'une certaine manière de l'évaluation pratique et qu'ils ne leur reprochent rien de ce côté en reconnaissance comme une institution remarquable, mais que malgré tout, du fait, qu'elle revendique son appartenance ou son orientation psychanalytique, ils veulent la détruire.

Ça, c'est très frappant, on a connu ça ici, mais enfin là c'est un exemple finalement de ce que provoque la psychanalyse….

Jacques-Alain Miller : …en effet c'est une diversification du lacanisme, c'est-à-dire : ils sont partis d'un certain nombre d'orientations de Lacan et ils pensent avoir fait des avancées par rapport à ses orientations, qu'on est obligés de faire de toute façon, nous aussi Lacan n'a parlé que de traitement possible de la psychose et on peut se demander quelle valeur donner à cet adjectif de « possible ». Si on se réfère à la doctrine des modalités selon Lacan, le « possible », ce n'est pas ce qui insiste le plus dans l'être, bon.

Donc Lacan, au fond, il s'est tenu tout à fait à distance de préciser les modalités du traitement. Lui n'a pas du tout fait une sériation en trois des temps principaux de la cure, etc., mais enfin bon, ils sont partis d'indications de Lacan, qu'ils font lire. Ça n'est pas la base de leur enseignement, mais enfin ils le font lire aux personnes qui les suivent.

La base de leur enseignement, c'est avant tout ce qu'ils enseignent eux. Mais les gens réclament aussi du Lacan et donc il y a une atmosphère tout de même lacanienne et ce qui est très frappant c'est d'abord que eux pensent que le moment est venu pour eux de faire connaître leur expérience au-delà du Québec, et ils entendu parler des CPCT français, européens, les expériences les intéressent mais ils pensent que le moment, pourquoi pas, serait venu de faire aussi du 388 ailleurs.

Je dois dire que j'aimerai pour ma part que des stagiaires venus d'ici passent là-bas et puissent avoir une expérience de ce qui a lieu sur place plus précise que ce que nous avons pu recueillir Jean-Daniel Matet et moi-même.

Il est certain que nous ne faisons pas comme ça, ça n'est pas notre orientation, mais ça n'est pas pour ça que nous avons à négliger le type de résultats qu'ils apportent

On peut considérer qu'ils opèrent une certaine métaphore délirante en utilisant le 388 lui-même, eux-mêmes sont animés d'une très grande passion. Je veux dire le trio fondateur est toujours là et vraiment sur le pont en permanence.

Ça fait plus de vingt ans que je les connais et vraiment ils n'ont pas dételé et ils inspirent, en effet, autour d'eux une attention et un sens de la valeur du traitement qu'ils donnent qui est ce pour quoi on peut tirer son chapeau.

Je veux dire personne ne se rend sur place comme au boulot qu'on est obligé de faire et qui nous ennuie, au contraire ; il semble qu'ils font que c'est de pointe, que c'est challenge et le fait que le recueil d'informations soit aussi complet, aussi constant, et travaillé, etc., contribuent à l'idéologie de l'ensemble.

Donc disons qu'ils réussissent une métaphore délirante remarquable, d'abord en utilisant sans doute les rêves et les associations des rêves comme métaphore du délire, pour faire

passer le délire initial dans les dessous et d'une certaine façon leur mission à eux remplace la mission initiale du psychotique.

Alors on se demande tout de même, évidemment, comment ils recueillent essentiellement ce profil de psychotique, de psychoses ; on peut penser qu'ils opèrent une sélection dans ce sens. Eux-mêmes n'ont pas l'air d'en être absolument convaincu quand nous leur proposons, nous leur avons proposé cela, mais je pense qu'ils pensent opérer avec d'autres critères. Enfin le résultat est là : ils ont essentiellement ce profil-là.

Nous nous sommes inquiétés aussi de ne les voir parler que de leurs succès. On leur a dit que ça n'inspirait pas confiance ça, dans cet ordre, et ils ont admis que dans 20 % des cas, ils étaient amenés à inviter le sujet à aller porter sa difficulté ailleurs.

Jean-Daniel Matet : Je crois que leur sélection, elle se fait par leur définition même, si vous voulez. Je crois que les personnes qui s'adressent au 388 le font - j'allais dire volontairement - c'est-à-dire que c'est une démarche du sujet et de sa famille vers cette institution, ce qui, évidemment, n'est pas le même recrutement qu'un hôpital ici, ou que les institutions qui accueillent le tout-venant.

C'est en ce sens là que ce sont pas des audiences comparables mais ceci dit, ça n'enlève rien à la grande qualité de cette institution.

Il faut bien dire que c'est inspiré beaucoup de la psychothérapie institutionnelle, c'est quand même, on y retrouve les grands thèmes et je crois quand…

Jacques-Alain Miller : …qu'ils ont connu... Louis Apollon, qui est l'inspirateur essentiel de ceci est quelqu'un qui a été formé à Paris, originaire d'Haïti, il y a une très grande communauté haïtienne au Québec, il y a 60.000 haïtiens, les caraïbes sont à trois heures de Québec et lui a été formé à Paris, était en analyse chez un analyste de l'Ecole freudienne de Paris. Il a fréquenté Michel de Certeau et a parcouru tout ce qui se faisait dans l'ordre de la psychothérapie institutionnelle vers le milieu des années 60.

Jean-Daniel Matet : Je crois que la question de la mission, justement, a à voir avec ça parce que ce n'est pas seulement le délire missionnaire : est découvert, finalement, quelque chose qui puisse faire adhésion au groupe.

Donc il y a quelque chose comme ça, à mon avis, qui fait recrutement, qui fait qu'effectivement ce sont des gens qui veulent quelque chose par rapport à la société, par rapport au groupe, et c'est ça qu'ils reprennent dans leur fonctionnement quotidien.

Ce qu'ils ont introduit comme variantes c'est quand même, bien qu'il me semble … que sur le fond, mais c'est quand même la relation individuelle et l'analyse prise au sérieux sur la durée…

Jacques-Alain Miller : …sur la durée, sur la confidentialité, ce qui n'était pas forcément… Sur la durée et sur les résultats c'est-à-dire, au fond, ils nous en ont parlé à nous – on peut mettre en question la fiabilité de leurs dires - sinon qu'ils sont passés au crible d'évaluateurs qui ne leur étaient pas favorables et qui ont dû baisser les bras et qui n'ont pas pu obtenir leur suppression.

Donc il y a là quelque chose qui est, à certains égards, probants dans les limites déterminées au départ.

Et il me semble que, enfin, c'est quelque chose que nous pouvons considérer comme au moins un objet d'études recevable. Je le dis publiquement : s'il y a des personnes qui, dans leur cursus, souhaitent et ont la possibilité de faire des stages ou veulent obtenir des stages, eh bien c'est un objectif : aller passer six mois là-bas, peut-être pas les six mois d'hiver, où cette année la neige était à quatre ou cinq mètres en permanence mais là c'était le printemps, le printemps c'est absolument charmant.

Alors, d'une part ils souhaitent donc que ça se répande ; je vois qu'avec ma petite relation de voyage - je vais avoir du mal à faire court - ce qui est

remarquable, c'est qu'ils ont réussi à intéresser les Américains.

Et nous avons pu voir qu'une partie de le Lacan clinique passe aux États-Unis, dans un certain nombre de lieux des États-Unis passent par eux, et ils ont intégré dans leur École freudienne du Québec, qu'ils ont crée, qui est autonome, indépendante, et dans les cercles de cette École, ils ont intégré une cinquantaine de nord-américains qui n'imaginent pas, ce qui est clair, de traverser l'Atlantique, mais qui en revanche, en allant au Québec, restent sur le continent nord-américain et sont en contact avec la langue française, sont en contact avec des gens qui lisent Lacan dans le texte, et ce qui donne à un certain nombre l'envie d'apprendre le français, et c'est là que je vois se former une petite communauté qui transmet quelque chose de Lacan sans passer par les organismes que nous avons pu nous-mêmes créer.

Et nous avons pu rencontrer certains de ces Américains – c'est votre cas aussi ? Vous en avez rencontré aussi comme moi ? - moi je les ai vus et je les ai trouvés tout à fait, en tout cas des personnes de qualité.

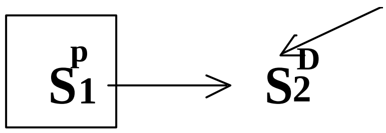
Donc tout ça voilà. Deuxième chose que j'ai apprise au Québec, qui est cette implantation. La diversification du lacanisme, qui me semble, je dois dire, c'est une des voies de l'avenir, nous-mêmes nous nous sommes diversifiés. Avec les CPCT, nous avons créé une pratique qui était originale par rapport à tout ce que nous faisions jusqu'alors. Nous avons créé notre propre Québec.

Et je crois que l'avenir est à non pas du tout le serrage de boulons sur les positions préparées à l'avance, je crois au contraire que c'est à l'expérimentation et ici, celle-ci dure depuis 25 ans et elle a traversé des difficultés épiques.

Donc elle a fait ses preuves et je crois que nous en verrons bien d'autres dans les continents et dans les langues si quelque chose du signifiant lacanien continue de se promener.

Évidemment, lorsque nous, nous évoquons la psychose, le délire dans la psychose, nous l'évoquons plutôt dans les termes de éteindre le délire, pas de le nourrir.

Nous partons quand même de l'idée que, en effet, il y a une expérience originaire dans ces cas-là, une expérience originaire de perplexité devant un signe et que le signe de perplexité, l'expérience bizarre qui est repérable en général et qu'il faut chercher à dégager devient signifiante par l'ajout d'un autre signifiant qui est vraiment le signifiant du délire, enfin du signe de la perplexité au signifiant du délire.



Nous avant tout de même l'idée que nous pouvons agir sur le signifiant du délire, c'est-à-dire on substituait, l'attaquait, et essayer de réduire les choses à un certain savoir y faire avec la perplexité à la fois initiale et constante.

Il me semble que, de ce point de vue-là, de ce point de vue clinique, si on entend le délire à ce niveau, nous pouvons nous conformer à la définition que donnait Lacan en 1966 à propos du « Cas Aimée » : le délire est un paravent.

Lacan dit : le délire est un paravent à propos du « Cas Aimée » puisque dans ce cas là, le passage à l'acte de la patiente, l'agression qu'elle dirige contre le personnage éminent de son histoire a pour effet de faire tomber le délire, d'abattre le délire.

Lacan en conclut que ça met en évidence ce que c'est qu'un délire, à cet égard : un paravent. Et donc nous avons quand même l'idée d'éteindre le délire ou de l'aménager mais certainement pas de le nourrir, de l'éteindre ou de le faire maigrir, de le réduire à l'essentiel, si je puis dire.

Je le dis brièvement, mais, comme orientation, c'est à l'exact opposé de ce qu'ils font.

Évidemment, ça ne nous donne pas des cures de 12 ans et ça ne nous donne pas non plus le type de témoignage d'adhésion qu'ils obtiennent à la fin. C'est ce qu'on peut relever.

Alors, quand j'ai eu à leur parler - puisque je reste un peu sur eux - quand j'ai eu à leur parler, j'ai cherché et j'avais à ouvrir leur colloque, donc j'ai cherché quelles phrases je pouvais leur proposer au-dessus de la porte, au-dessus de la porte d'entrée.

La première qui m'est venue à l'esprit c'est « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre », il m'a semblait que, en effet, cette phrase mettait à sa place l'excellence du mathématicien, celui qui obtient une vérité qui se démontre, et une vérité qui peut à ce titre s'enseigner.

Il y a en effet quelque chose de Lacan qui nous porte à ça, qui nous porte à dire pour ce qui est du collège des analystes que « nul n'entre ici s'il n'est géomètre » et Lacan lui-même a insisté dans l'ordre de la géométrie avec ses nœuds jusqu'à la fin.

Mais il n'est pas sûr qu'il ait tenu qu'on pouvait précisément enseigner la psychanalyse comme une vérité certaine, comme des vérités certaines et donc à ce moment-là, on pourrait mettre à la porte du collège des analystes : « Vous qui entrez ici laissez toute espérance » ce qui n'allait pas très bien avec le titre du colloque avec « Ce que peut espérer le psychotique aujourd'hui ? », formule qui s'inspirait d'une des trois phrases de Kant que j'avais proposées à Lacan comme question dans *Télévision*, dans son texte *Télévision*.

Maintenant, avec les Enfers - ça c'est la phrase que Dante met à la porte des Enfers - avec les enfers nous avons au contraire l'assurance de Freud qui est qu'on peut faire quelque chose avec. C'est ce que Freud dit dans son exergue de l'*Interprétation des rêves* en prenant le vers de Virgile : *Acheronta movebo* - puisque je ne peux pas bouger les puissances supérieures, je vais bouger les puissances d'en bas - je vais bouger les puissances infernales.

Alors ça, voilà trois phrases possibles à mettre au fronton de ce Colloque, disais-je, et donc le collège des analystes, mais en l'occurrence pour celui-ci je préférais mettre la phrase suivante de Lacan, exactement : Tout le monde est fou c'est-à-dire délirant.

J'ai pensais que c'était de nature à corriger ce qui pouvait avoir d'un peu rigide le signifiant « le psychotique », que ça permettait de mettre un léger bémol sur ce « le psychotique ».

Bien qu'en même temps, c'était un fait de langue, c'est dans leur langue que le psychotique est vraiment isolé par un signifiant.

Au fond dans leur pratique, ils font au contraire tout ce qu'ils peuvent pour le traiter comme un névrosé, si je puis dire. Ils vont aussi loin qu'ils peuvent, au moins, dire c'est de la psychanalyse, c'est un traitement, ils font psychanalyse et ils ont un analyste et cet analyste, parce qu'il est analyste, même s'il écoute ce que peut dire l'équipe d'intervenants et de soignants, les psychiatres, etc., lui ne transmet rien publiquement de ce qu'il a pu entendre dans la séance.

Donc on ne peut pas leur reprocher du tout de se croire d'une autre essence. Mais, néanmoins, il me semblait que c'était un rappel positif. Ça m'a d'ailleurs fait penser que cette phrase, cette phrase dont j'ai fait un plat, Lacan ne la dite qu'une fois et il ne l'a dite qu'une fois en 1978.

Plus exactement il ne l'a pas dite, il l'a écrite. Il l'a écrite dans un petit texte vraiment latéral par rapport à son effort principale et je n'ai pas pensé que ce petit texte avait sa place dans les *Autres écrits*.

Mais, du coup, j'ai le sentiment que ça n'est pas trop connu, le contexte. Il y a eu un numéro de la revue *la Cause freudienne* « Tout le monde délire », et je ne crois pas que ce texte a été reproduit, ou je me trompe ? Il n'a pas été reproduit.

Et donc je comptais faire après vous avoir raconté en un quart d'heure les

deux choses que j'avais apprise au Québec, c'était de reprendre mon départ de ce tout petit texte de Lacan puisque j'ai quand même pris cette phrase : Tout le monde est fou - c'est-à-dire délirant - je l'ai tout de même pris comme un condensé de son tout dernier enseignement. Et peut-être est-ce exagéré. C'est néanmoins une ligne quand même, c'est tout de même une ligne. Irci

Alors, je n'ai pas eu l'occasion là-bas de dire le détail du contexte.

Le contexte d'abord c'est celui de la demande que j'ai faite à Lacan d'écrire un texte. D'écrire un texte au moment où c'était l'université de Paris-VIII, qui était peut-être encore le centre de Vincennes à cette date, était en but à un certain nombre de difficultés et l'université comptait publier un volume à sa gloire, sa propre gloire. Donc demandait à un certain nombre de personnes notoires et liées à l'université de faire un témoignage.

Et donc j'ai demandé à Lacan s'il pouvait, aux fins de défendre l'université et le Département de psychanalyse, s'il pouvait rédiger quelque chose et il m'a demandé à moi, enfin, il m'a donné une feuille de papier, une feuille de papier où figure cette phrase et puis il m'a demandé après à moi de lui donner des éléments complémentaires pour parler du Département mais c'est très nettement une deuxième partie qui ne nous intéresse pas comme contexte de la phrase.

Je prends la partie du texte qui vraiment figurait sur le papier qu'il m'a remis, que je dois avoir dans mes dossiers, que j'ai dans mes dossiers, je l'ai puisque - et que j'ai même retrouvé - puisque c'est sur ce même papier que figure la phrase : comment faire pour enseigner ce qui ne s'enseigne pas.

Phrase que vous trouvez dans l'écriture de Lacan en haut des petits volumes de la collection « Paradoxes », quand on m'a demandé, quand on a inventé cette série, mon amie qui design cette couverture, enfin, voulait quelque chose de Lacan, une signature de son écriture qu'elle a eue d'ailleurs, qui est la signature qui doit y avoir sur ce texte, je pense.

Et je lui ai dit à ce moment-là mais on pourrait mettre une phrase de Lacan, ça tomberait très bien, celle-là, et c'est ce qui figure recto verso de la couverture. Si vous avez remarqué comment sont fait ces petits volumes. Donc c'est là que ça figure.

Et donc, comme je n'ai pensé au fond à commenter pour la première fois ce texte qu'hier, je ne l'ai pas fait reproduire, mais comme il est déjà quatre heures j'aurai le temps pour la prochaine fois.

Je vais quand même vous le lire, je vais vous lire le contexte. Non je vais le laisser pour la prochaine fois.

Au fond il est certain que cette phrase marque un revirement de Lacan par rapport à la thèse initiale de la métaphore paternelle.

La métaphore paternelle est évidemment faite, enfin, un de ses effets était de tracer un clivage imperméable entre névrose et psychose. Et Lacan l'a même présenté à propos du cas Schreber pour pouvoir définir la psychose comme l'échec de la métaphore paternelle.

Et il faut dire qu'on a en définitive entendu comme une sorte de déficit du côté du psychotique : ne pas avoir à sa disposition le Nom du père.

Et au fond ça a été pendant des années que nous avons oublié maintenant, ça a été le b-a-ba de toute la clinique psychanalytique d'orientation lacanienne que de dire psychose n'est pas névrose, et de tracer une frontière infranchissable entre névrose et psychose.

Alors c'est au point évidemment quand j'ai commencé mais, je dirais tout naturellement, sans penser provoquer de vagues, commencé à dire que c'était pas dans ce sens-là qu'avait évolué l'enseignement de Lacan. C'était son point de départ certainement mais que il avait au contraire rétabli une certaine continuité.

Ça a été la révolution, enfin nous avons reçu, j'ai reçu des papiers m'imputant ma traîtrise à l'endroit du

lacanisme, de remettre en cause ce clivage.

Ça a été d'ailleurs quelques années avant, je me souviens, j'avais proposé pour des Journées de l'École de la Cause freudienne le titre de *Au-delà de l'Œdipe* et une personne, une collègue, que j'aime beaucoup, que Lacan appréciait, avec qui je suis très bien maintenant, enfin avait prit quand même ce titre *Au-delà de l'Œdipe* pour prétexte d'une lettre qui était : Vous allez au-delà de l'Œdipe, je n'en suis plus !

Et donc il y a eu ça d'abord et puis ça c'est répété quand il s'est agit de la clinique, c'était vraiment, enfin, comme des grands renoncements, des traîtrises essentielles à l'égard de principes fondamentaux dont nous nous serions rendus coupables dans le Champ freudien, à l'École la Cause freudienne et qui motivait se draper dans sa dignité et s'en aller pour conserver les dieux là de son enfance, enfin bon.

D'abord l'expression *Au-delà de l'Œdipe* figure expressément dans le texte de Lacan et il dit expressément que pour pouvoir s'y retrouver dans la question de la sexualité féminine il faut aller au-delà de l'Œdipe. Il le dit en toutes lettres, il l'écrit, c'est dans « l'Étourdit », le texte qui s'appelle « l'Étourdit ».

Cette personne avait certainement lu et plus d'une fois et avait même enseigné au Département de psychanalyse. Mais, bon, lire c'est quelque chose de spécial, hein.

Donc il y avait cet « au-delà de l'Œdipe » et il y a eu, rebelote, le même genre de mouvement lorsque nous avons donné plus de souplesse à l'opposition névrose/psychose et indiquer qu'il y avait un point de vue où cette différence s'estompait.

Il suffisait de lire Lacan et nous avons eu, or il faut voir, entre parenthèses que bien entendu si Lacan en est arrivé là à propos de la psychose c'est parce qu'il a d'abord refondé la sexualité féminine sur d'autres bases que Freud. C'est une étape.

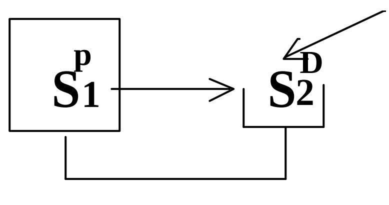
Il a commencé par ébranler l'Œdipe freudien à propos de la sexualité féminine et il en est venu à mettre en question la métaphore paternelle à propos de la psychose. Voilà comment c'est structuré.

Alors, évidemment la phrase « Tout le monde est fou » c'est une phrase paradoxale, parce que d'où peut se dire une phrase pareille.

Elle n'est pas moins paradoxale que la phrase d'Epiménide le menteur, qui est un crétois, et qui dit « Tous les crétois sont des menteurs ». Et, d'ailleurs, dans le texte complet Lacan dit évidemment met un bémol sur l'universalité de cette phrase « Tout le monde (si l'on peut dire une pareille expression).

Donc, Lacan met un bémol sur le « tous ». Néanmoins, au fond même si il est difficile d'où elle peut se dire, enfin c'est dans la mesure où disons elle ne peut pas être logiquement vraie, ou ça ne peut pas être une proposition logiquement vraie, comme la phrase d'Epiménide.

Mais justement c'est une phrase qui met en doute la logique elle-même et qui comporte bien que le savoir comme tel pourrait ne pas être autre qu'un délire. Et d'ailleurs la formule que j'utilisais simplement à propos du délire S_1, S_2, c'est la formule de tout savoir, me semblerait.



Et qui fait de S_2 le signifiant du savoir, c'est le signifiant qui vient donner sens à un signe préalable hors sens. Et ça justifie, si l'on veut, de donner hausse à tout savoir un statut de délire, qui, enfin, ce qui est le point de vue qui est défendu dans ce texte.

Alors il est certain que cette phrase est faite pour ébranler les certitudes de celui qui se présente comme le thérapeute, comme le technicien de la thérapie de la psychose. Elle est sur le

versant : n'oublie pas que c'est de toi qu'il s'agit là. *Dete fabula narature*.

Et, disons, Lacan à propos de la psychose oscille et articule deux positions qui sont en tension évidemment, il les articule, c'est d'un côté c'est nous aussi, sur un certain plan ça n'est pas différent, c'est un sujet qui est aussi concerné par la vérité et ça concerne en vous votre rapport à la vérité. C'est plutôt une invitation à dire et moi aussi et non pas je suis peintre, et moi aussi je suis délirant.

Donc ça c'est d'un côté et d'un autre, évidemment, c'est pas ça qui est en relief ici, il accentue aussi le réel de la maladie mentale, le réel de la psychose, que ça n'est pas une apparence, ça n'est pas une façon de parler.

Et il faut tenir au fond ces deux postulations ensemble, si on verse dans la première la communauté entre le thérapeute et le patient psychotique, on a finalement l'idée que la psychose est un semblant, que c'est un semblant social et on annule son réel. Mais si on met l'accent que sur le réel de l'affaire on se sépare, on devient un clinicien, qui au terme au sens de Lacan n'était pas un mérite, on devient un technicien de l'affaire et on épointe la psychose de ce qu'elle a de plus précieux.

Et c'est pourquoi Lacan pouvait dire encore en 67, enfin qu'il félicitait un jeune psychiatre commençant, enfin qui témoignait être angoissé par son patient. Alors que, au fond, Lacan indiquait bien par ailleurs que l'angoisse était un truc plutôt foireux et qu'il prenait pas comme boussole et dans ce cas-là néanmoins il le félicitait au moins d'être angoissé c'est-à-dire de témoigner par là qu'il était concerné.

Et Lacan pouvait dire au jeune psychiatre s'il n'est pas concerné c'est par le fait qu'il se protège de ce concernement (c'est dans une causerie qu'il a faite qui s'appelle, enfin qu'il a faite pour des jeunes psychiatres en 67 et que j'éditerai dans la collection des *Paradoxes*, de Lacan) et il dit là à peu près : Il interpose entre lui et le fou un certain nombre de barrières protectrices ; et là d'ailleurs Lacan dans ses propos en passant tique à un moment même sur le mot de psychotique. Là il préfère le mot de fou.

Il tique sur le mot psychotique parce que c'est déjà le mot de psychotique est déjà une barrière protectrice. Et déjà un encadrement qui écarte et qui met à sa place.

Il interpose entre lui et le fou un certain nombre de barrières protectrices par des idées qui le séparent en l'épinglant comme une espèce de bizarre coléoptère dont il s'agirait de rendre compte dans sa donnée naturelle.

Et il est certain que, au contraire, le mouvement de Lacan et même d'un Lacan encore très proche de la psychiatrie qui est celui de « Propos sur la causalité psychique », de 1946 - texte des *Écrits* - au fond tout l'accent est mis sur ce qui rapproche le fou du normal, c'est-à-dire sur, alors ça suppose bien sûr que on écarte soigneusement les démences des folies. Les démences oui ce sont des déficits, le dément, peut dire Lacan, est désagrégé, affaibli, désintégré, désagrégé, et que comme tel ça n'est pas l'objet du psychiatre, alors que la folie tient – il s'exprime en tout cas en 46 comme ça - a une croyance délirante, très distincte de l'erreur et, au fond, la croyance comme telle, est un invariant anthropologique, pour parler comme un collègue du Québec.

La croyance est un invariant anthropologique, c'est-à-dire que nous aussi nous sommes pieux. Et d'ailleurs Lacan disait, se moquait du logicien, au moins mettait en question le logicien qui pouvait croire séparer de façon étanche le – comme on sépare de façon étanche névrose et psychose – croyait pouvoir séparer de façon étanche le savoir et la croyance.

C'était le titre d'un ouvrage du logicien Hintikka *Belief and Knowledge* et Lacan pouvait dire : bien malin celui qui arrive à distinguer le savoir et la croyance.

Et au moins le fait de la croyance nous l'avons en partage, en

communauté, si je puis dire, avec le fou.

Et l'écho de cette doctrine de 46 nous l'avons dans la phrase de Lacan : Ne pas croire au Nom du père à condition de s'en servir.

Ça c'est tout de même une phrase qui rend impossible de maintenir dans le lacanisme la croyance aveugle dans les vertus de la métaphore paternelle. Ou au moins qui fait saillir que cette métaphore paternelle elle est enracinée dans un fait de croyance qui tient à une tradition.

Et tradition dont on ne peut pas douter quand on circule dans les pays catholique ; et là on est aussi aux premières loges pour voir comment l'évolution de la civilisation tend justement à ébranler et à mettre en question la suprématie de cette croyance.

De cette croyance dans le père, et que elle est bientôt surclassée par d'autres sous nos yeux. Nous assistons ici même en France à un glissement sensationnel de ce point de vue là, où la croyance tend à se déporter, même si précisément elle est, et c'est encore un fait de croyance, dirais-je, que le scepticisme voire le cynisme qui semble s'y substituer parce qu'après tout le cynisme ça n'est encore qu'une croyance dans la jouissance.

Une croyance au moins dans le plus-de-jouir qui fait se lever de si bon matin les populations pour acheter le dernier gadget qu'on a produit, et qui fait d'ailleurs que, au fond, la première chose en voyage qu'on vous montre quand vous parlez avec quelqu'un c'est son modèle de téléphone portable ou son dernier petit ordinateur. C'est devenu aujourd'hui, enfin, le mode de reconnaissance enfin par lequel on se flaire.

Eh bien il y a là un fait aussi de croyance délirante, la croyance délirante dans le plus-de-jouir qui, au moins, est bien faite pour nous rabattre notre caquet jusqu'à la semaine prochaine.

Applaudissements.

Voilà, j'apporterai le texte, le petit texte de Lacan, je le ferai reproduire pour que tout le monde l'ai et je le commenterai.

Fin du *Cours* XVI de Jacques-Alain Miller du 28 mai 2008